

Hubert Kerdellant

“ Il était deux fois, un facteur... ”

Les idées émises dans ce manuscrit n’engagent que l’auteur et ne sauraient en aucun cas engager la responsabilité du Comité pour l’histoire de La Poste ou de La Poste, ni refléter leur position.

Il avait de son métier une conception hautaine. Le facteur tient dans sa sacoche l'écheveau des fils qui relie entre eux les humains. Celui qui chaque jour attribue sans erreur les lettres, malgré la fantaisie des libellés, par quelle aberration n'aurait-il pas aussi le pouvoir d'identifier, parmi la foule des saucissonneurs, un bourreau de traducteurs ?

Erik Orsenna "Deux étés"

Le soir du 31, peu avant le journal télévisé, Ferrer exposait en souriant ce programme à Hélène lorsqu'on sonna à la porte et que se présenta le facteur, accompagné d'un aide facteur, lesquels passaient pour les étrennes avec leur lot de calendriers représentant nécessairement des chiens à l'arrêt, des chats endormis, des oiseaux sur la branche, des ports de mer et des pics enneigés, bref l'embarras du choix. Bien sûr, dit Ferrer avec enthousiasme, entrez donc. Hélène avait l'air d'accord pour se prononcer avec lui sur le motif du calendrier, on se décida pour deux bouquets recto-verso, un par semestre, puis Ferrer d'excellente humeur distribua aux facteurs le triple de leurs gratifications habituelles. Les postiers enchantés souhaitèrent au couple tout le bonheur possible.

Jean Echenoz "Je m'en vais"

Ils avaient presque fini d'égrener les haricots secs, lorsqu'ils entendirent un pas heurter le seuil. La chatte sauta par terre et fila derrière la cuisinière, entre deux cageots de bois. Ils se regardèrent, tous les trois, le geste en suspens. A l'expression de sa femme, Quantin comprit que comme lui, elle pensait au facteur. Si le facteur montait, c'était peut être... C'était lui. Quantin reconnut sa façon de frapper. Avant de répondre, il regarda encore Denise qui fixait la porte, le visage tendu, la bouche entr'ouverte. Dès que Quantin eut crié, le facteur entra. Il avait son passe-montagne gris sous son képi bleu. Comme toujours, il lança :

- Salut les Quantin !

Bernard Clavel "le voyage du père"

Le courrier: généralement une brochure, une facture, moins souvent une lettre manuscrite. Et presque tous les jours deux ou trois prospectus, adressés à son nom lorsque Chopin s'est par mégarde embourbé dans quelque fichier, englué dans la toile d'un listing. La plupart des locataires rejettent aveuglément ces tracts dans la grosse boîte commune, d'autres y jettent juste un oeil.

Jean Echenoz "Lac"

Il était un facteur

1^{ère} partie - Facteur à la Poste française

- 1) Le boulot de facteur ? Petit travail tranquille
- 2) Toi Paris tu (ne) m'as (pas) pris dans tes bras
- 3) Retour précipité en Bretagne

2^{ème} partie - Préposé à la Deutsche Bundespost

- 1) Un Breton chez les teutons
- 2) Le printemps venu, il enfile de nouveau sa tenue (de facteur)
- 3) Une longue absence
- 4) Retapé, requinqué, il repart en tournée
- 5) Il faut de tout pour faire un monde (de postiers)
- 6) Les bons et les mauvais clients
- 7) Chambardement à la Poste
- 8) 2^{ème} chambardement

3^{ème} partie - Distributeur de prospectus à la Deutsche Post World Net

- 1) Un contre tous ; un combat inégal
- 2) Dedans une ambiance épouvantable
- 3) Dehors un travail insurmontable
- 4) Confrontation et démission

1^{ère} partie

Facteur à la Poste française

1) Le boulot de facteur, petit travail tranquille ?

- Il ne faut pas chercher plus longtemps pour savoir qui m'a mis dans ces beaux draps, se disait le jeune Hervé. C'est lui, mon facteur, qui est à l'origine du pétrin dans lequel je me trouve encore aujourd'hui. Ce petit gros à la cigarette roulée et collée aux coins des lèvres et qu'on comprend à peine lorsqu'il prend la parole. C'est lui qui est responsable de tout. De ma carrière postale ici et là bas, de mes voyages tout azimut dans les divers bureaux de poste de France et d'Allemagne, de mes rencontres cocasses et étranges, attachantes et fâcheuses, de mes moments de déprime lorsque je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, ou de joie quand je touchais au fond du bonheur. A mon insu il a tout arrangé avec ma mère. Il a eu vent que j'étais sans emploi, puisqu'il venait chaque mois payer les allocations familiales à la maison. La recette principale du bureau de poste de Morlaix cherchait des jeunes pour faire des remplacements pendant l'été. Je me suis donc présenté et on m'a embauché.

Hervé ne voulait plus rester à la maison tourner en rond, sans un rond, au diapason de la famille. Cette nouvelle est donc tombée à point. Il ne savait pas trop ce qu'on attendait de lui, s'il travaillerait de nuit et dans quel service, pas plus qu'il n'avait la moindre idée de la tête que feraient ces agents des PTT en le voyant débarquer. Mais il était sûr d'une chose, sa nouvelle activité n'aurait rien de comparable avec tous ces sales petits boulots mal payés qu'il avait effectué en été. Vidanger l'huile sous les camions, charger des semi-remorques d'artichauts, bourrer le rayon des conserves dans un supermarché, démonter des tracteurs en fin de carrière en pièces détachées. Son intuition pas toujours infallible, cette fois était crédible; dans la fonction publique on se la coule plus doucement qu'ailleurs.

Mais dans un premier temps on lui demandait de faire le bouche-trou ce qui, à vrai dire, n'était pas pour lui déplaire. Il a dû ainsi suppléer aux absences du personnel des guichets, du tri général et des boîtes postales. Mais il a aussi mis la main à la pâte pour vider les boîtes aux lettres de la recette principale, faire preuve de débrouillardise et de diligence dans le traitement des objets spéciaux: valeurs déclarées, lettres recommandées et contre remboursements. N'hésitant pas à puiser dans un répertoire jusque là méconnu, il a abusé de serviabilité et de gentillesse envers *ces petites dames de la poste*. Celles-ci, répugnant le travail physique et poussiéreux et alléguant de leur ancienneté, lui laissaient le soin de saisir les sacs postaux gonflés de lettres, et de les soulever au dessus d'une énorme table percée de petits trous, de couper la ficelle d'un coup sec et de déverser, telle une urne bourrée de bulletins de vote, les milliers de lettres et d'imprimés tout en vrac.

Et puis très tard dans la soirée, Hervé tenait compagnie à un agent d'exploitation de service, qui, assis à une table, un crayon à papier à l'oreille, se chargeait du contrôle et du comptage des sacs postaux pendant qu'il les plombait et les balançait sans ménagement dans les chariots métalliques. Le lendemain, après une courte nuit, dans la salle de tri endormie, c'était lui à qui on avait fait confiance. C'était sur son épaule que la main amicale du receveur avait tapoté longuement et c'était par l'impact de ce geste qu'il bombait à chaque fois le torse lorsqu'il passait l'entretien de la machine à estampiller et du renouvellement périodique du timbre à date du receveur, des guichets (la date et l'heure devant être changées toutes les heures) ainsi

que ceux qui traînaient par-ci par là. Et Dieu sait s'il y en avait au bureau ! En outre, les petits travaux à effectuer étaient si nombreux que le jeune Hervé ne s'ennuyait jamais. Quant à l'ambiance entre les facteurs, les agents d'exploitation, les contrôleurs et inspecteurs hommes et femmes, elle était si bonne et si détendue que réflexion faite, il n'était pas mécontent d'apprendre que son contrat de vacataire fut renouvelé.

La distribution notamment lui plaisait beaucoup dans la mesure où, une fois le courrier trié, la préparation terminée, il était dehors son propre chef et décidait lui même de l'heure à laquelle il terminait le travail. Pressé et à la bourre pour un rendez-vous ou rêveur à flâner dans les ruelles, notamment le lundi après un week-end éprouvant, Un jour à la traîne sur le marché ou chez un copain habitant le quartier, un autre à la terrasse du café au bar du coin avec un usager, un samedi attardé chez la mémé sympa ou encore au pas de course pour un rendez vous chez le dentiste, il n'avait jamais à rendre de compte à personne pour justifier ses horaires de travail. Une fois la tournée finie, le courrier distribué, les lettres traitées en réexpédition, les comptes faits et l'argent rendu, la journée de travail était terminée. Il pouvait être midi, une ou deux heures de l'après midi, cela n'avait pas d'importance. Parfois il s'attardait avec un ou deux facteurs, chahutait le télégraphiste, poursuivait la lecture *d'un Monde* abandonné derrière un casier, s'absentait un moment dans le chemisier déboutonné de Béatrice. Sans contestation, ni objection, à la poste il se sentait bien, comme dans son jardin.

Cette ambiance décontractée, cette bonhomie conviviale entre les différents agents, cette solidarité dans le travail et cette grande compréhension pour les nouveaux venus lui procuraient ce sentiment nouveau de faire partie, dans une certaine mesure et malgré la hiérarchie bien établie, à la même famille et à la même maison. Tout cela, il l'avait ressenti dès les premiers mois. Sans toutefois envisager un jour ou l'autre de faire carrière et de gravir les différents échelons de cette administration, il s'imaginait bien travailler un bon bout de temps encore dans la maison. En vérité, fonction publique ou secteur privé, sécurité de l'emploi ou salaire élevé, cela lui importait peu dans la mesure où il se sentait bien parmi les postiers et qu'il était accepté de tous. L'essentiel, se disait-il, c'était d'avoir fait le bon choix.

Il était heureux d'être facteur et soulagé pour sa mère d'avoir trouvé un emploi qui convenait à son tempérament et à ses dispositions. Jamais, au cours des premiers mois à la poste, même lorsqu'il fallait se lever si tôt, que le temps était exécration, qu'il perdait un temps fou à chercher des rues et des impasses ou une maison perdue dans un paysage inconnu, à tenter de découvrir, trois jours durant, le destinataire d'une lettre mal adressée, il n'avait eu l'impression de devoir gagner sa vie et de travailler durement. A l'inverse de l'époque où, un certificat d'aptitude professionnelle de chaudronnier en poche, maigre comme un clou, il luttait en permanence avec cette foutue tôle, cette ferraille récalcitrante qui lui raidissait les biceps et l'épuisait physiquement. Au grand désarroi de sa mère et à la grande déception des voisins qui l'avaient aidé à trouver son premier emploi, il avait décidé que tout cela c'était fini, qu'il n'était pas fait pour ce métier là. Il ne voulait plus descendre à l'aube tous les jours dans la cale des bateaux et remonter le soir noir comme un charbonnier à la tombée de la nuit. De même qu'il en avait marre d'exécuter les ordres des chefs de la marine nationale. Enfin soulagé il clamait de plaisir :

- Finies les huit heures de travail dans les caissons étanches sur les car-ferry anglais !... Fini le travail dans l'obscurité... ! Finies les fumées nocives provoquées par les soudures électriques dans les compartiments des bateaux de guerre !... Finies les engueulades avec le matelot ! (À l'arsenal de Brest, les ouvriers travaillaient toujours par équipe de deux. Une équipe de matelots était en général formée par un ancien et un apprenti). Fini le martèlement intempestif sur la tôle dans les cales sèches !... Fini la puanteur des peintures brûlées qui attaquaient les poumons !... Fini l'arsenal de Brest et la marine de guerre !... Fini le travail d'aide charpentier tôle ! Adieu le Jean Bart et le Duquesne, le Clemenceau et le Foch tous ces bateaux de guerre qu'on rafistolait pour un prochain conflit armé, bonjour la poste !!!

Désormais facteur, bien avant les matineux Rigodon et sa maîtresse, Madame Quéméneur, il s'engouffrait d'un pas hardi dans la nuit noire et la tête encore remplie de sommeil, il filait devant la boulangerie Pérand sans remarquer ni la lumière orange qui luisait au plafond, ni l'odeur savoureuse du pain cuit qui s'échappait de la petite fenêtre entr'ouverte au bas de la rue Longue, ni la silhouette du boulanger et de son apprenti qui, en tricot de corps, roulaient la pâte sur une table en bois. Dans sa tête, il était déjà devant son casier de tri ou dans un coin de rue sur sa tournée. Lorsqu'il se faufilait derrière le portail et qu'il traversait la cour, plusieurs vélos étaient déjà alignés les uns à côté des autres. De l'autre côté, le parking réservé aux facteurs ruraux restait vide. Exempté du tri général, *les paysans*, comme on les appelait alors, commençaient un peu plus tard.

Hervé retrouvait sa place et relevait son courrier avant l'appel au tri général. Encore dix minutes pour prendre ses repères. Dix minutes pour se mettre dans le bain. Dix petites minutes pour faire basculer l'aiguille de son baromètre intérieur de l'intervalle *low* vers la droite sur le H de *high*.

- Grouillez-vous ! Au TG les gars ! Hervé, qui ne connaissait qu'une poignée de facteurs, se plaçait en général à côté de Moysan un petit roux avec de fines moustaches qui ne crachait pas sur le gros rouge et passait son temps à faire rire ses potes et piliers de bar. L'intérêt de la conversation ne justifiait pas toujours un auditoire aussi fidèle mais il fallait se rendre à l'évidence, ce rouquin avait des dons extraordinaires de conteur et n'avait pas son pareil pour faire cavalier les aiguilles de l'horloge pendue au dessus du bureau du conducteur de travaux. Après une demi-heure de tri, celui-ci présentant la venue du receveur (ce dernier choisissait toujours ce moment là pour saluer ses employés), glissait discrètement son journal dans le tiroir de son bureau, se levait et sur la pointe des pieds, pointait le nez entre les rangées de casiers pour s'assurer que tout son équipage était sur le pont principal, que le monticule de lettres et d'imprimés diminuait, que les casiers se remplissaient et que les bras et les mains s'agitaient de la table au casier toujours aussi fébrilement. Surpris de cette inquiétude soudaine et injustifiée d'aucuns se disaient: n'exagérait il pas ? Se prenait-il pour le mime Marceau? Qu'il se rassure, le facteur chef veillait au grain et puis, avec ou sans lui, le travail de toute façon s'effectuait. C'est ce qu'il savait. Pourtant, rien n'y faisait. Il était sur ses gardes, tendu il guettait le danger, anxieux il craignait le pire. Ce n'est finalement qu'au bout d'un quart d'heure que cet homme aux aguets redevenait magiquement le conducteur à l'air quiet qui regagnait peinairement son bureau et se replongeait de nouveau dans la lecture de la page locale de son quotidien.

Les uns, jambes écartées, droits comme des piquets, les autres, trépignant des pieds, la casquette bien vissée sur la tête ou en bras de chemise, ceux-ci concentrés ou ceux-là distraits par la présence d'une guichetière dans la salle de tri, les postiers ressemblaient à ces supporteurs de foot alignés dans les pissotières, impatients et attentifs au coup de sifflet de l'arbitre qui devait annoncer la reprise des hostilités.

- Il n'est plus d'journaux ? Et vos réexpéditions ? Alors c'est bon ! Relevez le c... Exclamations et vociférations retentissaient dans la salle. Comme lors de la ruée vers les grands magasins au moment des soldes, chaque facteur, dans une ambiance bon enfant se précipitait vers les casiers, et les bras chargés de son précieux butin, à la manière d'un garçon de café qui se faufilait adroitement entre les clients, il déjouait les obstacles, évitait les bousculades et soulagé d'être arrivé sans grabuge à bon port, il s'affaissait sur son tabouret, libérant ses bras d'une montagne de courrier qui s'étalait alors comme une énorme masse de neige tombant d'un toit.

Cinq minutes plus tôt, solidaires, disciplinés, ils étaient tous au tri général hisse et ho ! à ramer pour la cause commune. Et les voilà à présent comme un équipage mutiné, bafouant effrontément l'autorité du capitaine. Sauve qui peut et désormais seul maître à bord, les marins avaient quitté le navire pour rejoindre chacun leur petite embarcation, et voguant désormais au gré de leur fantaisie ou de leur humeur, ils s'éparpillaient sans crier gare dans la mer immense. Les plus rapides s'empressaient de trier leur courrier par rue, allée, chemin, place, avenue, boulevard, chaussée, passage, impasse et passaient immédiatement au piquage ; ils retiraient lettres, journaux et imprimés de leurs casiers pour les trier une dernière fois par numéro entre deux bouts de bois triangulaire d'environ 15 centimètres de longueur posés sur la table de travail ou entre les doigts de la main. Les autres, paisibles, affranchis de toutes contraintes et peu enclin à se frotter aux premières rafales de vent ou au crachin préféraient commenter les articles de presse de la rubrique locale avant de commencer le tri de leur tournée.

En début d'après midi, les facteurs de retour de tournée, invitaient généralement les collègues ou les agents d'exploitation à descendre avec eux s'échanger quelques propos, anecdotes récentes, supputer avec le patron des chances de succès de l'équipe locale de foot devant un ballon ou un demi à *la Civette*, l'annexe de la poste. Très souvent les pourboires suffisaient pour payer plusieurs tournées. Certains préféraient cependant s'arrêter sur les coups de midi et faire un détour au petit restaurant du coin pour déjeuner puis rentrer avec parfois *un coup dans l'aile* mais personne, ni les clients ni les supérieurs et encore moins les collègues ne s'étonnaient outre mesure de *ces dérapages* car cela pouvait, un jour ou l'autre, arriver à chacun d'entre eux. Au guichet, l'agent de service chargé de vérifier leur compte, s'il pouvait craindre au pis de suppléer aux obligations du ou des retardataires, retrouvait néanmoins très vite le sourire car les pourboires de la journée n'étaient jamais complètement *bus* et suffisaient généralement à compenser en liquide cette *indisposition* passagère.

Le facteur titulaire savait approximativement en fonction du trafic journalier et de sa condition physique – après une nuit de fête, avec la gueule de bois, il avait, ce qui est

compréhensible le pas lourd et devait multiplier les pauses - à quelle heure il serait de retour au bureau tout en tenant compte bien sûr des imprévisions et de son humeur du moment. Le remplaçant ou rouleur, lui, lorsqu'il devait prendre la place d'un collègue tombé malade sur une tournée nouvelle, devait faire l'étalage de tout son talent d'improvisation et surtout de sang froid et de routine pour ne pas perdre le nord devant la multitude de problèmes qui se présentaient soudainement à lui. Devant le casier de tri, face à des dizaines de noms et de numéros de rues qui s'embrouillaient dans sa tête, sa main hésitante tendue comme celle d'une statue dans un parc de la ville, cherchant vainement la bonne case, le malheureux demeurait bredouille. Très souvent, à la vue de ces piles de lettres qui ne décroissaient pas, les minutes qui passaient et les collègues qui disparaissent à tour de rôle, l'aide facteur, bouche-trou, sur les nerfs, craquait. N'a-t-on pas vu certains qui, affalés sur leur table, pour un moment ne bougeaient plus ? Heureusement, une fois la crise de nerfs passée, on se ressaisissait. On avait perdu assez de temps comme cela. Parbleu, il fallait y aller.

Une fois dehors le malheureux n'était cependant pas encore assuré de son salut ! Dans sa fuite s'il prenait le temps de souffler un peu, aussitôt un tas de questions venait le hanter et il se retrouvait tout d'un coup désemparé et inquiet ; Vais-je trouver les rues que je dessers ? Mon sac de dépôt sera t-il là où il devrait être ou est-ce que je me suis trompé d'endroit ? Je suis parti si tard, quand vais-je terminer ma tournée ? Et puis les clés ? Les clés de mon dépôt mais aussi les clés de l'entrée des HLM, Est-ce que je les ai dans ma poche ?

En prenant son service le matin, le titulaire allait retrouver sur sa tournée *ses clients*, un monde qu'il côtoyait et connaissait bien depuis de nombreuses années. Il se faisait des amis et leur rendait des services. Il participait à la vie du quartier. Il avait ses habitudes et accomplissait avec routine son travail. Étranger à cette nouvelle communauté de gens, à ces lieux et à ces rites, le remplaçant devait tout d'abord se résigner à l'idée de devoir travailler plus longtemps, accepter de faire partie des derniers qui quittaient le bureau de poste et revenaient de distribution. Cette situation pouvait éveiller en lui un sentiment d'injustice avivé par l'émergence d'une rivalité malsaine entre les rouleurs. Les copinages et protections allaient être alors un moyen utilisé parfois par le conducteur de travaux pour sanctionner celui-ci ou favoriser celle-là. Une telle roulera toujours sur les mêmes tournées pendant plusieurs semaines, un autre contestataire, mal luné, comme un pion sur l'échiquier, fera six jours par semaine la navette d'une tournée à une autre.

Muté dans une ville nouvelle, affecté dans un nouveau bureau de poste avec des collègues qu'il ne connaissait pas, effectuant un remplacement sur le tas sur une tournée méconnue, un plan à la main, honteux de demander son chemin à un passant, ce qui était un comble pour un facteur, Hervé avait aussi ressenti profondément une certaine anxiété difficile à maîtriser ou à cacher qui s'était emparée de lui. Une envie soudaine issue d'on ne sait où, qui le saisissait sournoisement à la gorge. Une envie brusque comme une envie de pisser et il voulait alors tout laisser tomber sur le champ quitter Paris, Vannes et toutes ces villes où il avait débarqué pour la première fois pour travailler à la distribution. Comme beaucoup de collègues, il avait aussi avoir connu cette peur. La peur soudaine de se retrouver tout seul dans la salle vide et silencieuse du bureau de poste. La peur qui paralysait et empêchait de continuer à travailler normalement. La peur qui faisait ensuite la place au doute. « Mais qu'est ce que je

fous là ? Est ce que j'ai fait le bon choix en devenant facteur ? Pourvu que je n'arrive pas trop tard de tournée. Quelles remarques les clients vont-ils faire en me voyant arriver en fin de matinée ? » Toutes ces questions, Hervé se les a posé un jour. Ce n'était que plus tard, bien plus tard, après avoir vécu des dizaines de fois les mêmes scènes, éprouvé si souvent au cours d'une journée de travail tour à tour un sentiment de colère et d'impuissance devant cette masse de courrier à traiter, puis de soulagement et de satisfaction d'être venu tout seul à bout de cette tâche périlleuse et enfin de plaisir et de joie d'être le seul maître à bord sur sa tournée pour constater naïvement qu'il jouissait d'une très grande liberté, qu'il allait de plus en plus aimer ce métier. C'était ce privilège, celui de disposer de son temps comme il l'entendait qui lui donnera l'occasion de rencontrer des gens extraordinaires et insolites et qu'il apprendra au fil du temps que rien ne sert de cavalier comme un abruti mais qu'il faut partir à point. Le temps, ce temps qui passait et qui pour certains de ses collègues semblait perdu, après lequel ils couraient vainement, Hervé, lui, le laissera s'écouler pour mieux voir et s'étonner. Pour mieux le retenir et le fixer dans sa mémoire. Désinvolte, il enchaînait :

- Les collègues sont tous partis en coup de vent. L'un d'entre eux vient d'éteindre la lumière. Mais moi je prends mon temps. Je finis d'emballer mes liasses dans les sacoches de mon vélo puis je m'assoie devant mon casier, je lis mon journal et au plaisir ! ».

Toutefois avant que les préposés ne partent en distribution, le facteur chef - c'était celui qui a une casquette avec une bande jaune - lisait à haute voix le nom du destinataire des lettres non adressées, mal adressées ou illisibles. Des voix basses et hautes résonnaient aussitôt dans toute la salle, les anciens *se mettaient à chanter* – ils gueulaient au facteur chef l'adresse manquante. Osons le dire, il était rare qu'une d'entre elles ne trouvât pas preneur car les facteurs connaissaient dans la ville, en général tous les habitants, toutes leurs habitudes, les liaisons amoureuses comme les secrets les plus intimes, le jour de la communion du petit garçon comme les fêtes d'anniversaire de la grand-mère et la date des noces d'argent des Bourlès. Le facteur avait une mission strictement postale; outre la distribution du courrier, il payait la pension du grand père, l'allocation chômage du papa, les allocations familiales, apportait les télégrammes annonçant la bonne ou la mauvaise nouvelle. Il entassait dans sa sacoche le courrier de ses clients ou celui qu'il avait prélevé dans la boîte aux lettres sur le bord de la route. Il vendait des timbres postaux, encaissait les taxes des lettres non affranchies ou fermait les yeux pour *ses bons clients*, favorisait l'ouverture d'un livret de caisse d'épargne. Le facteur titulaire ne remplissait presque jamais un avis de réception. C'était mal vu. Quand il ne rencontrait pas le destinataire, il faisait un détour par le marché, le café du coin, ou chez le coiffeur pour trouver *son client* ou alors il revenait le lendemain matin. Officieusement, ses attributions étaient sociales et humaines, il procurait à une infirme les médicaments qu'il avait au préalable achetés à la pharmacie, informait ses clients des derniers ragots du village, faisait à l'occasion les petites réparations chez la vieille dame qui vivait seule et recevait en contrepartie de la nourriture pour son chien.

Autrefois, Il avait le temps, il prenait son temps car en ce temps-là tout le monde avait le temps. Pour les tournées cyclistes, la poste fournissait le porte-bagage de devant et deux sacoches en cuir. Pour les pédestres une petite sacoche en cuir et une chemise cartonnée pour les objets spéciaux suffisaient. A défaut d'uniforme de facteur, les remplaçants, portaient un

brassard jaune avec une hirondelle bleue au bras. Ça faisait un peu secouriste de la croix rouge, mais bon...

Le facteur cycliste « Bouboule »

Bouboule, le facteur qui distribuait le courrier dans la rue Longue depuis une éternité était un facteur original qui avait ses bonnes et mauvaises habitudes. La casquette bien vissée sur la tête, la veste boutonnée, il sortait du bureau avec la sacoche de cuir sur le ventre. Sa tournée commençait au 34 rue Gambetta, une maison située à la gauche du bureau de poste. Il remontait cette rue à pied, s'arrêtait dans un café pour consommer son premier petit ballon de rouge puis distribuait une poignée de lettres et de mains dans une vingtaine de maisons environ avant de s'arrêter au café *Le Turf* où l'attendait le patron qui l'invitait aussitôt à prendre un coup avec lui. Ragaillardi, il poursuivait sa route d'un pas allègre, souriant et saluant à la manière d'un politicien à tous ces gens qui lui distribuaient généreusement à chaque coin de rue des *salut Bouboule* et des *bonne journée facteur!*

Toute cette amabilité manifeste, cette reconnaissance immodérée le mettait de bonne humeur et il avait aussitôt la sensation agréable qu'une main amicale lui massait chaudement le dos, le corps, le coeur. Ah qu'il se sentait bien et fort ! Oui il remarquait que mine de rien il était quelqu'un. Une fois par semaine il s'achetait deux steaks de cheval chez Boissard le boucher, avant de distribuer le courrier chez la fleuriste et chez le cordonnier et fourrer une note d'électricité dans une boîte aux lettres sans inscription qui pendouillait de guingois dans un couloir mal éclairé. Affamé, il remontait ensuite au premier étage du bureau de poste pour casser la croûte et survoler l'actualité sportive et les faits divers de la journée. Informations qu'il se faisait un plaisir de colporter sur sa tournée agrémenté sciemment d'un commentaire et accompagné ici et là d'une lettre ou d'un recommandé. Puis après avoir rendu visite aux agents des guichets, serré la main de l'inspecteur Dorval, il regagnait sa place de travail.

Sifflant l'air de " On a pas tous les jours vingt ans", les bras plongés jusqu'aux coudes dans sa sacoche, il alignait l'une derrière l'autre précautionneusement, les liasses de lettres ficelées dans l'ordre de distribution, coinçait deux petits paquets ainsi que son carnet de signature pour les objets spéciaux qui maintenait le tout d'aplomb, passait la lanière en cuir autour de son cou, faisait glisser sa charge sur le côté d'un coup de rein qu'il soulageait à l'occasion de son bras gauche et repartait pour la 2^{ème} fois en tournée. Il allait passer devant le bar tabac La Civette lorsque coïncidence étrange, Dantec, l'agent de service aux boîtes postales en manque de gitanes jaunes et débordé de travail proposa d'apaiser en commun communément leur soif. Dans une atmosphère enfumée les deux postiers accoudés au bar près de la porte d'entrée, attentifs aux va-et-vient incessants de la clientèle, saluaient au passage et entre deux consommations une flopée d'usagers des PTT. Une demi-heure plus tard, dans un mouvement de pensée réciproque: le travail n'allait pas se faire tout seul, celui en blouse blanche traînant le pas et mécontent s'en alla alimenter inégalement la centaine de boîtes qui lui faisaient face un matin sur deux tandis que l'autre dans son uniforme bleu 6 jours sur 7 poursuivait pénardement sa route en direction de *l'impasse au beurre* qu'il distribuait la plupart du temps *en tricotant* (remonter la rue en passant alternativement d'une maison au numéro pair

d'un côté de la rue à l'autre côté au numéro impair et ainsi de suite). Des centaines de marches d'escalier dans les jambes, sous les coups de midi, il avait deux enclumes aux pieds et remontait, le pas lent, la respiration difficile, le visage rougeaud la rue Longue la veste cette fois-ci déboutonnée, la casquette légèrement de travers. Arrivé en haut de la rue, il n'était pas trop mécontent de rencontrer le père Jégou sur la place de Saint-Martin. Quelques mots amicaux, le temps de reprendre son souffle avant de redescendre *les cent marches* de la rue Courte. La soif revenait, il fallait donc activer le pas jusqu'au *Relais* où il était attendu pour boire son 3^{ème} apéro ou peut être plus, lui même ne le savait plus. Il remettait une liasse de lettres pour les trois maisons du passage du midi au fils du cafetier qui, brave gosse, se faisait toujours un plaisir de l'aider, mangeait son croque-monsieur accompagné d'un petit ballon au fond de la salle, glissait dans sa sacoche le paquet que la patronne avait oublié de remettre au guichet en allant faire ses courses au marché le matin même, puis repartait un peu éméché, son mégot éteint au coin de la bouche, en direction du bureau de poste.

En début d'après midi, pour une 3^{ème} étape le facteur urbain pédestre, Bouboule enfourchait sa machine à cinq vitesses et filait à 26 km/h pour desservir en fin de ligne droite un lotissement perdu dans la campagne. Mais auparavant il faisait un détour par la clinique Sainte Jeanne pour voir son frère qui venait de se faire opérer et lui apporter les oranges qu'il avait achetées sur sa tournée. Si le temps était clément et le vent modéré, il laissait sa casquette au bureau, enlevait sa veste et prenait son imperméable qu'il attachait sur le porte-bagages de son vélo. De prime abord on doutait de ses capacités athlétiques et d'endurance car visiblement son embonpoint trahissait une faiblesse pour les repas copieux et la bière brune. Mais ce n'est pas en un jour qu'on a détruit Rome. Bouboule, ancien cycliste amateur, un bon palmarès et de nombreuses places d'honneur en avait encore sous la semelle ce qui est un atout dans ce métier. Les deux dernières liasses de lettres sautillant dans une sacoche comme des gardons, il pédalait en direction du lotissement de Traor ar Velin et sans mettre pied à terre, dare dare, d'une boîte aux lettres à l'autre, il faisait déjà demi-tour les mains vides avec le vent en poupe. Au bureau, tout le monde savait mais personne ne s'étonnait que Bouboule d'une tournée piétonne et n'en déplaise au receveur, avait modifié l'ordre de distribution de sa tournée pour pouvoir enfourcher sa bécane et faire en pédalant un détour de 2,5 kilomètres, histoire, disait-il d'entretenir la forme et de réveiller ses mollets. Ah il avait de l'allure ! Sur son vélo Bouboule n'était plus le même. Il *sympiosait* avec sa machine. Aux anges, il saluait tout le monde. Lorsque Hervé l'a remplacé pendant ses congés, les clients ne comprenaient plus pourquoi le facteur venait si tôt et « faisait des détours inutiles », comme ils disaient, pourquoi il ne prenait pas le vélo et comprenaient encore moins pourquoi il ne s'arrêtait pas pour faire une pause ou deux. « Bouboule, il n'fait pas comme ça, il a l'temps » disaient de lui les joueurs de cartes au *Relais*. Mais le jeune postier préférait ne rien dire car de toute façon personne n'aurait compris.

Facteur à Paris, loin de la famille

C'était en 1974, Hervé se plaisait bien au service des postes, on l'appréciait pour sa gentillesse. Son travail aux guichets, au service de l'acheminement et bien sûr à la distribution

satisfaisait ses supérieurs. Il touchait un salaire sans jamais avoir l'impression de travailler durement pour le gagner. Bref il n'aurait rien demandé de mieux que de rester là à gagner sa vie sans trop se crever et à se balader tous les matins à pied ou à vélo dans la ville. Malheureusement les remplacements cela ne dure qu'un temps. Les agents titulaires revenus, les auxiliaires devaient partir. Le receveur principal, un type plutôt sympa et nonchalant au crâne reluisant, qui souriait et haussait les épaules lorsque l'inspecteur Torrente, un excité venu de Marseille l'assaillait de questions superflues et faisait du zèle, lui proposa de passer le concours de préposé des postes dans les locaux de la direction départementale à Quimper. « Vous êtes capable et jeune. Dans quelques années vous allez nous revenir, j'en suis sûr ». Lui dit-il pour l'encourager. Alors il est parti en train la veille du concours et a erré toute la journée dans la ville avant de s'arrêter dans un café près de la cathédrale. Dans le lit d'un hôtel trois étoiles, la veille du concours, à proximité du bâtiment où il devait se dérouler, il n'a cessé de fredonner le refrain de la chanson des Rollings Stones « Angie ». Après avoir glissé trois pièces dans le juke-box et bu deux demis dans un café, il a traversé la salle en chantant bravement :

- *But Angie, Angie, ain't it time we said good Bye.*

- Reçu au concours dans le peloton de queue avec le numéro 889, il fut affecté quelques semaines plus tard au bureau de poste de Paris 17 en tant que préposé stagiaire remplaçant à la distribution postale des lettres.

A 22 ans, ni l'argent ni la perspective d'une carrière intéressante ne l'attiraient. Comme beaucoup de fils d'ouvrier issu d'une famille nombreuse, avec un parcours scolaire plein d'embûches et sans diplôme, il ne savait pas trop ce qu'il voulait faire dans la vie. Comment aurait-il pu en être autrement ? Tout était si hasardeux, si précaire, si aléatoire, si contradictoire entre ce qu'il vivait dans sa famille et le monde extérieur organisé, avec ses normes, ses règlements, ses habitudes. Ce qu'il savait, c'est qu'il n'était pas trop mécontent de partir. Il voulait quitter la maison où il étouffait et s'éloigner de la famille dont il n'avait désormais plus rien à attendre. Maria, sa mère italienne, malentendante, maîtrisant mal la langue française, – enfant elle reçut un choc émotionnel terrible, lorsqu'elle apprit la mort de sa mère de la grippe espagnole au moment même où son père tomba gravement malade - si elle l'avait couvé de tendresse et d'amour pendant l'enfance, à son adolescence, son handicap de la langue était ressenti comme une barrière à la compréhension et à la communication au sein de la grande famille de sept mômes. Accaparée du matin au soir par les tâches ménagères, elle vivait en fait dans son monde à elle, dans une solitude interrompue dans la journée par une rencontre avec Madame Miorssec, la voisine d'en face, qui pleine de compassion et de gentillesse ébauchait une conversation ou lors d'une visite au magasin d'alimentation de madame Ménez qui lui demandait des nouvelles des enfants. Mais c'était tout et c'était pas grand chose.

Vers l'âge de 14 ans Hervé prit conscience que son père Joseph ne s'intéressait plus à lui. Qu'il noyait ses échecs et son passé douloureux dans l'alcool. Mais jusque-là rien ne transparaissait derrière ce visage assombri et, de plus en plus, voué au mutisme. Ce n'est que bien plus tard, lors d'une réunion familiale, que son oncle osera lui avouer qu'enfants, ils

étaient régulièrement battus par leur mère et que l'aîné Joseph son demi-frère avait dû se *sacrifier* pour s'occuper du petit dernier, René, né infirme et malade mental. Aux punitions et aux coups, Joseph, lassé de découcher répondit par des fugues avant de trouver l'hospitalité chez une femme *au grand cœur* du quartier. « René c'est la punition du ciel pour ta méchanceté » avait-il dit à sa seconde mère avant de la quitter pour ne plus jamais la revoir.

Assaillie de tous côtés par les attentes et les besoins de sa progéniture, accaparée du matin au soir par les tâches ménagères, Maria dans un modeste deux-pièces de fortune, faisant mauvaise fortune bonne mine, ouvrait tout grand son cœur. Mais le cœur sans la raison ou le cœur qui l'emportait sur la raison, c'était en certaines circonstances insuffisant pour comprendre ce qui se passait dans la tête de ses sept mômes. Ils attendaient des mots, des explications, des conseils, des compliments ou des reproches elle leur offrait des sourires ou des larmes pour se faire pardonner de son ignorance ou de sa perplexité devant ce qui la dépassait. C'était insuffisant. Le père, submergé par la multitude de tâches et de devoirs qui l'attendait et surpris et soulagé à la fois devant l'érudition et la débrouillardise des aînés, avait très tôt abdiqué et renoncé en partie à l'exercice de son autorité au profit des enfants. Hervé et sa sœur aînée devaient désormais contre leur gré assurer la bonne route de la grande famille. Lorsqu'un conflit éclatait entre eux, Joseph était absent, Maria qui ne comprenait rien ou très peu de ce qui se passait était d'office en position de hors jeu. Parfois quand ils en venaient aux mains, que Hervé donnait des coups de pied violents dans la porte derrière laquelle ses sœurs s'étaient barricadées, que l'une d'entre elles déchirait des pages d'un de ses romans, Maria poussait alors un grand cri de désespoir et les yeux braqués vers le plafond qui symbolisait un ciel sorcier, elle se mettait à implorer, Jésus, la Sainte Marie, Dieu, le Saint esprit pleurer. Elle libérait un désespéré ; « vous arrêtez, moi mal au cœur !!! » qui devait suffire à convaincre les deux parties de respecter un cessez le feu pour une durée illimitée. Puis au comble de sa tristesse elle disparaissait dans la chambre, s'effondrait dans le lit pour n'en sortir qu'en fin de soirée. Qu'elle intervint dans le conflit, la méconnaissance des faits et du différent attisaient les esprits et tout le monde était en furie.

Si la compréhension et la gentillesse de certains voisins et commerçants de la rue à son égard rassuraient les enfants, en revanche les regards moqueurs et les conversations à mi-voix en breton de certaines petites vieilles du coin ou la venue inopinée d'un agent d'assurance ou représentant de la mairie à la maison qui, décontenancé et surpris par le langage *petit nègre* de sa mère repartait bredouille, attisaient alors leur honte et leur désolation. Heureusement, presque tous les week-ends Maria retrouvait sa famille à l'autre bout de la ville. Sur la colline de Coatserho, dans une maison cossue. Après quarante minutes de marche toute la famille était de l'autre côté de la frontière. En Italie. Chez le grand père Umberto qui vivait avec sa femme, son frère Giorgio et son épouse tous originaires de Mirandola, un petit village agricole de la vallée du Pô à environ une heure de route de Modena. Comblée par le chant de sa langue maternelle, bercée par les odeurs de cailles farcies *il pomodoro* émanant de la cuisine, Maria oubliait pour un moment, la solitude, les travaux ménagers, les sempiternelles disputes avec son Joseph et les enfants.

Eux, reclus au premier étage d'une maison privée de soleil, lassés de la ville, ils étaient bien contents de se retrouver au grand air, de folâtrer dans le jardin, d'emmerder les lapins et de se gaver de pommes et de poires et de tout ce qu'ils trouvaient. Après quelques heures, les jeux s'interrompaient le plus souvent suite à des maux de ventre et des signes précurseurs d'une bonne diarrhée. Hervé traversait alors la cuisine en se tenant le ventre devant le regard ébahi des *ritals* qui cessaient sur le champ leurs conversations en *italiano* pour s'éclater de rire. honteux, il passait devant eux en balbutiant d'une voix plaintive *gabinétto !...gabinétto !...* puis disparaissait les mains cette fois-ci aux fesses, en sauve qui peut vers les toilettes.

Aujourd'hui si le souvenir de sa mère reste comme une étoile au ciel qui continue de briller, celui de son père se résume à deux images diamétralement opposées. Celle du bon père de famille au cours de l'enfance et, à l'adolescence, celle moins belle du père alcoolique qu'il suivait comme un petit chien dans les cafés de la ville. Puis un beau jour, il n'a plus eu envie de boire des grenadines ou des limonades, ou plus tard de le traîner dans les caniveaux pour le ramener à la maison. Il n'a plus voulu vivre sa présence comme une absence mais vivre désormais seul en sa présence jusqu'au jour où enfin la chance de ne plus le voir et de ne plus avoir à rougir de honte d'être son fils s'offrit à lui. Sans savoir ce qui l'attendait, il n'hésita pas une seconde à faire ses valises.

2) " Toi Paris, tu (ne) m'as (pas) pris dans tes bras !"

(chanson de Yves Montant)

Travailler dans un milieu accueillant avec des gens compréhensifs et chaleureux avec lesquels il avait le sentiment d'être reconnu et accepté, voilà qui était son souhait inavoué le plus vif ! le plus ardent ! Hier en proie au doute, désorienté par tant de tergiversations, Hervé saisissait à présent beaucoup mieux les mécanismes qui s'opéraient en lui et revigoré par la confiance des autres, il ramassait ici et là à la sauvette les débris d'un moi affaibli qui avait pris ces derniers temps un sérieux coup de vieux. Tout devenait désormais beaucoup plus clair. Il poursuivrait la voie tracée. Il resterait postier. L'accueil chaleureux à ses débuts dans ce petit bureau de poste, les copains, le métier de facteur qu'il exerçait avec plaisir et qui correspondait beaucoup à sa nature libre, sauvage, solitaire, rebelle et à son désir d'indépendance l'encourageaient à suivre la voie postale et confirmaient l'optimisme qui l'habitait alors. Donc on était du voyage, un aller simple, deuxième classe, non fumeur à moitié endormi la tête contre la vitre, dans un ciel bleu d'après midi. Puis des voix, des vestes, des valises tout en marche à la fois. Sur les quais, des gens qui se faufilent, qui s'empressent, se bousculent, chacun vers quelque part entre deux trains à l'arrêt. Et il est l'un d'entre eux. Il a répondu à la convocation de la direction des postes de Paris et s'est rendu à son bureau dans le 17^{ème} arrondissement. Il n'était jamais allé dans la capitale aussi à la sortie de la gare Montparnasse parmi tous ces gens menaçants qui lui fonçaient dessus ou marchaient sur ses chaussures cirées, comme un jeune animal étranger aux humains, toutes griffes dehors il s'est mis à murmurer onze fois de suite *parigots tête de veau, parisien tête de chien*, en rage contre toutes ces voitures zigzaguant dans tous les sens et klaxonnant pour un rien. Perplexe à la lecture des panneaux indicatifs bleus, jaunes et rouges, les biceps en

compote et endoloris sous le poids des deux valises pleines de plomb, crispé par le grincement, le frottement de la gomme des pneus, le bruit assourdissant des rames du métro résonnant dans sa tête, obnubilé par la peur soudaine de se faire voler ses papiers et de ne pas s'y retrouver tout seul, il est malgré tout arrivé sans encombre et à l'heure dans la grande salle de tri du bureau de poste.

La présence de ces trois conducteurs de travaux en uniforme bleu clair dans leur aquarium éclairé au néon, debout derrière des tables métalliques, le doigt pointé sur une liste de noms l'a ramené aussitôt quelques années en arrière lorsqu'il dût répondre à la convocation et se rendre au centre d'incorporation de la caserne de Guingamp pour effectuer pendant *ces trois jours*, une série de tests qui devaient déterminer son statut par rapport au service militaire. Il était là avec plusieurs autres provinciaux débarqués du fin fond de l'hexagone et de l'île de Beauté ; d'aucuns, quelque peu paumés, d'autres visiblement fatigués par un long voyage. Devant ses futurs chefs et face à ces rangées de casiers de tri rectangulaires, gris, incommensurables qui se perdaient dans l'obscurité de la salle, il a réalisé soudainement que beaucoup de choses allaient changer. Une ville qu'il ne connaissait pas. Une usine postale où tout le monde entraînait et sortait, se croisait et se bousculait sans même se regarder, des copains qui n'étaient plus là, 20 m² pour se retrouver et sommeiller. C'était trop à la fois. Il se sentait tout d'un coup si minuscule et si misérable qu'il n'osait pas faire un pas de plus et préférait rester en retrait derrière le groupe qui continuait d'avancer.

Un rien. Un moins que rien parmi les autres. Se répétait-il. Autant cette idée lui martelait la caboche et lui devenait insupportable, autant son envie de reprendre ses valises et illico presto revenir en arrière, là d'où il venait, là où des visages familiers lui souhaitaient bonne journée et s'intéressaient à lui, gonflait comme un ballon. Il aurait tant voulu sur le moment être un périscope d'attaque d'un sous-marin émergeant au-dessus des eaux, au-dessus du reste, au-dessus de tout.

Le responsable de l'accueil, visiblement le plus âgé des conducteurs de travaux avait le crâne dégarni, un visage bon enfant, la voix rocailleuse et portait le sobriquet charmant de *Pépé de Rocamadour*. A la queue leu leu derrière *Pépé* qui avait du mal à avancer, ils sont montés au 1^{er} et au 2^{ème} étage dire bonjour. Hello c'est nous les nouveaux ! Ils ont fait le tour des différents services et la connaissance du chef du service du personnel, un petit homme aux cheveux blancs, dentition blanche, rien à redire, chemise d'un blanc éclatant.

- Il doit faire d'la pub à ses temps perdus ». S'exclama un nouveau venu. Ils ont certainement réveillé le chef de la brigade roulante au service de tri qui sortit les cheveux ébouriffés. On les pria en conséquence d'être moins bruyants. Toc...Toc... Toc... à la porte du bureau du receveur. Dans son costume gris rayé, les doigts jaunis, les yeux caverneux avec des cernes grises, amaigri et la mine triste, le vieux hibou a toussé un long moment avant de prononcer quelques mots chaleureux à leur égard. Dans un accent marseillais, il a exprimé sa joie de les recevoir – La pénurie de personnel devait avoir atteint son plafond – et il leurs souhaita un bon début à Paris 17. Il énuméra ensuite les opérations importantes concernant la distribution postale puis rentra dans son bureau sans avoir auparavant sorti de sa poche son étui en argent et coincé une cigarette entre ses lèvres. *Pépé* prit également congé d'eux et leur indiqua l'endroit où ils seraient hébergés pour la nuit.

Dans ce foyer des postes, le Breton allait rester un mois environ, le temps de trouver un petit coin modeste pour se protéger de la nuit et du froid mais pas de la chaleur au 7^{ème} étage sous le toit. Autour de lui, il entendait des voix venues d'ailleurs. Elles sonnaient, *chantaient*, murmuraient, rocailleuses, graves et claires. Elles venaient de Bretagne, de l'Auvergne, de Corse, du Nord, du Sud-Ouest de La Ciotat ou de Lyon. Hervé avait connu les dortoirs des colonies de vacances, les foyers de jeunes travailleurs, la cantine de l'école, la chambre qu'il partageait avec son frère et ses parents et la cuisine où tous les membres de la famille se réunissaient. Aussi n'était-il pas mécontent d'avoir son petit territoire à lui, un lieu où il pouvait se retirer et jouir d'une intimité qu'il n'avait jamais connue auparavant. Près de l'entrée de la salle des conducteurs de travaux il y avait des adresses de meublés affichées à un panneau. Il suffisait de prendre contact avec le facteur qui communiquait alors aux nouveaux venus les coordonnées du propriétaire qui louait une chambre de bonne située en général au 6^{ème} ou au 7^{ème} étage. Ayant de la suite dans les idées et ne pouvant hygiéniquement faire autrement Hervé s'arrangea toujours pour trouver une chambre à proximité de la rue des Renaudes afin de laver son linge et lui-même.

Colère noire pour une nuit blanche

Hervé a changé plusieurs fois de domicile. Il ne sait pas pourquoi il a déménagé de la rue Lévis à l'avenue Niel. Habité à différents numéros de la rue Cardinet. La seule fois où il se souvient d'avoir déménagé précipitamment et contre son gré c'était à la suite d'un malentendu. Un malentendu fâcheux. Il habitait à une dizaine de mètres du bureau de poste. Au coin de la rue des Renaudes et de l'avenue Niel. Au beau milieu de la nuit, il a été réveillé par une musique bruyante qui provenait de la cour de l'immeuble. Lorsqu'il s'est penché à la fenêtre pour repérer d'où venait ce vacarme, il a aperçu des jeunes gens qui faisaient la fête deux étages plus bas. Là où la lumière était allumée. Par la fenêtre ouverte, la musique résonnait à travers toute la cour. Il a alors essayé, camouflé sous ses couvertures de se rendormir mais les hurlements de joie redoublaient d'intensité. La pensée de devoir se lever à 5h30 du matin, comme une obsession dans sa tête le faisait sursauter, virevolter, se retourner précipitamment comme un jeune chat survolté de ne pouvoir saisir sa queue. Il se disait pour se calmer, mais détends toi ils vont s'arrêter, mais endors toi ça va passé. Mais le bruit persistait. Suppliant qu'un miracle se produise, il a attendu encore quelques minutes dans son lit avant de se lever. Puis fou de rage, brisant des barreaux qui retenaient ses agressions et sa colère quintuplée, sans avertissement, il s'est mis à balancer par la fenêtre une petite casserole qui était suspendue à une étagère et qui dans sa chute brusque a ricoché contre le mur avant d'atterrir près des poubelles dans la cour. La poignée de jeunes gens qui avalaient du Glenfiddich en contemplant les étoiles sur un balcon lamentablement minuscule a alors battu en retraite et changé leur disque. Joyeusement, ils se sont mis aussitôt à pousser des ollé ! Et encore des ollé ! Pendant que les autres dans l'appartement reprenaient de plus belle leurs vociférations, et que leur musique de cinglés qui n'était que des boum, boum répétitifs avec des textes bidons, décuplait de volume. Hervé se disait qu'ils étaient en train de le narguer. Il catapulte alors toute agressivité concentrée sur ces horribles individus ; poêle, fourchettes,

cuillères, assiettes, verres, mixer, toaster et tous les ustensiles de cuisine à sa portée qui, livrés aux lois de la pesanteur allaient s'échouer avec violence sur le sol ou les poubelles de la cour dans un bruit terrible après avoir heurté les différentes fenêtres du mur d'en face. Le postier allait s'attaquer à des objets plus grands, plus volumineux, plus bruyants pour faire taire ces voyous lorsque reprenant son souffle et ses esprits, assis sur son lit, il lui sembla que les sons de cette musique de disco s'atténuait pour devenir au fil des minutes presque inaudible. En s'approchant de la fenêtre, il vit à son grand étonnement que la cour était plongée dans l'obscurité et que la lumière de l'escalier de l'immeuble d'en face venait de s'éteindre. Il a pensé alors que les voisins réveillés par ce tintamarre avaient appelé la police. Au pied du lit, il hésita un moment avant de se recoucher. Une petite heure allongé, détendu l'aiderait à se retaper, se dit-il. C'était trop beau ! En jetant un bref coup d'œil sur son réveil Il constata que la lutte était terminée, et que les bâillements répétés pour cette nuit volée n'y pourraient rien changer. Dans le quart d'heure qui suivait, il devait prendre son service à la poste. Pour se consoler, il fit un détour par le *Télégraphe*, but un café serré et mangea un croissant au beurre. "C'est pour relever mon humeur maussade ", pensa-t-il.

Le lendemain, son propriétaire est venu frapper à sa porte pour lui dire qu'à la fin du mois il pourrait chercher un nouvel appartement. Son fils lui avait téléphoné pour lui dire que *son* locataire du 6^{ème} étage avait brisé une fenêtre de sa salle à manger et dans un accès de fureur troublé la fête qu'il donnait pour célébrer l'anniversaire de sa copine.

Rue Guy Mocquet, avec Lolo dans une pièce au rez-de-chaussée

En vérité Hervé n'était pas trop mécontent d'être foutu à la porte sans préavis. Il était tombé amoureux d'une belle parisienne aux souches belges et la vie concubine lui faisait un clin d'œil. Cette belle blonde qui était en classe de terminale au lycée de Provins habitait à Chelles près de la Marne. Laurence Ménard a craqué avant le bac et s'est retrouvée quelques mois plus tard postière après avoir passé le concours externe de préposé à la distribution postale. La plupart du temps Laurence et Hervé faisaient des remplacements dans le quartier de Clichy. Une fois la distribution terminée, ils devaient attendre d'être au complet avant de repartir avec la navette, de l'annexe 117 au coin de la rue Lévis et de la rue Legendre. Le breton et la parisienne comptaient souvent parmi les premiers au lieu de rassemblement et pour ne pas s'impatienter en regardant les voitures foncer vers Barbès, ils allaient se réchauffer dans un bar. Ce fut au cours des vingt minutes d'attente devant un expresso que leurs regards se sont croisés et qu'ils ont remarqué que leur cœur battait subrepticement plus fort que d'habitude. Sans trop chipoter et bravant la peur d'être envoyé au diable comme on claque la porte au nez d'un gêneur, il osa lui demander :

- Tu viens d'où toi ?
- Tu prends le RER direction Meaux et tu t'arrêtes à Chelles.
- Et ça te plait la poste ?
- En attendant.
- En attendant quoi ?
- Ben en attendant de faire autre chose. Mais toi... ?
- Moi c'est pareil ou plutôt non. Je ne sais pas trop. T'es en brouille avec tes parents ?

- Pourquoi tu m'demandes ça ?
- Parce que... Je ne sais pas moi... Euh... Les parisiens n'rentrent pas dans les postes. C'est pas payé.
- Moi si.
- Oui mais ce que je voulais te dire... Euh... Et bien tu es la seule parisienne au 17. Enfin presque. Nous on vient tous d'ailleurs. Regarde autour de toi. Il manque de la main d'œuvre dans la région parisienne. C'est pour cela qu'ils nous ont fait venir ». Laurence le regardait un peu médusée. Il préféra alors se taire. Pourtant Il aurait bien voulu lui demander autre chose que des banalités. Délivré de la gêne et de la pudeur, il aurait bien aimé faire avec elle l'inventaire complet de leurs aptitudes, de leurs goûts et de leurs désirs les plus intimes. Bref, faire accélérer les choses.
- Hein les amoureux ! On vous attend dehors ». Leur lança Raymond le facteur chef du groupe 27 en souriant et en jetant un clin d'œil plein de malice à Hervé derrière le dos de la parisienne.

Deux jours plus tard, alors qu'ils venaient de terminer leur tournée, les deux postiers se retrouvaient à la terrasse d'un café tout près de l'Arc de Triomphe. À la vue des voitures qui vrombissaient et déboulaient des avenues adjacentes sans crier garde, Hervé souriait. Il souriait à la vue des touristes amassés près des trottoirs et le sourire aux lèvres, il enfila son survêtement pour aller courir dans le bois de Boulogne. Le postier se sentait léger. Léger et soulagé d'avoir fait le premier pas. Léger et fier de lui comme s'il venait de réussir un examen de passage. Une heure durant Il courra sans se rendre compte qu'une petite pluie fine lui mouillait le visage, et les yeux fixés loin devant lui, il s'amusait à dépasser dans l'obscurité les voitures qui, roulant au pas, faisaient miroiter sur la chaussée mouillée la lumière jaune de leurs phares. Grisé par la vitesse il allongeait toujours plus la foulée, moulinaït des bras. Maintenant le temps de suspension en appuyant fortement sur le pied d'appel, il se sentait très fort, très grand. De sa foulée aérienne il avait parcouru une dizaine de kilomètres sans jamais avoir eu l'impression de ressentir la fatigue dans les jambes. Lorsqu'il reconnut à la sortie d'un chemin la tour du palais des Congrès qui pointait du nez, il sprinta une dernière fois le visage grimaçant de douleur et de plaisir.

Les jours suivants, Hervé ne pensait plus qu'à elle et on pouvait lire dans les yeux de la parisienne le plaisir partagé d'être en sa compagnie. Il l'appelait *Lolo*, elle lui disait *mon mignon*. Depuis ce jour-là ils ont presque tout partagé ; le travail, les repas, les nuits, leurs plaisirs. Le père de Laurence était chef du service du personnel de la compagnie aérienne Air inter. Avant de devenir *Lolo*, lorsqu'elle était paumée, qu'elle ne savait pas trop quoi faire dans la capitale, Laurence prenait l'avion le dimanche matin pour Nice, commandait un sandwich sur la promenade des Anglais, lisait un livre de poche dans un café avant de reprendre l'avion dans la soirée pour Paris. En compagnie de *son mignon* elle retrouvait désormais peu à peu l'envie de vivre et n'était plus angoissée à l'idée de devoir rester seule entre ses quatre murs. Dans son petit une pièce au rez-de-chaussée de la rue Guy Mocquet, ils passaient la nuit ensemble. Le breton perché au 7^{ème}, se sentait protégé sous les toits des regards indiscrets, des mains chouraveuses et des bruits de la rue tandis que chez Lolo, de

plain-pied au milieu d'eux, c'était beaucoup plus difficile de les considérer comme des fourmis.

Une fois sur deux, ils étaient de service l'après-midi. Hervé délesté de sa vaisselle habitait provisoirement chez un copain facteur réunionnais, à une cinquantaine de mètres du bureau de poste là où il disposait d'une salle de bain. Au sous-sol de ce service public, il se douchait, se rasait de près, se changeait, bref se mettait sur son trente et un pour retrouver Laurence allongée nue dans le lit à écouter Ferrat chanter Aragon. Ils faisaient l'amour ou plus précisément Lolo lui apprenait à faire l'amour. Très éclectique dans ce domaine, elle lui faisait connaître toutes les bizarreries du plaisir charnel et lui enseignait la découverte progressive et enrichissante du corps féminin. Le puceau assimilait difficilement cette éducation sexuelle. Il ne maîtrisait pas encore bien ses pulsions masculines. Il sprintait comme dans la dernière ligne droite d'un 5 000 mètres alors qu'elle n'était qu'à mi-course. Elle le traitait alors de petit plouc. Il encaissait les injures sans rien dire mais ne désarmait pas. Puis l'expérience aidant, il se rendit compte qu'en amour des préliminaires dépendait le plus souvent le succès final. Elle lui apprenait aussi à faire la soupe à l'oseille et l'agneau à la sauce tomate mais aussi et surtout à vivre à deux. Ce qui n'allait pas de soi. L'anarchie vécue au sein de la famille avait exacerbé son esprit individualiste. Elle lui fit des reproches :

- Tu ne penses qu'à toi. Tu ne penses pas aux autres », lui répéta-t-elle. Il prit la résolution de changer son comportement, de penser moins à lui pour penser plus à elle sans toutefois penser pour elle bien que, pensa t-il, s'il pensait trop à elle, elle finirait par avoir des doutes sur ses intentions. Il y pensa car il était bien intentionné puis oublia. Hervé remarqua qu'il n'était pas toujours facile de refléter l'image qu'elle avait de lui. Son éducation ou plutôt son manque d'éducation l'obligeait aussi à parer au plus pressé avec les moyens du bord et en fonction des circonstances et des situations qui se présentaient. Laurence se rebellait contre l'autorité de ses parents mais elle les respectait et n'avait pas coupé tous les ponts avec eux. Hervé l'enviait un peu car elle avait l'assurance de pouvoir toujours compter sur eux. Lui il ne pouvait compter sur personne. Il devait régler tout lui même.

Elle le présenta à sa famille.

- « Un Breton ! », s'écria sa mère en le voyant.

- Alors comme ça, vous êtes Breton ? Lui demanda étonné le père de Laurence en le regardant un peu à la manière des visiteurs qui observent les singes au zoo de Vincennes.

- C'est peine perdue, à quoi bon leur donner des explications et leur indiquer de quel coin de Bretagne je viens. Ils n'y ont jamais mis les pieds. Ils ont bien été en Normandie mais en Bretagne jamais ».

- « Ils sont un peu spéciaux les Bretons » soulignait le frère de Laurence qui lui aussi travaillait dans une compagnie aérienne. Hervé avait beau expliquer que sa mère était italienne mais il n'y avait rien à faire. Ils avaient leur opinion bien précise là-dessus. Puisqu'ils se bornaient à répéter sans arrêt que les Bretons n'étaient pas comme les autres, il se disait en réfléchissant que peut-être ils avaient raison. Alors il cherchait à savoir ce qu'il avait de *spécial* en lui. Il se disait par exemple que lorsqu'il y avait quelque chose qui ne lui plaisait pas, et bien au lieu d'en discuter, il s'en allait tout simplement ou alors il refusait tout en bloc sans vouloir s'expliquer. C'était bien *breton* ça ! C'était sans aucun doute la fierté *bretonne*, se disait-il ou peut-être aussi un tempérament *typiquement breton* ? C'est en tous cas, résuma-t-il, ce qui faisait sa *spécificité* et son originalité.

- Ils n'en font qu'à leur tête, prétendait en plaisantant la mère de Laurence comme pour mieux enfoncer le clou. Elle connaissait une voisine de souche bretonne qui ne s'était jamais bien habituée à la vie parisienne. De connivence avec ses proches et pour faire durer le plaisir, Laurence faisant feu de tous bois, lança d'une voix espiègle :
- Oui, ils sont un peu sauvages », désarmé, pris en embuscade, le Breton à un contre quatre préféra se replier et murmura entre ses dents :
- Parisien tête de chien, parigot tête de veau.

Rien ne va plus, c'est la grève générale

Un matin en voulant passer le portail du bureau de poste, le duo se trouve nez à nez avec une dizaine de collègues syndiqués qui forment un piquet de grève.

- C'est la grève illimitée pour nos revendications sur les salaires », leur annonce un représentant du personnel de la CFDT. Au fil des minutes, la poignée de mécontents était devenue une masse compacte, houleuse et menaçante. Les gars de la CGT, bien organisés autour de leurs représentants, faisaient régner l'ordre et empêchaient les véhicules de rentrer ou de sortir. Ils étaient plus d'une centaine de facteurs réunis qui barraient la rue des Renaudes et clamaient leurs revendications aux parisiens médusés qui se penchaient aux fenêtres. Des panneaux apparaissaient. Des voix s'élevaient. On pouvait lire : *déblocage des salaires, grève générale illimitée pour sauvegarder le statut des fonctionnaires*. Le délégué syndical de la CGT, un méridional prit la parole. Il annonça le début d'une lutte longue à laquelle il fallait se préparer.

" Tant que les représentants régionaux et nationaux ne se sont pas rencontrés pour négocier nous ne reprendrons pas le travail", affirmait le délégué de la CFDT d'une voix résolue.

Echauffés ils clamaient tous ensemble dans la rue à l'unisson :

- Ce n'est qu'un début poursuivons le combat ". Pendant que les délégués syndicaux se concertaient et discutaient des modalités de la poursuite du mouvement de grève et se mettaient d'accord sur le contenu d'un texte qu'ils remettront lors d'une audience auprès du receveur, les facteurs se dispersèrent et prirent d'assaut les cafés avoisinants. Laurence et Hervé ne comprenaient pas très bien les motifs de cette grève mais ils étaient prêts à suivre l'appel de leur syndicat.

Avec leur copain Paul, représentant de la CFDT, et plusieurs autres facteurs engagés dans différents mouvements gauchistes, ils formaient un groupe qui, au sein de la CFDT s'efforçait de réunir des adhérents afin de s'opposer à la suprématie de la CGT et la manipulation de leurs adhérents par la fédération. Tous les jours ils venaient au piquet de grève, discutaient avec les collègues, conspuaient les *jaunes* qui tentaient de rentrer et puis reprenaient leurs discussions au *café du Télégraphe*. Après une semaine de grève, le rassemblement et la marche dans les rues de Paris redonnèrent un nouveau souffle au mouvement qui commençait à perdre un peu de vitesse. Laurence et Hervé riaient et s'amusaient comme des gamins. C'était la fête. À la place de la Bastille Laurence se faufila entre deux voitures garées pour faire ses besoins. C'était l'occasion pour la bande des copains de suivre Hervé et de pisser à leur tour sur les voitures. Ils jouaient comme des enfants qui pour un court moment venaient d'échapper à la surveillance de leurs parents. Les jeunes postiers n'attendirent pas la fin du

discours ennuyeux des représentants fédéraux et se précipitèrent dans un bar où ils restèrent plusieurs heures à boire et à s'interroger sur la poursuite de la grève. Après deux semaines d'inactivité, beaucoup se posaient des questions et se demandaient combien de temps encore elle durerait. Certains craignant la récupération du mouvement, reprenaient le travail, d'autres hésitaient. Le lendemain matin au piquet de grève, ils n'étaient plus qu'une poignée de facteurs à recevoir le soutien d'une délégation de travailleurs de la métallurgie venue apporter l'argent collecté. Les revendications piétinaient et ce n'est qu'à la fin de la troisième semaine de grève que nos deux amis apprirent par un copain que la direction de la poste et les syndicats avaient trouvé un terrain d'entente et un compromis qui se soldait par une légère augmentation des salaires et des avantages statutaires non négligeables.

- Tout cela pour presque rien, dit Laurence consternée.

- Oui mais on n'a pas cédé, lui répliqua Hervé.

- En attendant, je suis fauché. Quand je travaillais, je ne dépensais pas mon argent. Les petits cafés et puis le ciné et le resto trois semaines durant, n'enrichissent pas son homme.

- Ah franchement tu exagères. La cantine à *Brune* était ouverte, on aurait pu y aller et puis le cinéma tu y vas toutes les semaines. Moi je ne suis pas mieux loti, je crois que je vais être obligé de demander une avance au receveur, lui répliqua Hervé.

- Tu trouves pas cela un peu marrant de mendier de l'argent au receveur, après avoir bloqué le trafic postal pendant trois semaines ?

- Qu'est ce tu ferais à ma place ?

- Je t'inviterai au resto.

- C'est gentil.

Le jour de la reprise du travail, les deux postiers mal dans leur peau, lorsqu'ils foulèrent la grande salle des facteurs, furent surpris devant la montagne de courrier qui s'entassait sur les tables de tri. Lefranc, le conducteur de travaux, des yeux comme des torches électriques, faisait la gueule des mauvais jours. Général en pleine déconfiture constatant le carnage, muet, il titubait sur ses jambes devant la pile de journaux qui s'élevait sur environ deux mètres de haut et s'étalait sur une quinzaine de long près des guichets où les facteurs réceptionnaient les lettres recommandées. Dans cette pagaille, personne ne savait vraiment par où commencer. Tel deux visiteurs auprès du lit d'un malade endormi, Les deux postiers s'avancèrent sur la pointe des pieds lorsqu'ils virent Akkache, le facteur chef pied noir, qui venait à leur rencontre. Quand il fut à leur hauteur, ce dernier détourna la tête pour éviter de les saluer. "Il a dû travailler jour et nuit, ce *jaune*. Il n'y a qu'à voir sa gueule", se dit Hervé. Lorsqu'il regagna son poste de travail, le Breton fut surpris de voir les piles de courrier de différentes hauteurs qui étaient alignées devant les casiers. Il leva les paupières et croisa le regard de *Babar* son collègue strasbourgeois. Aussitôt, ils se mirent à pouffer de rire simultanément au grand étonnement des facteurs présents. Pendant la pause, il rencontra Laurence à la cafétéria. Elle l'attira vers lui à une table vide et lui murmura à l'oreille.

- Tu as remarqué ?

- Quoi ?

- Les *jaunes* qui se sont fauilés par la porte de secours pour travailler pendant la grève n'ont plus à se cacher. Ils n'ont pas de courrier à distribuer ce matin.

- Bon, ça c'était à prévoir. Non moi ce qui me rend fou de rage ce sont les collègues qui ont fait la grève et travaillent désormais comme des dingues pour résorber la masse de courrier entassée.
- Tu penses qu'ils ont mauvaise conscience ?
- Non, ils ont les frousses de devoir s'expliquer auprès des clients.

L'examen du tri général et la vente des quartiers

Dernier obstacle à franchir pour être titularisé fonctionnaire au service de la distribution postale, le jeune facteur devait passer avec succès l'examen du tri général et empiler en quelques minutes plusieurs centaines de lettres destinées au 17^{ème} arrondissement dans différentes cases appropriées. Trois erreurs étaient permises. Pendant deux mois, Hervé a dû faire travailler ses méninges et réciter des noms et des numéros de rue à mi-voix, inlassablement dans le métro, avant de s'endormir, pendant la distribution, à la projection des réclames au cinéma. Est-ce que la tranche du 1 au 67 des Batignolles faisait partie du quartier 73 ? Et la rue Cardinet, en combien de parties est elle divisée ? Parfois, il se réveillait au beau milieu de la nuit et s'interrogeait pour savoir si la rue, le boulevard, l'impasse, le square Monceau étaient distribués par le facteur de la tournée 6, si la rue Legendre était divisée en 3 ou 4 sections et si la porte Clichy faisait partie du 17^{ème} ou du 18^{ème} arrondissement. Chemin faisant sa mémoire, arrivait petit à petit à reconstituer fidèlement les différentes parties du puzzle et, grâce à la représentation imagée des grandes artères et des quartiers de l'arrondissement, le quartier chic des Ternes, celui commerçant des Batignolles, et celui arabe de Clichy, il parvenait à organiser dans sa tête la carte géographique du 17^{ème} arrondissement.

- Je vous félicite pour votre réussite à l'examen de tri, lui dit le conducteur de travaux en lui serrant la main.
- Bof, demain, j'aurai tout oublié, pensa-t-il en lui souriant.

Après avoir fait quelques mois des remplacements du parc Monceau à la place Clichy et du boulevard Pereire à l'avenue de la Grande Armée, Hervé avait droit de participer à *la vente des quartiers*. Par ordre d'ancienneté, les facteurs fonctionnaires se voyaient attribuer une tournée vacante. Pour la 1^{ère} première fois au cours de sa courte carrière postale, le jeune breton devenait titulaire d'une tournée qui commençait au 2 rue Brunel et s'arrêtait quelques centaines de mètres plus bas au boulevard Pereire. Le hasard bien intentionné avait bien fait les choses et lorsqu'il détournait discrètement les paupières vers le trottoir d'en face, il pouvait observer avec délectation les jolies petites fesses de sa copine Lolo dans sa tenue de postière. Deux fois le matin et une troisième fois tous les deux jours, six fois par semaine une sacoche en bandoulière sur le ventre où se perdait trois ou quatre liasses de courrier, Il arpentait cette rue, poussait machinalement la lourde porte d'entrée, frappait aux carreaux de la concierge Fernandez ou Ribeiro, déposait le paquet de lettres et de journaux sur la table de la cuisine, et, la main plongée dans sa sacoche, il accélérail ou ralentissait l'allure pour ne pas perdre de vue sa moitié de cœur qui lui souriait de l'autre côté de la rue. Auparavant, dans la camionnette jaune qui les emmenait et les déposait sur leur tournée, ils avaient dû se cramponner aux bancs en bois pour éviter la chute. Sur les pavés de l'avenue Wagram, ni la

mauvaise suspension du véhicule, ni la conduite risquée du chauffeur ne parvenait à détourner l'attention du grand facteur barbu plongé dans la lecture du *Parisien libéré*. Avant de plonger vers l'avenue de la Grande Armée, un violent coup de volant à gauche projetait plusieurs facteurs, déportés par la force centrifuge, sur les genoux de leurs collègues d'en face et provoquait la pagaille générale. Des liasses de lettres s'écrasaient contre les fenêtres. Des cris de joie et des voix en colère se faisaient entendre. Le grand barbu excédé, se levait pour leur dire qu'on n'était plus à la maternelle et tout rentrait très vite dans l'ordre.

Lebois ne peut pas sentir le camembert

Babar le gros strasbourgeois aux cheveux blancs et aux doux yeux bleus, Laurence la parisienne, Lebois, un Martiniquais fada de football comme tous ses potes des îles, une guadeloupéenne teigneuse, Cadet, un Réunionnais gentil et très beau, des yeux et des cheveux noirs, le teint basané mais très timide et ne maîtrisant pas très bien la langue française faisait partie de son groupe de travail.

Urbain Lebois le Martiniquais expert du ballon rond et respecté pour son ancienneté, recevait sans arrêt au cours de la matinée la visite de plusieurs Antillais. Ils tapaient dans les mains, élevaient la voix, gesticulaient en permanence, riaient aux éclats. Hervé ne comprenait pas trop ce qu'ils disaient. Il se doutait que les *sakamaché* Lebois, *sakamaché*, *couillapapa* rabâchés dans toutes les phrases étaient soit des injures soit des encouragements. Cependant, il était sûr d'une chose: dans leurs conversations, il était toujours question de football. Lorsque les supputations et les chances de succès de leur équipe lors des prochains matchs de la division 1 ou lorsque les commentaires des matches joués avaient desséché les gorges, les Antillais s'amusaient par petits groupes à frapper de la main ou de l'index en rythme frénétique sur les tables de tri métallique, à tortiller des hanches et à fredonner des chants. Ce tapage ameutait aussitôt les conducteurs de travaux, qui, embarrassés et mal à l'aise devant une situation imprévisible, tentaient avec diplomatie mais sans succès de faire régner le calme dans la salle des facteurs. Ce n'était qu'après plusieurs minutes de tumulte et grâce à l'intervention par mégaphone du receveur qu'ils finissaient, sous les applaudissements des facteurs métropolitains, par obtempérer.

Dans une tenue élégante et chic qui lui avait coûté la peau des fesses, Lebois pénétrait dans la grande salle de tri. Il enfilait sa veste de facteur mais gardait toujours aux pieds une paire de chaussures beiges, talons hauts de la marque Luigi Macchiorisi d'un prix inestimable. Un matin, pour amuser la galerie, Pineau le Marseillais du groupe 14, dissimula un vieux camembert puant derrière son casier.

- Hein *Blanche neige*, tu pourrais te changer de temps en temps ! hurla-t-il. Puis un autre :
 - Quand on a de si jolies chaussures, il faut s'acheter aussi une nouvelle paire de chaussettes !
- Puis encore :
- Hein, lave tes pieds Lebois, tu pues ! ».

Au fil des jours, un sentiment de colère lui serrait la gorge plus atrocement que la corde qu'on passe autour du cou d'un pendu.

- Tu n'vas pas en faire tout un fromage d cette histoire ! lui décocha sournoisement un conducteur de travaux qui alerté par les rires passait accidentellement par là. Lebois sur le qui vive, ne sachant trop que faire, perméable à toutes ces attaques, se mura finalement dans un silence religieux. Pendant le piquage, plusieurs fois de suite, il se penchait discrètement en avant, passait la main d'un bout à l'autre de son casier, reniflait à la dérobée, observait avec méfiance ses collègues, constatait sans trop pouvoir la localiser, une odeur désagréable qui se dégageait de la rangée de casier mais, vexé et honteux de ne pas savoir ce qui se manigançait, préférait reprendre le tri et ignorer les rires de Pineau et des autres. Exaspéré il secoua la tête lorsque *Babar* s'approcha de lui le nez bouché, pour lui demander un renseignement.

Les jours passèrent, l'odeur resta. Plus virulent que jamais, Pineau ne démordit pas. Tous les jours, Lebois arrivait avec une nouvelle chemise, un autre pantalon Tergal, une nouvelle paire de chaussures et des chaussettes aux couleurs criardes. Toute sa garde-robe et celle de son cousin y passait. Propret comme un chérubin après le bain, Urbain ne comprenait toujours pas pourquoi ça sentait toujours aussi mauvais à sa place de travail. Ses potes des îles qui venaient à sa rencontre en souriant se voyaient refoulés avant même d'avoir ouvert la bouche et le mot football était tout d'un coup banni de son vocabulaire. Il conversait très peu avec les collègues de son groupe qui, par crainte de provoquer sa furie compatissaient désormais à son malheur. Dans le bureau, il n'était bruit que de cela. Le Martiniquais n'ayant plus aucune chemise propre à se mettre, pris une semaine de maladie puis deux et au bout du rouleau demanda sa mutation dans un autre bureau. À l'annonce de son départ imminent, ses collègues du groupe 07, navrés de la tournure des événements, décidèrent alors de tout lui avouer. Dans un premier temps, il continua à se murer dans son mutisme mais au fil des jours, il accepta de leur adresser la parole et se mit à sourire lorsqu'on lui rappela cette plaisanterie. Il prit cependant la manie d'inspecter tous les jours les abords de son casier de tri avant de commencer son travail.

La distribution des almanachs

A la période de Noël, il fallait penser au 13^{ème} mois et distribuer les calendriers. Un *ancien* se chargeait de les commander auprès d'une édition spécialisée et de les revendre pour quelques centimes. Puis à la mi-décembre, le soir après la tournée, devant une porte close, la sacoche pleine d'almanachs, Les facteurs attendaient souriants, muets, après avoir frappé à la porte. En général au début des années 70, ils étaient les bienvenus. Les vieilles personnes, veuves, seules se faisaient toujours un plaisir de les accueillir. Cela les rassurait de savoir qu'il y avait le facteur qui passait tous les jours, prenait le temps de les écouter et venait une fois l'an leur souhaiter la bonne année et leur accorder confiance et fidélité. L'almanach accroché au mur trouvait de suite sa place ou pas, mais peu importe, tout n'était que prétexte. À table devant une ou plusieurs boissons alcoolisées et réconfortantes, une heure plus tard les yeux mi-clos, balayant les photos jaunies d'un album dépoussiéré et à minuit sonnait allongé sous l'évier à réparer un tuyau bouché, le temps filait dare-dare mais il fallait bien rendre service, finalement on était là pour ça.

Parfois, on ne les attendait pas du tout les gentils facteurs. Ainsi après deux coups de sonnette et quelques minutes d'attente, Hervé s'est fait rappeler deux étages plus bas, bredouille et en route pour le prochain client :

- Ah c'est vous le facteur, excusez moi, le couloir de l'appartement est si long... Vous comprenez, je ne peux pas me précipiter de suite au premier coup de sonnette, s'excusa une dame élégante en sous-vêtement qui visiblement devait sortir de sa salle de bains. Elle avait raison. Le couloir était immense en comparaison des tranches de pièce qu'il avait occupé, et la générosité avec laquelle cette femme dévoilait ses formes en exclusivité, était si naturelle que le jeune facteur accepta sur le champ ce petit retard, les excuses et un billet de cinquante francs.

Au fil des années la Croix Rouge, les pompiers, le service des éboueurs et puis des dizaines d'autres organisations avaient pris le pas. Le collectage aux portes à l'approche des fêtes de Noël plongeait les gens dans l'embarra et la méfiance. La concurrence sauvage battait son plein. Un bref coup d'œil dans le judas, soupçonnait-on un facteur déguisé ? Quoi qu'il en soit, le 13^{ème} mois fondait d'année en année et ne représentait plus qu'une petite somme pour arrondir le salaire du mois de décembre. Si, en province la coutume est encore vivante, aujourd'hui face à la masse de prospectus, réclames et la réduction du trafic des imprimés, des lettres et des journaux, le statut du facteur fidèle visiteur et ami de la famille a un peu disparu. Les virements et contre remboursements via Internet le privent d'une visite personnelle chez le particulier et son rôle de représentant officiel d'un service public apprécié disparaît peu à peu. Hervé se doutait-il à ce moment-là que cette tendance ne faisait que s'accroître et que son prestige grignoté on le fuirait comme la peste ? Il était loin de s'imaginer qu'un jour un client excédé lui balançât à la figure :

- On en a marre d'avoir du lundi au samedi nos boîtes aux lettres remplies de cette masse de réclames. Nous n'en voulons pas de ces ordures, disparaissent !

Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? (titre d'une chanson de Ray Ventura 1937)

Comme tous les gars de la province désireux de rentrer un jour au pays, Hervé avait fait en arrivant dans la capitale ses fiches de vœux pour être muté un jour quelque part sur le territoire national. Il était attaché à la Bretagne et avait toujours des contacts avec son frère qui s'était installé sur la côte finistérienne. Par contre il ne voulait pas revenir sur les lieux de son enfance. Morlaix appartenait au passé et il était encore trop tôt pour laisser le flot des souvenirs inonder sa mémoire. Il déposa ses fiches de vœux pour les quatre départements bretons. On verra bien !

- Cette mutation viendra peut-être dans deux à trois ans ou mettra peut-être plus longtemps. Cela importe peu puisque personne ne m'attend nulle part. Le cas échéant, je pourrais toujours les annuler si je revenais sur ma décision, pensa-il.

À longue échéance, il ne savait pas du tout de quoi son avenir se ferait puisqu'il n'avait aucun projet bien défini. La présence de Laurence à ses côtés était à n'en pas douter agréable et enrichissante mais ses origines bourgeoises, ses humeurs instables et ses moments plus ou moins longs de mélancolie et de gaieté retrouvée, ne pouvaient plus le laisser indifférent.

Aussi, n'excluait-il pas qu'un jour ou l'autre elle mette en question leur relation et pourquoi pas se détourner de lui.

- Lolo était capable de tout plaquer, de tout jeter par-dessus bord pour un oui ou pour un non. Si elle retournait dans son milieu, il savait qu'elle n'hésiterait pas à le quitter. Mais velléitaire face à des événements plus ou moins prévisibles, il ne voulut pas voir la réalité qui se dessinait et préféra jouir du moment présent en sa compagnie.

Le mois d'avril capricieux et lunatique arriva et avec lui toute une série de précipitations mais aussi d'événements inattendus, de bouleversements imprévisibles qui secouèrent le jeune postier. Il devint pensif. La sévérité de certains traits du visage attestait des préoccupations actuelles qui le chiffonnaient. À point nommé, il sortit brutalement de sa torpeur. Un de ses meilleurs copains Thierry venait de réussir le concours de contrôleur et était muté dans le département du Val-de-Marne. Dans son petit appartement à Montreuil, Hervé fit la connaissance de sa femme enceinte de cinq mois. Avec Lolo, il fêta ces deux événements et rencontra Pascal, un copain vendéen qu'il avait perdu de vue. Celui-ci lui annonça qu'il allait quitter les PTT à la fin de l'année pour aller travailler comme cuisinier chez son frangin à Londres.

- J'espère que tu n'as pas l'intention de faire carrière dans les postes ? Tu me décevrais, lui balança à la figure le futur cuistot.

- Je ne sais pas, je ne me suis pas encore posé la question, répondit Hervé avec hésitation. Dès lors les propos de son ami allaient semer brusquement le doute dans sa conscience. Il était amèrement surpris que l'idée de vouloir changer de métier ne lui ait pas effleuré l'esprit. Qu'en réfléchissant au-delà de deux coups d'une partie d'échec *son petit métier, son petit salaire, sa petite chambre de bonne, sa petite existence*, toutes ces PETITES CHOSES ne pouvaient à la longue, avec l'âge et en fonction de ses besoins le rendre heureux. Plus la question de savoir ; où et comment Pascal allait puiser cet élan, cultiver cette envie, attiser cette curiosité, éveiller ce désir l'obsédait, plus l'incompréhension et la panique le gagnaient. Il avait l'impression d'être comme un bateau livré aux courants et marées à la dérive dans une mer immense ayant perdu le cap. Il se sentait mou, amorphe et lâche. L'envie lui manquait, cette envie de bâtir quelque chose, *de mordre enfin à pleines dents dans la vie* pour donner un sens à ce qu'il faisait. Il comprenait fort bien qu'il était vain d'aller à contre-courant toute sa vie. Eût-il souhaité se rapprocher des siens, ou pris la décision de démissionner de la poste comme son ami, il n'aurait point reçu aide et réconfort et cela ne l'aurait pas aidé à sortir de ce cul-de-sac.

Pendant que Morel, le facteur de la rue du Débarcadère passait la plupart de ses après-midi à préparer le concours de contrôleur, que Dumont faisait le lave-vaisselle au restaurant *Faucher*, et que Legrand le chef de travaux réduisait de quelques années son espérance de vie en multipliant, après son travail, les heures supplémentaires au service de nuit, Hervé après avoir traversé Paris en diagonale de la station des Ternes à celle de la porte de Vincennes, rejoignait le préposé au service télégraphiste Boisnet qui l'attendait devant l'enceinte de l'Institut National des Sports. Depuis qu'ils s'étaient connus lors d'un cross inter bureaux de 7 km et qu'ils avaient bataillé dur dans les derniers mètres d'une côte épouvantablement longue, la boue jusqu'aux chevilles par un temps absolument affreux mais idéal pour ce genre

d'exercice dans la campagne, les deux postiers se retrouvaient deux fois par semaine côte à côte pour un footing sur *le parcours Jazy* dans le bois de Vincennes. Ce jour-là le sociétaire de l'ASPTT Paris avait obtenu la 5^{ème} place et coiffé d'un souffle le néophyte qui, vexé, avait juré d'accéder au podium l'année suivante.

- C'est un circuit roulant. C'est là qu'il se préparait pour les grands rendez-vous, lui avait-il dit lors des premiers rancarts.

- C'est qui lui ?

- Jazy. Tu sais quand même qui sait ?

- Oui.

- Tiens regarde.

Un gars, tignasse brune, foulée souple les dépassa facilement et dix mètres plus loin, sans se retourner, sans un mot, leva le bras droit pour les saluer.

- C'est Dominique Coux. Tu connais ?

- Non.

- Si tu faisais les départementaux avec nous, tu ne le verrais qu'au départ.

- Ah bon.

- Ben oui, c'est un des meilleurs de la région. Après avoir bouclé les 1,7 km en foulées légères, Boisnet lui proposa de faire trois tours en accélérant à chaque fois. Hervé aimait courir dans les sous-bois à allure soutenue. Le temps passait vite et la vitesse au seuil aérobie le grisait. La fatigue était bonne. Ce n'était pas de la rigolade mais pas encore de la piste. La piste, c'était autre chose. Pas pour les néophytes. Boisnet lui avait proposé une fois de chausser les pointes pour faire *du fractionné*. Quelques 1 000 mètres. Histoire de voir, avait-il ajouté.

- C'est deux tours et demi. Ne te mets pas au rouge à mi-course sinon t'es grillé, l'avait prévenu Boisnet. Il se sentait bien, ventilait fort et sa foulée était puissante. Il avalait le tartan sans trop puiser dans ses réserves. Après le 3^{ème} et une pause de 4 minutes en trotinant, Boisnet, le chrono à la main, semblait satisfait pour ses débuts *en submaxi lacti*, comme il disait :

- C'est pas mal. Tu tournes autour des 3 minutes, ça va, t'es bien ?

- Ouais, prononça relativement facilement Hervé en reprenant lentement son souffle.

- T'en fais encore deux. Au dernier tu mets toute la gomme pour terminer *en maxi lacti*, en dessous de 3 minutes. D'accord ?

- Ouais. Je vais essayer. Le Breton termina le quatrième complètement épuisé, en 3 minutes 12 secondes et mit plus de 5 minutes pour récupérer. Le cinquième, il le fit, les poumons éclatés, les jambes dans le coton et la pompe qui bourdonnait dans le coffre, dans la tête, plein les oreilles. Lorsqu'il vit Boisnet trotter vers lui, il réussit après une courte inspiration et en expirant, à expulser de sa bouche les mots suivants: « non j'veux pas savoir ». Un quart d'heure plus tard, après avoir récupéré, son visage avait repris son teint habituel, ses pulsations étaient descendues en dessous de 135 et le sol ne se déroba plus sous lui. Il s'approcha de Boisnet qui était en train de discuter avec un athlète assis sur la pelouse. Il enfilait *ses pointes*.

- C'est pas trop mal, tu sais. Il va falloir que je te présente à Jean, lui dit-il.

- À Jean ?

- Oui, Jean Fayolle. Tu connais ?

- Euh ...non.

- Tu viendras. Tu verras.

Les séances d'entraînement avec ou sans Boisnet à Vincennes à la porte de Pantin ou ailleurs rythmaient ses journées. L'athlétisme lui avait enseigné ce qu'il n'avait jamais accepté auparavant ; la discipline collective et la vie en groupe. La discipline collective était pour tous la même. Il fallait se plier aux horaires d'entraînement, respecter le contenu des séances, le lieu ou l'heure de départ pour les compétitions, se préparer sérieusement pour les objectifs de l'année. La vie en groupe et l'esprit d'équipe éveillaient des sentiments nouveaux en lui. Il se réjouissait autant du succès d'un de ses coéquipiers, d'une victoire ou d'une qualification acquise aux interclubs, aux relais ou en cross-country par l'équipe du club que d'une victoire personnelle. Qui l'eût cru?

Dans la capitale, depuis près de deux ans, Hervé rentrait une fois tous les deux ou trois mois par le train de Paris-Brest le vendredi soir lorsqu'il trouvait un gars du service de nuit qui acceptait de le remplacer le samedi. Sur les quais de la gare Montparnasse, mêlé aux voyageurs, il était content de rentrer voir ses parents, retrouver les copains, traîner dans la ville. Mais dans le train du retour, il s'en voulait d'être venu pour rien. Sa déception était grande de voir qu'à la maison rien n'avait changé. Pourquoi d'ailleurs ?

– Je suis un con. Un imbécile qui n'a rien compris ! Comment ai-je pu croire que lassés de tous ces conflits et querelles, ils finiraient par reconnaître que cela ne pouvait pas continuer ainsi, que... ne cessait-t-il de se répéter. Une fois, il est descendu à Rennes. Dans le train il se disait : " Mais qu'est ce que je fous là ? Pourquoi n'ai-je pas encore compris que je n'ai rien à attendre d'eux ? " Il a pris le train du retour pour Paris dans la soirée. Une autre fois, il est reparti le lendemain après avoir passé la nuit chez les parents. La famille c'était pour lui des souvenirs trop douloureux et des phrases qui clignotaient dans sa mémoire comme les faisceaux lumineux d'un phare dans la nuit :

" Jo, j'en peux plus, moi vouloir mourir maintenant, Jo encore saoul, pourquoi ? Moi, pas comprendre, je suis à bout ". Que sa mère désespérée prononçait lorsque son père revenait du travail après avoir fait les cafés de la ville et ivre comme un Polonais, incapable de prononcer un mot ou de faire un pas de plus, s'écroulait dans la cuisine et s'endormait, le pantalon souillé, en ronflant. Dans la pièce, il répandait une odeur de gros vin et quelques francs qui avaient roulés de sa poche dans sa chute. Puis le temps s'écoulait. Pour quelques jours, la paix revenait. Au père ivrogne mais travailleur et courageux, sa mère pardonnait les dérapages. C'est vrai qu'il était bon, travaillait même le dimanche, ce qu'on ne pouvait pas dire de ses copains, ajoutait-elle comme pour lui pardonner. Alors qui s'en plaindrait, d'avoir un mari si courageux ?

En vérité, au fond d'elle-même, Maria était fière et heureuse d'avoir, à l'aube de ses 34 ans, trouvé l'homme de sa vie qui lui avait donné de beaux enfants, adorables, mignons – deux adjectifs qui revenaient à chaque phrase, terminaient chaque conversation. Des compliments que les voisins réitéraient à sa grande joie. Elle, l'aînée, avait enfin quitté la maison des parents, elle ne deviendrait pas vieille fille. Elle l'avait échappé belle ! Un cauchemar, son cauchemar ne viendrait plus hanter ses nuits. Quel soulagement ! Ah quel bonheur ! Comment ne pas comprendre alors que Jo, son Jo, son amour unique depuis qu'elle était en France fut la

providence et devint l'homme inespéré de sa vie ? Qui oserait trouver à redire à son comportement ? Elle l'adorera, l'idolâtrera, le couvrira de louanges, lui pardonnera tout, fermera les yeux sur ses écarts et dérapages.

Comme tous ces travailleurs de force du bâtiment qui des années durant n'avaient rien su faire d'autre que manier la pelle et la pioche 9 à 10 heures par jour dans les tranchées, dans les fondations d'un immeuble ou d'un bâtiment et lever le coude, manœuvre, abruti par le travail de force, Jo était trop épuisé pour s'intéresser aux enfants et participer aux travaux ménagers. Sa tête perdait en cervelle ce qu'elle gagnait en imbécillité. Aux heures tardives de la journée, il surgissait derrière la porte, muet, éméché, la tronche hébétée, inaccessible.

- Au lit ! sans manger ! criait Maria et, folle de rage, lui crachait à la figure. Lorsqu'il était trop faible et trop saoul pour parer, il s'exécutait comme un enfant penaud, enlevait ses chaussures, sa veste et s'éclipsait dans la chambre. Quand il éprouvait un sentiment qui n'était pas de la dignité, mais l'émergence d'une émotion lointaine et diffuse, celle d'un éblouissement, générateur de joie et de bonheur d'être parmi les siens, encore aimé, plus ou moins respecté, il se rebiffait comme un boxeur groggy qui peu à peu reprenait ses esprits, et s'écriait brutalement :

- C'est qui le chef de famille ? Face à des regards réprobateurs, le sang lui montant à la tête, ses nerfs une nouvelle fois cédaient, il ne lui restait plus alors qu'à partir en claquant la porte sans avoir auparavant éruer d'une voix enrouée un chapelet d'insanités.

Toujours à fleur de peau, l'inactivité le rendait complètement fou et il devenait invivable au bout de quelques heures. La bête humaine se réveillait. Rien désormais ne pouvait l'arrêter. Autant le repos et le calme lui devenait insupportable, autant cette masse de muscles, ces bras énormes, ces épaules larges, cette nervosité fragilisée aspiraient au travail.

Pour faire chauffer le réchaud dans la cuisine, il fallait du bois et du charbon. Alors il descendait dans la cave, sortait des gros morceaux de bois et avec une hache et à l'aide de la scie, réduisait le tout en petites bûches que le jeune Hervé saisissait pour les jeter dans un appentis. Une, deux, trois, quatre heures le dimanche dans l'après-midi inlassablement il passait ses nerfs sur ce monticule de bois, jusqu'à qu'il n'en puisse plus, que tout soit réduit en petits morceaux, et qu'un tapis de sciure de bois jonche le sol. Jusqu'à la tombée de la nuit. Épuisé, muet, la sueur dégoulinant sur son large front, la chemise à tordre, il passait par la cuisine, se saisissait d'une bouteille de piquette – de l'eau mélangée avec du bicarbonate de soude – qu'il vidait cul sec et, muré dans son silence, il retrouvait le vide qu'il avait construit en lui.

La mutation vers d'autres horizons

Un mois après le départ de ses deux amis, Hervé est convoqué au bureau du personnel. L'homme aux cheveux blancs, la chemise blanche retroussée jusqu'aux épaules lui annonça dans un accent du Sud Ouest qu'il était en haut de la liste des vœux pour le département du Morbihan. La Recette principale de Vannes cherchait un facteur pour remplacer un agent parti en retraite. Surpris, il resta bouche bée.

- Il faut que tu me donnes ta réponse dans les 3 jours à venir, OK ? lui dit le petit homme. Sa bouche restée entrouverte, étalait des dents blanches et laissait filtrer une haleine fraîche et agréable. Hervé acquiesça de la tête et lui tourna les talons. Le lendemain, avant de partir en tournée, il monta au 1^{er} étage voir Francesci le chef du personnel – Il avait entre temps appris qu'il s'appelait ainsi.

- Est-ce que Monsieur Francesci est là ? demanda t-il à la secrétaire qui tapait fébrilement sur sa machine à écrire.

- C'est pour quoi ?

- C'est pour ma mutation.

- Et bien ?...

- Et bien... Si c'est pour Vannes... Il semblait embarrassé et hésita avant de continuer sa phrase.

- Vous n'êtes plus intéressé par ce poste ?

- Si, si, répondit-il pour ne pas la froisser.

- Vous signez ici, s'il vous plaît, lui dit la secrétaire, le sourire routinier aux lèvres. Au même moment, Francesci entra par la porte de derrière et s'avança vers lui. Il puait l'eau de Cologne bon marché.

- Toutes mes félicitations, lui dit-il en lui tendant la main.

- Toutes mes félicitations, je suis content pour toi, lui adressa Laurence en lui donnant une tape sur l'épaule. Hervé ne savait pas trop bien s'il devait se réjouir de cette nouvelle.

- Tu sais, j'en ai marre de Paris et de cette foule qui est présente partout, dans le métro, sur les boulevards, dans les magasins. J'en ai ras-le-bol du brouhaha de cette grande ville, du tohu-bohu des voitures, du vacarme de la rue, des dimanches tristes dans la capitale. J'suis pas parisien et la mer me manque et puis c'est si fatigant ici, lui dit-elle. Que pouvait-il dire d'autre ? Il ne lui en avait jamais parlé jusqu'à présent. Alors il avait dit ce qui lui passait par la tête.

Ces derniers temps, ils étaient tous les deux si loin de l'autre, si distants. Rattrapés par le quotidien, ils ne prenaient plus le temps de se parler, faisaient l'amour par habitude. Elle lui faisait des reproches ; de laisser traîner SES disques un peu partout et d'enfiler SA veste en cuir sans lui demander. Très certainement dans une phase intensive de préparation aux compétitions - allez savoir- il s'entraînait tout à coup tous les jours.

En vérité, Hervé ne comprenait pas trop ce qui se passait en lui. Il avait l'impression que quelque chose lui échappait et que sa vie s'était écoulée comme un film qui se déroule sous ses yeux, sans qu'il puisse influencer son cours. Il aurait voulu crier ARRÊTEZ mais c'était trop tard. Cette pensée l'obsédait et la confusion des sentiments qu'il ressentait pour son amie assombrissait davantage sa situation. Le lendemain matin à cinq heures trente, ils quittèrent l'appartement ensemble mais Laurence ne voulut pas le suivre au café *Le Télégraphe* où ils prenaient d'habitude un noir avec un croissant au beurre avant de commencer la journée. Lorsqu'ils descendirent de la fourgonnette pour faire la distribution, leurs regards furtifs se sont à peine croisés. À la fin de leur tournée, il remonta le boulevard Pereire. Laurence, fuyant sa présence arpenta la rue Pierre Demours pour regagner le bureau de poste. En fin d'après-midi, la Parisienne passa dans l'appartement pour prendre des affaires car elle voulait voir

Béatrice, son ancienne copine du lycée de Provins qui travaillait comme secrétaire dans une entreprise d'appareils ménagers près de Beaubourg. Depuis quelque temps, elles se voyaient régulièrement tous les week-ends.

- Avec elle, au moins on se marre bien, insinua Laurence.

- Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? S'ennuie-t-elle avec moi ? Et pourquoi ne me dit-elle plus rien ? se demandait Hervé, irrité. "Si elle persiste dans ses silences et ne veut rien me dire, si elle est indifférente à mon départ, c'est qu'elle ne m'aime plus, se dit-il, vexé. C'est peut-être mieux ainsi. Partir sans rien se dire au lieu de continuer à jouer au chat et à la souris."

3) Retour précipité en Bretagne

Remplaçant sous les ordres d'un soldat

Avec son petit port de plaisance, un centre piétonnier agréable pour les promenades touristiques, Vannes ville administrative, ressemblait à beaucoup de ces villes moyennes de France dans les années 70 dont la face souriante et accueillante au coeur de la cité, cachait une autre triste et moche méconnue des regards étrangers à l'image de la cité des *Korrigans*, sorte de bidonville aux portes de la ville, avec ces nombreuses maisons insalubres, ces baraquements en bois ou en fibrociment près de la gare et dans le quartier de Kerkado. Hervé se retrouva de nouveau rouleur, ce qui à cette époque n'était pas si désagréable que cela puisque le volant de remplacement était suffisant et qu'il avait la chance d'accompagner le titulaire 3 à 4 jours sur sa tournée. Son chef de service *Monsieur Prigent* était un ancien sergent de l'armée de terre qui avait envisagé de *passer ses vieux jours* dans les postes si la pagaille et le syndicalisme n'étaient venus troubler ses projets et mettre à mal son état de santé. Surnommé *Monsieur Prigent à vos ordres*, il ne cessait d'harceler le jeune postier et dénoncer son engagement syndical. Selon lui, il n'y avait aucun doute, Hervé était non seulement responsable de tous les mouvements de grève et de débrayage "qui conduisaient à la dégradation de la qualité du service" mais aussi "l'agitateur et le représentant d'un syndicat aux déviations gauchistes". Autant les intimidations, menaces, sanctions, expression d'un abus de pouvoir, d'une autorité en perte de vitesse, constituaient des moyens excellents de répression sur les timorés et les lâches, autant ces mesures contradictoires et arbitraires ternissaient son image et sa crédibilité. La section CFDT, fortement représentée dans le département, n'hésita pas, par une lettre de protestation adressée au receveur, à engager le bras de fer, contester les griefs formuler contre leur représentant et dénoncer les méthodes militaires de l'ancien sergent. Blessé dans son honneur, freiné dans son élan, le soldat tenta bien de rétablir la situation mais s'il réussit en partie à freiner l'action du syndicat, il mordit la poussière en essayant *de casser les reins de cet agitateur*. Finalement les deux hommes, par un consentement tacite, allaient à l'avenir éviter de se parler et de se rencontrer.

Remplaçant, Hervé distribuait d'un quartier à un autre. Un jour au centre ville, une semaine plus tard au quartier de Kerkado ou de Ménimur. Pour la première fois depuis son arrivée, il avait de la chance. Il devait remplacer pendant quatre semaines un collègue parti en congés.

Du côté du port, vers le quartier de Conleau, on le voyait chaque jour à vélo. Au bureau, il se retrouvait alors dans la dernière rangée des casiers de tri, coincé entre deux facteurs qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de côtoyer. Son voisin de droite avait un visage pourpré, le crâne chauve, portait des lunettes avec des verres épais derrière lesquelles on discernait des yeux gris. Premier pas timide pour faire connaissance, Hervé lui demanda depuis combien de temps il était à la Recette Principale de Vannes. Mais celui-ci, absorbé à trier, ne broncha pas. Le nez collé à une lettre, il examinait méticuleusement l'adresse et le nom du destinataire, retournait plusieurs fois de suite le couvert puis d'un geste sec et rapide glissa la lettre dans une case. Ceci fait il leva brusquement la tête, fit une moue amusée sans desserrer ses lèvres charnues. Nez à nez avec ce sourire de pantomime, Hervé mal à l'aise demeurait soudainement pantois.

- Ah tu m'excuseras." Répondit l'autre d'une voix douce, la mine perpétuellement souriante. Ce petit gros et laid, déroutant sur le moment avec son petit air efféminé qui amusait, n'en était pas moins attirant.

- Euh oui, je fais partie des anciens. À l'âge de 19 ans, j'avais la foi et je voulais me consacrer à la vocation cléricale. J'avais pris des contacts, fais des démarches et puis... Je ne sais pas... J'ai réfléchi. Tout d'un coup, je n'étais plus certain de vouloir servir à l'église. J'ai bien été objecteur de conscience mais je n'avais toujours pas la certitude de ce que je voulais. Pour gagner ma vie, j'ai commencé à faire des remplacements à la poste à Ploermel. Les années ont passées et comme tu vois, je suis toujours là. » Il tria la poignée de lettres qu'il avait encore à la main, fit une petite pause puis tout d'un coup, comme on passe du jour à la nuit, changea complètement de conversation et se mit à raconter à toute la rangée des facteurs amusés des histoires paillardes. Un facteur, la mine enjouée s'approcha, lui donna une claque sur le dos et demanda :

- Hein Jégou, t'as été voir ta copine la serveuse ?

Celui-ci fit aussitôt claquer sa langue, se posta au milieu de la travée et se mit à raconter à toute la rangée de facteurs échaudés sa soirée et sa nuit avec Yvette la serveuse du restaurant *au chien couchant*. Revêtu d'une blouse grise, décrivant avec précision et humour ses ébats d'un soir avec son amourette, Jégou ressemblait à un vieux professeur d'anatomie des années 60 admiré par des élèves impatientes d'en savoir plus.

Son voisin de gauche arrivait toujours en retard. C'était un grand gaillard, la trentaine ou moins, qui revenait la plupart du temps ivre de sa tournée et distribuait une bonne partie de son courrier au café *l'embuscade*. Affalé à une table, coinçant avec son pied les bottes de lettres dans sa sacoche contre un des pieds de la chaise, il était plongé à la lecture d'un quotidien. Qu'un client pointa le nez dans l'encoignure du bar-tabac pour l'achat d'un *Ouest-France*, de cigarettes, ou la consommation d'un petit café réconfortant et il interrompait promptement sa lecture, interpellait de la voix et du geste le nouveau venu et plongeait la tête la première mais cette fois-ci dans ses bottes. Au bureau, le receveur n'était pas très ravi d'avoir au bout du fil un client qui lui demandait si la poste avait ouvert une filiale au café *l'embuscade*, ou si les facteurs faisaient la distribution en fin d'après-midi. Mais que pouvait-il dire ? Que pouvait-il faire ? Le règlement ne stipulait pas qu'un facteur était tenu de passer à une heure précise à tel endroit pas plus qu'il lui était interdit de faire sa pause quand il l'entendait et où il désirait. Que diable ! Tout cela n'était qu'une histoire d'interprétation !

Des mauvaises langues, une fois de plus. Tant qu'il n'avait pas de réclamations sur son bureau, il préférait fermer les yeux.

Excepté deux des trois facteurs ruraux qui travaillaient dans une autre pièce et avec lesquels il n'avait pas de contact, Hervé avait vite fait le tour de tout ce petit monde. La plupart du temps, il se retrouvait après le service avec Loïc un gars originaire de Lorient et Jean Yves le pontivyen à la terrasse des cafés du port parmi la clientèle huppée et le soir ils se rencontraient de nouveau dans un petit restaurant près du marché. Au travail il avait aussi sympathisé avec une grande brune qui jouait au club de basket de la ville ainsi qu'avec le facteur rural de Séné qui faisait la distribution en voiture dans ce petit patelin à quelques kilomètres de Vannes. Pendant la pause casse-croûte, celui-ci lui raconta qu'il était le seul à connaître la vingtaine de familles Gouasdoué du bourg où il effectuait la distribution. Lorsqu'il revenait de congés, il faisait office de garde champêtre. Sa mission consistait, les premiers jours, à apaiser les tensions et rétablir l'ordre dans le village. Il devait éviter à tout prix toutes provocations et échauffourées, tout conflit entre les cousins et les frères et surtout éviter que la Poste ne soit traînée dans la boue par les médias et accusée de mettre le feu aux poudres entre les différents membres de la famille car, un jour ami, l'autre jour ennemi les belligérants prenaient souvent prétexte à déclencher les hostilités pour une lettre compromettante ou confidentielle malencontreusement glissée dans la mauvaise boîte.

Au-dessus d'une boucherie du centre ville, dans la rue du marché, le postier vivait en reclus dans un petit meublé avec WC dans le couloir. Lorsqu'il se mettait sur la pointe des pieds, il pouvait apercevoir par la petite fenêtre qui donnait sur le boulevard de la République le bureau de poste. Il faisait chaud. C'était l'été. Des jeunes gens en tenue légère descendaient vers le port. Le vent jouait avec leur chevelure. Hervé regardait ses jambes blanches et se disait qu'il pourrait enfourcher son vélo, longer le port et continuer sa route en direction de Conleau. À son arrivée à Vannes il s'était acheté un vélo de la marque Peugeot à cinq vitesses et avait demandé au vendeur de lui monter le porte-bagages de devant pour faire la distribution. Il n'avait plus enjambé un vélo depuis son adolescence mais par peur de ridicule il avait refusé d'avouer à son chef qu'il appréhendait de faire une tournée cycliste. Conséquences; la première semaine, il avait fait deux chutes et s'était blessé au genou et au coude droit. Dans une côte, il avait voulu éviter un véhicule garé et en donnant un coup sec du guidon, une partie du courrier s'était répandue sur la route et il avait fait un plongeon spectaculaire sur le gravier. La deuxième fois, il avait percuté une voiture en stationnement en essayant de dépasser un collègue au retour de la distribution. Celui-ci avait parié qu'il serait le premier arrivé au bureau. Sans cette collision, Hervé aurait remporté le défi.

Les rencontres avec Boisnet et le groupe de l'ASPTT, les entraînements sur le *circuit Jazy*, à l'*INSEP*, au bois de Boulogne, ponctuaient ses journées, remplissaient ses week-ends, rythmaient *sa vie parisienne*. Eloigné de tous ces lieux familiers, privé des conseils de son entraîneur, sans ses copains du club d'athlétisme, ce monde, son petit monde *des bosseurs du tour de piste* qu'il retrouvait régulièrement et qui lui insufflait une motivation à la mesure de ses ambitions, n'avait pas de sens et la compétition n'avait plus aucun attrait. À quoi bon s'esquinter sur la cendrée lorsqu'on peut se la couler douce à la maison ? Pourquoi passer tous

les après-midi sur les stades quand on peut se dorer sur la plage ? Et ce que son corps, ses jambes, ses poumons avaient là bas si bien encaissé, ici ce vide en lui avait tout balayé. Il savait désormais qu'il ne retrouverait plus jamais cette ambiance où il partageait souffrance et plaisir, défaites et victoires, solitude et amitié. Amer, aigri, à 26 ans, il raccrochait les pointes.

Éloigné des stades, sa passion pour le sport n'avait cependant pas faibli. On ne sèvre pas longtemps le corps, les muscles, le cœur sain d'un sportif volontairement de tant de bonnes choses. Le plaisir de l'effort mis fin aux tournées des cafés. Dès son arrivée dans la cité morbihannaise, Hervé découvrit le plaisir des ballades solitaires à vélo le long du port de plaisance. Il prenait goût à cet exercice et appuyait de toute la vélocité de ses jambes *d'ancien athlète* sur les pédales. Après quatre kilomètres de faux plat et une petite côte, il pouvait apercevoir sur sa gauche la baie parsemée de petits îlots plus ou moins grands, boisés ou recouverts de rochers et quelquefois, il croyait reconnaître un mur blanc coiffé d'un toit gris. Au cours de la descente sur Conleau il pouvait observer la vedette qui promenait les touristes dans la baie de Vannes et les petits voiliers qui pointillaient à l'horizon. La présence de la mer, l'odeur salée du vent, le soleil qui réchauffait tout son corps, les vagues qui s'éclataient sur la plage, le cri des enfants qui jouaient avec des cerfs- volants évoquaient tout à coup en lui tout un passé bien vivant ; celui de son enfance lorsqu'il passait ses vacances en colonie avec ses sœurs à Plougasnou. Après avoir longé à pied le petit sentier qui ourlait la grève, il s'assit sur un banc et face à un îlot, il observa amusé le glissement lent d'un voilier qui longeait la côte. Au-dessus des flots de la mer endormie par cette journée qui paressait sous un soleil radieux, des images du passé s'écoulaient dans son esprit et il éprouvait un doux moment de bonheur.

Au cours du tri général, Jean Yves qui distribuait le courrier dans la rue du marché, lui avait remis une lettre en provenance de Paris. Il savait que Laurence lui écrirait et depuis son arrivée ici il mourait d'impatience de recevoir de ses nouvelles. Il avait mis la lettre dans sa poche et sans montrer aucun signe de joie, avait continué à faire le tri de sa tournée comme si de rien n'était. Il voulait savourer le moment où seul, charmé par ce milieu maritime, il concentrerait toute son attention à sa lecture.

« Mon Hervé, Tu m'excuseras pour ce long silence mais je ne savais plus où j'en étais. Depuis ton départ, je me sens complètement paumée et je te cherche partout. Au début, je n'avais pas réalisé que tu étais parti et ce n'est que maintenant que je comprends que tu n'es plus là et cela me fait mal. Je ne veux pas t'ennuyer avec ma peine, mais je tiens à te dire que je veux continuer à tout partager avec toi. Je voudrais que tu me pardonnes pour les insultes que j'ai pu te jeter à la figure. Quand j'y pense, j'en ai honte. Mon p'tit loup, j'espère que ce n'est pas trop tard et que l'on se reverra. J'ai failli tout gâcher et je crois que ton départ est tombé au bon moment. Je t'embrasse. Je t'aime ». Signé Lolo.

Hervé n'en croyait pas ses yeux. A un moment où la solitude commençait à lui peser et l'idée de quitter cette ville pour une autre destination trottait de plus en plus dans son esprit, Lolo revenait vers lui. La parisienne lui confiait ne plus pouvoir vivre sans lui. Secoué par le bruit de la mer, l'éclatement des vagues sur les rochers et fasciné par le jaillissement des embruns

dispersés par le vent, l'image de son amie lui fait passer dans le corps un frémissement léger de la tête aux pieds.

Le soir même, Hervé lui écrivit une longue lettre dans laquelle il avouait avoir quitté Paris un peu sur un coup de tête parce qu'il avait l'impression de tourner en rond et qu'il ne savait plus où il en était. Lui aussi, il éprouvait toujours des sentiments pour elle et souhaitait sa présence à ses côtés. Quelques jours plus tard, elle lui annonça dans une autre lettre qu'elle aimerait bien venir le voir. Il hésita un moment car il craignit qu'elle trouve la ville ennuyeuse. En outre il avait honte de la recevoir dans une mansarde. Cependant l'éventualité d'une retrouvaille éveilla en lui des sentiments amoureux. Les images du passé, celles du temps où ils étaient tous les deux allongés sur l'herbe à la piscine de Villecresnes lui revinrent à l'esprit. - Nous étions beaux et beaucoup de copains nous enviaient. Nous étions fait l'un pour l'autre » Pensa-t-il. Heureux, il se disait que tout pourrait redevenir comme avant.

Lorsqu'elle est venue le voir dans sa petite chambre meublée, Laurence a été surprise et déçue de voir qu'il vivait très modestement.

- Comment peux-tu vivre dans ce trou ? », lui avait-elle demandé brutalement. Lolo avait pensé qu'il vivait dans un deux-pièces. Or quelle déception de se retrouver dans cette chambre mansardée sans meuble et obscure ! Elle se réjouissait de retrouver son ami dans un autre état d'esprit que lorsqu'il l'avait quittée. Heureux de revenir dans sa région et de bâtir une autre vie. Or il ne se plaisait pas à Vannes. Il semblait être désintéressé par cette ville où il ne connaissait personne et n'avait pas du tout envie ni de s'y installer ni de se faire des amis. Il vivait, ou plutôt il encaissait difficilement ces moments de déprime où il n'avait envie de rien. Il était sans ressort, complètement à plat comme un coureur de fond saturé par un kilométrage abrutissant. Certes, il se donnait de la peine, plaisantait, débordait de gentillesse et de générosité envers elle mais après avoir passé deux jours ensemble, elle lui avait confié qu'elle ne pourrait pas vivre ainsi et qu'elle étouffait dans cette ville administrative, militaire et cléricale. Elle ne connaissait que Paris et Paris était son arc en ciel qui lui offrait chaque jour une couleur différente, assouvissait ses plaisirs, regonflait son moral.

Le dimanche soir, il l'accompagna à la gare. Elle lui dit d'une voix tendre :

- Prends soin de toi mon p'tit loup. A mi-voix avec un regard si doux avant de l'embrasser et de monter dans le train. Il comprit alors que ce sentiment de compassion qu'elle éprouvait pour lui traduisait déjà une évolution dans leur relation contre laquelle il ne pouvait plus rien faire. Il déménagea mais c'était trop tard. Eût-il effleuré la pensée qu'il restait encore un mince espoir de la revoir, la réalité n'aurait que faire des rêveurs, elle lui ferait une queue de poisson et le rattraperait.

Il s'installa près du port. Au-dessus du café *Au chat perché*. Laurence qui était partie en vacances lui écrivit qu'elle avait plein de projets dans la tête et qu'elle avait l'intention d'habiter avec sa copine Béatrice lorsqu'elle reviendrait de Corse. Elle souhaitait à *son mignon* bon courage pour son travail.

Septembre arriva. Les nuits devenaient fraîches mais les journées restaient ensoleillées. Un week-end il monta à Paris rendre visite à l'une de ses sœurs qui demeurait à Maisons-Alfort.

Avant de repartir dans la soirée par le train, il voulut passer voir Laurence dans son appartement du 18^{ème} arrondissement. Lorsqu'il sonna à la porte, elle fut stupéfaite de le voir là et ne trouva aucun mot à lui dire. Ce n'est que lorsqu'il pénétra dans l'appartement qu'elle lui dit :

- Tu sais, j'ai de la visite. Tu aurais quand même pu me prévenir. Et puis qu'est ce que tu veux ? Tu me poursuis ? Lorsqu'il reconnut Luc, un copain de la poste devenu entre temps photographe, s'approcher de Lolo pour l'embrasser dans le cou et lui souffler quelque chose à l'oreille, il comprit qu'il était de trop et il quitta Paris dans la soirée.

Délégué syndical départemental à la distribution postale

Après son service, Hervé se retrouvait la plupart du temps avec Loic et Jean- Yves dans les cafés du port. Jean-Yves venait d'être reçu au concours de conducteur de travaux et envisageait de retourner de nouveau dans la région parisienne. Loic quant à lui attendait de se faire muter à Lorient où vivait sa famille. Hervé savait qu'il ne voulait en aucun cas ni revenir à Morlaix ni repartir pour la capitale, pas plus qu'il avait l'intention de s'installer à Vannes où ses activités syndicales occupaient de plus en plus ses après-midi. Élu délégué départemental à la distribution postale il pouvait une fois par semaine faire la grasse matinée et quitter son nouvel appartement meublé près de la gare pour le local de la CFDT où il travaillait jusqu'en fin de journée.

La section locale qui avait en son sein un représentant fédéral était très dynamique. Hervé appréciait beaucoup de travailler ensemble avec Maurice, un contrôleur du centre de tri, et Henri, un technicien des télécom. Dans le bulletin aux adhérents, ils avaient chacun leur rubrique. Lorsqu'il fallait préparer une action ou une grève, ils restaient dans le local jusque très tard dans la soirée à imprimer les tracts, passer des coups de fil à droite et à gauche, mobiliser les collègues des autres bureaux, préparer les banderoles, organiser le déplacement des postiers des petits bureaux, discuter de l'intervention du gars de la fédé. Dans le local en pleine effervescence, Hervé se sentait très proche des anciens, Maurice et Henry. Ils formaient une équipe solide. Le jeune postier profitait aussi de leurs expériences syndicales et de leurs connaissances sur le terrain. Les problèmes spécifiques liés à la région, les mentalités, les hommes, la situation conflictuelle n'avaient plus aucun secret pour eux. Hervé prenait conscience de l'importance de sa fonction et se rendait compte de l'impact du syndicat et du travail réalisé depuis de nombreuses années par les copains de la section. Aussi ne cachait-il pas sa joie et sa fierté d'en faire partie lorsque le jour de la grève, il observa le long cortège des facteurs qui, réunis derrière la banderole de la CFDT marchaient groupés dans les rues de la ville en criant des slogans. Loic, Jean Yves et tous les autres copains du bureau avaient suivi l'appel à la mobilisation.

A la manifestation il fit la connaissance du brestois Lucien Quéméneur, un agent contrôleur aux guichets qui faisait des remplacements dans le département. En ce moment il était à Vannes lui dit-il. Peut-être parce qu'ils étaient tous les deux finistériens, qu'ils avaient des idées de gauche, qu'un jour, sans trop savoir pourquoi, ils étaient arrivés dans cette ville où ils ne connaissaient personne, qu'ils s'étaient très vite sentis attirés l'un vers l'autre. Le soir, ils allaient manger ensemble dans un petit restaurant de la ville et après avoir longés les

remparts, ils se retrouvaient le plus souvent dans les cafés du port. Les discussions sur la politique, leurs expériences à la poste, les luttes syndicales, les concerts de musique celtique maintenaient leur esprit éveillé jusque très tard dans la nuit. Ayant de la suite dans les idées, Lucien lui fit connaître le petit groupe de militants du PSU et l'invita même aux réunions de la cellule à Lorient. Grâce au syndicat, le brestois obtint un appartement social dans un HLM du quartier de Ménimur. Il proposa alors à Hervé de venir habiter avec lui dans un F3 au 6^{ème} étage. Flatté de cette confiance, celui-ci accepta immédiatement. Lorsqu'il pénétra pour la 1^{ère} fois dans l'appartement, Lucien lui dit :

- Tu t'installes où tu veux. Moi de toute façon je viens et je repars le plus souvent. À Jean-Yves qui lui demanda comment ils vivaient *là haut* à Ménimur, il lui confia :

- Lucien a la bougeotte. Il a du mal à rester seul entre quatre murs. Lorsqu'il est seul et qu'il s'ennuie, le silence lui devient très vite insupportable. Il faut alors qu'il sorte." L'été, il restait plusieurs semaines sur la côte faire des remplacements dans les petits bureaux et dans les îles pour suppléer aux receveurs partis en congés. Le week-end, il était la plupart du temps à la Trinité-sur-mer à bricoler sur son petit voilier ou à sillonner la baie.

Sibille l'étudiante brémoise

Voilà plusieurs semaines qu'il remplaçait un collègue malade et distribuait le courrier dans la rue Jeanne d'Arc et les rues adjacentes. Pour arriver sur sa tournée, il quittait le bureau à pied, la sacoche de cuir sur le ventre. Dans ce quartier bourgeois, la plupart des logements étaient habités par des fonctionnaires, des retraités ou des gens de profession libérale. Le matin il rencontrait le plus souvent des groupes d'enfants ou quelques adolescents en chemin pour l'école. Un jour, à l'entrée d'un bâtiment, il aperçut de l'autre côté de la rue, une grande fille blonde, sûrement pas d'ici, qui sortait par une porte cochère et se dirigeait à vélo en direction du lycée principal de Kerkado. Alors, comme si on venait de le réveiller brusquement après une longue somnolence méditative, le voilà joliment troublé par cette inconnue et le voici qui se coinça les doigts sous le couvercle d'une boîte aux lettres. Sur la marche palière, tandis qu'il n'avait d'yeux que pour la mince silhouette verte et jaune qui dansait sur un vélo et disparaissait au loin derrière deux voitures, ses mains travailleuses et désintéressées déposaient par tâtonnements une flopée de lettres au petit bonheur la chance dans la batterie de boîtes.

Deux jours plus tard, par un concours de circonstances tout à fait extraordinaire, il tomba au tri général sur une lettre adressée au 12 rue Jeanne d'arc c/o Thierry pour Sibille Strothoff avec le tampon de *Bremen Stadt des Großschiffbaus*, Brême la ville des grands chantiers navals. Il aurait parié entre une Danoise, une Suédoise et une Allemande. Bon, c'était une brémoise. Aussitôt sa mémoire, comme un polaroid déroulant instantanément la photo sur le papier, allait s'amuser à dessiner le visage de la jeune fille. Il était là, charmé par sa rêverie, à se laisser bercer dans un détachement douxereux, lorsque tout à coup, avec la violence d'un vent vicieux qui vous gifle le visage, une agitation fébrile secoua toute la salle, on venait de le bousculer contre une table. Des voix criardes s'élevaient. On courait dans les travées, des mains nerveuses saisissaient des paquets de lettres, des imprimés. En jetant apeuré un coup

d'œil sur la pendule, il se rendit compte que le tri général était terminé et qu'il devait se dépêcher pour vider ses cases, trier son courrier et remplir ses sacoches pour ne pas rater la grande blonde.

- C'est bien pour vous cette lettre ? lui demanda-t-il en souriant lorsqu'elle s'approcha de lui pour saisir la missive. Elle avait un regard doux et son visage tout à coup s'illumina. Elle semblait ne pas être trop surprise d'être abordée de cette manière par un facteur français qui visiblement faisait preuve de beaucoup de curiosité à son égard.

- Merci, c'est une lettre de ma famille. Répondit-elle en la dissimulant dans son cartable en cuir. Intimidé, le postier ne sut pas quoi lui dire. Pourtant il aurait bien voulu la retenir encore un moment. Tout faire pour qu'elle reste encore là. Qu'elle ouvrit la bouche. Qu'il entendit sa voix. Bref, gagner du temps pour tout remettre en ordre dans sa tête afin de moduler ses sentiments adéquatement.

- Vous habitez depuis longtemps dans le coin ? Réussi-t-il à prononcer à mi-voix avant qu'elle n'enfourcha sa bicyclette.

- Dans le coin ? Euh...Ah oui dans le coin ! Je venais chercher une partie des affaires que j'avais laissée chez les Thierry. J'ai travaillé au pair trois mois dans cette famille.

- Et où c'est que vous allez habiter désormais ?

- Vous êtes bien curieux, vous savez.

- Ah non non... C'est pour le courrier. Je voulais savoir ce que je fais du courrier, vous comprenez.

- C'est vrai... Vous avez raison. Mais alors qu'est ce qu'il faut faire ?

- En principe, il faut vous présenter au guichet avec une pièce d'identité et remplir un ordre de réexpédition.

- Ah bon et ça coûte de l'argent ?

- Oui, mais si vous voulez, on peut faire autrement.

- Comment ça autrement ?

- Euh oui... Vous me dites où vous habitez pour que je puisse remettre votre courrier au collègue qui le à votre nouvelle adresse. Vous comprenez ?

- Euh oui... Mais vous êtes sûr que je reçois le courrier ?

- Mais oui bien sûr. Ce n'est pas autorisé mais pour *les clients particuliers*, nous fermons les yeux.

La jeune fille fronça les sourcils. Elle ne le comprenait qu'à mi-mot. Peu importe. Elle lui fit confiance et accepta de lui dire où elle demeurait.

- J'habite pendant les vacances scolaires au lycée de Kerkado dans un petit appartement mis à ma disposition gratuitement par Agnes Bozec l'infirmière du lycée. C'est une femme gentille et généreuse que j'ai fait la connaissance par hasard.

- On dit une femme gentille dont j'ai fait la connaissance.

- Oui c'est ça. Excusez moi », dit-elle en rougissant.

- Mais vous n'avez aucune raison de vous excuser, vous parlez fort bien le français. Vous donnez donc des cours ?

- Oui au lycée et puis je donne aussi quelques cours d'allemand à l'école de commerce ce qui me permet de payer mon séjour en France jusqu'à la fin de septembre. Il faut alors que je rentre préparer mon premier examen pour être professeur », répondit-elle d'une voix navrée.

Les lèvres souriantes, il se plaisait à écouter tout ça dans un léger accent d'outre Rhin, piqué par ci par là de petites fautes d'étourderie mais résolument facteur il refusa de jouer au professeur. Qu'on lui demanda lui, de parler anglais ou allemand ! Un peu breton oui d'accord mais c'est tout... Et puis l'indicatif étant facile en soi, le subjonctif attendra, ma foi. Son accent joli, si particulier, à son avis il faudrait qu'elle le garde et qu'on le mentionne sur sa pièce d'identité ; signes particuliers, parle français avec un mignon accent germanique. Pendant un court moment, ils étaient là l'un en face de l'autre, se regardant, se souriant. Séduit et ému à la fois, le facteur ne pouvait s'empêcher de regarder longuement ces yeux bleus pâles et ces cheveux blond paille. Il aurait bien aimé les toucher, caresser son visage. Poser les doigts sur ses lèvres, s'allonger contre son corps. Mais tout en lui était agitation et perturbation. Tout devenait insoutenable, incontrôlable. Il se sentait tout chose. Son cœur battait si fort à faire sauter sa poitrine. Dans tout son corps, des bulles de désir se dispersaient pour se multiplier à l'infini. S'il n'eût soudainement le pressentiment de brûler les étapes et de l'acculer à une situation embarrassante en lui avouant ses sentiments, il aurait pu enfin se libérer de cette tension qui lui raidissait tous les membres. Et puis tout bêtement il se demandait : « Et si elle avait déjà un ami ? Et si dans son pays on n'draguait pas de la même façon, Qui me dit, même si elle me sourie aussi gracieusement et me trouve sympathique que je ne suis pour elle en vérité qu'un *petit* facteur et rien de plus ?

- Avec Lolo, l'aventure amoureuse ça n'avait rien d'un combat de boxe où les deux parties se livrent à un ou deux rounds d'observation et font plusieurs fois le tour du ring avant d'engager les hostilités. Au rebours des pugilistes, Lolo allait droit au but et frappait fort. Lolo ne prenait pas par quatre chemins pour dire ce qu'elle pensait. Elle n'avait pas sa langue dans la poche pour remettre quelqu'un à sa place ou pour exprimer ses désirs. Lorsqu'elle avait voulu à 17 ans se débarrasser le plus vite possible de sa virginité, elle avait harceler son frère pour lui présenter Bernard son meilleur copain. Au cours d'une soirée dans un bar près de la porte d'Italie, Bernard avait hésité avant de l'inviter à manger les restes d'un poulet sauce basquaise dans son appartement. Après le dessert, Lolo lui avait demandé en regardant sa montre et après avoir déboutonné son chemisier si elle pouvait passer la nuit chez lui. Bernard, garçon intelligent et hospitalier, compris et s'exécuta. Pourquoi aurait-il refusé de rendre service à la sœur de son meilleur copain ? Hervé se souvenait d'avoir beaucoup rigolé lorsque Lolo lui avait raconté cette histoire.

- Lolo ne faisait pas tant de chichi. Quand un gars lui plaisait, elle ne se retenait pas, elle passait à l'offensive. Sauf avec moi. Là ça a été réciproque », se souvenait-il. « Elle appelait toujours les choses par leur nom et avait le don, sans trébucher dans la vulgarité, de jeter à la figure du mariolle qui avait osé la draguer des mots *indigestes* comme un coup de poing dans la figure ».

Hervé qui voulait à tout prix retarder le départ de la jeune allemande, demanda :

- Vous avez amené votre vélo d'Allemagne avec vous ?

- Chez nous tout est plat. C'est comme en Hollande. On passe la moitié de la journée sur le vélo. Les vieux comme les jeunes, tout le monde fait du vélo.

- Ici il n'y a que les facteurs qui pédalent...Oui les facteurs... Les coureurs cyclistes... Et puis vous ». Dit-il en souriant. « Au fait peut-être auriez-vous envie de vous balader à vélo vers la pointe d'Arradon par la côte ?

- Oui pourquoi pas ? dit-elle à mi-voix.

Le lendemain, ils poursuivirent leur conversation dans un café de la ville. Hervé lui raconta des épisodes de sa vie, de son travail à la poste et de son engagement au syndicat. Elle fut de suite très intéressée par son militantisme. Elle avait étudié le mouvement de mai 68 en France et elle voulait savoir le rôle qu'avaient joué les syndicats à ce moment-là. Il ne savait pas trop quoi lui dire à ce sujet, mais il essaya de l'éclairer sur les tendances politiques des différentes centrales. Ils souriaient tous les deux, se racontaient des anecdotes sur la vie d'étudiant à l'université de Brême ou sur le travail de facteur. Elle était seule à Vannes. Il ne connaissait personne dans cette ville.

Un jour, Lucien leur proposa de partir tous les trois à la Trinité sur mer et de leur montrer la baie en bateau. Lorsqu'ils quittèrent le port et que le bateau dériva vers le large, La jeune étudiante se serra près du facteur et lui caressa la main. Hervé bercé par un sentiment de bonheur, se pencha vers son visage et l'embrassa dans le cou, sur sa joue et timidement sur ses lèvres. Il lui passa le bras autour de la taille et caressa ses cheveux qui flottaient au vent. Les yeux illuminés par le reflet du soleil sur la mer bleue, il réalisa qu'elle venait de prendre une place dans sa vie et il souhaitait pour toujours sa présence à ses côtés.

De retour de distribution Hervé restait encore discuter au bureau quelques minutes avec Loic et Jean Yves mais l'amitié relégué au 2^{ème} degrés, il déclinait la plupart des invitations des deux copains. Lucien, le plus souvent absent, il restait avec la jeune Allemande dans le grand appartement vide de Ménimur. Lorsqu'elle aperçut dans sa chambre un matelas sur le sol et quelques habits suspendus dans une penderie en plastique, elle fut un peu choquée par la froideur et la tristesse des lieux.

- C'est vide et triste et cela manque de vie. Fit-elle. Sans plus attendre ; elle récupéra des cartons de bananes et y entassa ses affaires, Confectionna des rideaux avec des bouts de tissu « pour que la poussière ne rentre pas dedans » expliqua-t-elle. Enfin, elle rangea la cuisine pour que cela soit plus *gemutlich*, sympa.

- Elles ont vraiment le sens pratique les Allemandes. Pensa-t-il. Lorsqu'elle lui demanda de débarrasser les choses qui étaient dans le couloir, il lui répondit qu'elles appartenaient à Lucien. Lui, il ne possédait rien. Enfin presque rien. Seulement quelques affaires. Elle fut abasourdie d'entendre cela, écarquilla les yeux mais ne fit aucune réflexion désagréable. Pourtant c'était vrai qu'il était descendu de Paris avec comme simple bagage sa grande valise grise. La seule chose qu'il avait et à laquelle il tenait, c'était une chaîne Hi Fi de la marque Bang & Olufsen. Mais il l'avait donnée. Lorsqu'il avait rendu visite à l'une de ses sœurs, il avait dit à son beau frère qu'il pouvait la garder.

- Je n'ai pas de meubles et puis vous m'avez hébergé une ou deux fois. L'argent qu'il touchait, il le dépensait presque entièrement ou le donnait à sa mère. C'est pour cela qu'il n'avait pas de livret de caisse d'épargne. Il n'avait pas de plan pour l'avenir, pourquoi devrait il donc mettre de l'argent de côté ? Sibille n'avait pas beaucoup d'argent et il gagnait sa vie. Il trouvait donc

logique qu'il paya pour elle lorsqu'ils allaient sur le port ou dans le petit restaurant de la rue des marchés.

Un week-end alors qu'il était seul – Agnès Bozec avait invité Sibille dans sa maison de campagne – il prit son vélo et partit se promener du côté de la rocade. Par hasard en traversant le lotissement de Kermaria, il aperçut derrière une clôture métallique, Maurice et Henry assis autour d'une table dans un jardin. Devant la grande maison cossue en granit des enfants s'amusaient à courir devant un petit chien blanc qui ne cessait d'aboyer. Hervé hésita avant de mettre pied à terre et saluer ses deux copains du syndicat. C'était dimanche et il ne voulait pas les déranger. Il se rappelait que Maurice avait demandé à son voisin Henry s'il pouvait l'aider car il voulait aménager son grenier et installer l'électricité. Derrière la clôture métallique, Il ne voulait pas être reconnu et resta un peu à l'écart derrière un buisson. Un petit vent léger lui caressait le visage. Il les regardait encore un moment puis il se dit :

- Au syndicat, je pensais que nous avions les mêmes idées et étions du même bord, mais maintenant je ne sais plus si je me sens aussi proche d'eux. Au contraire, je pense qu'il y a beaucoup de choses qui nous séparent et qui me font dire que tout ne sera plus comme avant. Sur son vélo, l'image des jeunes postiers, solidaires dans la grève et défilant en long cortège dans les rues de Paris lui revint en mémoire. « Nous étions des copains, tous dans la merde, proches l'un de l'autre. Mais ici à Vannes... » Pensa-t-il. Il savait que certains syndiqués votaient même à droite mais il se disait que c'était parce qu'ils étaient mal informés. « En province, tout va plus lentement et on suit les événements sociaux et politiques avec beaucoup plus de distances. En province, on se fait muter pour retrouver le pays et s'installer et puis tout le reste vient après ; Les enfants, la maison, la routine. C'est une logique. Cela va de soi. Il n'y a aucune raison de faire différemment. Maurice et Henry, ils font comme tout le monde, contrôleur au centre de tri ou inspecteur aux télécommunications, ils ont dû comme moi passer un certain temps à Paris ou dans la région parisienne. Comme tous les fonctionnaires des PTT. Puis ils se sont fait muter. Ils ont eu de la suite dans les idées... Il y a une continuité dans ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font puisqu'ils ont réalisé leur but c'est-à-dire s'installer en province ». Ne cessait-il de se répéter. Mais lui ? Qu'est-ce qu'il foutait là dans cette ville où il ne connaissait personne ? Sibille, elle aussi, allait retourner à la fin du mois en Allemagne pour terminer ses études. Cela allait de soi. Que pouvait-elle donc faire d'autre que ce qu'elle avait déjà commencé c'est-à-dire passer son premier examen d'État. Mais lui ? Qu'est-ce qu'il avait l'intention de faire plus tard ? Passer des concours pour repartir à Paris ? Il ne le voulait pas. S'installer dans cette ville de merde ? Non en aucun cas. Alors quoi ? Il ne le savait pas. Tout à coup, il avait l'impression de ne plus comprendre ce qui se passait en lui. Il avait l'impression d'être comme un wagon qu'on avait décroché d'un train et qui continuait seul sa route. Tout à coup il ne faisait plus partie du voyage. Il se sentait exclu.

Ce sentiment d'exclusion il l'avait vécu dans son enfance. Il était resté à tout jamais au fond de lui. C'était Noël. Toute la famille se réunissait chez les grands parents italiens. Pour la première fois dans l'année, Hervé retrouvait ses cousins et cousines. Après le goûter, ses parents qui devaient rentrer à pied, quittaient avant tout le monde la grande maison. Lui, il dû revenir sur ses pas car il avait oublié son ballon. Lorsqu'il vit ses cousins et cousines déchirer le papier cadeaux de plusieurs paquets qui s'épalaient sur la grande table de la cuisine, il

comprit tout de suite par le silence inquiétant et les regards étrangers qu'on lui jetait qu'il était malvenu, qu'il était de trop, et qu'il n'aurait jamais dû faire demi-tour.

Lorsqu'il a accompagné Sibille à la gare et qu'il lui a souhaité bon voyage, il savait déjà que son tour viendrait et que lui aussi quitterait la ville. Cette ville où il n'avait fait que passer. Cette ville bourgeoise, endormie, repliée sur elle-même où il n'avait jamais eu véritablement un lien et où il s'était senti jusqu'à aujourd'hui encore étranger.

- On se téléphone. On s'écrit ». Lui avait-il dit à mi-voix avant de l'embrasser et de se retrouver en toute hâte seul dans le hall de la gare pour abrégé les adieux. Pendant plusieurs jours, il avait ressenti un vide autour de lui. Mais il n'a voulu en parler à personne. Les trois mois qu'ils avaient passés ensemble, avaient laissé un goût d'inachevé. Ils en avaient longuement parlé et ils savaient que leur amour *naissant*, malgré la distance et le temps, survivrait au paysage d'été qui commençait à s'estomper.

Triste mais nullement abattue, Sibille qui s'était habituée à sa nouvelle vie, n'avait cependant pas perdue l'espoir de retrouver son ami. Lorsqu'elle avait quitté Vannes pour Brême en Allemagne, elle lui avait dit qu'elle réfléchirait s'il avait envie de venir. Une semaine s'était écoulée et comme convenu, elle lui téléphona à 20h le soir au local syndical. Hervé avait une clé. Très souvent le soir il passait récupérer le courrier et attendait *son* coup de fil. Une fois, impatient d'attendre, il composa l'indicatif de l'Allemagne et le numéro 0421210121. Le cœur serré et dans l'obscurité de la pièce, cramponné à sa chaise il se demandait ce qu'il allait pouvoir dire si une voix en allemand répondrait à l'autre bout. Par chance Sibille était au répondeur. Un jour, Henry qui s'était fait interpellé par son chef de service pour des appels téléphoniques à l'étranger en provenance du local, lui demanda de lui restituer la clé car il soupçonnait que beaucoup d'anomalies se produisaient en son absence. Hervé lui avoua que c'était lui qui téléphonait en Allemagne mais refusa d'endosser toutes les accusations portées contre lui. Les deux hommes en vinrent presque aux mains. L'affaire en resta là. Hervé se fit de plus en plus rare au local. Un mois après avoir posé sa demande en disposition pour convenances personnelles, il attendait à la gare du nord le train de nuit en partance pour l'Allemagne. Avant d'arriver à Hamburg, Kiel, Puttgarden, il avait appris l'itinéraire par cœur et savait qu'il devait se réveiller vers 5h du matin lorsque le train dépassera les villes de Osnabrück et de Münster, des noms de villes qu'il prononçait pour la première fois. Puis il devait se précipiter avec sa grande valise aux portières et descendre à Brême. Brême une ville où il avait décidé *au petit bonheur la chance* de commencer une autre aventure.

2^{ème} Partie

Préposé à la Deutsche Bundespost

1) Un Breton chez les Teutons

Lorsqu'il est descendu du train et qu'il a vu Sibille emmitouflée dans un manteau en laine qui venait à sa rencontre, Hervé a eu beaucoup de mal à détacher son regard des monticules de neige sale qui s'entassaient le long des quais de la gare. Il faisait froid, c'était le mois de février, le mois le plus pourri de l'année.

Il resta trois mois chez ses parents. Trois mois dans sa petite chambre au 38 de la Leipzigsstrasse à Huchting, un quartier ouvrier au sud de la ville, coincé entre l'aéroport et la ligne de chemin de fer qui se hasarde à travers la campagne de Basse-Saxe. Pendant ces trois mois, il a eu l'impression d'être adopté par des gens qu'il ne comprenait pas mais qui se donnaient beaucoup de peine pour faciliter son adaptation dans le pays. La mère de Sibille notamment, pris d'un coup de cœur, avait accueilli à bras ouverts le jeune Français comme s'il faisait déjà partie de la famille. Le petit Robert sous le bras, elle ne laissait à personne le soin, en l'absence de sa fille, de lui apprendre gestes et mimiques à l'appui, les rudiments de la langue. Au repas, sur l'étagère parmi les livres de recette, entre le journal local et un magazine de télévision, le dictionnaire séjournait la plupart du temps dans le salon. Lorsqu'il prononçait un mot en français, ne comprenant rien à son baragouin, elle écarquillait les yeux, la main devant la bouche retenait son souffle, amorçait un sourire avant de foncer dans le salon et s'écrier de panique:

- *Oh mein Gott!* Oh mon Dieu ! Puis plus rien. Le fil brisé. Par la grâce de Dieu, elle ressuscitait enfin et frénétiquement feuilletait les pages du dictionnaire toute secouée de sueurs froides, soulagée, souriante, satisfaite. Bon prof, elle répétait le mot en allemand plusieurs fois de suite, s'appliquant à détacher les syllabes et articulant exagérément avec circonspection. L'apprentissage de la langue, laborieux au début, l'amusait par la suite. La prononciation notamment lui posait quelques difficultés. Deux, trois, quatre fois, Il répétait le même mot autant de fois qu'il le fallait, autant de fois que l'exigeait son *enseignante*. Patiente, souriante, après plusieurs tentatives infructueuses, elle lâchait enfin un *ja...Jaaa...Guuut* qui l'épatait.

Elle le trouvait charmant, amusant. Sa présence n'était pas étrangère à sa bonne humeur puisqu'elle perturbait agréablement la monotonie des tâches ménagères.

Ses deux sœurs habitaient dans la rue adjacente et venaient de temps à autre lui tenir compagnie. La cadette Adèle, sans doute aigrie de ne pas avoir trouvé un mari après la guerre - Les hommes étaient tombés au combat ou faits prisonniers - ne manquait jamais de rappeler fièrement à ceux qui la blâmait pour ses sautes d'humeurs, qu'ELLE ne pouvait compter que sur ELLE pour assurer son existence et avec son petit salaire de secrétaire, ELLE devait, ELLE, travailler jusqu'à soixante-six ans pour finir de payer sa maison. Tante Lisa, l'aînée, mariée avec le frère du mari de sa soeur était une femme agile des mains, cultivée qui partageait ses loisirs entre la poterie et l'aquarelle. Lorsque Marion, leur fille, quitta la maison pour vivre avec un représentant en produits pharmaceutiques, Lisa fit chambre à part. Le couple se croisait parfois au cours de la journée, le plus souvent au centre commercial, et comme deux étrangers qui s'ignorent, n'avaient ni un mot ni un regard pour l'autre. À la maison, elle tolérait bon gré mal gré sa présence au repas.

- Karl Heinz, Tu fais ce que tu veux, vas où tu veux mais ne restes pas dans mes pattes, lui répétait t-elle. Quant à lui, heureux d'être passé à un poil du divorce, accepta sans broncher cette décision, trop heureux d'avoir à la fois sauver la face, *assurer son manger* et soulagé de pouvoir continuer à pousser son vélo d'un bar à un autre dans le quartier. Souvent dans un état épouvantable sous l'emprise de l'alcool, il se résigna à modérer sa consommation aux repas de famille. Son frère, policier, lorsqu'il rentrait du travail vers quatre heures de l'après-midi, sans prendre le temps de se changer, ou d'échanger quelques mots avec sa femme trop affairée dans la cuisine, descendait dans la cave puis remontait les escaliers avec des bouteilles de bière dans les deux mains, s'affalait sur le canapé du salon, lâchait un soupir de satisfaction, *descendait* sa boisson préférée l'une après l'autre comme du petit lait puis redescendait après quelques minutes pour s'approvisionner de nouveau. Lorsque la température grimpait au-dessus des 20° et que le soleil avançait pour une fois les giboulées d'avril, il s'asseyait dans le jardin et, canette après canette, passait le reste de la soirée assis sur un vieux banc, fatigué de ne savoir trop que faire, muet, les yeux fixés sur la cime des hauts sapins du jardin d'en face.

Dans cette petite maison, Hervé et Sibille vivaient à l'étroit mais jamais ils n'eurent l'impression de déranger les parents ni de trop bouleverser les habitudes familiales. À la fin de l'été ils décidèrent cependant de boucler leurs valises et de voler de leurs propres ailes. Sans revenu fixe ce ne fut pas facile et ce n'est qu'après des semaines de doute que le jeune couple parvint à trouver un deux-pièces.

Ils emménagèrent au Buntentorsteinweg dans le quartier de la Neustadt, près du centre ville. Le père bricoleur qui travaillait au noir comme peintre tapissier les aida à s'installer. Pour gagner sa vie, trouver un travail et assurer son séjour dans le pays, l'apprentissage de la langue était le passage obligé, la piste d'envol, il suffisait de s'élancer, libérer les attaches, sourire à l'avenir. Dans un premier temps un petit livre illustré *Deutsch ohne Mühe*, l'Allemand sans peine, ferait l'affaire. Les progrès ne se firent pas attendre; il était capable après quelques semaines de réciter par coeur des phrases du livre. Mais quand son amie l'entendit chanter dans la cuisine; *Mon chien Viktor est pantouflard, moi je ne le suis pas* ou *ma soeur porte des chaussures percées toute la journée*, sceptique, elle lui conseilla gentiment de prendre des cours du soir. Quant à la prononciation elle y prêterait l'oreille.

Une entreprise en pleine expansion (c'était sur le journal) cherchait un magasinier. Il se présenta sans trop se faire d'illusion. Le poste était mal payé, il fut le seul à se présenter avec un chauffeur de taxi de 62 ans sourd comme un pot et qui fumait comme un sapeur. Au cours de l'entretien, il comprit qu'on l'embauchait pour une période de trois mois à l'essai mais pas comme magasinier; il devait toute la journée démonter des pneus usés de voiture, de camion, mais aussi de machine agricole et remonter des moins usés ou des neufs. Très tôt le matin, le dos courbé sur son vélo, il traversait un brouillard blanc qui flottait en contrebas, le long d'une rivière. 13 kilomètres pour se mettre en train le matin, 40 minutes supplémentaires qui ajoutées au travail pénible et sale lui donnait le coup de grâce. Sans demander son reste, il s'écroulait dans le canapé du salon. Mais pas pour longtemps la faim le réveillait à temps pour le repas du soir. En début de semaine, devant l'atelier de montage une file impressionnante de véhicules occupait toute la cour. Pas question de souffler pour les gars du montage. Travail à la chaîne. Entre un camion, un tracteur, une voiture et encore un camion et puis un autre

camion, auxquels il fallait dégonfler, monter, regonfler, démonter, remonter des pneus sur des jantes à longueur de journée, il y avait pas beaucoup d'air. Heureusement le samedi était une partie de plaisir. Dans l'entrepôt il fallait faire de la place pour les livraisons du lundi, mettre à jour le cahier de commandes. À la sortie de l'hiver, il eut l'heureuse surprise d'apprendre que sa candidature au centre de tri postal de la ville avait été retenue. Les pneus, c'était pas son fort, le tri oui, même si c'était de nuit, il avait un pied dans la maison et toute les raisons de penser que sa situation était en voie d'amélioration.

Wilfried, un original venu de Bavière

- *Ewé du bist ein bischen dumm*, Hervé, tu es un peu idiot, tu sais, lui répétait Wilfried sans arrêt, d'un ton désabusé à longueur de journée, lorsque, lassé de faire tous les jours les mêmes gestes imbéciles, tous les jours les mêmes opérations de tri et d'assemblage, il l'imitait dans son dialecte bavarois. Feignant de ne pas le comprendre il le l'obligeait à répéter plusieurs fois de suite ce qu'il venait de rabâcher. Excédé par ses provocations et ses simagrées, ridiculisé devant les collègues de travail, Wilfried hurlait alors de colère, le menaçait, jurait de ne plus jamais travailler avec ce petit Français de merde *diesem kleinen französischen Scheißer* qui n'était bon qu'à foutre la merde partout.

Lorsque les cases étaient pleines, les postiers assemblaient les lettres avec *einer Bundschließe*, un fil fin mais solide d'une longueur de cinquante centimètres terminé par un bout de plastique bleu de forme ovale et grand comme une pièce de deux euros avec une fente au milieu autour de laquelle on enroulait le fil au lieu de faire un nœud. Sans oublier auparavant de poser au-dessus de la liasse une étiquette jaune avec l'inscription en noir du lieu de destination. Les liasses bien ficelées étaient ensuite acheminées dans un chariot vers le service du *Versackung*, la mise en sac. Quand le Bavarois était de corvée pour acheminer le chariot rempli de liasses de lettres à destination de Stuttgart vers le service départ, le Breton glissait à son insu une ou deux canettes de bière vides et des *Flachmänner*, petites bouteilles d'eau de vie dans le chariot. Sans même saluer le bavarois, Dietrich le *Gruppenführer*, le chef du groupe saisissait les bottes et les jetait dans les différents sacs qu'il avait devant lui.

Mais il fallait faire vite! Le train de 18h24 allait arriver en gare et il ne lui restait que 8 minutes pour vider le chariot et acheminer les sacs postaux au pas de course vers les quais. C'est au moment où il se baissa une dernière fois pour saisir les quelques liasses de lettres, qu'il remarqua les bouteilles de bière au fond du chariot. Aussitôt on entendit sa voix retentir dans toute la salle.

- Dis donc Wilfried, qu'est-ce que c'est que ça ? Tu te fous du monde ? Retourne d'où tu viens sale Bavarois, lui lança-il en brandissant une bouteille de Haake-Beck à la main. Je vois que vous vous amusez bien au tri ! Tu devrais faire plus attention à la merde que tu nous envoies ! L'autre qui avait tout entendu, était tout ébaubi mais fréquemment sujet à ce genre de provocation préféra se taire et disparu dans la salle de repos. Seul au milieu de la pièce, une bouteille de bière à la main, il tenta de désamorcer la bombe qui risquait d'imploser en lui à tout moment. Puis plus tard, bien plus tard, il sortit de la salle, reposa sa bouteille vide dans

une caisse près du distributeur de boisson, rejoignit d'un pas décidé le tabouret où il s'était assis auparavant et, sans un mot, sans un regard vers ses collègues, il se remit à trier.

Une tête aux cheveux bruns et frisés, à plus d'un mètre quatre vingt dix du sol, le Bavarois impressionnait. Agent au service du tri, il n'était pas tenu de porter l'uniforme de facteur. Pourtant de jour comme de nuit, on ne lui connaissait pas d'autres tenues. Un grand cartable de cuir marron à la main qui, comme pour la plupart de ses collègues, contenait une ou deux bouteilles de bière, une bouteille thermos, deux ou trois tartines de pain noir enveloppées dans du *Butterbrotpapier* et dans l'autre main le journal le *Bildzeitung* - Comme beaucoup de postiers il l'achetait et le lisait, bien qu'il ne croyait pas un seul mot de ce qui était imprimé - Il était au *Postamt 5* depuis vingt six ans. Au tri, il posait toujours sa bouteille de bière d'un demi-litre près de son casier et toutes les dix minutes environ il la saisissait entre ses battoirs pour la garder au chaud quelques minutes. Après avoir enlevé la capsule qu'il enfouissait dans la poche de son pantalon, il portait le goulot vers sa bouche et dans le même temps, comme s'il voulait embrasser quelqu'un, présentait tendrement ses lèvres. Il ouvrait alors sa bouche et avalait trois à quatre gorgées, poussait un *aaach* de satisfaction, pressait la capsule qu'il avait sorti de sa poche au-dessus du goulot et reposait la bouteille à moitié vide au même endroit. Puis soupirait longuement et se remettait à trier. Tous ces gestes il les faisait inconsciemment toujours dans cet ordre, au même rythme des dizaines de fois dans la journée. Doux moment de délectation, c'était un rituel auquel il ne dérogeait jamais quand il travaillait. Sans doute éprouvait-il pendant ces courts moments où la répétition de gestes routiniers et ennuyeux se multipliait au cours de la journée, de la même manière que le fumeur qui s'ennuie tire sur sa cigarette, le besoin d'interrompre cette monotonie du tri des lettres. Hervé se régala à observer ce mariolle original aux manies de vieux garçon et savourait avec plaisir cet instant où il ouvrait la bouche et tchatchait en bavarois. Autant les fonctionnaires de la *Deutsche Bundespost*, fidèles serviteurs, étaient toujours sérieux, souvent consciencieux, parfois ennuyeux, autant Wilfried rechignait à se conformer à cette mentalité et, n'en déplaise aux conducteurs de travaux, lorsqu'il s'était *nourri* de plusieurs bières, il devenait irrésistible et dévergondé. À ce moment-là, il oubliait complètement son éducation stricte, le règlement intérieur, les us et habitudes des postiers et les bonnes manières de la maison.

La nuit, tous les postiers sont gris

Si tous les soirs à partir de 19 heures, dans ces vieux locaux aux murs jaunes et gris et à double-fenêtres en bois du centre de tri du *Postamt 5* c'était la grande effervescence, à l'approche de Noël, dans le service *Briefabgang*, le départ lettres, la grande agitation se transformait au fil des heures en véritable branle-bas de combat. La fourmilière postale - vieux et jeunes, femmes et hommes, conducteurs de travaux, contrôleurs, apprentis, routiniers, fonctionnaires de tout poil- consciente d'oeuvrer pour la cause publique, dans une frénésie partagée et vertigineuse, décuplait les gestes, multipliait les actions, augmentait de minute en minute la cadence de tri, remplissait les chariots, acheminait le tout vers le service *Abgang*, le départ. Elles devaient être une soixantaine de femmes au tri général, assises, alignées sur deux rangés, dans la grande salle sous l'oeil attentif du chef de service qui arrivait à point pour

remplir les barguettes de lettres à trier dès qu'elles étaient vides. Puis plus tard, elles se retrouvaient dans les différentes pièces pour le tri par région. Lorsque le jeune français se pointait dans l'une de ces pièces pour vider un chariot ou pour prêter main forte au tri, les postières se mettaient à jaser et à ricaner comme des *Mädchen*, jeunes filles, tandis que les plus jeunes lui adressaient gentiment un sourire. Parfois les effectifs étaient insuffisants pour traiter la masse de courrier. Que fallait-il donc faire ? Il était trop tard pour faire appel à de la main d'œuvre étrangère. C'est alors que des renforts inattendus arrivaient en fin d'après-midi. Du 3^{ème} et 4^{ème} étage, ils descendaient l'un après l'autre dans leur tenue élégante. *Die Oberpostdirektion ! Die Oberpostdirektion*, la direction des postes au grand complet et en costume s'il vous plaît ! Tous ces bureaucrates prenaient alors place sur les sièges au tri général et, dans un silence religieux, lettre par lettre, ils se mettaient à trier. Du jamais vu ! En France les gens seraient venus voir ! Ils auraient poussé des "ho !" et des "ha !" "Des ça alors !" ou encore des "chapeaux !" d'étonnement. Une véritable révolution postale venait d'avoir lieu. Les directeurs, inspecteurs, chefs des services départementaux, directeurs-adjoint et le receveur principal, abandonnant pour un temps leurs paperasses et leur bureau, descendaient prêter main forte aux sans grades. Ah non ! N'allez pas leur demander de trier à une cadence d'enfer, comme des fous. Il fallait tout de même pas mélanger les torchons et les serviettes. On s'en serait douté, ce n'était pas les quelques lettres qu'ils avaient triées qui avait fait gagner du temps. Non, c'était ce geste de solidarité avec le personnel de tri qu'il fallait honorer.

Vers 20h, la fin du service approchait. C'était la course contre la montre. Il fallait s'activer ! Pas une minute à perdre ! Accélérer les cadences ! Pas de pause ! Vite ! Tempo ! Tempo ! Et qu'on se magne les fesses ! Et qu'on se magne le cul !

- Monsieur Kühn, vous n'êtes pas ici pour vous la couler douce ! Monsieur Wagner, alors si je comprends bien c'est toujours la même musique avec vous ! Criaient à tue-tête les conducteurs de travaux. Puis, quand les milliers de lettres étaient triées, ficelées, emballées dans les sacs, acheminées sur les quais de la gare, le centre de tri, tel un aéroport vidé de ses voyageurs et sommeillant dans la nuit, devenait tout d'un coup étrangement silencieux. Le claquement des talons de chaussures sur le pavé de la cour et quelques ombres qui disparaissaient à toute hâte dans l'obscurité, annonçaient le moment où le service de nuit pouvait désormais prendre possession des lieux.

Pour son deuxième hiver au centre de tri du *Postamt 5*, son chef de service, lui avait annoncé d'une voix sèche, sans explication, entre un de ses allers et retours au pas de course dans la salle de tri:

- Nous avons suffisamment de monde ici. À partir de la mi-décembre, Hervé, tu vas descendre travailler au service des paquets. Au *Paketabgang* il n'y avait jamais été, cependant, pendant la pause, il avait vu comment les chefs maltrahaient le personnel, pour la plupart des manœuvres balais affectés à la manutention. Abrutis par ce boulot stupide et épuisant, on les rencontrait à la cantine pendant la pause, se nourrissant de bière et de grosses blagues, de schnaps et de saucisses, dans leur bleu de chauffe bleu marine et leur chemise auréolée. Début décembre, les Allemands de l'ouest, le cœur sur la main, envoyaient des colis aux parents, aux ami(e)s qui vivaient *de l'autre côté (du Mur de fer)*. Remplis de spécialités,

de chocolat, de café, de chaussettes, de pâtisseries, de charcuterie, des milliers de colis, contrôlés dûment par la police frontalière de la RDA, lorsqu'ils n'étaient pas réglementairement délestés et vidés, ne trouvaient pas toujours le bon destinataire de l'autre côté de la frontière. Le trafic en direction de la Pologne était également intense. Tous les soirs, dix heures d'affilées, par équipe de deux ou trois, les hommes se baissaient, portaient et entassaient de lourds paquets dans des chariots avant de les acheminer ensuite vers les camions, sous les aboiements des surveillants. Au service des lettres, dans les conversations entre ses collègues, Hervé se souvenait d'avoir entendu ça et là, un jour ou l'autre, un brin de conversation, une anecdote à propos de ce *service pénitentiaire*. Jamais cependant il n'avait pensé que la crainte d'être un jour muté dans ce service dissuadait ces collègues, notamment les auxiliaires, d'enfreindre le règlement intérieur. Ces deux semaines ici, était-ce donc un avertissement ? Une mesure disciplinaire et vexatoire à son encontre ? Son travail laissait-il à désirer ? Avec la minutie d'un détective, il tenta bien de fouiller le passé, de percer le mystère, de trouver quelque chose. Peine perdue. Et à quoi bon d'ailleurs ? Eût-il reconnu sa faute ou son erreur que son chef offensé l'aurait catégoriquement nié. A la fin de ces deux semaines, Hervé était complètement *kaputt*. Il avait les bras en compote et son dos le faisait souffrir atrocement mais pour rien au monde, il ne voulait se faire porter malade. Qui sait alors si son séjour au régime pénitentiaire n'aurait pas été prolongé ?

Au service de nuit, pendant la pause de 10 heures lorsque le chef se retirait dans sa pièce, Wilfried et Hervé, les deux seuls hommes à bord, s'amusaient à écouter le papotage assommant des postières qui se plaignaient de la mauvaise répartition du travail ou dénonçaient le comportement misogyne du chef de service Detlef Zimmermann. Car, même au beau milieu de la nuit, alors que le sommeil affaiblissait les corps, alourdissait les esprits, anesthésiait le système nerveux, ces demoiselles de la poste restaient infatigables, increvables, il n'y avait que le travail qui semblait les intéresser ! *Arbeit, nur Arbeit*, du travail, toujours du travail. Elles avaient toute une nuit devant elles à trier, à bosser, à suer, à trimmer, mais elles réfléchissaient déjà aux tâches ménagères qui les attendaient le lendemain à la maison. Brûlantes d'impatience et d'amour à la pensée de retrouver dans quelques heures leur mari chéri, leur cœur battait la chamade. Incroyable ! À la lisière des 60 ans, les petites dames de la poste décuplaient d'énergie, pétaient la forme, retrouvaient la fraîcheur et l'éclat de leur première jeunesse. Après trois mois de service de nuit, Hervé ne pouvait plus supporter d'entendre les sempiternelles allégations et louanges nocturnes des postières, qui chaque nuit adulaient le mâle à tout bout de champ ! « *Mein Mann hat gesagt...* » Mon mari a dit que... Ou encore « *Mein Mann meint dass ...* », mon mari pense que... Refrain qui tambourinait dans sa tête et qu'excédé il reprenait avec causticité à son compte dans une autre version : « *Meine Frau hat gesagt...* », ma femme a dit que... Mais Rosi et les autres femmes absorbées par les conversations ne comprenaient pas trop ce qu'il voulait insinuer.

Au beau milieu de la nuit, vers deux heures du matin, lorsque les organismes commençaient à montrer des signes de fatigue, que leurs yeux lorgnaient de plus en plus fréquemment la pendule, les postiers étaient bien heureux de pouvoir souffler un peu. En petit groupe, ils pénétraient alors dans la salle de repos pour une pause qui selon le trafic, l'humeur et la (bonne ou mauvaise) volonté du chef en fonction, pouvait durer une demi-heure ou se

prolonger jusque vers trois heures du matin. Les postières occupaient alors une nouvelle fois le devant de la scène. Mais cette fois-ci dans le domaine culinaire. Sur un vieux réchaud Rosi et Angelika, véritables fées du logis, se partageaient les compliments des uns et des autres et s'efforçaient avec brio de dévoiler à leurs invités tous les raffinements de la cuisine brémoise.

- Je crois qu'il faudrait rajouter un court-bouillon. Qu'est que t'en penses Rosi ?

- Ah non pas du tout, ce sont des épices qu'il manque. Et puis pourquoi t'as pas pris des carottes bio ?

- Bio ? Alors là tu charries. Sais tu ce qu'elles coûtent sur le marché ?

À ce moment là, tous les hommes se regardaient amusés et devaient penser la même chose: ah ce qu'elles étaient adorables, serviables, courageuses, nos postières ! N'épargnant aucun effort et grâce à des menus variés et succulents, elles avaient tant à coeur de satisfaire et d'apaiser leurs estomacs.

Au complet, la petite famille des postiers réunie autour d'une table savourait un *Spiegelei mit Kartoffeln*, un œuf sur le plat avec des pommes de terre ou dégustaient, aux premières tombées de neige, un *Lapskaus*, une spécialité brémoise : un mélange de pommes de terre, de betterave rouge et de hareng. Puis de temps à autre, on s'offrait une cigarette contre les premiers signes de fatigue et puis bien sûr de la bière, toujours de la bière pour les hommes. Du café, beaucoup de café pour les femmes et puis encore une cigarette ou deux et cela toute la nuit. Le petit Français était sidéré à la vue de ces repas nocturnes et de ces litres de bière qui toute la nuit coulaient à flot ! C'était inimaginable ! On ne le croira pas mais il l'a vu ! De ses yeux vu ! Toutes ces graisses et ces litres de bière et de café que ces Allemands ingurgitaient et sirotaient, dépassaient son imagination. Cela confirmait bien ce qu'il avait toujours pensé: ses collègues Allemands devaient posséder un système digestif deux fois plus puissant et performant que le sien, des boyaux hors du commun ! Un intestin blindé, une panse d'éléphant, qui les prédisposaient à participer à ces repas gargantuesques. Comment en effet expliquer cet appétit incroyable et vorace ? Comment faisaient-ils pour ingurgiter joyeusement pendant le travail, des quantités incommensurables de liquide et de bouffe sans ressentir le besoin de souffler un peu ?

Le *Bayerischer Rundfunk*, la radio de la Bavière diffusait son programme de nuit ; le « *Tritsch-Tratsch-Polka* » et le « *Bayerische Defilier Marsche* » revenaient sans arrêt. Wilfried le Bavarois, déboussolait et *rumtata...rumtata...Ein Bier* d'un demi-litre à la main, dans sa chemise à carreaux et son pantalon de facteur il était comme métamorphosé. Redoublant d'énergie, possédé par je ne sais quel démon sortit des forêts bavaroises, il exultait, poussait des cris. Les femmes elles, elles s'amusaient comme des cinglées à voir ce vieux garçon tourner comme un manège au milieu de la salle de tri. Tout ce monde s'amusait follement, tapait des mains, tapait des pieds. Rosi, bancal sur ses jambes, hurlait de joie. Bousculant toute une rangée de chaise et brroum... ! Et vlaann...! Elle s'effondrait les quatre fers en l'air, entraînant dans sa chute la grosse Kornelia. Autour de la table, bras dessus, bras dessous, les voilà qui tournoyaient à présent en poussant des joolaiiii ...jolahaaa. Mais attention...attention. Angelika agitée par des haut-le-coeur voulut s'agripper à la table mais dans son élan, renversa au passage des verres à bière et atterrit la tête la première dans une pile de barguettes vides, entre deux casiers de tri. Aussitôt ce fût le rire général. Debout, c'est pas le moment de dormir, lui hurlait Rosi pendant que Wilfried chantait à tue-tête le refrain d'une chanson bougrement connue. On s'amusait drôlement bien la nuit...*Und die Arbeit*

ooohh...Et le travail ooohh. Hervé dans cette Germany en folie se demandait bien ce qu'il foutait là, lui le petit *Franzose*, avait envie de dire comme le petit Gibus de la guerre des boutons, « si j'avais su, je ne serai pas venu ». Mais il était là et il ne fallait pas dormir la nuit ! Il fallait s'amuser ! Et d'ailleurs plus on est de fous, plus on rit.

Le travail au centre de tri postal, c'est un peu comme une voiture de course qui au fil des minutes augmente sa vitesse et qui à chaque passage sur un circuit de course améliore son temps de passage pour monter en puissance. A mesure que le courrier arrivait par le train, il fallait accélérer la cadence de tri. Toujours plus vite, 600 lettres à la minute puis 650 et 800 et plus encore...Et ça y allait...Zack ! Zack ! Allez ! Allez ! Tous fous ces Teutons. Les forces décuplaient. Dans les casiers ça tapotait et ça s'empilait... Les paupières mi-closes n'arrivaient plus à suivre... Les doigts et les mains étaient en pleine action... Et puis Hervé et Wilfried n'en pouvaient plus de ficeler, d'emballer, d'empiler le courrier dans les sacs postaux verts de la *Luftpost* car il fallait faire vite pour foncer à l'aéroport envoyer le tout avec la *machine* de 4 heures pour Munich et récupérer quelques minutes plus tard la *machine* de *Frankfurt*, l'avion de Frankfort et puis retour au centre de tri *Postamt 5* pour ouvrir les sacs, répartir les boîtes de lettres dans les barquettes correspondantes. Si tout se déroulait comme prévu, si le chef entendait l'appel du lit, si son humeur n'avait pas changé, ils pouvaient partir vers 5 heures, dans le cas contraire, ce vicieux faisait durer le plaisir.

- Ça me fait une belle jambe ! Protestait Hervé. Il vivait toutes ces nuits de travail comme une obsession. Ni son corps avachi et affaibli, ni sa tête désorientée et déboussolée n'ont voulu s'adapter à ce rythme de travail épuisant. Lors des roulements de service, les équipes travaillaient 4 fois par semaine de 12 à 20h et une fois le matin de 6h à midi pour reprendre vers 19h et travailler toute la nuit avant la journée de repos. Toutes les cinq semaines, maugréant contre Sibille, rognant contre tout le monde, rouspétant même contre lui-même, le postier retrouvait le samedi et le dimanche soir, le centre de tri et ses murs gris, les casiers vides et ces visages flétris.

Au grand carrefour du Dobbenweg et de la Bahnhofstraße, généralement noir de monde et envahi par la circulation automobile, les deux kiosques à saucisses venaient de s'ouvrir. La grande pendule de la gare indiquait 6h10. À quelques mètres de là, de l'autre côté des rails du tramway, un petit bonhomme attendait sagement et vainement devant le passage pour piéton que le feu passe au vert. Il avait certainement travaillé toute la nuit. Quelques coups de pédales, et Hervé arriva à sa hauteur. La tête lourde et le corps affaibli par la fatigue, il n'avait qu'une seule envie: s'ensevelir le plus tôt possible sous ses couvertures et dormir profondément le reste de la journée. Mais au même moment où il jeta un regard évasif sur ce visage, deux petits yeux ronds comme des billes en verre se mirent à scruter les siens. Sans attendre une réaction du petit bonhomme, Hervé s'écria :

- Hein, Lothar ! Lothar Kurzweg ! Lothar avait travaillé avec lui deux mois au service du *Versackung*, la mise en sac. Depuis ce temps-là, ils étaient devenus inséparables. À la cantine ils se retrouvaient toujours pour approfondir les bribes de discussion qu'ils avaient entamées au cours du travail. Cet endroit leur convenait également pour plaisanter sur le conducteur de travaux Zimmermann mais aussi pour converser sur les faits de la matinée. Étudiant en économie, sa bourse ne lui suffisait pas pour payer son loyer et assurer son train de vie, c'était

pour cela que Lothar travaillait pendant les vacances universitaires. Depuis qu'il avait changé de service, Hervé l'avait perdu de vue.

- Peut-être qu'on pourra se revoir ? lui demanda t-il.

- Appelle-moi ! lui répondit ce dernier.

Le Français venait de traverser la rue avec son vélo lorsque Lothar lui cria :

- *Typisch Franzose !* en le voyant passer au feu rouge.

- *Typisch deutsch !* lui répliqua Hervé, en se retournant pour observer sa silhouette et constater que l'étudiant attendait toujours de l'autre côté de la rue près de ce carrefour complètement déserté de voiture à cette heure matinale de la journée.

- On n'peut vraiment pas compter sur toi, lui reprochait Sibille désolée et un peu triste d'essuyer le plus souvent une fin de non-recevoir à toutes ses propositions et un refus à la plupart des invitations et des sorties avec les amis. Toute dépitée, de retour de la fac, elle était la destinatrice de ce regard fugitif et déprimé, accompagné le plus souvent d'un long bâillement, lorsqu'elle s'attablait avec "son" fantôme. Aussi préférait elle après un court moment, plonger sur le canapé du salon, dans ses livres et ses photocopiés. Quand la nuit venait, c'était encore là qu'elle s'allongeait et s'endormait, alors que le dernier tramway ramenait les derniers passagers, une dernière fois vers les quartiers ouvriers de Woltmershausen et continuait sa route vers le dépôt et un repos méritoire. Réveillée par ce dernier aux premières heures du jour, elle se repliait nue dans la chambre à coucher, dans un lit vide, sous des draps froids et froissés et effectuait spontanément des mouvements étranges secs et vifs d'étirement et de flexion désordonnés en proférant des injures avant de se rendormir. Au même moment, de l'autre côté de la Weser, dans l'une des grandes salles de tri, ébloui par les néons "son" fantôme les yeux mi-clos, luttait sans conviction contre le sommeil et maudissait ce travail de cinglé, tandis que Klepsch le conducteur de travaux aboyait à tour de bras après les agents et le brouillard, responsable du retard de l'avion postal. Hervé se sentait alors comme une bête harcelée qui se terrait en lui petitement, à la merci des humeurs de son supérieur et obsédé par la pause de 8h au cours de laquelle il se goinfrait de *Brötchen* au jambon et au fromage devant un café réconfortant et bienfaisant.

Les dimanches, dès que le soleil, bien intentionné, s'échappait des toits et grimpait dans le ciel, un grand nombre de Brêmois de tous âges, montaient sur leur vélo et longeaient les pistes qui menaient au *Werdersee*, au *Bürgerpark* ou s'aventuraient un peu plus loin, le long de la rivière la *Wümme*. Ça faisait mal au moral, mais c'était comme ça: il y avait en gros, un gars sur mille qui travaillait le dimanche. Et manque de bol, ce gars-là c'était lui. Les autres, les veinards qui n'aimaient pas la bécane, il les voyait par le double- vitrage en chemise blanche, pantalon noir, veste de cuir et jupe serrée pour les femmes qui allaient et flânaient dans les allées de la gare principale. Le dimanche à la poste, c'était comme la retenue scolaire voilà trente déjà : aligner bêtement, des centaines de fois à l'encre violette sur un cahier à rayures, chaque faute qu'il avait fait dans la dictée pendant que ses petits camarades allaient taper dans un ballon.

Dans cet immense centre de tri, ils étaient sept postiers et un chef de service qui se demandaient bien ce qu'ils faisaient là et comment ils parviendraient à tuer le temps en triant dix heures durant des lettres sans cogner des clous.

- Si c'est pas malheureux d'être là. Comme si on n'avait pas autre chose à faire le week-end, répétait Wilfried entre deux goulées de bière blonde. Faussant compagnie à son groupe de travail, Hervé allait très souvent se balader sur les quais de la gare pendant qu'eux faisaient bravement leur pause dans la salle de repos. Il préférait rester seul car il n'avait rien à leur dire et il ne s'intéressait pas beaucoup à leurs conversations qu'il trouvait plutôt plates et banales. A l'Arsenal de Brest, pendant que ses collègues prolongeaient le repas du midi à la cantine, jouaient aux cartes devant une carafe de vin, s'allongeaient sur les pelouses à l'ombre des bâtiments, commentaient le travail de la matinée ou encore s'interrogeaient sur celui qui restait à faire, lui, ne perdant pas une minute, heureux d'être enfin seul, se précipitait le plus vite possible dehors, redoublait le pas vers le port près des embarcadères et puis assis sur une bite d'amarrage, laissait vaquer ses pensées en observant le clapotis de l'eau sur la carcasse des grands bateaux.

Au centre de tri c'était un peu la même chose. Il voulait qu'on le laisse tranquille, qu'on l'oublie, qu'on se passe de lui. Il faisait alors un détour par la gare et feuilletait les journaux français au kiosque de la presse étrangère ou alors il *observait cette population bizarre* et marginale de drogués, de sans- abris et de clochards qui fréquentait assidûment ce lieu. Puis après sa petite demi-heure d'évasion, il retrouvait Wilfried et les autres dans la salle de tri. Si dans la semaine le brouhaha des voix, le bruit de la machine à estampiller, le cliquetis des lettres qui tapotaient continuellement les cases, le grincement des chariots, couvraient en partie la musique des radios, le dimanche par contre elles donnaient partout unanimement le la: dans la salle de repos, près des casiers de tri, sur les étagères et les rebords de fenêtres. Elles semblaient décupler de vitalité et répandaient généreusement des « *Rumtata* » toute la soirée. La *bayerische Rundfunk* avec son hit-parade de la Volksmusik et ses *Jodeliii...jodelaaa* rigolait joyeusement au grand plaisir des postiers et à la rage de Hervé qui rétorquait boudeur qu'ils étaient tous cinglés. Il fuyait tout ça. Tournait le dos à toute cette kermesse postale, prolongeait ou multipliait ses *pauses toilettes pour se soulager de cette bouffetance régionale*. Il ne voulait rien à voir à faire avec elle. Il voulait bien qu'on le laissât tranquille pour toujours. Il ne voulait plus être *Ewé hier ! Ewé da !* Hervé vient ici, Hervé vient là. Quant à leur musique de dingue: à la poubelle !... Il n'en voulait plus... Ni des fariboles ni de conneries folkloriques !...Il en avait marre de faire le guignol ici et là. Il voulait partir ! Déguerpir le plus vite possible, loin de ces Allemands, foutre le camp, bon sang !

Son chef de service, Günther, était un ancien capitaine de la marine marchande. Ses énormes bras nus couverts de tâches de rousseur découvraient des tatouages: une ancre de marine et une poupe de bateau. Ce grand rouquin calme et silencieux qui s'enfermait dans sa pièce pendant les pauses pour fumer la pipe, partait sur son voilier pendant ses mois de congés pour affronter les océans. Lorsqu'il revenait la peau brûlée, les poumons gorgés de parfums salés, son coeur de marin battait de nouveau en sourdine. Pour partir au grand large, il cumulait, remplaçait, multipliait les heures supplémentaires. Au four et au moulin, il s'épuisait au travail. Quelques années plus tard, muté dans un autre bureau, il a eu vent d'un projet de tour

du monde à la voile qui s'est arrêté brusquement une nuit au centre de tri. *Günther gibt es nicht mehr, il n'y a plus de Günther*. À abuser de ses forces, il est mort silencieusement. Ce grand voyageur, la casquette de marin sur la tête, sa vieille serviette sous le bras, son sourire aux lèvres, montait à bord en sifflant des chants de marin et disparaissait dans sa cabine pour ressurgir de nouveau sur le pont, les manches retroussées, d'un pas gaillard et saluer son équipage. Contre vent et marée, sans rechigner, 10 ou 12 heures d'affilées il bossait comme un diable. A 54 ans, son corps a refusé de le suivre à ce rythme infernal et de l'accompagner sur les océans, vers les îles lointaines.

Hervé avait un emploi assuré, il travaillait avec des Allemands, vivait avec son amie Sibille, s'imprégnait avec joie de la langue de Goethe, - il venait de terminer sa première lecture en allemand du roman de Hans Fallada « *Kleiner Mann, was nun ?* - dévorait avec boulimie tous les journaux qui lui tombaient sous la main. Aussi malgré les réticences et les appréhensions de sa mère qui lui disait, "Tu fais comme tu veux mais moi à ta place, enfin bon", il s'incrétait toujours plus à l'intérieur de cette société coquille, cloisonnée en labyrinthe super organisé sans trop bien savoir où il allait se retrouver. La seule chose dont il était sûr c'était qu'il ne voulait plus rester travailler au centre de tri. Son boulot commençait à nuire à sa santé et notamment à son système digestif. Le travail rébarbatif et répétitif, le départ de Lothar, les difficultés de concilier les changements permanents de service et le mode de vie de son amie avaient fait basculer son optimisme des premiers mois vers un pessimisme destructif. Sous ses draps, il ne fermait plus l'œil de la nuit. Le jour il n'arrivait pas à ouvrir la bouche et avait perdu l'appétit. Rongé de l'intérieur, obsédé par le désir de tout plaquer. Il se répétait sans arrêt « Je ne veux plus voir Rosi et les autres ». Depuis plusieurs mois déjà, il multipliait les démarches auprès de l'*Oberpostdirektion* de Brême pour obtenir sa mutation au service de la distribution. Sans succès. Une lettre du Ministère des postes et des télécommunications lui signifia que le recrutement des préposés à la distribution se faisait en fonction des besoins du service de la distribution postale et que les candidats à ces emplois se recrutaient uniquement parmi les fonctionnaires qui préparaient la formation de préposé à la distribution. Il ne désarmait cependant pas et après avoir réussi à se faire inscrire sur la liste d'attente pour un emploi au *Postamt I*, début juin, heureuse surprise ! Sa ténacité est récompensée. À son grand soulagement, à la grande joie de sa copine et de sa famille qui lui disaient de ne pas baisser les bras, il est muté au service de la distribution.

2) Le printemps venu, il enfile de nouveau sa tenue (de facteur)

Le receveur, Monsieur Ilgner, Un homme d'une soixantaine d'années en poste depuis plusieurs décennies, grand, très grand même puisqu'il devait baisser la tête pour s'engouffrer sous les portes d'entrée, faisait partie de cette génération d'Allemands qui avait vécu la guerre et ses atrocités. Alors que les chefs nazis plaidaient non coupables, lui, jeté dans la bataille à 17 ans aux dernières heures des combats, revendiquait sa part de responsabilités :

- Nous ne pouvons plus nier le mal commis aux nations comme la France au passé culturel si riche, défenseur depuis toujours de la démocratie en Europe. Sur sa chaise, dans le bureau du receveur, Hervé se sentait mal à l'aise. Que pouvait-il lui répondre ? Comment trouver les

mots justes pour ne pas l'offusquer ? Non seulement il trouvait son discours emphatique et le ton un peu trop solennel et exagéré mais il se disait aussi qu'il n'était pas directement concerné par ces paroles puisqu'il ne se sentait en aucune manière être le représentant de la culture française. Il ne fréquentait aucun organisme interculturel et n'allait pas aux réunions comme beaucoup de ses compatriotes. Bref, il vivait dans son petit coin et voilà tout. Aussi fut-il gêné, que le receveur Ilgner tienne à intervenir personnellement en sa faveur. Il voulait être traité de la même manière que ses nouveaux collègues et refusait que l'on fasse exception à la règle.

Camouflé derrière l'immense silhouette du receveur, il est descendu au 1^{er} étage, dans la salle des facteurs, a traversé un long couloir et a pénétré dans une grande pièce séparée par 2 rangées de casiers.

- On y est. Les facteurs là desservent les quartiers de *Schwachhausen*. Vous connaissez ? Hervé secoua la tête. Ce n'est pas grave. Vous allez accompagner Heinz Böhm pendant quelques jours. Lorsqu'il s'avança pour serrer la main du facteur, le receveur avait disparu derrière une porte.

- Moi c'est Heinz, dit le grand gars avec un sourire grandiose en empoignant sa main. Heinz faillit lui arracher le bras mais lâcha prise lorsque Hervé prononça timidement:

- Moi c'est Hervé.

- Ah Évé...bien Évé...bien. Tu t'assois là. On casse la croûte après on verra. T'es d'accord ?

- Ben oui, quelle question, approuva-t-il. Tous les matins le jeune Français retrouvait avec plaisir Heinz, découvrait sa tournée, faisait la connaissance des nouveaux collègues du groupe 44. C'est ainsi qu'il apprit qu'ils venaient pour la plupart de petits villages de Basse-Saxe. Heinz était un gars costaud, calme, qui, avant de travailler à la poste, était cultivateur, comme d'ailleurs Heinz Lührmann son collègue, au teint rougeaud qui se tenait devant lui près de la fenêtre. Et puis il y avait aussi Uwe, petit râblé, assis la plupart du temps dans son coin près de la porte. En face de lui de l'autre côté de la porte, le troisième Heinz, un peu plus jeune que les autres, débballait tous les matins son *Butterbrot*, pain beurré, sortait son journal de son cartable en cuir, l'étalait sur sa table de travail, le feuilletait, lisait les grands titres et les commentait avant de commencer à trier son courrier. Il avait la voix grave, un rire impressionnant qui se répandait dans toute la pièce dès que le gars au crâne rasé, Heinz le Brémois, faisait le pitre et chahutait Oskar son voisin de derrière, fouillait dans son sac, mangeait ses tartines au saucisson, le menaçait s'il n'apportait pas du jambon cuit le lendemain. Bourru, un peu niais et simplet, les chaussures crottées et le visage mal rasé, Oskar quittait son patelin lorsque les autres avaient fini le piquage de leur tournée. Mais cela ne semblait nullement le gêner. Le paysan venait de quitter sa ferme et ses animaux et, avant d'enfiler sa veste de facteur, il dégustait une bière avant de commencer le tri. Gertrud une femme âgée, le visage griffonné de rides, fumant cigarette sur cigarette comme on avale des pastilles Valda, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, complétait le groupe 44.

De tournée en tournée, de quartier en quartier, d'une pièce à une autre, d'un groupe de travail à un autre, le jeune Français faisait la connaissance des différents facteurs de Brême. Il s'appelait *Fidi*, était danseur sur parquet, Richard le rebelle, généreux au caractère entier. Tout l'intéressait, surtout la politique. Il n'avait jamais sa langue dans la poche et ne se gênait

pas pour remettre les chefs à leur place ou pour leur dire ce qu'il pensait d'eux. Jens, maçon venu de la RDA, les nerfs toujours à fleur de peau. Pour un rien, un peu plus de courrier, un léger retard à l'acheminement, une parole déplacée d'un conducteur de travaux, une roue de son caddie qui coinçait, et il balançait le courrier au-dessus de son casier puis rentrait chez lui pour ne revenir que quelques jours plus tard. Un peu du même genre mais encore plus impulsif et dangereux, *Kolog, une bombe à retardement*. Le plus souvent, il s'en prenait au casier de tri qu'il envoyait par terre à la moindre réflexion déplaisante. Il poussait de petits cris stridents comme un animal pris de convulsions. Au tri le matin, il ne fallait pas grand chose pour qu'il envoie tout valdinguer. Sans avertissement, sans un mot, il se précipitait vers l'étagère sur laquelle se trouvait généralement un poste de radio. Il le saisissait des deux mains, sans enlever le fil électrique de la prise de courant, le soulevait au-dessus de sa tête, et vlan ! Il balançait le tout par la fenêtre. Au service des boîtes postales, deux étages au-dessous, les trieuses en ont vu des transistors atterrir sur le pavé de la cour ! Elles ont même espéré qu'un jour *Kolog* s'attaquerait aussi aux machines à café vu qu'elles auraient bien aimé en avoir une. Mais le mobilier de la poste et les transistors, martyrs pour les besoins de la cause, parvenaient heureusement à apaiser ses colères.

Il faisait sa pause à la brasserie Haake-Beck, tout près du fleuve la Weser, là où il distribuait le courrier. Après s'être désaltéré – la bière était considérée comme boisson non alcoolisée – il avait alors la plus grande peine à traverser le *Wilhelm-Kaisen-Brücke*, le pont qui enjambait le grand fleuve, sans heurter les passants qui venaient à sa rencontre. Après une ou plusieurs altercations, las d'insulter ceux qui lui barraient le chemin, exaspéré par le vent qui lui giflait le visage et troublé par l'alcool qui alourdissait ses pauvres jambes, il regagnait sa place de travail et s'endormait pour quelques heures, affalé sur sa table de tri.

Hervé avait aussi fait la connaissance de Helga, une petite femme blonde, la trentaine bien sonnée à l'accent de Dresde, naïve, habillée en *Mädchen*, en petite fille, ses collègues au sourire chafouin, disaient d'elle ;

- *Sie lebte hinter der Mond*, qu'elle vivait derrière la lune. A la recherche de l'homme de sa vie, elle est partie tenter l'aventure dans la grande ville de Munich où elle s'est fait muter. Qu'elle désillusion ! Qu'elle naïveté ! Dans une annexe postale de la périphérie de Munich, dans une ambiance détestable, elle est devenue la risée de ses collègues qui, respectueux de perpétuer la doctrine du bureau, chacun pour soi et marche ou crève, ont fini par lui casser le moral. De faible constitution, dans un bureau où il n'y avait que des tournées cyclistes, les chutes, les côtes, la neige et le mauvais temps en hiver, les moqueries, les allusions, les agressions verbales, ont eu raison de son ingénuité et de sa gentillesse. Elle a démissionnée de la poste et espère désormais, si la chance est cette fois-ci de son côté, de trouver, dans l'exercice de son nouveau métier de serveuse dans un *Biergarten*, une brasserie du centre-ville, l'homme qui l'attend.

Ici et là, d'un quartier à un autre, d'un bout à l'autre de la ville, Hervé se plaisait à rouler d'un bout à l'autre de la ville. Si par bonheur il avait la chance de travailler dans le groupe de Werner, sa joie n'en était que plus grande. Werner qu'on appelait aussi *Boubele* (du mot allemand *bube* qui veut dire fripon, coquin). Ce fada de foot, supporter de l'équipe de football Werder de Brême, grande gueule, blagueur, toujours de bonne humeur, avait un faible pour les belles femmes. Il ne se passait pas un jour où il ne fût amoureux d'une de ses clientes ou d'une jolie factrice. Son coeur était si gros (disait-il) et il y avait tant de place dedans (prétendait-il) que toutes les factrices du bureau n'auraient pas suffi à assouvir sa passion amoureuse. Après le travail, Hervé rencontrait souvent *Wolle* (diminutif du prénom Wolfgang), un grand brun qui interrompit la médecine, pour se consacrer le matin au métier de facteur et l'après midi à son petit garage du côté de Hemelingen. Multi talentueux, il prodiguait pendant son travail ses soins médicaux, favorisait la médecine douce et conseillait les postiers sur les traitements et les thérapies à suivre. Il préconisait tel médicament, déconseillait tel autre, vantait les effets du Viagra mais préconisait un dosage modéré. Mais il n'y avait pas que la médecine qui l'intéressait. La réparation automobile était son deuxième cheval de bataille. Ses compétences avaient fait le tour de la ville. Tarif préférentiel pour les postiers S.V.P ! La salle d'attente de son garage n'avait rien à envier à l'entrée de la cantine aux jours de grande affluence. Pour Wolfgang la médecine et la mécanique se pratiquaient selon les besoins de la clientèle à tout moment, aussi bien entre une réparation de la pompe à eau qu'entre des palpations de l'estomac. On ouvrait de grands yeux étonnés, pourtant il n'était pas rare qu'il vous donnât son point de vue sur la construction d'une maison avec tous les détails pendant un examen de votre dentition.

Personnage incontournable, Rainer, était un géant qui travaillait du matin à la tombée de la nuit. Son emploi de facteur ne lui apportait qu'un petit pécule en comparaison des revenus que lui rapportait sa ferme, ses cultures, ses champs d'asperges. *Kurti*, (Kurt) à quelques années de la retraite faisait la distribution postale à vélo au grand hôpital *Sankt Jürgen*. La distribution, c'était pour lui une partie de plaisir. Une petite occupation à côté. Juste de quoi travailler. Ce dernier au prix d'un entraînement quotidien de plusieurs années, une fois le courrier distribué, avait été fait des prouesses; Gorki le chien du concierge, faisait des pirouettes et marchait sur ses deux jambes de derrière. Autant les patients curieux, étaient enthousiasmés à la vue du petit chien faisant son numéro, autant les automobilistes immobilisés étaient furieux et klaxonnaient sans arrêt à l'entrée de l'hôpital. L'après-midi changement de programme ; Kurti le postier consacrait son temps aux animaux domestiques de sa ferme. À Henstedt, petit patelin de Basse-Saxe, il faisait son beurre avec ses porcs, ses vaches, et ses poulets, les bottes toute la journée dans le purin, en se la coulant douce.

Le Français s'est souvent demandé si la profession de facteur, à cause peut-être des libertés qu'elle offrait, attirait les originaux, les exclusifs et les marginaux. La connaissance au bureau de poste de Otto, Rudi, Hermann ou encore de Uwe, tous facteurs insolites, parfois un peu excentriques, confirmait en tout cas cette hypothèse. Mais ce n'était pas pour lui déplaire car en vérité excepté la minorité des *Geldzusteller*, il s'entendait avec tout le monde (jusqu'au début des années 90, certains facteurs, pour la plupart des anciens, avaient le privilège de payer les mandats ; allocations chômage, familiales, bourses etc...Ce privilège leur avait fait

tourner la tête et ils pensaient être dotés d'un statut spécial). Regroupés à l'écart près du bureau des chefs de service, ces sept à huit facteurs *élitaires* faisaient toujours bande à part. Si les quelques réflexions à son encontre laissaient Hervé indifférent, en revanche l'attribution de toutes sortes de sobriquets lui étaient désagréables et le faisaient grincer des dents. C'est ainsi qu'il devenait tout à coup un article exotique, un exemplaire rare, un spécimen exclusif. Tour à tour *der Franzmann*, *der Franzose* ou encore selon les années et l'imagination en cours, on lui donnait le nom d'une marque de fromage connue: *le tartare*, celui d'un produit français : *der Baguettenfresser* le bouffeur de baguette, ou encore *der Pariser*, en allemand une capote anglaise. Curieux de voir ce petit brun frisé distribuer le courrier, les clients ne comprenaient pas très bien pourquoi il était venu d'une si belle région, la Bretagne, où il faisait si bon vivre pour venir bosser ici comme un con. Ne disait-on pas ici ? *Vivre comme Dieu en France*. C'est-à-dire vivre comme au paradis.

- Avec un peu d'argent, la mer tout les jours au rendez-vous devant la fenêtre, ce vent qui souffle du large et cette température si douce toute l'année qui incline à la paresse. Mais bon Dieu, qu'est ce que t'es venu foutre ici *Postbote*, facteur ? lui avait demandé un jour Rüdiger, le concierge de la Linienstraße 12 en secouant la tête pour lui signifier qu'il avait fait une connerie en débarquant dans le nord de l'Allemagne. S'il n'avait pas sa jambe de bois et cette maladie qui lui rongait les poumons, il viendrait avec lui en Bretagne mais aussi en Normandie.

- Les enfants dans les petits villages accouraient à notre rencontre pour nous demander des biscuits, se souvenait-il. Suite à une blessure à l'épaule il fut rapatrié du front Est et se retrouva quelques mois plus tard sur la côte normande.

Excepté les quelques situations où il doutait de lui lorsqu'il n'avait pas bien compris ce que son supérieur attendait de lui ou lorsqu'il tentait maladroitement de dissiper un malentendu avec un client qui voulait recevoir son courrier personnel à son domicile, celui de son entreprise en boîte postale et celui de sa femme en réexpédition à Majorque, où ils possédaient une maison. Hormis les difficultés, les premiers jours de remplacement, à se conformer aux instructions du facteur titulaire qui voulait, nonobstant la réglementation du courrier à réexpédier; qu'il remit celui de Madame Berger à la boulangerie au 96 *Vor dem Steintor*, de donner celui de Monsieur Weis au facteur Lothar qui était désormais son facteur ou encore de remettre la botte de lettres pour l'entreprise Koop und Co. à la secrétaire qui l'attendait à la station de tramway où il descendait, la distribution postale, dans les divers quartiers de la ville, n'était jamais rébarbative.

Le postier découvrait des coins, des rues, des endroits, des lieux, des paysages nouveaux où il n'aurait jamais mis les pieds s'il n'avait été rouleur à la distribution. Dans cette ville, il se sentait bien. Harmonieux mélange de parcs et d'espaces verts, de bâtiments modernes aux baies vitrées et de maisons anciennes du XVII^e s. Brême maritime et industrielle à la fois n'a rien perdu de son caractère de ville libre hanséatique, ouverte aux marchés, aux populations et aux cultures. Brême, un nom propre, joli, agréable et doux à entendre. Brême que l'on prononce *Breeemennn*. En pleine découverte, le Français s'aventurait ainsi à *Gröpelingen* dans le quartier ouvrier de la ville. À la *Neustadt* fréquentée par *ein buntes Publikum*, un public varié. Il se noyait incognito dans la population étudiante et universitaire et au sein de la communauté turque dans le quartier de l'*Ostertor* qui s'étirait le long de la Weser. S'il

fréquentait très peu le quartier de *Schwachhausen*, quartier des gens riches et de la grosse bourgeoisie Brêmoise en revanche, il allait souvent à *Findorff* le quartier qu'il aimait beaucoup pour ses petits commerces et ses maisons typiques, proprement alignées aux abords du *Bürgerpark*. Un jour ici, un autre là, une semaine au sud de la ville, une autre dans la *Pappelstraße*, rue piétonnière de la *Neustadt*, il arpentait les rues du côté pair au côté impair ou inversement ou *en tricotant* si nécessaire. Il allait de porte en porte, montait les escaliers ou prenait l'ascenseur, passait par le couloir ou par la cour, sonnait au rez-de-chaussée, ou pénétrait avec sa clé – dans certains quartier le facteur a différents trousseaux de clé correspondant aux rues qu'il desservait et quelquefois il possédait comme le concierge d'un grand établissement public une centaine de clés. Quelquefois, cela lui arrivait même pour signaler sa présence, de frapper au carreau de la roulotte où demeurait un couple écolo ou de descendre dans la cave pour trouver le destinataire d'une lettre.

A ce moment-là, le volant de remplacement était suffisant et il n'était pas rare qu'ils soient à deux à se partager une tournée ou bien alors, à tour de rôle, l'un d'entre eux restait tout simplement à la maison. Les tournées étaient alors *humaines* et les facteurs avaient le loisir de faire un détour par le *Domshof* pour faire des emplettes et rentrer à temps à la maison pour le repas de midi. À la cantine, ils savouraient le repas, et leur regard malicieux croisait entre deux coups de fourchette, là-bas devant la caisse, celui, moins souriant, des agents de l'établissement pénitentiaire et du tribunal de grande instance. Au bureau, les matinées s'écoulaient lentement, les cases se remplissaient tout doucement On pouvait aller tranquillement prendre son *Frühstück*, son petit déjeuner, lire paisiblement le *Weser-Kurier* ou encore se hasarder tout bonnement dans la grande salle des facteurs à la recherche d'un interlocuteur. Le bonheur et la satisfaction qui se lisaient sur les visages, attestaient du bon climat social qui régnait dans le bureau et le sentiment d'avoir été adopté par *cette nouvelle communauté postale*, n'était pas étranger à la bonne humeur du jeune postier.

Aussi, jamais ne s'est-il préoccupé de savoir si un jour il deviendrait titulaire d'une tournée et quelle place il occupait sur la liste des prétendants à une tournée vacante. Pourquoi d'ailleurs se serait-il posé cette question-là puisqu'il était content et satisfait de sa situation. Comme à ses débuts à Morlaix, Il était libre de disposer et de répartir comme il le voulait son temps de travail et il décidait lui-même du rythme et de la cadence à adopter pendant la distribution. Pourtant un douloureux événement, imprévisible et inattendu allait précipiter les choses et le propulser un peu malgré lui en haut de la liste des candidats à la titularisation sur une tournée vacante.

3) Une longue absence

Tout le mois d'octobre, Hervé avait passé son temps à rendre visite aux différents orthopédistes de la ville afin de savoir une bonne fois pour toutes, l'origine de la subite atrophie de son mollet gauche. Massage, médicaments, renforcement musculaire, aucune de ses thérapies n'avaient apporté une quelconque amélioration à son état de santé. Après un certain temps, il dut se rendre à l'évidence: il ne s'agissait pas d'une blessure musculaire. Mais alors qu'est ce que c'était ? Qu'est-ce qui l'empêchait de marcher normalement ?

Pourquoi traînait-il la jambe ? Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que le dixième ou le onzième spécialiste - il ne se rappelait plus très bien du nombre -, un chirurgien orthopédiste pratiquant dans une clinique de la petite ville d'Achim lui conseilla d'aller voir un neurologue. Dans son cabinet, celui-ci lui montra une radiographie réalisée au scanner, représentant la partie inférieure de la colonne vertébrale au niveau de la moelle épinière. Le visage impassible, le toubib pointa le doigt sur la radiographie et lui dit sèchement :

- Là. Le point noir. Après une hésitation, ce dernier le regarda profondément un long moment dans les yeux, comme si la réaction de son patient dépendait de ce qu'il allait dire, de ce qui allait suivre. Le visage du postier resta de marbre, guettant le moindre signe, un mot, un sourire, un rictus. Les deux hommes restèrent ainsi un moment silencieux. Debout l'un en face de l'autre. Et tout autour d'eux, la pièce; les murs blancs, la porte, les objets, le bureau, la chaise, cette planche anatomique de la moelle épinière et de la colonne vertébrale au mur, qu'il avait de suite remarqués en entrant dans la pièce, n'étaient plus là. Tous ces objets avaient disparus. Tout était réduit à néant. Aucune pensée ne lui venait. Une sensation de vide que la blancheur du papier peint corroborait l'avait envahi. Puis, il fallait bien qu'il parle. Le chirurgien sortit de son silence. Il expliqua posément d'une voix amicale, les traits du visage plus sereins- il prononça pour la première fois le mot lipome – que ÇA devait être extrait le plus vite possible. Deux jours plus tard, Hervé était convoqué à la clinique principale de Saint Jürgen pour se faire opérer.

L'hôpital

S'il ne se souvenait pas très bien de ce moment-là et que dans sa tête certains trous de mémoire avaient en partie gommé l'entrevue avec le médecin chef, c'était parce qu'il avait commencé par avoir peur. Et cette peur qui l'habitait alors, l'avait soudainement paralysé au moment où le docteur Prinz s'était avancé vers lui et lui avait expliqué dans les moindres détails le déroulement de l'anesthésie et de l'opération chirurgicale. La peur avait complètement inhibé les pensées qu'il avait alors. Elle s'était emparée entièrement de lui. La voix rassurante du docteur Prinz lui était devenue inaudible et il fut incapable de prononcer un seul mot. Aussi lorsqu'il sortit du cabinet médical au 6^{ème} étage du bâtiment, il se disait comme pour se rassurer, qu'il ne savait pas trop bien ce qu'il faisait là dans cet hôpital puisqu'il avait mené une vie saine, sans excès, qu'il faisait beaucoup de sport et avait une hygiène de vie qui – il le pensait alors - le préservait de toutes les maladies graves. Sportif, coureur de fond, s'entraînant un temps, tous les jours, il était convaincu que son corps, cette belle mécanique superbement rodée, ce moteur diesel qui fonctionnait si bien et qui réagissait toujours merveilleusement à ses commandements, ne pouvait pas le laisser tomber du jour au lendemain. Or quelle désillusion ! Quelle déception ! Il n'était plus inébranlable, plus irréductible. Il était devenu faible et vulnérable comme tout le monde. Son moral en avait alors pris un sérieux coup.

On l'avait poussé dans la salle d'opération sur un chariot roulant. Il s'est souvenu qu'il avait commencé à avoir très froid. Au-dessous du drap, allongé sur cette civière roulante, son corps nu tremblotait même. Tout autour de lui, trois ou quatre anesthésistes en blouse verte observaient un écran, lui fixaient des canaux dans les veines, pendant que l'un d'entre eux, une femme, lui tenait la main pour le rassurer. Puis un chirurgien est venu. Il n'avait pas de blouse verte. Hervé s'en souvient bien. Les autres lui cédaient le passage. Grand, élégant, d'un pas ferme il est allé vers l'un des malades qu'on venait juste de pousser dans la salle d'opération. Il s'est penché amicalement, lui a posé sa grande main messianique sur l'épaule, un peu comme Jésus l'avait fait bien avant lui avec un de ses apôtres et, solennellement a annoncé à mi-voix le regard compatissant :

- Mais ne vous faites pas de soucis, je m'occupe personnellement de vous.

Il devait s'agir vraisemblablement du médecin chef et le malade allongé devait être un *Privatpatient*, un assuré privé. Puis Hervé n'a plus pensé à rien. C'est comme si les substances narcotiques qu'on lui infiltrait, commençaient à produire leurs effets. Tout s'est passé ensuite très rapidement. Son corps, masse dure, devint tout à coup mou. Mou et très léger. Il se sentait comme dans de la ouate. Ensuite il a eu l'impression qu'il disparaissait sous une masse cotonneuse et puis ce fut le vide autour de lui.

Quand il s'est réveillé, une odeur désagréable de chloroforme l'a accompagné toute la journée et il a eu envie de vomir plusieurs fois de suite. Le deuxième jour il n'avait toujours pas d'appétit. Il était en nage, les draps collaient à sa peau mais il était dans l'incapacité de se tourner et de bouger à cause du cathéter et des canaux de drainage dans le dos. Il était en incontinence d'urine. Après s'être présenté aimablement, un assistant chirurgien a essayé de percer un trou au-dessus de la vessie, mais après avoir fait une croix avec un stylo feutre pour marquer l'endroit, il a hésité. Ses mains tremblaient. Confus, il s'est excusé puis a quitté la pièce précipitamment sans un mot. Après quelques minutes, une chirurgienne s'est approchée de son lit. Elle l'a tout d'abord rassuré avant de lui expliquer ce qu'elle voulait faire. Lorsqu'elle a pratiqué l'anesthésie locale, il a préféré tourner la tête. Ensuite elle a percé avec une grosse seringue et glissé un mince tuyau en caoutchouc sous la peau afin d'évacuer l'urine dans un sac en plastique qui était pendu au pied de son lit.

Dans la grande chambre, allongé dans son lit, il finit par ne plus y faire attention. Finalement, affaibli par la maladie, on était tous à la même enseigne, on s'y accommodait même. Mais sorti de la chambre, c'était une autre paire de manche. On allait tout de même pas exhiber sa poche en plastique ? Les autres patients, eux, par contre, à l'aise dans leurs chaussons, sortaient de leur salon pour se balader dans le couloir avec leur machin sous leur peignoir. À la rigueur, s'il le fallait, Hervé l'aurait fait. Mais dehors.... Dehors, on cachait ça comme un revolver, dans la poche de son manteau en allant se promener. Inconsciemment après quelques pas, on se demandait ce qui avait là et on fourrait la main dedans, et celle-ci effleurait la poche en plastique contenant la pisse chaude qui se déformait sous la pression. À l'idée que... L'idée que... Non tout ça c'était dégoûtant, répugnant. On préférait rentrer en rasant les murs. S'allonger. Allez, bonne nuit !

Les premières nuits, Hervé ne dormait pratiquement pas. Les douleurs persistantes le réveillaient chaque fois qu'il était en semi somnolence. À bout, lessivé, les nuits en pointillé

avaient fini par l'achever. En fin de soirée, le service de jours, éreinté par 10 heures de soins intensifs, quittait l'hôpital et leur blouse blanche pour un sommeil bien mérité, saluant au passage l'infirmière de nuit qui, reposée, pénétrait tout de blanc vêtue dans les chambres où l'attendaient les patients: ici pour une piqûre, là pour un pansement, encore pour un bon mot et un moment réconfortant. Bref pour une nuit blanche. Puis après une cigarette et un coup d'oeil sur le bulletin médical rédigé par l'infirmier chef du service, comme à l'entracte au cinéma, elle passa dans les rangs. Bonbons, esquimaux, chocolat. Rangés sur un grand plateau, elle proposait généreusement à ses clients de la nuit toutes sortes de médicaments : du somnifères au calmant en passant par des remontants et des tranquillisants pour les aider à passer la nuit. Le résultat n'étant probant, après deux nuits, le postier renonça à toutes ces drogues. Sans tout ça, il retrouva tout naturellement le sourire et le plaisir des nuits sommeilleuses, ainsi que les forces qui depuis le début de sa convalescence l'avaient abandonnées. Timidement, il faisait ses premiers pas autour de son lit. Ses jambes vacillantes et faibles ne pouvaient pas encore soutenir son corps, mais l'ancien athlète, commençait déjà à planifier les séances quotidiennes de rééducation. Trois à quatre fois autour du lit aller-retour. La rangée de quatre lits aller-retour. Puis les premiers pas dans le couloir sans aide et sans avoir à se retenir à la rampe. La gymnastique n'était pas laissée pour compte. Les muscles étirés jusqu'à la douleur s'étaient atrophiés. Le dos baissé, les jambes tendues, il peinait à toucher les genoux. Mais il brûlait les étapes. Comme un nouveau né se tenant pour la première fois sur ses jambes, il voulait aller toujours plus de l'avant, lacer ses chaussures, revêtir ses vêtements, marcher malgré la douleur. Marcher tout seul. Mais avant toute chose, Hervé voulait se débarrasser à tout prix de cette ridicule chemise de nuit blanche ainsi que des collants contre la thrombose. Dans cette tenue il se comparait aux bagnards dans leurs vêtements rayés. N'étaient ces douloureuses jambes maigres et faibles, il n'aurait pas hésité à élargir son champ de prospection jusqu'au centre ville. Sa joie fut immense lorsqu'il descendit prudemment pour la première fois les escaliers et qu'il sentit, comme une main caressante sur son visage, la tiédeur du soleil hivernal. Clopinant pendant les promenades autour du bâtiment, après quelques semaines il avait élargi son périmètre jusqu'aux bâtiments externes de l'hôpital. Progressivement sa démarche vacillante, hésitante, se rapprochait du pas de marche du facteur. Il retrouvait confiance en lui et savait qu'avec patience le jour où il ferait la distribution d'un pas déterminé et gaillard arriverait.

Il partageait pendant presque tout son séjour sa chambre avec six autres malades. Cette promiscuité ne le gênait pas trop puisque ces derniers dormaient la plupart du temps. Une chose toutefois le troublait, le malade qui était recroquevillé dans son lit, de l'autre côté de la rangée, près de la porte, ne montrait jamais son visage et restait toute la journée alité. Transféré depuis déjà un certain temps d'un hôpital à un autre, personne ne savait dans quel service le placer. Dans la chambre on s'était habitué à sa présence. Celui-ci ne leur avait jamais adressé la parole et c'est peut-être pour cette raison que ses voisins de chambre supposaient qu'il était muet. Le grand blond en face du lit de Hervé avait lui aussi été plusieurs fois transféré mais d'un service à un autre à l'intérieur de l'hôpital. Accidenté grave de la route il avait été placé au service des urgences, puis il était passé par tous les services suite à une fracture de la boîte crânienne, à des reins qui ne fonctionnaient plus normalement, une jambe brisée et un bras sectionné. Rien que ça. Le lit à sa gauche était resté plusieurs

jours vide jusqu'à ce qu'un vieillard corpulent vienne l'occuper. Il venait de se faire opérer d'une hernie discale. Pour changer les draps de son lit, les infirmières devaient s'y mettre à deux pour l'aider à se relever et à bout de peine, l'une d'entre elle ne pouvait se retenir de lui faire à chaque fois des remarques désobligeantes. Lors de ses promenades dans le couloir, Hervé avait fait la connaissance d'un jeune homme aux cheveux longs. Bernhard devait avoir une vingtaine d'années. Une sorte de kyste s'était formé au-dessus de son sourcil gauche et son œil sortait légèrement de son orbite. Grand, assez beau, la peau mate, la difformité d'une partie de son visage semblait être le résultat d'un maquillage. C'était comme si on venait de le grimer pour jouer le rôle d'un combattant dans un film.

- C'est une tumeur. J'espère être opéré cette semaine pour pouvoir passer Noël chez ma copine, lui dit-il. Régulièrement Hervé lui rendait visite dans sa chambre. La plupart du temps quand il rentrait dans la pièce, deux malades jouaient aux cartes, assis en tailleur sur un lit auprès de la fenêtre tandis que près de la porte d'entrée, une femme âgée priait à genoux devant le lit à barreaux d'un homme qui agonisait. Bernhard souffla à mi-voix à son ami, qu'il fallait toujours chercher l'infirmier chef pour lui dire que l'heure de la visite était terminée et qu'elle devait partir. Mais concentrée dans la prière, les yeux fermés elle ne voulait rien entendre. Sanglotant, priant la vierge Marie, elle suppliait aussi l'infirmier chef de lui pardonner pour son comportement mais elle était certaine que ses prières ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd. On lui viendrait en aide. À elle et à son pauvre mari. Dans la chambre on ne lui prêtait plus attention. Son attitude toutefois choquait le Français. Il aurait bien voulu lui dire qu'il était trop tard, que la maladie de son mari était incurable et que les choses prendraient leur cours. Il aurait bien voulu lui dire qu'on est tout seul devant la mort et qu'elle devait laisser son mari en paix avec *la sienne*.

Sibille s'efforçait de venir le voir régulièrement dans sa chambre d'hôpital. Elle lui apportait le journal local et lui fit part lors d'une visite, de ses préoccupations actuelles. Sa mère était tombée de vélo et s'était fracturée la clavicule.

- Il faut que je viens tous les deux jours pour cuisiner, alors tu sais...
- Il faut que je vienne...subjonctif
- Oui, oui, oui...Il faut que je vienne, lui répéta-t-elle énervée. Un patient allongé dans le lit d'en face venait de relever la tête et son voisin de droite interrompit la conversation avec sa femme venue le voir.
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Rien.
- Comment ça rien ?
- Non je te dis qu'il n'y a rien ou si...
- Quoi ?
- Ah ça fait beaucoup en une fois. Toi puis ma mère et puis je dois me présenter au directeur d'une école à Findorf.
- Je ne comprends pas, tu devrais te réjouir d'être convoquée pour un poste. T'en a pas un peu marre de donner des cours à la Volkshochschule tous les soirs ?
- Si bien sûr. Mais il va falloir que je me prépare. Et puis l'entretien avec le directeur ça se déroule quelquefois...
- Quoi, quelquefois ?

- Oui. Il y a plusieurs candidats alors tu comprends. Il fait un peu de chantage. Tu vois ce que je veux dire. Par exemple il te demande : " Ah vous pourriez faire ça et ça aussi n'est-ce pas ? " Moi tu me connais, je suis trop sincère et je ne sais pas mentir.
- Ouais, je vois. Enfin tu verras toujours. Allez viens approche-toi. Hervé souriant s'est relevé et quand son amie s'est penchée vers lui, il lui a pris le cou et l'a embrassé longuement, caressant avec ses doigts la nuque duveteuse.
- Bientôt quand je sortirai...Quand je sortirai, je te caresserai des heures cet endroit si doux. C'est chaud, c'est bon, c'est toi.

Un jour, à son grand étonnement, il reçut la visite d'un assistant social de la poste qui lui apporta des oranges et un bouquet de fleurs. Ému, il resta muet au bord des larmes. C'était trop pour lui. Cet homme qu'il ne connaissait pas et qui ne le connaissait pas, s'était dérangé pour lui souhaiter un bon rétablissement. Cet homme était venu exprès pour s'enquérir de son état de santé. Cet homme lui souriait amicalement en lui posant des questions. Son père, lui, ne s'était jamais demandé, lorsque son fils 13 ans alors, traînait dans la ville et sur les stades de football, comment il allait et pourquoi il ne faisait plus rien à l'école. À la maison on ne parlait pour ainsi dire jamais. Lui aurait-il posé des questions que son fils n'aurait rien compris. Hervé avait honte pour lui de ne pouvoir faire cesser cette émotion si forte qui le prenait, le saisissait, l'ébranlait tout entier. Il aurait bien voulu que le visiteur parte, qu'il s'en aille sur le champ, qu'il le laissât tout seul car une immense tristesse vint secouer tout son corps et il ne voulut pas l'importuner plus longtemps avec ses larmes.

Au fil des jours, les douleurs disparaissaient. Hervé se réjouissait de pouvoir se déplacer. Cependant il se rendait compte, même si le médecin lors de la visite le rassurait, qu'il (lui semblait-il) lui cachait la vérité. Il savait qu'il ne pourrait jamais plus courir et marcher normalement comme autrefois. En outre, il n'y avait pas que ses jambes qui le préoccupaient : sa vessie ne se vidait pas complètement.

- Il faut patienter, les nerfs ont besoin d'énormément de temps avant d'assurer pleinement leurs fonctions, lui répétait le docteur Klein, chef du service de neurologie. Alors, puisqu'il le fallait, il prendrait son mal en patience.

Une jeune infirmière brune qui faisait partie du service de nuit lui demanda un jour en lisant son nom sur la fiche suspendue aux barreaux de son lit s'il était français.

- Oui, lui répondit-il. Souriante elle lui expliqua dans sa langue comment elle était arrivée en Allemagne et au cours de la conversation elle lui confirma ce que le médecin chef pensait de son état de santé.

- Il ne sait pas exactement. À l'heure actuelle il ne peut rien dire. Cette réponse le préoccupa beaucoup. Il ne savait pas ce qui l'attendait. Comment il vivrait. S'il pourrait travailler normalement. À l'heure actuelle, il ne pouvait rien dire, avait-il répété en secouant la tête.

- Ah, il ne pouvait rien dire...Il ne voulait rien dire. Voilà tout ! C'est vrai que lorsque l'on se penche trop à la fenêtre, qu'on livre son diagnostic trop tôt, on risque de tomber de haut, reconnaissait le postier. Pourtant, Tout cela était insatisfaisant. Il s'accommodait mal de ce verdict médical. Sur le coup, partagé tour à tour entre un sentiment de colère et d'impuissance, Hervé oublia de demander à l'infirmière des nouvelles de Bernhard qu'il n'avait plus vu depuis quelques jours. Pour en savoir plus, le lendemain il entra dans sa

chambre. Et, stupéfaction, son lit est occupé par une autre personne. Comment cela se fait-il qu'il soit parti sans me dire au revoir? Se demanda étonné le postier. Dans un premier temps, l'infirmière ne voulu rien lui dire mais lorsqu'il insista, avec un air détaché, les yeux fixés sur le mur d'en face, la voix monocorde elle lui dit qu'il était mort peu de temps après l'opération.

Près du lac de Constance, loin de tout

Après un mois et demi passé à l'hôpital, le temps de vivre son mal, de laver son linge, de s'habituer au papier peint; de l'orange en demi-teinte, de passer de l'allure du grand fond à la lisière de l'ennui, aux brusques accélérations et agitations autour de lui, il retrouve dans la sérénité des jours tranquilles son amie. Mais ces retrouvailles sont de courte durée puisque de nouveau il doit faire sa valise. C'est sur les bords du lac de Constance, dans un établissement spécialisé en neurologie qu'il passera l'hiver. La durée de la réhabilitation prévue jusqu'au début mars pourrait se prolonger en cas de complications lui confie le médecin-chef au cours d'un entretien.

Quand il pose ses valises dans sa chambre, la période du Mardi gras bat son plein dans la ville. La fenêtre de sa chambre donne sur une grande plaine verdoyante et tous les matins il ne cesse d'admirer ces forêts qui s'étendent à perte de vue et recouvrent le paysage vallonné et hivernal. De l'autre côté de la clinique, on distingue par la baie vitrée de la cantine le grand lac de Constance, au pied d'une chaîne de montagnes qui s'y mire et s'étire jusqu'aux frontières de l'Autriche et de la Suisse.

- C'est merveilleux ! Je n'ai jamais pensé que cette harmonie de couleurs, d'éléments naturels si différents, que le ciel, la mer et la montagne puissent s'offrir grandeur nature à ma vue sous la forme d'un paysage saisissant, presque irréel, comme sur les almanachs de la poste, écrit-il à Sibille. À quelques kilomètres de la Forêt Noire et de la frontière française, il a l'impression d'être si loin de tout. De Brême, de l'Allemagne même, dans une région méditerranéenne où la douceur du climat, la présence de cette mer fermée et de ces pics de montagnes qui s'élancent à l'assaut des nuages dans un bleu d'azur, éclaire une petite lueur de bonheur dans son coeur. Pour un instant, il oublie qu'il est là en réhabilitation entouré de malades, de handicapés, d'infirmes dans une atmosphère triste et sévère.

Pendant deux jours la clinique est envahie par des sorcières, des lutins, des farfadets et des diabolins accoutrés bizarrement. Ils surgissent d'on ne sait où avec leurs masques terrifiants et grotesques, leur torche et leur balai, leurs sabots, dans leurs costumes bigarrés et à clochettes. Le personnel et les habitants de la clinique sont déguisés et masqués, le visage peint, portent des coiffures extravagantes, courent bruyamment dans les escaliers et à tous les étages de l'établissement, font irruption dans les chambres en poussant de grands cris. C'est la première fois que le postier fête le carnaval. Bien qu'il déteste les maquillages et les déguisements, cette fois-ci il consent, (il ne veut pas faire bande à part) que l'on grime son visage avec différentes couleurs. Tout ce monde doit s'amuser, âme en peine ou pas, humeur massacrant ou état de santé défaillant. Au détour d'un bâtiment, Le postier rencontre sur sa route une jeune femme habillée en arlequin. Clouée à son fauteuil roulant par la sclérose en plaque elle lui sourie en lançant des Olaaf...Olaaf. Un peu plus loin déboulant entre deux

arbres, son voisin de table le vieil épileptique déguisé en clown, grimace de la bouche et des yeux. Soufflant à tue-tête dans une trompette en plastique, c'est tout à coup un gamin effronté qui s'amuse à lui casser les pieds en lui lançant de confettis. Tout cela semble au pensionnaire, à la fois loufoque et paradoxal. Loufoque parce que livrés à eux-mêmes les patients surgissent diablement de chaque recoin, derrière un bâtiment, une porte, un buisson à tous moments en poussant des cris bizarres. Paradoxal aussi, tant cet établissement ordinairement paisible, plutôt triste, abritant des malades, est transformé à la période du Mardi gras en un plateau théâtral où des dizaines de figurants mêlent l'exubérance à la joie, le rire au délire.

Pendant les exercices de rééducation, le postier fait la connaissance de Helmuth, un jeune homme gravement accidenté de la route. Ce dernier vient de terminer son service militaire. Sélectionné dans l'équipe junior nationale de volley-ball, il a une carrière sportive devant lui. Une route verglacée, peut-être la malchance, certainement l'insouciance et l'abus d'alcool ont fait basculer le tout dans le talus d'une départementale. Les deux passagers de la voiture qu'il conduisait sont morts sur le coup, lui, sans trop bien réaliser comment et pourquoi, a survécu.

Si son visage grimaçant, sa bouche de travers, des petites cicatrices au cou et à la joue, attestent sans trop le souligner, la gravité de ses blessures. Devenu apraxique et paralytique, il doit faire d'énormes efforts pour communiquer avec son entourage. Quand il ouvre la bouche, on comprend à peine ce qu'il veut dire. Avec le postier, Helmuth se donne beaucoup de mal pour répéter les phrases, prononcer plus lentement en observant une petite pause entre chaque syllabe. Mais le plus souvent, les résultats sont décevants. On ne va tout de même pas pour autant baisser les bras et renoncer, se dit le postier. Un crayon et un bloc-notes, voilà la solution. Helmuth parvient en griffonnant difficilement quelques bribes de mots sur son bloc-notes à exprimer ses sentiments. Parfois cependant ni le déchiffrement de ces mots gribouillés sur une page de cahier, ni la répétition de sons articulés plusieurs fois de suite, ne laissent deviner ce que l'autre a voulu dire. D'abord perplexes, les deux hommes s'observent en silence. Leurs yeux à la fois étonnés, souriants, tendres, brillants comme des guirlandes de Noël lisent réciproquement les sentiments sur le visage de son voisin.

La thérapie de la journée terminée, Helmuth supportant mal sa solitude reste très peu de temps dans sa chambre. Après les repas du soir, il descend au sous-sol regarder la télévision dans une pièce réservée les après-midi aux activités culturelles. Dans l'obscurité il peine à déplacer sa grande silhouette dégingandée. Une fois, moqueur, le postier lui lance:

- Tu sais à qui tu me fais penser ? À King Kong. Mais pas celui qui est sur les écrans de cinéma. Non, un King Kong plus terrifiant, doté à la fois d'une intelligence humaine et de pulsions animales imprévisibles. Aussitôt Helmuth se met alors à imiter King Kong en poussant de grands cris affreux.

Un soir, une malade qui sortait de la salle de télévision, au même moment où il claudiquait d'une marche à l'autre dans l'obscurité, poussa un cri de stupeur en le voyant s'approcher. Alertée, une infirmière se précipita au sous-sol et stupéfaite, trouva la vieille femme inanimée, allongée à côté de sa chaise roulante. Depuis cet incident, Hervé promet à l'infirmière de nuit qu'il accompagnerait son ami lors de ses randonnées nocturnes dans les différents bâtiments de la clinique.

Au début du printemps, le postier est en mesure, selon les médecins traitant, de reprendre son service à la distribution postale de la *Deutsche Bundespost*. Certes, il a toujours des difficultés à marcher normalement et il remarque que l'extraction de la tumeur a provoqué un dysfonctionnement de l'urètre auquel s'ajoute des problèmes de selles, mais il n'a pas le choix. Par la force des choses, il faut prendre ses anomalies urinaires en patience. La transmission des signaux nerveux sur les sphincters est une affaire de plusieurs mois et il faut même attendre plus d'une année avant que tout rentre dans l'ordre, lui avait dit de concert le chirurgien et l'urologue. Alors il leur fait confiance, et ce sentiment l'aide à croire en sa guérison.

Il quitte la clinique sans se retourner, sans un mot, sans un adieu. Le matin de son départ, il marche le long du lac, observe les mouettes qui survolent le ponton avant de se poser. C'est un petit pincement au coeur qu'il ressent lorsque la tête contre la vitre du train, il voit le paysage printanier défilé, le sourire amputé de son ami le grand Helmuth, il entend le frappement répété de ses poings sur la porte de sa chambre suivit du silence lourd qu'il emporte avec lui.

4) Retapé, requinqué, il repart en tournée

Vers 5h30 du matin, après plus de trois mois d'absence et une très grande appréhension, Hervé foule de nouveau la salle des facteurs au premier étage du *Postamt 1*. Comme s'il devait reprendre son travail après deux semaines de congés, il se pointe devant le bureau des conducteurs de travaux pour signaler sa présence. Mais à sa grande surprise, avant d'ouvrir la bouche, de tendre la main et de sourire une voix qu'il reconnaît s'élève derrière lui:

- Bonjour Monsieur Nédélec, Comment allez-vous ? Venez, suivez-moi. Le receveur Ilgner souriait en lui serrant la main. Hervé se doutait après plusieurs mois de convalescence et de rééducation que la présence de son supérieur avait un lien direct avec son retour au service de la distribution mais cela ne lui avait jamais effleuré l'esprit qu'il viendrait personnellement s'enquérir de son état de santé. Touché par ce geste, il saluait au passage plusieurs collègues qui, surpris de le revoir, lui faisaient signe de repasser dans la matinée. Puis les deux hommes arrivèrent près de la rangée des casiers de tri numérotés de 170 à 180. Puis tout à coup le receveur Ilgner s'arrêta devant un facteur et le salua. Une main sur son épaule une autre tendue vers lui :

- Monsieur Thilo Kramer part à la retraite dans trois semaines. Vous allez l'accompagner pendant tout ce temps sur sa tournée. Puis c'est vous qui en deviendrez le titulaire. Ça vous va ? Bon courage ! dit-il en se tournant vers lui et en continuant à sourire. Surpris et ravi, Hervé bouche bée voulut le remercier mais celui-ci venait juste de lui tourner le dos et d'un pas débonnaire, s'en allait.

Thilo Kramer devait avoir près de soixante-cinq ans. Il était assez grand, traînait légèrement la jambe, avait le crâne chauve et n'était pas très bavard. Pour en savoir plus sur sa tournée ou sur ses clients, il fallait toujours lui poser des questions et lui demander des explications. Tout lui semblait évident. Cela coulait de source. Depuis plus de vingt-trois ans il faisait la tournée 172. Celle-ci comprenait toutes les rues et ruelles autour de la *Brotfabrik*, la boulangerie industrielle de pain et du *Fundamt* le bureau des objets trouvés. Six fois par semaine, on le

rencontrait au *Krummen Arm*, au bras tordu, à la *Taubenstrasse*, la rue des pigeons ou à la *Seilerstrasse*, tirer son chariot rempli de lettres en boitant. Il traversait le marché aux chèvres pour se diriger vers le bureau de poste à la *Brunnenstrasse*, rue de la fontaine, afin de récupérer son dépôt et terminer le reste de sa tournée. Jamais il ne faisait un détour pour savoir si un nouveau commerçant avait ouvert boutique sur le marché ou s'arrêtait boire un café au comptoir *Eduscho* pour discuter avec Dietmar, l'électricien du coin. Non. Presque toujours à la même heure, il faisait sa tournée sans trop s'occuper de ce qui se passait autour de lui et, si un de ses clients oubliait de l'interpeller à son passage pour le sortir de sa rêverie, il marchait, montait les escaliers, ouvrait les portes, glissait ses lettres en tirant sur sa cigarette, machinalement, indifféremment. On pouvait lire dans ses yeux: bureau fermé, prière de s'adresser à côté. Hervé, qui l'accompagnait, se disait choqué que tout cela manquait de vie, de chaleur, de présence.

- Lorsque je vais prendre le relais, il va falloir que ça change et ce n'est certainement pas les clients de la tournée 172 qui vont me contredire, se disait-il.

Ah que ça fait du bien de retrouver une vie normale ! On ne va plus organiser ta journée, tu ne vas plus d'une pièce à une autre, d'un toubib à une kinésithérapeute, de ta chambre à la cantine comme une balle de tennis. Tu n'est plus un patient qui fait bravement du matin au soir ce qu'on lui demande de faire; respecter les horaires et le règlement de la clinique, prendre tes médicaments, suivre les thérapies, manger, dormir, se réveiller avec et en même temps que les autres. Parler du temps, de ses douleurs, de l'hiver pas très rigoureux, du printemps qui arrive, de ses bobos qui le fatiguent. En vérité, il en avait assez d'être un assisté. À présent, il voulait décider lui-même. Faire ce qu'il avait envie de faire. Être le seul maître à bord. Ah quel soulagement ! Dès le matin, tu peux arriver plus tôt et terminer en avance. Tu peux lire le journal pendant que les autres trient si ça te chante. Tu pars en tournée quand tu l'entends. Prends ton café où bon te semble. Pour résumer les choses, tu fais un peu comme tu veux. Il est vrai que, un peu chien comme tous les êtres humains, tu étais un peu loup d'aller un peu partout. Ah enfin, les beaux jours revenaient !

La propagande nazie

Au milieu des années 80 le *Bundespostministerium*, le ministère des postes et des télécommunications face à la demande de plus en plus pressante de certaines entreprises privées de solliciter le service postal pour l'acheminement et la distribution d'envois publicitaires aux usagers, accorda son feu vert pour la distribution de ces prospectus jusqu'à 250 grammes. Le ministère justifia cette nouvelle orientation du service public pour faire face au développement croissant des nouveaux moyens techniques de communication et dans la perspective de garantir la sauvegarde des emplois à la distribution postale. En 1988 le parti politique le DVU (deutsche Volkunion) proche du courant néo-nazi utilisa cette voie-là pour diffuser leur programme politique et présenter leurs candidats à l'élection législative au parlement de la ville de Brême. Malgré les protestations des partis démocratiques et notamment des verts, des mouvements contre le racisme et de l'église protestante, la poste allemande retranchée derrière sa *sacro-sainte* mission de service public refusa de déplacer le

débat sur le domaine politique et précisa dans un communiqué de presse qu' « elle n'était pas responsable du contenu de ses envois ».

Afin de s'opposer à la distribution de cette propagande raciste, Hervé avait demandé au bureau du personnel de lui donner une semaine de congé. Celui-ci refusa. Le personnel présent était insuffisant pour suppléer au nombre élevé de malades. Que faire alors ? Refuser de distribuer ces prospectus et risquer d'être l'objet de mesures disciplinaires voire d'un licenciement ? Saboter la distribution de ces prospectus ? Titulaire de la tournée 172, une tournée dans le quartier de l'Ostertor où habitent beaucoup d'étudiants et d'étrangers, notamment des turcs et où le parti des verts a obtenu plus de 25% des voix aux dernières élections législatives, le postier se retrouva tout à coup au pied du mur. Heureusement il reçut le soutien du syndicat qui lui assura son soutien. Pour se protéger de cette *braune Pest, intoxication brune* - c'était la couleur des uniformes des SA – les mouvements pacifistes avaient distribué gratuitement des autocollants aux habitants de Brême afin de boycotter la distribution de ces *envois à caractère racistes*. Sur un grand nombre de boîtes aux lettres on pouvait lire : « Non à la propagande raciste du DVU ». L'opération fut un succès.

Beaucoup de ces envois distribués revenaient à l'expéditeur avec la mention : "Nous ne voulons pas de cette merde nazie". A contrecœur mais surtout pour éviter des réclamations de clients récalcitrants proches des idées néo-nazies, Hervé déposa cet envoi dans leurs boîtes aux lettres. La stupeur des Brêmois fut grande le lendemain des élections d'apprendre que deux représentants de ce mouvement néo-nazi avaient été élus au parlement de la ville. Pour apaiser la rumeur et éviter de tomber sous le coup d'une interdiction de propager des idées racistes diffamatoires et mensongères, le DVU abandonna la diffusion de leur programme sous la forme de prospectus distribués par les facteurs. Une fois de plus Hervé soulagé pouvait s'estimer heureux de s'en être sorti sans trop de dommage de cette panade.

5) Il faut de tout pour faire un monde (de postiers)

Remplaçant, Hervé n'avait pas beaucoup de temps pour faire la connaissance de ses collègues de groupe et encore moins pour discuter et plaisanter avec eux. Placé sur une tournée nouvelle, il devait consacrer beaucoup plus de temps pour la préparation au tri et pour le piquage. Devenu titulaire, il avait désormais tout le loisir de lire le journal local, d'aller à la cantine, de faire sa pause, mais aussi de connaître enfin mieux ceux qui partageaient le même travail que lui et surtout ceux dont le nom faisait depuis longtemps le tour du bureau et étaient sur toutes les lèvres. Par hasard, ou à l'occasion d'une rencontre, il allait alors découvrir un monde nouveau, des énergumènes étranges, des personnalités bizarres aux habitudes particulières et malades. Son attention s'allait porté tout particulièrement sur un facteur qu'il rencontrait à chaque fois qu'il allait aux W-C : Uwe Borchner.

Uwe Borchert, le facteur soliloque

Au travail comme à la ville, Uwe portait toujours l'uniforme de facteur, bien que dans les années 80 l'obligation du port de l'uniforme était interprétée et appliquée par le chef de service avec un certain laxisme. En fait, tout le monde en faisait un peu à sa guise. Certes, Monsieur Ilgner ou son adjoint Monsieur Baring faisaient, lors de leur visite le matin une remarque là-dessus, mais une remarque gentille et sans commentaire pour rappeler à ceux qui abusaient de ce laisser-faire et du libéralisme en vogue à cette époque-là qu'il y avait tout de même un règlement et qu'il fallait le respecter. Uwe, la chemise boutonnée jusqu'en haut, le pantalon gris de la poste souvent trop large, chaussé de grandes bottes noires toute l'année, toujours postal et *korrekt*, ne voyait pas pourquoi il s'habillerait en tenue de ville vu qu'il était habillé gratuitement de la tête aux pieds, hiver comme été, par son employeur. Aurait-il mis le nez dans ses armoires, qu'il n'aurait guère trouvé tenue plus élégante. Ainsi vêtu, certains usagers se demandaient si leur facteur distribuait sept jours de la semaine le courrier vu qu'on l'apercevait le dimanche matin en train de flâner sur sa tournée. Le teint blafard, le visage émincé avec une petite barbichette noire mal taillée, il ressemblait au poète breton Tristan Corbière.

Si Uwe était consciencieux dans son travail, minutieux comme un horloger affairé dans son atelier à l'assemblage de minuscules pièces de montre, son extrême lenteur trahissait toutefois un certain déséquilibre mental. Lorsque sa main déposait précautionneusement une lettre dans une case, au même moment d'autres plus fines, habiles et énergiques en avaient empilé cinq ou six. Il n'y avait pas le feu ni de couvre-feu, pourquoi donc se hâter ? Imperturbablement, à la manière d'un détective sur la piste d'un trésor caché, Uwe examinait l'adresse dans ses détails, soupesait l'enveloppe dans la paume de sa main, soupçonnait l'empreinte d'un tampon à date sur le timbre, détaillait l'écriture et le nom de l'expéditeur. Quelquefois, hésitant, incertain, il recommençait l'opération plusieurs fois de suite.

Une fois dehors, devant la station de tramway, on ne s'étonnait plus de le voir brusquement rebrousser chemin. Sa peur transformée la nuit en phobie ne le laissait jamais au repos. Dans ses cauchemars il cherchait imperturbablement dans tous les recoins, case par case, derrière la poussière entassée, la lettre qu'il avait peut-être malencontreusement oubliée dans son casier. Soucieux du bien-être de la *communauté des facteurs*, le receveur, de l'avis du conseiller médical, afin d'éviter une contagion persistante, avait décidé de le mettre à l'écart. Il travaillait en équipe et participait aux travaux collectifs, comme le tri des petits paquets par exemple, mais son casier de tri se trouvait désormais près de la fenêtre. Nonobstant ce déplacement, on pouvait observer dans un coin de la salle sa chevelure noire qui dépassait derrière son casier et qui se déplaçait avec frénésie comme un personnage d'un théâtre de marionnettes. Depuis ses débuts à la poste, il distribuait le courrier toujours sur la même tournée. Comment aurait-il pu en être différemment ? Voilà déjà plus de 25 ans que les habitants du quartier de *Peterswerder* avaient fini de s'étonner de voir leur drôle de facteur foutrement vêtu qui soliloquait pendant la distribution. Tout le monde le connaissait et il connaissait tous les clients de son quartier. Hanté par la peur de glisser par inadvertance une lettre à réexpédier dans une boîte aux lettres, il emmenait en tournée tous les ordres de réexpédition, bien qu'il les connût par cœur. Sa méticulosité malade et excessive, prenait parfois des tournures imprévisibles. Aussi était-il légitime de se questionner et de se

demander, comment il faisait lorsqu'il était sur sa tournée pour ne pas perdre un jour la tête. A l'allure à laquelle il travaillait, personne ne s'étonnait qu'il fut le dernier à quitter le bureau et lorsqu'au retour de sa tournée vers 16 heures environ, il passait devant le concierge du bureau de poste, celui-ci s'empressait alors de ramasser ses affaires et de rentrer chez lui.

Pour en avoir le coeur net sur ce retardataire qui bloquait tous les services, l'inspecteur Baring avisa un conducteur de travaux à se rendre sur les lieux et à l'accompagner sur sa tournée. Quelle idée! Le lendemain les deux hommes en vinrent presque aux mains:

- Alors Clémens...?

- Ah, ne m'en parlez pas!

- Comment ça?

- Un véritable cauchemar!

- Expliquez vous Clémens.

- Ah, ne m'en parlez pas!

- Si parlez, je vous l'ordonne.

La main sur le front comme pour signifier qu'il n'en revenait pas, la tête des mauvais jours, le conducteur de travaux poussa un long soupir avant de commencer à raconter. Uwe avait interprété à la lettre le règlement qui stipulait qu'un facteur *ne doit jamais quitter des yeux ses sacoches*. Aussi à chaque fois que le chemin était libre, une fois la porte ouverte, Uwe traînait derrière lui son chariot, dans les jardins, dans les couloirs, dans l'ascenseur, aux étages, sous un hangar, à l'ombre d'un garage.

- Mais ce n'est pas tout.

- Comment ça, expliquez vous!

- À un moment donné, il s'est aperçu qu'il avait oublié une lettre pour un couple à l'autre bout de la rue.

- Et alors?

- Et alors? Alors il a fallu remonter toute la rue !

- Et alors?

- Et alors il a fallu se farcir 1,3 km.

- Alors là je vous comprends Clémens, allez vous reposer.

Si les collègues de travail ne prêtaient plus attention à *Uwe, l'hurluberlu postal*, Hervé qui, un jour, devait remplacer un de ses collègues de groupe tombé malade, eu vraiment l'impression de côtoyer un cinglé. On l'entendait marmonner seul dans son coin. En observation derrière son casier, le Français lorgnait Uwe qui, une lettre dans les deux mains, était en pleine discussion. Un matin il s'approcha et sans éveiller son attention il crut comprendre quelques bribes de ce bredouillement mystérieux :

- Ah ma petite lettre... Arrive à bon port... Madame Drewes t'attend... Je prends bien soin de toi... Crois moi... Je fais tout mon possible ». Toute la matinée, devant son casier de tri, Uwe divaguait éperdument dans la plus grande indifférence. Ses collègues toléraient sa présence et ses excentricités, Le receveur s'en accommodait tant qu'il faisait son travail et les clients dans la mesure où ils recevaient leur courrier, l'avaient bon gré mal gré accepté, même s'ils se demandaient parfois pourquoi leur facteur venait et revenait pour la 3^{ème} fois consécutive glisser des lettres dans leur boîte.

Un jour, Uwe avait pensé en s'arrêtant devant la blanchisserie au coin de la *Braunschweigerstrasse* et de la *Göttingerstrasse*, que par mauvais temps, au lieu de glisser le courrier dans la porte du couloir, il pourrait faire une pause pour s'abriter et se protéger de la pluie. Après avoir ouvert la porte du magasin et déposé une lettre et deux imprimés sur le comptoir, étonné que personne ne vienne à sa rencontre, il s'approcha près d'un rideau noir barrant l'entrée de l'arrière-boutique. Curieux, il se faufila derrière. Il n'en revenait pas. Bouche bée il s'immobilisa devant deux grandes machines à repasser. Lui qui d'habitude prenait tout son temps dans tout ce qu'il faisait, soudainement frappé par la foudre, il fit brusquement demi-tour et se précipita dehors en toute hâte. Du chariot il saisit les lettres qui flottaient dans des eaux bleues et grises et, sous le regard médusé de la blanchisseuse qui venait juste de prendre place derrière son comptoir, il fit irruption dans l'arrière boutique. Sans un mot, conscient de faire son devoir de facteur, il se saisit d'un fer à repasser et comme si de rien n'était, il commença à repasser consciencieusement une par une les lettres qui, à même le sol, sur une grande table ou sur le rebord des fenêtres s'impatientaient de rejoindre leur destinataire.

A la mort de sa mère, Uwe n'avait que 16 ans. Elle lui légua une véritable fortune. Un grand commerce de textile et un atelier au centre ville de Hambourg. Son tuteur s'occupa un moment de la gestion et de l'administration de ses biens puis avec son accord, il vendit le tout à bon prix. Du jour au lendemain Uwe le facteur devint millionnaire. Avec cette fortune, il fit construire une villa derrière la digue près des bords de la Wümme, là où les hommes politiques, les professionnels de football et autres célébrités et bourgeois richissimes Brêmois possèdent une grande villa. Privé de ces contrées inconnues aux formes voluptueuses et inaccessibles à ses désirs sexuels quasi inextinguibles, son imbécillité et sa laideur le condamnaient au plaisir solitaire, ainsi qu'aux revues et films pornographiques. Le facteur *Didi*, son meilleur pote, lui avait proposé un jour, *histoire d'éveiller tes ardeurs masculines*, comme il disait, d'aller faire une virée à Hambourg, du côté de *Sankt Pauli*. Il mordit à l'hameçon et en sa compagnie lui montra tous les secrets du *rotes Milieu*. Le lendemain matin tout le bureau savait que Uwe avait laissé 2000 *deutsche Mark* en se laissant attoucher et caresser d'une putain à une autre et d'un bordel à l'autre.

Wolle le *facteur-docteur*, toujours aux petits soins avec ses clients, avait un jour à son insu déposé sur sa table de travail une revue pornographique. Après avoir avalé deux saucisses, Uwe resta un instant interdit et muet. La gorge serrée, il feuilleta rapidement les pages illustrées, puis après s'être attardé un court instant sur une photo représentant une blonde le pubis rasé, tatouée et allongée sur un long sofa en cuir noir, il enfouit le magazine dans son tiroir sans avoir au préalable balayé du regard la salle des préposés. De mémoire de facteur, on n'avait jamais vu Uwe aussi nerveux. Une main grattant dans le fond de sa poche, il ne cessait d'ouvrir et de refermer son tiroir. Depuis cet évènement, le concierge ravi disposa de tous ses après-midi de libre.

Le facteur Otto, au service de la poste, du client et de Dieu

Sur son vieux vélo de la marque Bauer, sa serviette de cuir marron fixée par un tendeur sur le porte bagage arrière, les cheveux blonds dépeignés, la chemisette pour la plupart du temps déboutonnée, presque toujours mal rasé, des yeux de renard toujours aux aguets, Otto avec son short beige qu'il portait les trois quarts de l'année et qui dévoilait des jambes fines mais solides, ne passait jamais inaperçu. Lorsque Hervé a fait sa connaissance pour la première fois c'était dans l'ascenseur. Nez à nez avec un jeune facteur, qui, adossé contre l'enseigne *interdit de fumer*, indifférent et provocateur, piaffait, Otto, rouge de colère, était hors de lui.

- Il est formellement interdit de fumer, s'exclamait Otto en dardant ses yeux sur le fautif comme une arme à feu. L'autre, impassible, le regardait sans rien dire et continuait à le narguer.

- C'est très mauvais pour la santé, reprit Otto en élevant la tonalité de sa voix. La colère lui montait au visage et on pressentait à sa mimique que son exaspération décuplait de minute en minute.

- Comment peux-tu savoir si c'est mauvais pour la santé si tu n'as jamais fumé mon pote ? répliquait l'autre en souriant. Otto furieux, sortit alors de l'ascenseur en se bouchant le nez et en grognant quelques mots inaudibles puis, d'un pas nerveux poursuivit son chemin et descendit à toutes jambes les escaliers deux par deux.

Agent de manutention, il n'avait pas un travail de tout repos. Loin s'en faut. Cependant entre le départ et l'arrivée du courrier, il avait, comme la plupart de ses collègues du service interne plusieurs pauses au cours desquelles il aurait pu aller en ville faire quelques emplettes ou se détendre dans la salle de repos. Mais Otto préférait travailler. Il bossait même dur. Comme deux. Inlassablement à la quête d'une occupation, il trouvait toujours quelque chose à faire; ranger les sacs postaux les uns sur les autres en prenant soin de séparer les sacs verts de la poste aérienne des autres, vider le casier des boîtes postales ou aider les chauffeurs à décharger leur camion, Otto ne cessait pendant tout son service de virevolter, de s'ébrouer, de s'agiter, d'aller et venir dans tous les sens, à tous les étages, dans tout le bureau de poste. C'était un véritable *Nervenbündel*, un paquet de nerfs qui avait sans cesse la bougeotte et maintenait toute la semaine, surtout pendant le service de nuit, les trois étages du bureau de poste en éveil. Au début quand on ne le connaissait pas, on était surpris par les comportements bizarres de cet agité. On se sentait aussi un peu menacé par un tel énergumène. Ce *Bekloppter*, ce toqué comme ses collègues du service interne l'appelaient, était connu dans tous les services postaux de la ville. Mais l'habitude aidant, on ne fit plus attention à lui. Lorsqu'un bruit de pas résonnait dans les escaliers, lorsqu'une silhouette courait dans les couloirs, un sac postal sur le dos, tout le monde savait que c'était Otto. Il se faisait naturellement exploiter par ses collègues qui profitaient de son ardeur au travail pour aller jouer aux cartes en buvant quelques canettes de bière dans la salle de repos. Otto accomplissait imperturbablement le travail sans ronchonner. Il lui arrivait même d'être de bonne humeur et de siffloter.

Les chauffeurs, quand ils apprenaient que Otto était de service, restaient dans leur cabine lire leur *Bild-Zeitung*. Otto guettait par la fenêtre leur arrivée. Dans la minute à suivre il

descendrait décharger le courrier. Lorsqu'il s'accordait quelques minutes de repos, ce qui était rare, il était assis tout seul dans son coin et feuilletait un journal ou récitait la bible. Personne ne s'intéressait vraiment à lui. Tout ce qu'on savait et qu'on répandait abondamment, le tout alimenté de blagues et d'histoires loufoques dans tout le service, c'est qu'il vivait dans une communauté catholique. C'était pour ainsi dire sa famille. Il lui versait d'ailleurs tout son salaire. Otto ne dérangeait à vrai dire personne et personne n'était surpris de le voir distribuer à la manière d'un délégué syndical à la fin de son service, le bulletin hebdomadaire de sa communauté. Au service du personnel des postes, ils étaient bien conscients des problèmes qu'il poserait s'il devait être un jour muter au service de la distribution. Non seulement ses comportements et ses excès pouvaient détériorer l'image de la poste, mais l'enthousiasme fanatique et excessif de celui qui apportait la bonne parole *du lieber Gott*, du bon dieu, aurait fait sans aucun doute sauter le standard du service des réclamations. Lorsque la poste fut privatisée on avait essayé tant bien que mal de l'occuper et de le maintenir à l'écart du service de la distribution mais le nouveau Directeur en place, peu soucieux du plan social négocié quelques années auparavant avec le syndicat, procéda à un profond et radical changement sans s'occuper véritablement des problèmes personnels de chacun. Rentabilité, flexibilité, profit, qualité, performances. Telle était désormais la nouvelle devise. Les fonctionnaires âgés bénéficièrent d'une préretraite avec des avantages non négligeables, on faciliterait le départ des „brebis galeuses“ contestataires et de ceux qui avaient des problèmes de santé ou de motivation. Tous ces *faule Säcke*, fainéants laisseraient la place à du personnel plus jeune, plus flexible, plus motivé, congédiable à merci et embauché à bas salaire. Dans cet optique „*Der Fall Otto*“, le cas Otto, devenait pour le service du personnel assez délicat et épineux. Si son dynamisme au travail et son dévouement sans limite au service interne était irréprochable et collait bien avec la nouvelle philosophie de la maison (*tout le monde fait tout partout.*) Malheureusement l'automatisation et la rationalisation du travail au bureau de poste avait au fil des années rendu son intense activité presque obsolète. Ce besogneux ne servait plus à rien. Il devenait inutile. Cependant, il était trop jeune pour qu'on s'en débarrasse. Aussi, les responsables du service de la distribution postale, malgré leurs doutes, acceptèrent de le prendre à la condition de le muter sur une tournée relativement facile - aucune rue commerçante sans entreprises ni bureaux ni cabinet de consultation de docteur ou d'avocat, bref dans un endroit où il n'aurait pas de contacts directs avec le public - dans un quartier ouvrier de la ville par exemple.

Au cours des premiers mois, ses supérieurs furent entièrement satisfaits de son travail et ne doutèrent plus alors de ses capacités à exercer l'emploi de préposé. Certes, il garda certaines de ses habitudes bizarres comme par exemple de porter au début de l'hiver et alors que la température avoisinait les 2 à 3 degrés, un pantalon court et une veste d'été ou encore de monter les marches avec ses lourdes chaussures de randonnée au pas de course comme un possédé et de s'arrêter pile là devant vous, à quelques centimètres de votre nez ! Comme un soldat à l'appel, il était tout en bloc ! Bien sûr quand on ne le connaissait pas on se demandait, *ob er noch alle Tassen im Schranke habe*, s'il ne travaillait pas du chapeau, mais l'habitude aidant, on s'y faisait car en fait Otto n'était pas méchant. Et puis d'ailleurs il n'était pas le seul à être un peu bizarre au service de la distribution. Le problème avec Otto c'est quand on devenait trop communicatif avec lui, lorsqu'on lui laissait la parole, qu'on ne

prenait pas trop garde au gaillard, il ne vous lâchait alors plus d'une semelle. Il parlait, il parlait encore, il parlait sans arrêt. D'une voix si raisonnable, il argumentait si bien que vous le laissiez pénétrer dans votre cerveau où il s'introduisait pour ne plus le quitter. Rébarbatif et teigneux, il citait des minutes durant, par coeur, des passages de l'évangile en commençant toujours ses phrases par *Der liebe Gott hat gesagt...*, « Le bon Dieu a dit que... ». Mais son comportement ne mettait pas en péril l'avenir de la maison. Aucune réclamation alarmante à son sujet n'avait été notée. Seules des plaintes de clients qui ne trouvaient rien de mieux que de déranger le service des réclamations pour quelques peccadilles douteuses ou tout simplement pour protester contre les nouvelles réformes envisagées dans les services postaux telles que la suppression de boîtes aux lettres dans les endroits peu fréquentés par le public. Les collègues de son groupe l'avaient d'ailleurs plus ou moins accepté et il ne les dérangeait pas pendant le tri du courrier du matin. Bref Otto, fonctionnaire exemplaire, se tenait à carreaux.

Presque une année s'était écoulée et jusqu'à cette fameuse journée du 12 novembre Otto était un facteur modèle comme tous les autres facteurs en Allemagne; poli, aimable, courageux, serviable, consciencieux et ponctuel en d'autres termes *korrekt*. Ce jour-là après avoir sonné plusieurs fois à la porte d'une maisonnette pour remettre en personne une lettre recommandée, il fut étonné, devant cette porte close, de voir, alors qu'il s'apprêtait à partir, que la lumière était allumée au second étage. Une silhouette s'agitait derrière une fenêtre teintée. À la poste tout le monde connaissait le dévouement d'Otto, son âpreté et son dévouement à accomplir à la lettre son devoir de facteur. Cela lui faisait trop de peine. C'était pour lui inconcevable que la personne en question, aille avec son avis de passage chercher cette lettre à la poste. Vous n'y pensez pas ! Il était au service du public ! Il fallait donc à tout prix distribuer cette lettre ! Éviter que le client, qui est roi, ne l'oublions pas, ne soit obligé de se déplacer. En s'agrippant à la gouttière, le balcon était accessible et de là, il pouvait frapper au carreau. Svelte et sportif Otto n'eut aucune difficulté majeure à atteindre la fenêtre et à signaler sa présence en frappant au carreau. Il n'eut pas le temps de tendre la main pour remettre la précieuse lettre recommandée ni même d'ouvrir la bouche. La vieille femme qui venait d'ouvrir la fenêtre de sa salle de bain, dans son peignoir rose, devant ce visage mal rasé, ces cheveux ébouriffés et ces yeux qui comme deux phares vous fixaient intensément, tomba tout à coup à la renverse et s'évanouit. Malgré la bonne volonté du facteur pour la ranimer et l'arrivée rapide du service des Samu, la vieille femme dut être hospitalisée pendant plusieurs jours. Elle avait eu un coup au coeur. Une syncope quoi. Cet évènement fut accueilli par la nouvelle direction des postes comme un drame. Il fallait revoir « le cas Otto » et surtout rassurer la presse. « Il s'agissait d'un cas exceptionnel, rarissime, jamais vu encore dans nos services », s'exclama Karl Hampelmann, porte-parole de la poste. Il tenta tant bien que mal à la radio, sur la chaîne de télévision régionale, dans le journal local, de rectifier le tir et de minimiser l'affaire mais il fallait cependant agir vite et sanctionner le coupable. Pour les facteurs ce fut l'occasion une fois de plus d'enrichir la carte de visite, pourtant déjà bien fournie d'anecdotes épiques, du facteur Otto. Pour lui, le jugement fut irrévocable. On le muta du jour au lendemain à l'aéroport au service de l'acheminement de nuit.

Le facteur Rudi en proie aux premiers signes irréversibles de la sénilité

Lorsque la cantine fut fermée et que son personnel (pour la plupart des agents des postes) furent reclassés, mutés ou encore mis bon an mal an en préretraite, le 4ème étage du bâtiment des postes de la *Domsheide* à Brême demeura complètement déserté. Plus personne désormais n'y mit les pieds. L'ascenseur, mal informé grimpait conformément aux règles de sécurité prudemment jusqu'à cet étage mais les portes coulissantes s'ouvraient sur un mur de béton. C'était un peu comme avant l'ouverture du mur de Berlin. Dans l'ancienne RDA, le métro de Berlin Ouest traversait la partie Est de la ville. Il ralentissait alors sa course, au grand étonnement des touristes, puis presque à l'arrêt il progressait lentement dans ce *no man's land* frontalier pour reprendre enfin à vitesse normale sa route et s'arrêter à la prochaine station à l'ouest de la ville. Une entreprise privée de restauration avait bien tenté, après la privatisation, de reprendre le relais, mais la suppression des bons restaurants aux agents de la poste et la baisse de la qualité des repas avaient très vite précipité cette entreprise dans la faillite. Désormais, c'était l'ère des distributeurs automatiques. Pour 50 et 80 *Pfennig*, il y avait le choix entre une soupe tiède à la tomate ou un minestrone au goût chimique et douteux. Il y avait certes Hermann et ses saucisses mais tout le monde n'aimait pas les saucisses. L'hiver venu, par moins 12 degrés, les pieds et les doigts frigorifiés, la saveur d'une bonne soupe, le réconfort d'un repas chaud étaient toujours les bienvenus. Ah! qu'il était loin le temps où les facteurs rentraient en vélo à la maison, le ventre repus et de bonne humeur après avoir dégusté à la cantine un *Hühnerfrikassee* un ragoût de poulet ou un *Kohlroulade*, des roulés de chou vert. Rares étaient les journées où les facteurs arrivaient de la distribution au-delà d'une heure de l'après-midi. Il fallait vraiment lambiner sur sa tournée et s'attarder chez *Eduscho* (échoppe où on vend le café et où on peut consommer une tasse de café) ou chez un client pour rater les repas de la cantine. Pour la modique somme de deux marks cinquante, sans distinction de rang et de différence hiérarchique : conducteurs de travaux, contrôleurs, inspecteurs, agent du guichet ou simple facteur se retrouvaient souvent à la même table. A la cantine, le visiteur pouvait constater avec étonnement et admiration qu'ils formaient une famille, ces agents de la poste. Ils se serraient les coudes !... Tous logés à la même enseigne, en uniforme ou non.

- *Wir sitzen alle in einem Boot*, nous sommes tous embarqués dans la même galère et tous pour un, un pour tous ! aimait souligner Rudolph son collègue de la tournée 78.

- Les petits chefs et les *hohe Tiere*, les grandes légumes, ils mangeaient comme nous, la même chose, et ils s'asseyaient à notre table. Ils nous tutoyaient, se renseignaient sur notre vie privée. Copain, copain quoi. Ce n'est pas comme aujourd'hui. Ils avaient du temps et ils se donnaient de la peine pour nous comprendre. Humains qu'ils étaient aussi, se disait le Français d'une voix teintée de nostalgie.

- Vous avez des problèmes ? Vous vous entendez bien avec vos collègues ? Comment vont vos enfants ? Racontez-moi ! Le receveur Ilgner n'oubliait jamais de nous le demander amicalement. On avait d'ailleurs l'impression qu'il s'ennuyait dans son bureau car on le voyait s'attarder la plupart du temps dans la salle des facteurs.

Le dimanche, le chef de service participait aux randonnées à vélo avec ses facteurs, histoire de resserrer les liens entre eux mais aussi de bien leur montrer qu'il était un des leurs. Après

avoir pédalé plusieurs heures, ils se retrouvaient alors dans un restaurant près de la rivière la *Wümm*. A table, aux blagues et autres histoires à dormir debout et à rire aux éclats, entrecoupées de plusieurs bières blondes, le tutoiement et les boutades en *plattdeutsche* devenaient de rigueur.

Dans la mémoire du postier, ces lieux où l'on se retrouvait ensemble devant une assiette en compagnie de Lolo, de Bannier, de Boivin, de Lothar et toute la bande de copains, n'avaient jamais vraiment disparus. C'était la salle enfumée de la rue *des Renaudes*, aux murs recouverts d'une peinture boursouflée qui craquelait par endroit et où s'attablaient à tour de rôle des groupes de joyeux postiers devant un steak saignant et dégoûtant, un osso buco trop gras, des filets de soles qui s'émiettaient sous la dent de la fourchette. C'était bien sûr, la cantine de Paris-Brune vide et endormie, qu'il retrouvait avec Boisnet en revenant de l'INS de Vincennes. C'était aussi le réfectoire, sous les toits du centre de tri avec son odeur de soupe au chou. C'était enfin cette grande pièce éclairée au 4^{ème} étage, où il se retrouvait parfois pour le petit déjeuner, mais surtout de retour de distribution, pour le repas de midi assis à côté de Rudolph. On poursuivait alors les conversations entamées le matin même – Hervé remplaça plusieurs semaines, son voisin de table. Rudolph mécontent, suite à un remaniement ou à une modification sur sa tournée interpellait vigoureusement, geste et mimique à l'appui, le supérieur qui dînait paisiblement en face de lui :

- Cela ne se passera pas ainsi, ne compter pas sur moi pour collaborer à ce projet, protestait-il véhémentement. Celui-là, ma foi, il n'a pas froid aux yeux, pensait le Français, qui ne pouvait solidairement retenir une moue approbatrice. Mais ne nous trompons pas. Rudolph n'était pas si plein de lui-même qu'on aurait pu le croire. Son expérience, ses années à la poste, son âge, lui assuraient une certaine notoriété dont il n'hésitait pas à faire valoir et parfois à en abuser. Ainsi, il ne manquait jamais de mettre son grain de sel dans la balance car autrefois être ancien ça pesait dans la balance, ça comptait dans l'esprit des gens !... L'ancienneté ça vous donnait du grade et du culot avec ça !... Et du respect en plus !... Bien que Rudi (diminutif de Rudolph) en fait, il s'en foutait bien du respect et des privilèges.

À la retraite depuis six années, Hervé qui l'avait perdu de vue, le rencontra un jour, assis sur un banc, près du lac du *Werdersee*. Comment oublier ce moment en cette année 2000. L'été avait paresse jusqu'à la mi-septembre et sur les balcons, dans la rue, autour du lac, allongé sur une chaise longue, les fesses sur un deux-roues, le tronc oscillant sur des jambes musclées et chaussées d'un roller, petit bolide de quatre roues, ou flânant tout simplement, ça affichait des mines reposées, satisfaites et dévoilait pour une nette minorité des jambes poilues et tatouées, quelques-uns des dos lisses et bronzés, d'aucuns des épaules musclées et des poitrines affranchies. Distract par tous ces jeunes gens si légèrement vêtus, le Français ne l'avait pas reconnu. Avec ses soixante-cinq ans, Rudi était encore très alerte bien que celui-ci lui avait avoué en souriant que tout lui semblait désormais plus lent qu'auparavant. Cycliste passionné, son coup de pédale rivalisait avec ceux des meilleurs cyclotouristes de 20 ans ses cadets. Au bureau tout le monde savait, Le vélo et Rudi c'était une véritable histoire d'amour.

- Je parcours presque tous les jours dès le mois d'avril, au moins 60 kilomètres mais tu sais, c'est plus comme avant. Avant, je frôlais les 11 000 kilomètres en moyenne dans l'année ! Non tu vois Je remarque que je suis plus lent, un peu mou même, répliquait Rudi, un léger sourire sur les lèvres accompagnant un haussement des épaules. " Et puis mine de rien on

vieillit. Les jambes n'veulent plus. Figures-toi que l'autre jour j'étais en train d'huiler ma chaîne de vélo tout en discutant avec un ancien client de ma tournée. Il voulait savoir ce que je devenais. Après avoir conversé de la pluie et du beau temps et alors qu'il descendait vers le *Buntentorsteinweg*, je m'aperçus à ma grande stupeur, que je venais de vider la petite burette d'huile que j'avais à la main.

Rudi lui racontait sa mésaventure avec tellement de ferveur et en élevant progressivement le ton de sa voix, qu'il ne remarquait pas qu'il postillonnait et que son visage virait petit à petit au rouge pourpre. Puis, comme toujours dans ces cas-là, il se mettait à rire un bon coup de son étourderie mais aussi de lui-même. Amateur de photo, il avait presque toujours sa caméra avec lui notamment lorsqu'il faisait ses randonnées pédestres à l'étranger.

- Eh bien ! dit-il. Tu te rends compte comment là-haut dans ma tête ça n'va pas trop bien. J'ai photographié pour la première fois sans pellicule. C'est en voulant enlever la pellicule que je me suis rendu compte que j'avais oublié d'en mettre dans mon appareil. Il pouffait de rire en observant en contrebas une jeune fille qui se baignait avec son chien. Levant les yeux, il suivit du regard, sur le chemin de l'autre côté, trois chiens qui promenaient leur vieux.

- À son âge, on avance petitement dans la vie. On se répète. On tourne en rond. On se prend trop pour celui qu'on n'est pas. Rudi, il prenait aussi ce pas là. Toutefois, il y avait en lui un côté enfantin et joueur qu'il n'avait pas abandonné et il riait souvent de ses conneries. Se disait Hervé en lui souriant.

Il était assis là, la casquette sur la tête, regardant évasivement les promeneurs et les cyclistes déambuler et foncer devant lui. Un jogger en nage dans un t-shirt qui lui tombait sur les genoux, le visage rougi et grimaçant un baladeur à la main semblait à la peine. Après un moment d'hésitation Rudi s'adressa à Hervé :

- Alors, tu arriverais encore à le suivre ?

Hervé lui répondit que ce coureur il le connaissait de vue du temps où il faisait le tour du *Werdersee*. C'était avant son pépin. Il le suivait même. C'était un train de course qui lui convenait.

- Je pense qu'il court aux alentours de 4'45 minutes au kilomètre. Ce qui n'est pas lent. Mais aujourd'hui je n'arriverai plus à le suivre. Mon pied est foutu, il est dans le sac, ajouta Hervé en haussant les épaules comme pour s'excuser.

La course à pied c'était leur sujet de conversation à eux deux. C'était cette même passion qui les avait unis et qui les liait encore. Des signes d'arthrose aux genoux ainsi qu'une certaine lassitude avaient contraint Rudi à raccrocher les pointes. Le club de la poste venait de créer une section d'athlétisme. Pour les jeunes du quartier, cela tombait à point. C'était au début des années 80. Sur son casier de tri, une photo le représentait, les bras levés au ciel, à l'arrivée de l'heure, épreuve sur piste. Combien ? avait demandé le jeune postier. 18,230 kilomètres avait répondu l'ancien avec un brin de fierté sur le visage. 18,860 avait rétorqué Hervé en portant l'index sur sa poitrine. Hein ! fit l'autre avec des grands yeux, comme s'il venait de recevoir un coup à l'estomac. Mais il se redressa et s'empessa de savoir où et quand celui-ci avait réalisé cette performance qui, à son grand étonnement l'aurait laissée plus de 600 mètres dans son dos. Vérification faite, Rudi lui présenta sa main et comme un conte de fée, ils devinrent jusqu'à ce jour, amis. Ipso facto, à chaque rencontre, à chaque conversation, à tour de bras ou

un peu moins, on allait évoquer ou bégayer pour la énième fois, le passé athlétique: les exploits sportifs, performances et anecdotes surtout, survolant les contre-performances et les déceptions, gommant les abandons, les blessures. Un jour, Rudi lui proposa de passer voir au club et lui demanda s'il ne voulait pas le remplacer à son poste d'entraîneur car il se sentait trop vieux, un peu désabusé aussi. Il avait d'autres préoccupations qui ne lui permettaient pas de s'occuper de ses jeunes comme il le voulait. Rudi gardait les yeux fixés sur la surface du lac et on devinait que certaines pensées lui venaient à l'esprit. À un moment donné, il se tourna vers le Français :

- Ouais... C'est comme si c'était aujourd'hui. Ouais je m'en souviens. C'était l'année des J-O de Tokyo. Avec Kunz on partait après le travail dans la petite Volkswagen d'un copain, à cinq serrés comme des sardines. Le plus souvent les compétitions avaient lieu à Oldenburg ou à Verden, pour nous *ein Katzensprung*, à deux pas d'ici, mais on allait aussi plus loin pour les *deutsche*, les championnats d'Allemagne. Aujourd'hui les jeunes hésitent avant de s'aligner dans une course. Ils ont peur d'être insuffisamment préparés ou bien ils ont l'anniversaire d'un tel, une fête d'une telle, un film à voir à tout prix. Quant à l'entraînement, n'en parlons pas, ils viennent quand ils veulent ! Tout juste s'il ne faut pas les remercier d'être venus ! Ça, des athlètes, Pfff ! s'exclamait Rudi en colère.

Hervé hésita plusieurs mois avant d'accepter de prendre la relève. Cela faisait si longtemps qu'il avait quitté le milieu sportif. Il se souvenait de son départ précipité de Paris, de ses démarches velléitaires, de toutes ses entreprises irréfléchies et demeurées à l'état d'ébauche. Mais il ne voulait pas être le boxeur qui sous les coups de son adversaire se relève pour s'écrouler de nouveau. Non, peu à peu il avait compris la leçon. Certes, l'estime qu'il avait de lui-même en avait pris un coup, mais tout ça l'avait amené à une longue réflexion.

- Je peux faire profiter les jeunes de mes expériences. Pourquoi ne pas relever le défi ? Bâtir quelque chose de longue durée ? S'occuper des jeunes du club ? Il en parla à Sibille qui l'encouragea. Trois jours plus tard, il donna son accord. Son endurance était bonne et malgré toutes ces années d'inactivité, il avait gardé une silhouette de coureur de fond. " Bon c'est vrai, il y a ce pied à ménager et cette vessie rebelle. Ben, il ne manque plus que ça; que je pleure sur moi. Pas question, se dit-il. Je les accompagnerai à vélo et puis il y a aussi les footings lents. Les footings lents, cela sera pour moi le moyen de garder la forme et le contact avec les jeunes, Conclu-t-il. Un jour, en discutant lors d'un léger footing avec un jeune, il apprit que Rudi avait exigé d'eux qu'ils signassent un papier dans lequel ils acceptaient de s'entraîner au moins 3 fois par semaine et seraient ponctuels au stade. Les jeunes refusèrent et Rudi dut constater amèrement que ses méthodes pédagogiques n'étaient plus en vogue.

Son père mort, à 16 ans on le mit en apprentissage dans les mines de la Ruhr. Hébergé dans un foyer, un copain de travail lui fit découvrir les bienfaits de la gymnastique. Petit, fort des bras et des épaules, musclé naturellement, il ajouta aux exercices au sol qui révélaient déjà ses dons et ses dispositions pour ce sport, les exercices aux agrès. Il y a une semaine de cela, c'est avec une certaine fierté qu'il lui raconta que la balance indiquait le matin 63,6 kilos.

- Tiens regarde, lui dit-il en lui montrant le tachymètre de son vélo. 60,500 kilomètres, très précisément. Dans un petit carnet, il avait tout noté ; le jour, l'heure, le nombre de kilomètres, la vitesse, les étapes. Grâce à son activité pédestre, il gardait la forme et une silhouette de

marathonien. Mes genoux sont foutus et je ne peux plus courir, Ah heureusement qu'il y a le vélo ! ajouta-t-il amusé en lorgnant sa bécane. Ses copains de randonnée: Rüdiger, Wilhelm, Rainer, tous férus de la pédale, en Andalousie, en Provence, sur les bords de la Weser, sur les pistes cyclables de la Basse-Saxe ou ailleurs ne comptaient plus les péripéties qui jalonnaient leurs sorties avec Rudi.

Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, que l'orage s'abatte, le postier ne dérogeait jamais à ses principes; accomplir coûte que coûte l'étape du jour, n'était la tombée de la nuit, n'étaient ses fesses qui ne supportaient plus la selle, n'étaient encore ses cuisses qui durcissaient comme du béton, n'étaient enfin les coups de soleil qui lui brûlaient la peau. Le pied souple, les mains en haut du guidon et puis serrer les dents tout en restant *en dedans*. Rudi pédalait toujours *rond*. Sur son carnet de bord, il n'y avait que des chiffres ronds. En fin de course, les yeux braqués sur son tachymètre, pour éviter le chiffre décimal après la virgule, il quittait tout à coup la route, prenait un petit chemin, tournait autour d'un pâté de maisons, faisait demi-tour puis la conscience tranquille rejoignait satisfait ses coéquipiers qui l'attendaient les pieds sous la table devant une bière bien méritée.

Lorsqu'il était en service, la distribution postale était pour lui, un excellent moyen de tester ses qualités d'endurance. Aux alentours de 8h10 Il était toujours parmi les premiers préposés qui quittaient le bureau de poste. A grandes enjambées il empruntait alors le pont du *Wilhelm-Kaisen-Brücke*. Il prenait le côté gauche du pont, en direction de l'hôpital de la Croix Rouge, tandis que son voisin de travail Jürgen, un gars grand, plutôt costaud, prenait le côté droit et se dirigeait vers la *Rückertstraße*. Entre les deux il existait depuis de longues années une rivalité amicale et incessante. Rudi, blagueur et fanfaron ne cessait de provoquer son collègue à la moindre occasion. Ce dernier au comportement hiératique, très à cheval sur le règlement qu'il connaissait sur le bout des doigts, ne manquait jamais de remettre son aîné à sa place ou de le réprimander pour ses fanfaronnades. La mauvaise foi de l'un et l'autre faisait perdurer le conflit dont personne ne connaissait vraiment l'origine, mais le principal était préservé; on n'avait pas perdu la face et on avait raison. Toutefois, ces joutes verbales et infantiles laissaient parfois des blessures intérieures. Et il n'était pas rare qu'ils ne se parlent pas plusieurs jours d'affilés.

Une fois dehors, Rudi, Lorsqu'il apercevait Jürgen qui augmentait l'allure et tentait d'atteindre l'autre côté du pont avant lui, augmentait la cadence, levait les genoux et poussait énergiquement son chariot. La plupart du temps Jürgen n'insistait pas et baissait le pied avant d'atteindre l'autre rive. Cela n'empêchait pas Rudi de poursuivre son chemin, sourire aux lèvres, jusqu'au *Westerdeich* là où il commençait sa tournée. Sur les bords de la Weser lorsque le vent soufflait vers la ville, l'étrange mélange de fragrances qui s'échappait des hautes cheminées de la brasserie *Haake Beck*, de la chocolaterie *Hachez* et de l'usine de fabrication de café *Jakobs*, surprenait un peu le promeneur venu jouir du paysage maritime et bucolique sur la promenade le long des quais.

Ces odeurs familières, nichées dans son passé, comme tous ces souvenirs qui s'effilochent sans ordre au fil des événements, durant ces 30 années, Rudi les reconnaissait lorsque, de maison en maison il passait pour déposer les lettres sur sa tournée. Comme la plupart de ses

collègues, Rudi avait aussi son petit commerce à côté; il approvisionnait ses collègues en tablettes et autres confiseries de la chocolaterie Hachez.

À Noël il était beaucoup sollicité et de retour de sa tournée, le chariot de la poste rempli de praline, chocolat blanc, au goût amer, fourré à la menthe et aux noisettes il y avait une queue de collègues de la distribution mais aussi du tri et des bureaux qui l'attendait avec impatience pour lui passer la commande du lendemain. Malgré ces différentes activités, Rudolph ne négligeait jamais, pendant la distribution postale, l'entretien de sa condition physique. Chronomètre en main, au pas de course, il faisait l'ascension du 10ème étage d'un bâtiment sur sa tournée et redescendait plusieurs fois d'affilée. Les habitants de la tour s'arrêtaient pour le laisser passer mais n'osaient pas trop lui demander pourquoi il cavalcait dans l'escalier.

Il vivait seul et ne s'intéressait guère à la cuisine. Aussi lorsque la cantine de la poste ferma, il dut se consacrer un temps à l'art culinaire. Il racontait fièrement à Hervé qu'en général il faisait un plat unique pour toute la semaine. Après le premier repas il congelait le tout. Lorsqu'il avait fait une folie, qu'il avait acheté quelque chose d'onéreux, lui, plutôt assez pingre, afin d'apaiser sa mauvaise conscience, mangeait les jours à venir du *Pellkartoffeln mit Quark*, des pommes de terre avec du fromage blanc aux herbes.

En hiver, il sortait rarement son *Pinarello*. Pour accompagner le groupe de cyclotouristes de l'ADFC. Il préférait enfourcher son *Kogamyata*, un vélo mieux adapté aux randonnées. Il était certes membre du club mais il n'allait que très rarement avec eux. Une fois se souvenait-il :

- On a fait presque 200 kilomètres dans la journée et sans pause. Tu te rends compte ? Ils ont un petit vélo dans la tête ces gars-là ! Sans s'arrêter ! Tout simplement pour dire qu'ils ont fait 200 bornes dans la journée ! soupira-t-il. Les réunions, les discussions, pour faire connaître le club, tout ça, ça ne l'intéressait pas beaucoup. Lui, il rêvait surtout de refaire de nouveau des tours à vélo. A travers la Provence en France, dans la Galicie espagnole, le long du Rhin. Mais soulignait-il : "peinard et en flânant car je fatigue plus vite qu'autrefois".

Au cours d'une conversation Hervé lui raconta qu'il avait l'impression que sa vessie ne fonctionnait pas bien. Aussitôt avisé, Rudi avait sa petite idée là-dessus:

- C'est normal avec l'âge. La prostate gonfle et presse sur la vessie, c'est pour cela qu'il faut boire beaucoup afin que la vessie continue à fonctionner normalement. Moi j'ai aussi ce genre de problème. Quand je suis en voiture, j'éprouve souvent une envie terrible de pisser. Avant je m'arrêtais sur le bord de la route mais maintenant, j'ai trouvé une meilleure solution.

- Ah bon ! Laquelle ? demanda Hervé intéressé.

- Je vide un litre de lait cartonné et je pisse dedans. Dans ma fourgonnette je fais ainsi plus de 500 kilomètres sans perdre trop de temps. Afin d'éviter d'avoir à nettoyer mes chiottes, j'ai pensé faire la même chose dans mon appartement. Chez moi, c'est toujours nickel ! Il se mit aussitôt à rire.

- Si tu m'invites la prochaine fois, préviens-moi s'il faut que j'apporte mon carton de lait pasteurisé.

Annemarie, la factrice au grand coeur

On l'appelait grand-mère, mémé, la vieille, la vétérante. Amusé, Annemarie souriait comme un soleil. Ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, Annemarie s'en battait l'oeil. Elle n'était plus toute jeune, c'est vrai. Elle était même l'ancienne au bureau. Mais en réalité ce n'est pas cela qui la chiffonnait :

- La retraite c'est seulement dans 6 ans. Pourtant EUX, ils en ont bénéficiée bien avant d'avoir atteint l'âge. Certains n'avaient même pas 50 ans. Si c'est pas malheureux ! Eux, c'étaient les fonctionnaires qui avaient, au moment de la privatisation, bénéficié de conditions intéressantes pour partir en pension. La poste voulait *faire le ménage* et se débarrasser de tous ces postiers qui entravaient par leur statut et leurs avantages la nouvelle orientation de la *deutsche post world net*, à savoir flexibilité, rentabilité à bon marché, produits concurrentiels, etc... En très peu d'années, plus des deux tiers du personnel de la distribution postale est parti. Annemarie qui travaillait auparavant comme *Arbeiterin*, auxiliaire au tri du matin, avait dû, en raison de l'automatisation au tri postal, accepter d'être mutée à la distribution. « Je n'aime pas rester à la maison, alors j'ai accepté, dans la mesure où on me proposait d'être titulaire d'une tournée, affirmait-elle. Petit bout de femme très active et de tempérament énergique, elle n'aurait jamais pu supporter d'avoir son bonhomme sous les yeux du matin au soir. "L'amour au bout des années ça a des limites". Horst, avait fait toute sa carrière à la poste, une arthrite au genou, la même année où la poste passait du public au privé, avait fait de lui un jeune retraité de 47 ans. Donc à ce moment-là, la question se posait: que faire de tout ce temps libre? Un moment Il avait pensé faire le gardien de nuit chez *Dodenhof*, histoire de s'occuper un peu et puis tout bien réfléchi:

- Nous avons payé la maison et nous avons hérité de la ferme des grands- parents, en plus notre fille ne vit plus depuis deux ans à la maison alors pourquoi travailler ? Et de nuit en plus ! "

- Il faut dire que Horst, il a plutôt un poil dans la main, s'empressait d'ajouter Erwin son voisin et ancien collègue de travail. Ce dernier, encore en service à la poste connaissait bien la famille Schrader. « Enfant unique, Horst n'a jamais rien fait à la maison. Avec Annemarie, c'est la même chose, Ah elle a le bon dos ! Bien sûr, je ne fais pas non plus le repassage à la maison, mais je sais au moins comment fonctionne l'aspirateur. C'est incroyable ! Rien ne l'intéresse. Même le jardin... C'est un voisin qui s'en occupe. Tout le reste: les formalités administratives, les impôts, les courses, etc., c'est toujours la corvée d'Annemarie... Elle en a plein le dos. Lui, à part son foot, il n'y a pas grand chose qui l'intéresse. Quoi que là aussi sa passion pour le ballon rond s'est essoufflée aussi. Supporter du club Werder Bremen pendant des années, il n'a plus renouvelé son abonnement car rouspétait-il déçu:

- Ils jouent de plus en plus mal et puis il n'y a que des étrangers dans l'équipe". Cette situation n'affectait pas trop Annemarie. Elle, qui se faisait au début du soucis pour son mari, s'était fait une raison. Elle faisait bouillir la marmite, s'occupait du ménage, prenait les décisions; qu'il aille au diable, elle disposerait comme elle le voudrait de ses après-midi. Par chance, dans la personne de Sabine Meyer, sa collègue de travail, elle avait trouvé quelqu'un qui avait les mêmes intérêts qu'elle et les mêmes envies; aller faire des courses à l'hypermarché *Dodenhof*, un immense centre commercial en pleine verdure, un village dans le village, tout près de chez elle.

Annemarie ne cessait de le répéter, depuis quelques années, on trouvait tout chez *Dodenhof* :
 - On n'a pas besoin d'aller ailleurs. Et puis en plus c'est bon marché, s'empressait-elle d'ajouter. Annemarie et Sabine s'arrêtaient à chaque rayon, ne manquaient pas de livrer leur commentaire et, ébahies devant les têtes de gondole, vantaient les nouveaux produits en vente. Une fois par semaine, elles se donnaient rendez-vous au supermarché. Pendant le tri du matin, elles épluchaient dans le journal local les réclames et les soldes, s'étonnaient du prix élevés des poireaux, comparaient les prix des sous-vêtements, s'enthousiasmaient de la nouvelle collection des manteaux et des chaussures d'été puis se donnaient rendez-vous dans l'après midi. Le hasard faisant dans ce cas-là bien les choses - elles avaient le même jour de libre -, les deux postières se retrouvaient pour y déjeuner puis comme des petites filles curieuses, se pâmaient devant chaque nouveauté.

Une santé de cheval, Annemarie aimait bien travailler à la poste où elle s'y sentait bien. Dans son petit coin, juste à côté de la fenêtre, elle avait l'impression de ne jamais avoir quitté sa maison :

- C'est comme dans ma cuisine, s'amusait-elle à signaler. Elle avait aligné des vases avec des plantes et des fleurs qu'elle apportait de son jardin. La cafetière et le service à thé avaient trouvé sa place auprès d'un pilier et puis derrière, elle avait rangé chiffon, serviette, et tous les produits de nettoyage. Devant sa table de travail elle avait posé un petit tapis car disait elle très justement : "En hiver on traîne un tas de saletés sous les chaussures". Non, c'était vraiment bien et *gemütlich*, confortable. Ce climat agréable de travail se vérifiait lors des anniversaires. Mais aujourd'hui l'ambiance n'est plus à la fête. Aujourd'hui, Annemarie préfère passer sa commande chez Hermann. "Qu'est ce que vous voulez ! On n'a plus le temps aujourd'hui. On en a jusque-là ! et par dessus le marché, de plus en plus de travail !". Elle élève alors la main, qu'elle garde tendue au dessus de la tête en faisant une de ces têtes.

Mais ce qui la mettait aussi de plus en plus en colère, c'était cette permanente *Umstellung*, réorganisation du service. " Il ne se passe pas une année sans « qu'**ILS** » viennent tout chambouler". Non seulement les tournées s'allongent mais **ILS** changent les meubles de place. C'est incroyable ! on se retrouve tout d'un coup avec un nouveau voisin qu'on ne connaît même pas. Vous vous rendez compte ! Quelquefois il faut même qu'on déménage et qu'on aille complètement ailleurs. Non vraiment, on en à marre de tout ça ! ». Répétait elle exaspérée.

Cette année Annemarie avait fait une exception à la règle. Pour la première fois en 25 ans ! Elle n'ira pas passer ses vacances à Cuxhaven dans cette station balnéaire de la mer du nord.

- On veut refaire la nouvelle toiture de la maison et puis comme Horst ne veut de toute façon plus partir, j'ai décidé pour une fois de rester là, disait-elle. Aussi, au lieu de prendre trois semaines de congé en été, elle n'en prendra que deux. Le reste, elle l'étalera sur toute l'année. Même si elle ne voulait pas l'accepter dans sa tête, Annemarie remarquait que les temps changeaient et que tout n'était plus comme avant. Cette pensée lui était venue le lundi matin lorsqu'il avait fallu qu'elle prenne le train toute seule. Erwin son voisin, Erwin son collègue de la poste, Erwin son seul compagnon de voyage, dans le train 12345 de 5h03 en partance pour *Bremen Hauptbahnhof*, la gare principale de Brême n'était pas là ! Alors, elle, d'un

naturel *positif*, presque toujours de bonne humeur, qui ne râlait jamais, avait goût à la vie, toujours un cœur pour les autres, Annemarie le bout en train, la tête contre la vitre du compartiment, dans ce train vide qui traversait la nuit, envahie soudainement de nostalgie, venait de se rendre compte que le temps où toute la clique des postiers réunis, serrés les uns contre les autres, braillant et riant comme des adolescents sur le chemin de l'école, dans le train en partance pour la poste, en route pour le *Freimarkt*, la fête foraine, en promenade pour un *Kohl und Pinkel*, (spécialité du nord de l'Allemagne) ou un *Glühwein auf dem Weihnachtenmarkt*, un vin chaud au marché de Noël, était à jamais révolu.

Richard Ditz, le facteur contestataire

Bien que cela faisait de nombreuses années qu'il ne travaillait plus à la poste, Richard Ditz n'avait pas perdu le contact avec ses anciens collègues. Malgré ses problèmes de santé, il téléphonait à droite et à gauche pour savoir ce qu'étaient devenus Rudi, Jens ou encore son chef de service Bähring. Richard, avait la passion des gens. Il aimait savoir ce qu'ils devenaient. Notamment ceux qui avaient partagé avec lui toutes ces matinées dans la grande salle des facteurs, à la cantine à la même table, dans le tramway en route pour la tournée, ensemble après le travail pour fêter un anniversaire ou un départ. Lorsqu'il envoyait à Hervé un E-mail, lorsqu'il lui téléphonait ou lorsqu'ils se rencontraient, il se plaisait à lui lancer en français :

- Bonjour mon ami, comment vas-tu ? Muté au service interne, - ses jambes ne voulaient plus le suivre en tournée - il triait le courrier en poste restante des entreprises fermées pour congés annuels. Observant derrière le guichet les facteurs qui partaient en tournée, il distribuait à l'occasion une remarque pleine d'humour et à Hervé un: "Au revoir mon ami" amical.

Il avait suivi des cours de français à la *Volkshochschule* et il se faisait toujours un plaisir de raconter à son ami ce qu'il venait d'apprendre. Son frère s'était marié avec une lavalloise au début des années 50 et, pour faciliter sa titularisation à la SNCF il avait pris la nationalité française. Depuis ce temps-là, ils vivaient tous les deux dans la région parisienne. Son deuxième frère, avait préféré traverser l'atlantique, rentrer après la guerre avec les troupes de libération et prendre la nationalité américaine.

- Cela n'aurait pas choqué mon père qui était un farouche opposant aux nazis. À la maison, on parlait de tout ouvertement, ce qui était plutôt rare à ce moment-là dans le milieu ouvrier où j'ai grandi, faisait-il remarquer. Le cambouis, la mécanique, les autos c'est un peu par hasard que je me suis retrouvé dans un garage à me dépatouiller avec tout ça. J'ai préféré être à l'air libre, sans patron dans les parages qui me cassait les pieds, tu comprends ça?

- C'est un peu la même chose pour moi.

- Dans les années 60, c'était pas un problème pour rentrer dans les postes. Après quelques mois à rouler j'ai eu une d'une tournée dans le quartier de *Schwachhausen*. Quand on le rencontrait sur sa tournée il était la plupart du temps en train de converser avec un client, débattre avec un architecte sur la politique extérieure des Etats-Unis, expliquer à une vieille dame qu'il passerait dans l'après midi pour l'aider à faire son jardin, se plaindre d'un commerçant qui laissait le moteur de son fourgon en marche à chaque fois qu'il passait.

À la poste, ses qualités humaines, son humour et son franc parlé appréciés de beaucoup au début, étaient au moment de la privatisation vus d'un mauvais oeil par certains, et dénoncés ensuite par les nouveaux dirigeants. Mais n'en déplaise à ces gens-là, *Richard mon ami*, 36 années de bons et loyaux services n'allait pas pour autant cesser de dire tout haut ce que certains n'osaient même pas dire à voix basse.

Afin de rompre avec cet esprit de famille et améliorer la qualité d'un service public que l'on considérait au début des années 90 comme anachronique, trop coûteux et mal adapté, un plan de réorganisation sur plusieurs années devait être élaboré. Une poste moderne animée d'un esprit de compétition, soucieuse d'une plus grande flexibilité des travailleurs dans une concurrence ouverte, favorisant l'expansion économique du *géant jaune* – nom donné en Allemagne à la poste – au-delà des frontières, devait voir le jour. On venait de poser l'ordinateur portable sur la table, qu'il fallait déjà céder la place. Une kyrielle de chefs de service comme les mannequins de Karl Lagerfeld défilaient puis disparaissaient, mais sans ovations ni applaudissements. Dans l'anonymat. Les hauts fonctionnaires laissaient la place à des managers à contrat limité qui sillonnaient la république, plan de rationalisation et de démontage dans leur porte-document et comme toujours des idées nouvelles plein la tête. L'une d'entre elles fut notamment l'attribution d'une prime au rendement à la distribution. Pour récompenser les *bons* facteurs, la poste avait donc retenue le vague critère de rendement qui permettait à l'heureux élu, celui qui avait du *rendement*, de recevoir une prime annuelle d'un montant qui variait de 800 à 2000 *Deutsche Mark*. Si certains facteurs entretenaient le plus grand secret sur cette prime, d'autres se vantaient ouvertement de l'avoir reçue. Pour *l'ami Richard*, il était clair que le secret entourant cette prime au rendement, était un moyen déguisé, plus ou moins astucieux, pour diviser les facteurs et attiser les dissensions entre eux.

Richard n'avait jamais eu de réclamation. Apprécié de ses clients, il était respecté par ses supérieurs pour ses bons services. Cependant il n'avait jamais voulu imaginer qu'il serait, lui aussi, un jour, récompensé *für seine besonderen Leistungen*, pour ses services exceptionnels car selon lui, l'attention particulière qu'il portait à ses vieux clients, l'aide chaleureuse et les bienfaits qu'il dispensait, faisaient partie de ses attributions de facteur. Il fut donc, hors de question, qu'il perçut une quelconque compensation financière. - Une prime, il n'en manquait plus que ça ! Se rembrunissait-il avec une moue de dédain.

Lorsqu'il fut convoqué par le chef de service provisoire, Monsieur Dudek et reçut ses félicitations, il ne se put se retenir de lui dire sans ménagement :

- Cette prime est accordée au petit bonheur la chance. Vous pouvez la garder, j'en veux pas.
- Comment ça, vous n'en voulez pas ?
- Non je ne veux pas recevoir votre prime de cette manière là.
- Mais Monsieur Ditz, vous savez que votre statut de fonctionnaire ne vous permet pas de refuser cette prime qui est mentionnée au paragraphe III de la nouvelle réglementation des conditions de travail. D'ailleurs elle a été approuvée par les représentants du personnel.
- Ah bon.
- Je n'y peux rien Monsieur Ditz. Cela a été décidé, voilà tout.

Furieux devant cette manigance, *Richard mon ami* rumina quelques mots à mi-voix et s'en alla en claquant la porte. Deux semaines plus tard il fut de nouveau convoqué par le chef de

service intérimaire du bureau. Mais cette fois-ci le ton monta d'un cran. Celui qui l'attendait à la porte de son bureau avec la mine des mauvais jours, Monsieur Träger, le nouveau patron en place, avait remplacé ses yeux éteints par deux torches lumineuses qui le braquaient :

- C'est quoi cette histoire de grille-pain Monsieur Ditz ? *Richard mon ami* le regarda mais préféra ne rien dire. Monsieur Träger en haussant le ton ajouta : " Vous vous foutez de moi, Monsieur Ditz ? Vous diffusez ici et là un faux bruit! Vous auriez soit disant reçu de nos services un bon pour l'achat d'un grille-pain. Mais c'est quoi ces balivernes ? Achetez vous un avec votre prime si vous l'voulez mais cessez je vous prie de faire ce genre de plaisanteries ! Au revoir, Monsieur Ditz !", dit l'autre, hors de lui.

Surpris et déçu, *Richard mon ami quitta* le bureau en claquant la porte. Il comprit en descendant les escaliers pour rejoindre sa place de travail que dans son service, les nouveaux maîtres en place ne comprenaient pas du tout la plaisanterie et que ses jours à la Bundespost étaient comptés.

Il était en retraite depuis belle lurette, et un samedi, il répondit sans hésiter à l'invitation d'Hervé et de Sibille. Malgré le mauvais temps, il fit le trajet en voiture de Brême à Hanovre où le Français travaillait désormais. A 66 ans, malgré sa démarche hésitante et d'une main tremblante qui trahissait les premiers signes de la maladie de Parkinson, il était souriant comme autrefois. Le visage gonflé par les médicaments, l'esprit cependant était intact et la langue restait agile. La politique était son sujet préféré mais en fait, tout l'intéressait. On passa à table. Lorsque Hervé lui demanda comment il allait, *Richard mon ami* lui raconta que son cardiologue n'avait pas voulu croire qu'il avait été facteur 30 années durant. Son cœur était dans un si mauvais état.

- Il a parlé d'un Burning out, fit-il remarquer. Mais comme à son habitude, il ne voulu pas s'attarder trop longtemps sur son état physique. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était de savoir si le travail était toujours aussi épuisant à la poste et puis aussi comment Hervé faisait la distribution malgré ses ennuis de santé. Les mains légèrement tremblantes, l'ancien facteur avait beaucoup de mal à pousser avec son couteau un morceau de viande sur sa fourchette pour le porter à sa bouche. Pour ne pas éveiller l'attention il relança la conversation et demanda à Hervé :

- Et ton livre ? Où est ce que t'en est avec ton livre ?

- Ah n'exagère pas. J'écris des choses et voilà tout.

- Si ça te dit, je t'ai apporté des anecdotes, dit-il en souriant et en posant deux feuilles de papier plier en quatre sur la table.

- Comment ça des anecdotes ?

- Oui des histoires de facteurs !

- Mais c'est pas tout à fait ce que j'écris.

- C'est pas anecdotique ?

- Oui si on veut, mais pas seulement. Enfin, si ça te dit, racontes-moi tes histoires. Cela m'intéresse. En dégustant sa crème au caramel, la main tremblante, il lut.

- Un été en ouvrant la porte d'entrée d'une maison habitée par un couple de docteurs, surpris de voir que l'ouverture de la porte où je glissais les lettres était cachée derrière des pots de fleurs disposées sur une étagère, je ne pus m'empêcher de dire sans réfléchir et dans une langue un peu verte à la doctoresse : "votre fente est broussailleuse". Ce couple avait un cercle

d'amis médecins qui se réunissaient régulièrement. Un samedi matin, alors que je m'approchai de la porte d'entrée de la maison, au même moment où la maîtresse de maison recevait ses invités sur le palier de la porte, en me voyant, celle-ci emboîta le pas et leur dit à haute voix :

- Ah nous sommes au complet ! le collègue pathologue est déjà là ». Elle me présenta à ses invités les toubibs et leur raconta mon histoire avec une pointe d'humour.

- Alors si je comprends bien lorsque ce ne sont pas les politiciens, se sont les toubibs qui sont ta cible préférée n'est-ce pas ? Lui demanda Hervé en rigolant.

- Les toubibs, ils sont très ouverts. Alors je ne me gêne pas pour les taquiner un peu. Tu sais, ça marche à chaque fois. Tiens je vais t'en raconter une autre sur un anesthésiste originaire de Greetsiel dans le Ostfriesland :

En dehors de sa profession, il était à ses heures perdues, un ornithologue très connu dans la région. Régulièrement, il recevait des revues spécialisées en médecine ainsi que quelques magazines en papier glacé sur les oiseaux, enveloppés dans une cellophane transparente dure. La boîte aux lettres étant trop petite, je sonnai alors à la porte et dis à la maîtresse de maison : "J'ai une revue sur les oiseaux pour votre mari." Elle prit la revue sans dire un mot. Ce n'est que lorsque je m'éloignais avec mon chariot de lettres qu'elle me cria : « *Von vögeln habe ich auch Ahnung* », pour ce qui était de baiser (Vogel signifie oiseaux et vögeln est la traduction vulgaire de baiser sexuellement) elle s'y connaissait aussi. J'avais terminé la distribution d'un côté de la rue et m'apprêtais à passer aux numéros impairs lorsque la femme de l'ornithologue m'interpella d'une voix effrayée et me dit : Oh, qu'est-ce que je vous ai dit ? Je la rassurais sur le champ et certifiais que j'avais bien compris ce qu'elle avait voulu dire.

Hervé et Sibille ne purent s'empêcher de rire un bon coup de nouveau et après lui avoir versé un verre de vin, le Français lui demanda s'il avait des nouvelles du facteur Philip Kunz à qui ils avaient rendu visite l'année dernière à la maison de retraite.

- Ah non je ne vais plus le voir. D'ailleurs il ne me reconnaîtrait plus. Sa femme va le voir tous les jours. En très peu de temps il est devenu dément. Cloué sur sa chaise roulante, il ne peut même pas manger tout seul. Tu te rends compte... ! Lui. Athlète, coureur de demi-fond... Champion régional en RDA sur 3 000 mètres steeple... Une force de la nature... Jamais malade... *De l'autre côté* (du mur) il a travaillé comme maçon à quelques kilomètres de Berlin. Quand l'entreprise du bâtiment où il travaillait a reçu l'ordre d'un représentant du ministère de l'équipement, de transporter du matériel vers certains points de la ville, aux abords de la zone de délimitation entre Berlin Est et Ouest, Philipp a tout de suite compris *qu'on allait fermer boutique*. Le soir même il a fait ses affaires et avec sa femme ils sont partis à l'Ouest. Lui, l'impulsif, le nerveux, qui agissait sur un coup de tête et qui balançait ses bottes de lettres à travers la salle des facteurs pour un rien et partait à la maison pour ne revenir que la semaine suivante. Pour une fois ses coups de colère lui avaient donné raison. Sacré Philip... »

Richard avait déjà enfilé son anorak et mit son béret sur la tête. Sur le pas de la porte, Hervé le remercia sincèrement en lui serrant la main fermement. Cela lui avait fait énormément plaisir de le revoir. Il lui tendit une main hésitante avant de descendre prudemment les

escaliers, le bras levé derrière lui. Trois mois et demi plus tard, un ancien collègue de travail lui annonça que Richard pour la dernière fois de sa vie, dans un lit d'hôpital l'avait prié de lui dire : « au revoir mon ami ».

Hermann, vendeur de saucisses, et facteur à l'occasion

Après une courte nuit, dans son uniforme de facteur, les cheveux en bataille, Hermann Löw, d'humeur joviale, sans prendre le temps de saluer ses collègues de travail ou d'enlever sa veste, traversa la salle des facteurs avec sa grande soupière. La première chose qui le préoccupait à 5h15 du matin c'était d'aller chercher de l'eau dans une soupière pour faire son café mais aussi pour faire cuire ses saucisses. Une heure auparavant, il était passé chez son boulanger et, le panier de devant et les deux sacoches sur le côté pleines de *Brötchen*, petits pain, il avait pédalé 25 minutes durant de Woltmershausen là où il habitait, au centre ville, au bureau de poste de *Domsheide Bremen 1*, là où six jours par semaine il travaillait. Et oui, Avant de trier les lettres qui s'amoncelaient sur sa table de travail, les imprimés qui s'empilaient dans les barguettes et les journaux qui s'entassaient dans les casiers, Hermann le facteur de la tournée 011, du lundi au samedi vendait ses *Brötchen* au fromage, au jambon cuit et cru et même au poisson.

- J'ai pris la relève d'un collègue qui l'a fait plus de dix ans. Alors tu penses, il fallait bien que quelqu'un le fasse, pardi! Répliquait-il lorsqu'on lui demandait d'où lui était venue l'idée de vendre des saucisses à la poste. Le samedi et le mercredi, on pouvait également savourer des saucisses à la moutarde. Les saucisses c'était depuis plus de vingt ans sa spécialité à lui. Pas en conserve mais fraîches. Elles venaient tout droit de chez le boucher. Pour les mariages, les anniversaires, les départs en retraite, les titularisations, c'était à lui que revenait le privilège de nourrir tout son petit monde. Il avait même un carnet de commande spécial. Mais il fallait surtout s'y prendre à l'avance car si vous vouliez passer une commande de *Brötchen* au poisson froid, au saumon ou au camembert il fallait qu'au préalable il prenne contact avec ses livreurs car, Hermann, s'il savait toujours se débrouiller pour satisfaire sa clientèle, il devait auparavant s'organiser !

Hervé le savait car un beau jour quand il a voulu lui demander de lui beurrer 12 *Brötchen* à l'occasion de son anniversaire, navré, celui-ci a répondu que le jour même Erika, l'ancienne étudiante en social/éducation et désormais responsable du traitement des objets spéciaux (télégrammes, valeurs et documents), venait de se marier et avait passé commande de 90 *Brötchen*. Alors là, impossible. C'était trop pour lui. Cela d'autant plus que depuis quelques jours sa tournée avait été rallongée.

Comme beaucoup de facteurs, il devait, après la première restructuration à la distribution postale - suivront plusieurs autres - distribuer le courrier dans un nouveau quartier du centre ville. Cette augmentation du temps de travail ne l'affectait cependant pas outre mesure. Certes, il arrivait un peu plus tard chez lui, mais ses deux enfants âgés de 18 et 23 ans avaient depuis belle lurette, quitté la maison. Quant à sa femme elle s'était faite, bon gré mal gré, à l'idée que son mari s'adonnait à son passe-temps favori et, surtout, arrondissait les fins de mois en vendant des saucisses à ses collègues de la poste. Quand ses clients perdaient un peu

l'appétit et répudiaient à venir le voir parce qu'il avait de moins en moins de temps pour eux, il pestait, grommelait, jurait et maudissait la poste.

- J'ai trois tours de plus de 10 étages sur ma tournée et sans liste mon vieux, tu es là devant des batteries de boîtes aux lettres et des minutes durant tu cherches. Tu cherches et le temps passe. C'est pas évident, Ah non alors ! Quelquefois il y a même un con qui vient te demander quelque chose et il ne voit pas, **le con**, qu'il m'emmerde ! Et que j'ai autre chose à faire que de piroter là ! Le pauvre con »

Puis un tantinet agacé, la tête sortant de son frigidaire où il venait de ranger des tranches de gouda pour la veille, il se souvint tout à coup que le Français lui avait passé une commande. " Merde" s'écria t-il en se grattant la tête. Désolé il lui expliqua :

-Tu te rends compte, il faut les beurrer et puis préparer la table dans la salle de repos. Non, non ça ne va pas !... Viens me voir plutôt vendredi. Vendredi, pas de problème. Mais jeudi non, j'ai trop à faire. »

Dans son petit coin cuisine, juste à côté de son casier de tri, c'est là qu'il approvisionne avec gentillesse et politesse ses collègues les postiers. Ils viennent tous le voir. Tous les affamés du petit matin; facteurs mais aussi cadres et managers, les trieuses des boîtes postales et même les agents des guichets. Lorsqu'il avait débuté dans les postes, au début des années 80 il ne vendait des saucisses que le samedi et cela seulement pour les collègues de son groupe et quelques copains. Mais depuis que son petit commerce florissait d'années en années, grâce à la clientèle fidèle et enthousiaste des postiers, son travail de facteur est passa au fil du temps au second plan. Désormais Il est tout dévoué à ses saucisses. Il faut dire que la fermeture de la cantine l'année dernière avait bien arrangé les choses. En outre, il pouvait se frotter les mains ; aux alentours du bureau de poste *Filiale Bremen 1*, il n'y avait presque aucun commerce. Certes il y avait une petite boulangerie dans une rue voisine qui excellait dans la préparation des *Berliner*, beignets mais ni le pain ni les *Brötchen* n'égalaienent ni par leur qualité ni par leur saveur ceux de Hermann. Les postiers voulaient tous, surtout en hiver, se goinfrer de *Brötchen mit Wurst*, de petits pains à la saucisse avec de la moutarde et servis si gentiment dans une serviette en papier le tout pour 80 cents l'unité. Pas cher du tout. Bon marché! Et le service en plus, S.V.P !

Au début des années 90, au moment du démontage des services sociaux de la poste, il avait été question de lui supprimer son petit commerce mais le tollé général des facteurs et les rumeurs d'un préavis de grève avait suffi pour que l'on renonçât à ce projet. Le nouveau management alors avait pensé, pour éviter une éventuelle perturbation du service dû à ces rassemblements permanents et afin d'enrayer l'émanation d'odeurs intempestives de saucisses à une heure si matinale de la journée -ce qui pouvait nuire au rendement du service- installer des distributeurs automatiques de sandwiches dans un coin de la salle des facteurs. Ce fut un fiasco ! Personne n'en voulait de ces sandwiches. Trop fades, trop pâteux et trop chers pour ceux qui s'étaient habitués aux produits frais de la *boutique Hermann*. Il n'y avait que les retardataires et ceux qui lambinaient sur leur tournée qui se rabattaient sur ces produits et faute de mieux, bien après que Hermann eut remballé ses saucisses dans son frigidaire, nettoyé ses plaques chauffantes et fait sa vaisselle.

Quelques années plus tard, au moment de la fermeture de la cantine tout le monde, même la direction des postes avait fini par reconnaître que Hermann était la providence pour la communauté postale et que c'était une aubaine de profiter de son petit commerce. Allez donc trouver à 5h30 du matin des *Brötchen* frais et des saucisses chaudes avec de la moutarde si appétissantes! Avec le service et le sourire s'il vous plaît ! On ne le redira jamais assez, c'était une aubaine ! La main de Dieu en personne ! Même quand il était en congé, Hermann venait à la poste cuire ses saucisses et ouvrir son petit commerce. En uniforme, s'il vous plaît !... Et à six heures du matin ! Bien sûr on aurait pu penser que l'odeur des saucisses à une heure aussi matinale, ça pouvait déranger et dégoûter; qu'il y aurait des voix hostiles à ce petit commerce, des détracteurs à ces rites culinaires, des dénonciateurs, des jaloux. Bref, des opposants farouches et végétariens de tout poils pour précipiter son commerce à la faillite. Il n'en fut rien. Au même titre que le service du tri qui voyait les femmes polonaises empiler fébrilement et inlassablement les imprimés dans les casiers, à la même enseigne que le service départ et arrivée du courrier où Dimitri et Holger, manutentionnaires aux gros bras tatoués, approvisionnaient les facteurs en courrier, le petit commerce de Hermann faisait partie intégrante du service de la distribution postale au 2^{ème} étage du *Postamt 1*.

Hermann n'avait d'ailleurs que des adeptes et des amis. Wolfgang facteur et conseiller médical à l'occasion, raconta même que son filleul étudiant qui avait fait des remplacements à la distribution pendant les mois d'été, après deux semaines de pain noir accompagné de tranches de concombre et de gouda, n'avait pas pu résister à la tentation de goûter les fameuses saucisses. Il était devenu désormais l'un de ses plus fidèles clients. Peter lui, il en était devenu fou ! Complètement intox le gaillard ! Le matin à six heures, il s'en avalait deux d'affilée et puis quand il revenait de sa tournée, affamé, il se précipitait vers le casier de Hermann et là il *s'en moutardait* une toute chaude. Dès qu'il rentrait dans son *couloir* – son appartement dans le quartier de l'Ostertor était si étroit et les trois pièces ; la cuisine, le salon et la chambre s'alignaient l'une derrière l'autre – il passait à table ou plus exactement il s'affalait dans son canapé et s'endormait devant la télé après avoir dégusté les deux saucisses que Hermann lui avait soigneusement empaquetées dans des serviettes papier. Il les mangeait froides mais qu'importe. Un phénomène, ce Peter. Hervé au début, l'odeur des saucisses cuites, ça l'avait un peu dégoûté mais ensuite, comme tout le monde, il s'y était habitué. Il en avait même un jour goûté une. Sur sa tournée il avait eu alors une telle soif qu'il avait dû s'arrêter plusieurs fois pour se désaltérer.

- Le matin, lorsque mon frigidaire est vide et que j'arrive à la poste sans avoir déjeuné, je vais voir Hermann. Je lui fais un signe de la main et il sait alors ce que je veux ; Pas de saucisse cette fois mais un fromage, sans beurre. Hervé savait alors, comme toute la population postale que l'estomac apaisé, la journée commençait généralement dans la bonne humeur. Hermann, Un exemple de sérieux, de fidélité et de fiabilité à suivre pour son employeur.

6) Les bons et les mauvais clients

Comment Hervé pouvait-il parler de clients ou d'usagers lorsque six jours par semaine, depuis de nombreuses années, il allait à la rencontre de gens qu'il connaissait bien et qui, pour certains étaient devenus de véritables amis ? Pour ceux qui l'accueillaient avec gentillesse, il

faisait presque partie de la famille. Pour les personnes âgées, souvent seules, Hervé en bon samaritain, était le confident discret, celui qui avait toujours une oreille attentive à leurs préoccupations et à leurs problèmes. Pour le professeur de musique francophile, la vendeuse de vêtements qui se trémoussait dans le magasin, la secrétaire médicale à la bouille d'enfant de coeur, le tenancier du bar *le café vert* à la gueule de catcheur, l'étudiante en architecture qui se faisait toujours du mouron, la visite du facteur était très souvent l'occasion d'échanger un bon mot, de communiquer le bulletin météorologique ou les ragots de la journée, de rassurer la mémé, de se confier en toute intimité. C'était l'occasion de parler, de dire n'importe quoi, de dire qu'on est là comme on passe à table.

Parfois, suite à un coup de sonnette imprévu, une situation malencontreuse, une soirée gâchée, ce contact se faisait mal ou pas, le courant ne passait pas bien et le facteur, considéré alors comme un trouble-fête, devenait un casse-pieds, un couillon qui réveillait le chien de garde et tout le palier, dérangeait le retraité grincheux, était le seul responsable de la mauvaise humeur de l'instituteur barricadé dans sa maison. Tantôt aimé et apprécié, parfois considéré avec hostilité ou traité comme le dernier des cons, il n'en est pas moins vrai, que le facteur, titulaire d'une tournée de près d'un millier de foyers, grâce à sa connaissance sur le terrain, avait une représentation assez objective des tendances, des opinions, des habitudes de la population de son quartier. Un peu à la manière d'un sociologue, il avait une idée plus ou moins précise du mode de vie et de pensée *de son petit monde*.

Pas fou du tout, à l'affût d'une clientèle toujours nouvelle, beaucoup d'entreprises privées, spécialisées dans la vente de certains produits de consommation, à défaut d'études démographiques, ont fait appel aux services postaux pour obtenir des informations sur *leurs clients potentiels*. Heureusement, pour protéger la vie privée des gens, cette pratique a été limitée voire interdite.

La maison de retraite "St Rembertistift"

„ Bremens älteste soziale Siedlung wirkt in ihrer ruhigen Abgeschlossenheit wie eine klösterliche Anlage. Ein Rundgang durch das St.-Remberti-stift empfind es als eine Oase im Trubel der Großstadt“. Le plus vieux lotissement social de Brême, lieu retiré et tranquille ressemble à un monastère. Au cours d'une promenade par le Rembertistift, les visiteurs ont l'impression d'être dans un havre de paix au milieu du trouble de la grande ville.

Weser-Kurier

Au Rembertistift c'est comme si le temps venait de s'arrêter. C'est comme si on pénétrait dans un autre monde. Chaque matin, le postier quittait le Rembertiring ; l'artère principale qui longe la gare et se sépare en trois voies pour desservir les autoroutes de Bremerhaven ou de Hambourg. Il s'éclipsait par une voie sans issue et on ne le voyait plus. Derrière l'enceinte, les

gens ne couraient plus dans tous les sens et, distraient ou pressés ne lui marchaient plus sur les pieds. Les chiens ne venaient plus faire leur petite crotte, le lécher ou grogner à son passage. Une fois là, il ralentissait le pas. Et puis il se disait :

- Tiens, il fait chaud. Mon mouchoir ? Ah oui il est dans ma poche. Je m'éponge le front. J'ouvre l'une des sacoches pour y glisser ma veste. Le souffle de ma respiration, haletante, redevenue normal après cette course à travers le centre ville, je peux bien m'arrêter de forcer l'allure comme un imbécile. C'est toujours la même chose. Il suffit qu'on s'ébroue et s'énerve autour de moi pour qu'aussitôt je presse le pas. C'est dingue. Pourtant j'ai tout mon temps. Je fais la distribution comme si on m'observait de loin. Enfin me voilà. Je suis arrivé. D'une main, je retiens le portail en fer forgé, de l'autre je pousse mon chariot jusqu'au grand banc vert tout près du vieux marronnier et je m'assoie. Après avoir quitté le bureau de poste ce matin, j'ai pressé le pas pendant plus deux heures afin de me retrouver ici dans ce lieu de quiétude et de silence. C'est un peu comme lorsque l'on rentre dans une église pour se recueillir. Ici on vient pour retrouver le calme et pour se reposer.

Autrefois hôpital pour les lépreux, le *Rembertistift* accueille à présent une bonne centaine de vieux. Il comprend un groupement de maisons aux façades néo-classique. La plupart des six appartements qui se répartissent sur deux étages, des F2, sont habités généralement par des femmes. Au numéro 1 le concierge vit avec sa famille.

Pour accéder aux boîtes aux lettres dans le couloir, Le facteur a une clé „générale“ avec laquelle il ouvre la porte des maisons collectives. Très convoités, il faut attendre plusieurs années avant devenir locataire d'un de ces appartements bon marché. En outre, des conditions sont posées; avoir plus de 60 ans et vivre seul. Le facteur en éclaireur, dans ces lieux où toutes les façades se ressemblent, et où l'alignement des maisons en colimaçon fait perdre la tête à plus d'un, remplit notamment la fonction d'office de bureau de renseignements mobile. Il guide le visiteur vers le bon chemin, celui de la conciergerie, ou, s'il s'est résigné, vers la sortie. Réticents et frileux en hiver, les pensionnaires ne sont guère enclins à pointer le nez dehors. Ce n'est qu'au début du printemps qu'on les rencontre soignant leur petit jardin, assis sur les bancs près des espaces verts ou encore à l'ombre des grands châtaigniers, se reposant, se protégeant des rayons du soleil ou papotant amicalement avec leurs voisins.

La pensionnaire, madame Sonnenschein

Au début des années 90, hostiles aux vitesses folles tout azimut, apanage prisé par les mondialistes de tous poils, les pensionnaires du *Rembertistift* n'avaient cure de l'utilisation abusive des nouveaux moyens de communication. Contrairement à ce qui se passait ailleurs, il était faux de parler ici de bouleversement énorme des modes de pensée et de baisse dramatique du trafic postal. Au pied de la lettre, la lettre électronique n'avait pas remplacé la missive. Hervé pouvait l'attester, lui qui distribuait régulièrement des lettres dactylographiées, rédigées au stylo, à l'encre de plume, au crayon à papier, en caractères lisibles ou gribouillés, en italique ou en *Spitzschrift* (ancienne écriture pointue qu'on a cessé d'enseigner depuis la réforme de 1941 mais qui est toujours utilisée par les anciens) à ses *petits vieux*.

Madame Sonnenschein, par exemple, locataire du numéro 25, grâce à sa fidèle *Adler* tapait inlassablement ses lettres à ses nombreuses amies et anciennes camarades d'école. En réponse elle recevait un courrier abondant, notamment des lettres en provenance d'Australie ou plus exactement des imprimés recouverts de beaux timbres de collection. La première fois lorsque la vieille dame vint à la rencontre du postier, elle lui demanda plein d'urbanité s'il avait du courrier. Puis après avoir tâtonné le terrain et l'humeur du postier, elle lui fit savoir qu'elle attendait d'urgence du courrier d'Australie. Tous les matins elle était là devant la porte d'entrée, son sourire éblouissant ses pommettes pourpres. On en était encore aux politesses, aux remerciements, aux brefs regards distants mais on allait en moins de cinq sec se tailler des bavettes et, dans l'intimité du couloir, se raconter la dernière.

Il leur arrivait aussi de potiner au milieu de la pelouse ou devant sa maison. Surpris par la pluie, on se réfugiait dans son salon. La saison des asperges prenait fin, la chaleur arrivait enfin. Stella Sonnenstein lui offrait donc un jour un verre d'eau, un autre jour une glace à l'eau et lorsqu'il faisait froid, qu'il était méconnaissable car emmitouflé jusqu'au cou, une tasse de thé noir l'attendait dans le couloir. Elle était si gentille, si ouverte et si drôle que le postier n'osait refuser. Toujours de bonne humeur, elle l'appelait Monsieur *éfé*. "Ça vous convient, au moins? Je ne parle pas français", expliquait-elle. Son amie madame Kruse habitait en face au numéro 2. Avec Monsieur Gräber, locataire au numéro 21, ils se retrouvaient très souvent tous les trois autour d'une petite table de camping à papoter et à rire au milieu de la pelouse sous le grand châtaignier à l'heure du repas de midi. Stella Sonnenschein faisait de la salade rucola avec du parmesan, Monsieur Gräber se chargeait des boissons. En général de la bière. Et Madame Kruse ? Madame Kruse, boute-en-train, assurait la bonne ambiance et se portait garant de la digestion des invités. Cachée sous son tablier, une bouteille de Veterano allait faire l'affaire. Chemin faisant, les autres pensionnaires ne manquaient pas de leur jeter un regard belliqueux et réprobateur, -Dans ce lieu de repos il était malvenu de marcher sur les pelouses et encore moins de s'y installer pour manger- mais nos trois compères n'en avaient que faire.

Un matin, alors que les missives en provenance d'Australie se faisaient de plus en plus rares, le postier surpris, trouva dans son courrier, une lettre en provenance d'Italie. C'était une belle enveloppe rose, écriture penchée au stylo à encre noire, et bien sûr napée de différents timbres de collection.

- C'est une lettre de Giorgio. Giorgio il est journaliste à Bologne, lui confia-t-elle, fière et gênée à la fois. Diabétiques, ils avaient fait connaissance par annonce dans une revue spécialisée. Et depuis ce temps là, c'était la romance! Le visage soudainement grave elle soupira :

- Ah oui, l'autre il était bien gentil. C'était un Autrichien. Mais je ne sais pas ce qui c'est passé. Au début, il m'écrivait des lettres gentilles, amusantes puis sans raison, il a commencé à s'en prendre à tout le monde. Il était aigri, envieux. Il accusait un jour les juifs, un autre les arabes, responsables selon lui, de l'augmentation du coût de la vie, des contrôles permanents dans les bus, du bruit la nuit. Mais moi je ne sais pas ce qu'il voulait dire, alors j'ai préféré ne plus lui écrire. Bien sûr, ça m'a fait mal au coeur mais que voulez vous ?

- Buongiorno Signore éfé, come va ? lui lança elle un jeudi matin en se précipitant à sa rencontre. Elle tenait dans sa main une lettre tapée à la machine. Une lettre rédigée en italien. "A la *Volkshochule*, (école du soir) les jeunes ils se foutent de moi, je le sais. Mais moi, ça m'est égal. Vous pouvez me dire s'il me comprendra ?" Lui demanda-t-elle. -Elle savait que Hervé avait quelques connaissances en italien- Deux fois par semaine elle fréquentait les cours du soir et si elle avait parfois du mal à comprendre aussi vite que les jeunes de la classe, elle s'appliquait cependant à la maison à apprendre régulièrement par coeur les mots nouveaux, à faire les exercices de grammaire et à lire des textes en italien. Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Italie l'intéressait vivement. Ah l'Italie !... Et Bologna... Ses yeux brillaient et sa mine resplendissait quand elle en parlait. Elle n'y était jamais allée mais, grâce à ses lectures, elle savait déjà beaucoup sur la péninsule et elle en rêvait souvent. Une fois, Giorgio lui a envoyé une lettre avec la carte de la ville de Bologne. Au carrefour de la *Torri Pendenti* et du *Palazzo Mercanzia*, au bout de la *Strada Maggiore* il avait fait une croix rouge pour indiquer que c'était là qu'il habitait.

Elle touchait une petite pension, juste de quoi vivre. Un thé avec un *Käsesahnetorte* une fois par mois en compagnie de sa voisine Madame Kruse chez *Knigge* au *Sielwall*, c'était la seule petite folie qu'elle s'offrait.

- Alors vous pensez ! L'Italie, c'est pas encore pour aujourd'hui. Le sourire béat, elle faisait la moue. Hervé lorsqu'il reprit le travail après deux semaines de congé, fut étonné de ne plus la voir pendant toute la semaine. La lumière ne brillait plus non plus dans son appartement et elle ne venait plus à sa rencontre.

- Elle doit être partie pour les fêtes de Noël dans la famille, pensa t-il. Le postier traversa le chemin et se dirigea vers la maison numéro 2 celle où Madame Kruse habitait. Par chance elle était justement dehors, la tête disparaissant sous un bonnet de laine. Elle appelait Paulus son chat. Lui suppliait de rentrer immédiatement. Mais s'étant fourré dans les rhododendrons, Paulus ne voulait plus en sortir. Elle avait beau élever la voix, le menacer, rien n'y faisait. Lorsqu'elle tourna les talons, et qu'elle décida de rentrer chez elle, elle vit le facteur venir à sa rencontre. Visiblement troublée, elle resta un moment clouée sur place, la bouche béante, puis, d'un pas hâtif, se précipita vers lui.

Arrivée à sa hauteur, elle le toisa un long moment et dit à voix basse, la mine défaite :

- Madame Sonnenschein est à l'hôpital. Elle a eu une attaque d'apoplexie. Oui juste après Noël.

- Ah oui je m'étonnais de ne plus la voir. Je pensais qu'elle était partie voir de la famille.

- Non. Non. Mais le plus grave vous savez, c'est que l'on ne s'en est aperçu que vendredi et c'était malheureusement trop tard pour intervenir. Elle aura certainement beaucoup de mal à s'en remettre.

- Dans quel hôpital est-elle ?

- Aux urgences, à l'hôpital *Sankt Joseph-Stift*.

- Je suis vraiment attristé.

- C'est dramatique ! Madame Piehl qui habite juste en face de chez elle, a remarqué que la lumière était encore allumée très tard dans la soirée et les rideaux n'étaient pas tirés. Alors elle s'est inquiétée, vous comprenez bien. Juste après le passage du Samu on est allé la voir à l'hôpital. Savez vous qu'elle ne nous a même pas reconnue ? Vous vous rendez compte. Ah !

Elle en gardera certainement des séquelles. J'en suis sûr. Il n'y a aucune amélioration rapide à attendre.

- Ne dites pas ça, je vous en prie.

Deux jours plus tard, Hervé rencontra Monsieur Spiller le concierge. Un balai à feuilles dans les mains, il nettoyait les chemins.

- Vous avez des nouvelles de Mme Sonnenschein, Monsieur Spiller, Lui demanda t-il.

- Oui, elle est décédée hier.

La mine contrite, il balbutia :

- Elle ne s'est donc pas remise de sa crise d'apoplexie.

- Non.

- 62 ans ce n'est pas un âge pour mourir. Elle avait aussi du diabète n'est-ce pas ?

- Euh oui mais... mais pourquoi me demandez vous tout ça? Vous la connaissiez personnellement? lui demanda t-il, étonné que le facteur s'intéressa autant à une de ses pensionnaires. Genre plutôt discret, il veillait à la propreté des allées des pelouses, réglait les problèmes administratifs notamment les déménagements. En fait, il faisait son boulot de concierge sans trop s'intéresser aux locataires.

- Non, non. Elle se confiait à moi de temps en temps. C'est tout.

- Ah bon.

Depuis que Mme Sonnenschein était morte, Hervé ne voyait plus sa meilleure amie Madame Kruse. Monsieur Gräber que l'on apercevait de coutume revenir de sa promenade vers midi, restait aussi invisible. Un matin avant de partir en tournée, le postier, le cœur serré, sur la lettre en provenance de l'Italie et adressée à la *Signiorita* Sonnenschein, en dessous des timbres poste de collection qui représentent la *Pinacoteca Nazionale* de Bologne, il a fait une croix sur le tampon dans l'emplacement réservé, juste à côté de la case *gestorben*, décédé et renvoyé la lettre à l'expéditeur.

La pensionnaire, madame Honigmond

Sur son vieux vélo hollandais, droite comme un i, ses grosses fesses bien aplaties sur sa selle ovale, Madame Honigmond ne passait jamais inaperçue. Lorsqu'elle avait fait ses emplettes sur le *Marktplatz*, elle poursuivait sa route en direction du *Bürgerpark*. En été, elle poussait même jusqu'au parc de rhododendrons pour admirer *la fête des fleurs* et se retrouver seule dans ce parc merveilleux. Un samedi matin, alors qu'il venait de terminer la distribution dans la rue *Salvatore Allende*, le postier fut surpris de la voir tout à coup sortir de la nouvelle église, l'église aux angles cassés et à l'architecture anthroposophique de la *kleine Meinkestrasse*. Elle s'apprêtait à refermer la porte à clé, et à grimper sur son vélo lorsqu'il lui fit signe :

- Comment allez vous Madame Honigmond ?

- Oh, je venais juste de....

- Vous avez travaillé à l'église ? demanda-t-il tout étonné.

- Ah non le travail à l'église c'est fini. Au début oui, je m'occupais un peu de l'entretien. Mais maintenant je ne peux pas rester plus d'une heure debout à cause de mes jambes douloureuses.
- Vous veniez donc de vous recueillir ?
- Oui c'est ça.
- Vous êtes si active et... Euh oui, je m'étonne... Enfin, cela me chiffonne de vous demander ça.
- Quoi donc ?
- Il y a une chose que j'aimerais bien vous demander. J'aimerais savoir quel âge vous avez ?
- Oh mais Monsieur le facteur ! On ne demande pas à une Dame quel âge elle a, lui répondit-elle un peu surprise, l'air apparemment scandalisée. Mais ce n'était qu'un jeu et dans la seconde, elle lui offrit un sourire radieux.
- Alors à votre avis quel âge que j'ai ? lui demanda t-elle d'un ton espiègle.
- 72 peu être 73, enfin je ne sais pas trop.
- Oui 72.
- Comment voit on la vie à cet âge-là ?
- Ah vous savez, c'est difficile pour vous de me croire mais c'est en fait comme si on était dans une tour. Comme si on voyait tout. Hervé ne s'attendait vraiment pas à une telle réponse.
- Et alors que voyez vous ?
- J'observe que les gens font trop avec la tête. Qu'ils pensent trop et ne savent pas parler avec le coeur. Elle secoua la tête. Toute la tête. Que la tête. Il n'y a que l'intellect qui compte. Même dans notre communauté ce n'est pas différent. Je le dis et le répète à notre pasteur Hubertus, et le spirituel alors ? Où il est le spirituel *bitte schön* ? S'il vous plaît ? La foi des gens qu'est ce que vous en faites ?

Susette Honigmond était chaque fois très heureuse de rencontrer le postier. Elle avait exercée la profession d'infirmière en Suisse romande et s'exprimait assez bien en français. Parler français c'était un ravissement, un plaisir qu'il ne pouvait pas comprendre. C'était disait elle, *Oh mon Dieu, la langue par excellence!* en rehaussant le menton et en écarquillant les yeux à la façon de Salvator Dali lorsqu'il vantait le chocolat Lanvin sur le petit écran. Le teint jovial, les joues pleines, des yeux ronds éveillés et souriants, elle était toujours revêtue d'un pardessus d'hiver. Même au printemps, lorsque le thermomètre grimpeait autour des 20 degrés, elle ne le quittait pas ainsi que son chapeau noir *cloche* enfoncé jusqu'au nez.

- En hiver c'est très important, ça évite de gaspiller certaines énergies, certaines forces naturelles si vitales. D'ailleurs vous devriez également en faire autant, lui fit elle remarquer en lui tapotant le crâne.

Après la guerre Susette avait travaillé une vingtaine d'années dans un hôpital de la Croix Rouge près de Neuchâtel en Suisse et pour une raison qu'elle ignorait jusqu'à ce jour, on avait oublié de mentionner sur ses fiches de paie les prélèvements des cotisations pour sa pension. Pour compléter donc la somme modique que la caisse de vieillesse lui versait, elle était contrainte de proposer ses services. Infirmière, spécialisée dans la rééducation de la parole,

elle se rendait régulièrement au *Krankenhaus*, à l'hôpital soigner notamment des vieilles personnes devenues aphasiques.

À sa grande joie, Hervé n'hésitait pas, un ou plusieurs instants à lui tenir compagnie. Ses yeux ronds brillaient aussitôt comme deux pépites lorsqu'elle racontait ses péripéties. De la politique en virant du côté de la médecine et en s'errant dans des champs philosophiques, on faisait la navette du coq à l'âne. En vacances dans le *Harz*, le Français lui avait écrit une lettre pour s'excuser de ne pas l'avoir prévenue de son absence. Son geste la toucha énormément.

- Je vous remercie infiniment pour la lettre Monsieur le facteur ! Vous avez une belle écriture...et le style est excellent ... Je suis sûr, l'écriture est votre passe-temps... Ai-je raison ?

- Oui, j'écris des petites choses.

- Si cela vous intéresse, il y a des articles intéressants dans la revue anthroposophique, je pourrai vous la prêter.

- Volontiers.

Un lundi matin, en passant devant le restaurant italien *Ferrari* le postier l'aperçu qui fonçait à grands coups de pédales dans sa direction. Aplatie sur *son hollandais*, elle était hors d'haleine et de soi :

- Ah vous savez c'est un miracle si je vis encore ! Figurez vous qu'au passage à piéton, à la *Rembertistrasse*, une voiture a foncé sans s'arrêter. Je venais de la droite et malheureusement le chauffeur m'a vu trop tardivement. Ce n'est que lorsque j'ai chuté à quelques mètres de la roue avant, qu'il a freiné brutalement.

- Mais vous rouliez en sens interdit Madame Honigmond !

- Ah elle est bien bonne celle-là ! Je ne pouvais pas faire autrement sinon cela m'aurait fait faire un grand détour, bégaya t-elle, encore sous le choc de l'accident.

Les quelques hommes qui vivaient au *Rembertistift* lui menaient la vie dure confiait elle au postier. Si Monsieur Milke qui vit au 1er étage du numéro 21 est plutôt discret, par contre elle le trouvait assez arrogant.

- Ah ces anciens profs ! Ils se croient vraiment le nombril du monde, c'est à peine s'il me salue quand je le rencontre.

Sa relation avec Monsieur Weber était encore plus tendue.

- Il est bruyant vous ne pouvez pas savoir. Elle leva les yeux au ciel. En été il a porte et fenêtres ouvertes et, sur le banc à gauche de la porte d'entrée une piche de bière à la main, il écoute la radio. La maison fait coin alors vous comprenez, on entend tout. Une fois je suis descendue. Je suis passée par la porte d'entrée et, du couloir, je lui ai dit s'il aurait l'obligeance de baisser la tonalité de sa radio. Il est alors sorti de sa cuisine, m'a regardé curieusement mais n'a rien dit. Ce n'est qu'au bout de vingt minutes... Ah quel culot ! Oui après vingt bonnes minutes que le calme est revenu. Elle reprit son souffle puis s'exclama en montrant du doigt sa fenêtre :

- Là, regardez...En haut... Chez moi, sur mon balcon, c'est Madame Olga Fedoskina. »

- Mais que fait-elle donc là ?

- Ah ! Elle a oublié ses clés à l'intérieur de son appartement, alors elle m'a demandé si elle pouvait escalader mon balcon pour passer par la fenêtre de sa chambre.

- Mais c'est dangereux, et puis elle est âgée.
- Âgée ? Elle a 82 ans ! Mais elle a travaillé dans un cirque alors ne vous faites pas de soucis. En effet il n'y avait aucune raison de faire appel aux pompiers. Olga Fedoskina, avec l'élégance d'une ballerine, chevaucha le parapet du balcon et de sa svelte silhouette n'eut aucun mal à s'engouffrer par la fenêtre.

Lorsque le postier a été muté à Hanovre, Susette a voulu à tout prix connaître son l'adresse. Elle voulait lui écrire et surtout répondre à ses questions. Au cours de la première semaine, il reçut huit feuillets sur l'introduction à l'anthroposophie puis plus rien. Personne ne répondait au téléphone. Pour en avoir le coeur net, il décida le mois suivant de lui rendre visite.

Un bouquet de fleur à la main, il pénétra un après midi sous le portail du Rembertistift et reconnu en traversant l'allée principale quelques pensionnaires qui se dirigeaient vers la cantine. Un coup d'œil à sa montre. 15h30. Bien sûr, l'heure du café. Au passage, il reconnu Paulus qui se faufilait dans les jardins. Il poussa le petit portillon du numéro 22 et constata en se retournant que Madame Brinkmann appuyée contre le mur de son entrée, l'observait la mine égarée. Il allait sonner chez Susette lorsqu'il remarqua qu'aucun nom ne figurait sur la petite plaquette à droite de la sonnette. Il fit aussitôt marche arrière et constata qu'au premier étage les fenêtres ne portaient plus de rideaux et devant la maison, dans le petit jardin, son vélo hollandais n'était plus là. Alors ça! Paf ! Il venait de recevoir un uppercut à l'estomac :

- D'abord Madame Sonnenschein et puis maintenant Madame Honigmond. Merde c'est pas possible...Elles étaient si sympa toutes les deux. Elles auront certainement une place d'honneur près du soleil, là haut, là où les gens heureux se reposent à la lumière. Pensa le postier en regardant un coin du ciel bleu entouré d'une masse grise.

Fedelhören 37, Mr Riemann, Président de l'association des ami(e)s de Wolfgang Amadeus Mozart

Sa maison était la plus moche de la rue. Elle était complètement délabrée. Les peintures aux volets et aux fenêtres n'avaient jamais été refaites, les ornements étaient en partie effrités par les pluies et l'humidité, les tuiles détachées du toit avaient emporté dans leur chute une partie de la gouttière et plusieurs vitres de la véranda étaient fêlées. Un facteur rouleur avait relevé qu'il fallait être désœuvré corps et âme pour laisser une maison dans un état pareil. Quant aux promeneurs et aux touristes qui traversaient le Fedelhören pour aller visiter le centre ville et notamment la Böttcherstrasse, ils pensaient tous que la maison était inhabitée et vraisemblablement à vendre. Alors, comme on va au musée, ils poussaient la grille d'entrée, qui, tenue par un fil de fer tombait dans le jardin et la mine curieuse, vauquaient d'un coin à un autre, ici et là dans le jardin, à la recherche d'un panneau avec l'inscription *maison à vendre*. Si par mégarde un chien se glissait entre les jambes des visiteurs et si par malheur, il se mettait à pisser dans le jardin, alors, tonnerre de Brest et sauve qui peut, la porte du premier étage s'ouvrait brusquement et une sorte de sorcière aux longs cheveux gris et en robe de chambre, un tisonnier à la main, menaçante, se dirigeait au pas de charge vers le groupe de curieux.

- Mais qu'est-ce que vous fouttez là, bande de salauds ? Si vous ne disparaîsez pas dans la minute qui suit, j'appelle la police ! Hurlait la déchaînée. Les invités surprise, interloqués devant cette furie comminatoire et tenant à leur peau, préféraient déguerpir sur le champ.

Au même moment, Monsieur Riemann petite barbichette grise, toujours un petit sourire malin aux lèvres, l'aimable Docteur Riemann, Président de l'association des amis de Mozart et éminent Professeur de musique à l'université de Brême se tenait devant la porte de la cave. Fixant de guingois ses lunettes sur le nez, il inventoria d'un regard trouble son jardin pour savoir d'où provenait ce tapage. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser ce qui c'était passé, les visiteurs étaient déjà hors de portée. Cependant il n'était pas sorti pour rien. Son facteur, *son cher facteur*, une grosse liasse de courrier sous le bras venait à sa rencontre. En général, Hervé prenait le chemin qui contournait les escaliers et prudemment, pour ne pas risquer de chuter sur les pierres vacillantes, il glissait la liasse de courrier par la fente de la porte de la cave. Le doigt tapotant sur le cadran de sa montre notre musicologue déroula en crescendo:

- Vous êtes en retard mon jeune ami.

- On est envahi par les prospectus et avant les vacances de Pâques, les grandes entreprises d'électroménager et de meubles mettent les bouchées doubles pour vanter leurs produits bon marché. C'est la valse des prix comme on dit. Tenez, regardez. Le Français lui tendit un prospectus. Il lut : *10% de réduction pour l'achat d'un réfrigérateur, livraison gratuite pour une cuisine aménagée...* Il scruta intéressé un moment encore la réclame avant de la fourrer dans la poche arrière de son pantalon. Mais dites-moi Monsieur Riemann où étiez vous ces jours derniers ? En général vous laissez votre courrier en poste restante quand vous partez.

- Ah oui, c'est vrai, le courrier... J'étais dans votre beau pays. En Bourgogne exactement. C'est une région viticole... Ah ils ont un bon vin !... Mais en fait, ce n'est pas pour le vin que j'y suis allé. J'ai été invité pour faire un exposé sur la flûte enchantée de Mozart.

Hervé sourit. C'était exactement ce qu'il voulait entendre :

- Monsieur Riemann j'aimerais savoir comment l'œuvre de Mozart est perçue à l'étranger et notamment en France ?

- Ah je peux remarquer que grâce à la parution de différents livres, et surtout à la projection du film de Milos Formann sur les écrans, Mozart redevient moderne. Il secoua la tête et haussa les épaules. Le mozartien semblait avoir mordu à l'hameçon. Il fallait le presser comme un citron pensa le postier.

- Vous avez vu le film ?

- Ah non ça alors... Il s'agit d'un film à grand spectacle comme produit hélas si souvent le cinéma hollywoodien. On y voit un Mozart s'amusant la plupart du temps avec les femmes... Oisif... Or Mozart c'est un bosseur ! Un grand travailleur ! Comme si on venait d'insulter un des siens, Monsieur Riemann se dressa sur ses ergots. Prudemment, intelligemment Hervé comprit qu'il était préférable alors de reculer pour mieux sauter. Le temps d'une petite réflexion mais... Mais prompt le musicologue maugréa presto illico :

- Savez vous ce que l'œuvre de Wolfgang Amadeus Mozart représente ? Avez vous une idée ? Non vous n'en avez pas ! Docteur Riemann élevait d'un octave la voix et regardait le postier droit dans les yeux. Eh bien je vais vous le dire. La transcription par écrit de l'œuvre de Wolfgang Amadeus occuperait trois personnes pendant un an à raison de huit heures par jour. Ah ! ça vous coupe le souffle, n'est-ce pas ? Les bras croisés, la tête légèrement avancée,

le professeur était à cran. "Soit, il aimait s'amuser (il fit mine d'être joyeux) lorsqu'il pouvait se libérer de l'emprise de son père. Vous ne le savez certainement pas ; il est mort de syphilis. Mais il était avant tout un travailleur !" Il fit mine de retourner dans sa cave. C'était l'occasion ou jamais pour le postier de le relancer :

- A votre avis qu'est ce qui distingue Mozart des autres compositeurs ?

Le professeur cligna les yeux, surpris de la curiosité *du jeune ami*.

- Et bien Mozart avant de se mettre à la rédaction d'une œuvre, avait déjà tout dans sa tête ! Oui tout ! Le saviez vous ? S'en était trop. Le professeur montrait des signes d'impatience et avait l'impression de perdre son temps. Il allait tourner les talons. Retourner à sa cave. Mais hésitant, il voulu changer son fusil d'épaule mais tout à coup, son regard se porta au-delà des épaules du postier. Il agita ses bras. De l'autre côté de la rue, presque en face de chez lui, son voisin lui rendit son salut de la main. Le postier se retourna et vit Mattuldat, Mattuldat de Manhattan. Mattuldat le musicien de Broadway. En 1979, la même année où le postier était sorti de la gare principale de Brême sa grosse valise verte à la main, plus au sud de la ville, l'américain descendait de l'avion, deux instruments à cordes dans ses bagages. Etrange coïncidence. Sur un coup de coeur, deux grandes blondes aux yeux bleus prénommées Sibille avaient eu la même idée; leur offrir l'hospitalité. Il fallait le faire. C'était dans un périodique local que Mattuldat s'était confié. Il avait raconté sa romance. Romance qu'il détailla, piquée d'anecdotes lors d'une rencontre avec le postier.

- Lorsque je suis arrivé ici on pouvait vivre de la musique mais aujourd'hui c'est plus pareil. Les temps sont difficiles. Les clubs ferment et ils payent beaucoup moins. Heureusement le parti des verts m'invite souvent à jouer de l'accordéon pour les fêtes et les meetings politiques. Quand une lettre avait fait le voyage aérien au-dessus de l'Atlantique, Hervé sonnait deux fois longuement. Symbole de l'amitié franco-américain, l'autre descendait et l'invitait presque toujours à prendre un café.

Docteur Riemann, son courrier sous le bras, avant de tourner le dos à son voisin morigéna le postier :

- Surtout fermez la porte en mon absence à cause des chiens. S.V.P. Je pars pour deux mois en Italie.

- C'est pour Mozart ?

- Comment le savez vous ? Fronçant les sourcils et grattant sa barbichette : vous avez un ordre de réexpédition avec vous ?

- Comment vous ne savez pas ? On en a plus sur nous. C'est au guichet qu'il faut aller les chercher.

- Comment ça au guichet ?

- Ah ça c'est la meilleure. Vous n'étiez pas au courant ? Aujourd'hui rien n'est gratuit à la poste. Docteur Riemann secoua la tête plusieurs fois puis, fredonnant le 2^{ème} mouvement du concerto pour clarinette en la majeur K622, l'âme en paix il disparu dans les profondeurs de sa demeure.

Gertrudenstrasse 34, l'instituteur Mr Tzscheetzsch est de mauvais poil

Monsieur Tzscheetzsch vivait seul au 34 de la Gertrudenstrasse. Il avait certes un locataire qui habitait au 1^{er} étage de sa maison dans une pièce avec un coin cuisine mais celui-ci demeurait la plupart du temps, à partir du début du printemps et jusqu'à la mi-septembre, dans sa *Parzelle*, un petit lot de terre que l'on pouvait s'acheter pour très peu d'argent et qui donnait l'illusion aux non fortunés de passer des vacances à la campagne. Très tôt dans la matinée, il s'en allait, se retirait, s'échappait de la ville pour passer le reste de la journée dans une petite maison en bois avec un minuscule jardin sans électricité ni confort, alignée avec beaucoup d'autres dans un paysage idyllique entre le fleuve la Weser et le lac du Werdersee. C'était un vieillard d'apparence bourru qui se déplaçait toujours à vélo. Il avait le visage rougit par l'alcool et sa stature ainsi que ses énormes pattes veineuses qui sortaient de sa veste usée, ne laissaient aucun doute sur ses activités passées. Discret, silencieux, réservé, toujours seul, il ne se hasardait jamais dans le quartier de l'Ostertor.

Matinal, il prenait la première navette pour traverser le fleuve la Weser à l'Osterdeich et se rendre à sa *Parzelle*. Un vieux vélo de la marque *Bauer* rangé dans l'appentis signalait sa présence dans la maison. Monsieur Tzscheetzsch s'accommodait bien de la présence du vieil homme dans sa maison. On ne l'entendait pas. On ne le voyait pas. Il ne demandait rien. Il payait toujours son loyer au début du mois. Monsieur Tzscheetzsch avait souvent eu dans le passé des athlètes africains qui séjournèrent le temps d'une saison, d'une série de compétitions d'athlétisme en Europe mais pour éviter des ennuis avec ses voisins, deux noms seulement figuraient sur la sonnette au numéro 34 de la Gertrudenstrasse. Franz Tzscheetzsch occupait tout le rez-de-chaussée et une partie de la cave où plus exactement une pièce de la cave qui lui servait de cuisine. Le reste était, depuis qu'il avait acheté cette maison au début des années 90, toujours en travaux et inhabitable. *Er hat zwei linke Hände*, Il avait deux mains gauches disaient de lui ses proches pour signifier qu'il n'était pas du tout bricoleur. De plus il était avare et l'idée de devoir employer quelqu'un pour faire les travaux de rénovation le dissuadait de passer aux actes. Il y avait certes Waldemar le polonais qui passait de temps en temps pour retaper au noir ce qui était urgent et parer au plus pressé lorsqu'il y avait des tâches d'humidité sur les murs, lorsque la pluie entrait par la cheminée ou encore lorsqu'il s'agissait de recoller une tapisserie. Mais les grands travaux nécessaires de rénovation n'avaient jamais eu lieu.

Dans le grand salon, au rez-de-chaussée s'entassaient, s'empilaient, s'alignaient, éparpillées pêle-mêle sur le tapis, rangés dans les étagères, coincés entre deux meubles ; des feuilles de papier et des copies à corriger, des livres de collection, des ouvrages pédagogiques, des magazines d'athlétisme, des catalogues annuels de timbres postes, des revues annuelles de 1983 à nos jours, sur les bilans mondiaux nationaux régionaux dans les disciplines athlétiques, des disques 33 tours et des disques compacts, des emblèmes, des fanions provenant en grande partie de l'ancienne RDA. Entre les meubles volumineux qui cernaient la pièce, deux énormes enceintes acoustiques prônaient des deux côtés d'une porte coulissante. Sur la table à manger des restes de nourriture pourrissaient à côté d'une pile de journaux. Un grand canapé vert kaki style empire bloquait l'entrée. Avec ces meubles et ces objets non fonctionnels qui encombraient, La pièce ressemblait un peu à une salle de vente aux enchères. Il fallait d'ailleurs faire preuve d'adresse et d'agilité si l'on voulait se déplacer d'un bout à l'autre sans renverser un objet, un vase, une pile de livres. Le lit à étage au-dessus de la porte

d'entrée, mesurant plus de deux mètres de long, donnait au visiteur l'impression qu'il passait par un tunnel pour traverser le salon. De plus cette impression était corroborée par l'obscurité presque totale de la pièce. Les jalousies étaient toujours baissées et les fenêtres jamais nettoyées.

Vers treize heures environ, Franz Tzscheetzsch revenait de l'école. A la *Grundschule*, l'école primaire il enseignait le sport et les mathématiques.

- Avec ces matières, il ne risquait pas d'être surmené, arguaient ironiquement et un peu avec jalousie ses collègues entraîneurs qui enseignaient eux au *Gymnasium*, au lycée. 2 heures et demi plus tard après avoir mangé sur le pouce et fait une petite sieste, il partait pour le stade où il restait jusqu'aux environs de 20 heures. 5 à 6 fois par semaine, il entraînaient des jeunes aux disciples techniques et au sprint. L'athlétisme c'était sa passion. Son sport lui comblait les vides de sa vie et l'éloignait pour un temps de l'atmosphère étouffant qui régnait dans sa maison. Après la première période des compétitions qui s'étendait jusqu'à la mi-juillet, ses athlètes ; lycéens et étudiants partaient en vacances scolaires ou en stage d'entraînement pour plusieurs semaines. Dans le stade déserté l'entraîneur Tzscheetzsch restait seul.

- Je suis là dans le cas où un athlète reviendrait plus tôt que prévu de vacances ou si un athlète nouveau aurait l'intention de venir au club, disait-il pour justifier sa présence. Mais en fait personne ne venait.

S'il ne partait presque jamais en vacances, philatéliste, il se déplaçait toutefois occasionnellement dans les grandes villes d'Allemagne. Il était le plus souvent à Berlin à Leipzig à Potsdam ou à Hambourg pour assister à la vente aux enchères de timbres postaux. Depuis plus de vingt cinq ans il collectionnait les timbres allemands imprimés en zone soviétique de 1945 à 1948.

- C'est un bon placement et le fisc ne peut exercer aucun contrôle, Avouait-il. Les timbres de collection c'était aussi ce qui justifiait la visite régulière du facteur chez lui.

- Au début il était méfiant et signait les lettres recommandées ou les contre remboursements dans son couloir mais au fil de des visites hebdomadaires la porte s'entrouvrit de plus en plus et il osa finalement me laisser rentrer dans son salon, affirmait Hervé. En fait ce fut à la faveur d'un coup de téléphone qu'il reçu au même moment où Hervé sonnait à sa porte qu'il lui fit signe de s'asseoir sur son canapé. Le prof cherchait vainement parmi tout le fouillis de papier qui était éparpillé sur son bureau et sur son tapis une convocation à une réunion en Septembre.

- Non je suis désolé, je ne la trouve pas, j'ai de la visite, au revoir, répondit-il brièvement avant de raccrocher.

Au début des vacances d'été, Il avait commencé à faire un peu de jardinage mais il s'agissait en fait de débroussailler le chemin tout autour de sa maison pour se frayer un passage, car des branches du tilleuls du parking voisin, des plantes sauvages, des orties et autres mauvaises herbes envahissaient tout le jardin et empêchaient l'électricien de fixer le fil téléphonique qui pendait le long du mur. Plein de bonnes résolutions et fort de l'enthousiasme et de l'élan qui le saisissait tout d'un coup, Il avait eu un moment l'idée de fuir le chaos qui s'étendait jusque dans le couloir d'entrée pour s'installer au deuxième étage de sa maison et jouir enfin de la

lumière qui pénétrait au dessus des tilleuls ainsi que fouler le grand balcon qui donnait sur le jardin.

- Quelle place ! Quelle lumière ! Et puis ce grand balcon ! , Tu serais un bien triste nigaud si tu ne t'installais pas ici, lui avait dit un de ses collègues venu le voir. Après beaucoup d'hésitations, il avait alors pris son courage à deux mains et avait fait venir Waldemar. En un peu plus d'un mois celui-ci avait tapissé les pièces, recouvert le sol d'un parquet en bois de hêtre, installé une douche dans la salle de bain, réparé le chauffage défaillant, construit une table de travail pour son coin cuisine. Bref même s'il restait encore des choses à faire, il pouvait déjà installer des meubles, une armoire, une table et des chaises pour rendre ce deux pièces *gemutlich* confortable, faire des repas chauds ou des grillades sur le grand balcon et inviter des amis. Ce qu'il n'avait jamais plus fait depuis plusieurs années. Il hésita comme toujours. Puis animé par des vellétés passagères, il commença à entasser pêle-mêle des affaires de sport dans un coin de la chambre ainsi que son équipement de golf. Il déposa aussi dans le couloir quelques cartons contenant des posters et des statuettes en bois venus d'Afrique. Après s'être assuré que personne ne se trouvait en bas dans le jardin, il balança une vieille porte en bois qui encombrait le balcon ainsi que des tiges en fer rouillées par les pluies, par dessus la paroi du balcon. Il voulu, pour un court moment, s'asseoir sur une chaise pliable et jouir du soleil qui réchauffait toute la toiture en zinc, mais une présence féminine sur le balcon contigu au sien le dissuada de rester plus longtemps. En bikini, allongée sur un matelas pneumatique, la fille de la voisine accompagnait en fredonnant le refrain d'une chanson de Robbie Williams que projetait par la fenêtre entrouverte une chaîne stéréo. Il en eut le souffle coupé et ne remit plus les pieds de la journée sur le balcon.

Au cours de la semaine suivante deux évènements marquants le plongea dans un mutisme presque total. Son père âgé de 81 ans décéda après une longue maladie et le manager, un ancien athlète Nigérien qui était au club deux années durant, refusa - Monsieur Tzscheetzsch aurait eu un comportement misogyne avec plusieurs de ses athlètes féminines - de continuer à travailler avec lui. Il reprit néanmoins comme de coutume l'entraînement avec les quelques jeunes athlètes Allemands présents, mais c'était plus par devoir que par plaisir qu'il venait au stade. Par pudeur, mais aussi par fierté, il n'osait pas en parler à ses collègues de l'école ni à ceux du club. On devinait cependant en voyant sa mine défaite, ses cheveux longs mal soignés et sa tenue vestimentaire – il portait le même pantalon et la même veste depuis plus de deux semaines et il sentait mauvais - que quelque chose c'était passé en lui, quelque chose qui l'avait brisé, l'avait touché au plus profond de son être. Mais personne n'osa le lui demander. D'ailleurs dans un milieu sportif où toute l'attention est vouée à l'athlète, il n'y avait pas de place pour les problèmes personnels de l'entraîneur. Cette ingratitude et cette désaffection des athlètes pour celui qui plus de vingt ans s'occupa d'eux, atteint son paroxysme lorsque son absence des stades durant plus de deux semaines fut accueillie avec une certaine indifférence. "Ah, Franz ? Je ne sais pas, il est peut être en stage de formation." répondit vaguement l'un de ses athlètes. Un rhume persistant le cloua à la maison. Lui qui ne mangeait qu'irrégulièrement, avait perdu complètement l'appétit. Un matin, alors que Hervé venait de glisser une lettre du cercle philatélique de Berlin dans sa boîte, Franz Tzscheetzsch lui ouvrit brusquement la porte et sans un mot il le regarda avec la mine apeurée, les yeux rougis et le visage recouvert d'une barbe de plusieurs jours. Une odeur pestilentielle s'échappa aussitôt du

couloir et le jeune facteur dû se retenir pour ne pas faire une remarque. L'enseignant hésita un moment avant de lui adresser la parole. Puis il lui fit des reproches :

- Comment cela se fait-il que le préposé des paquets ait mis un avis de réception dans ma boîte sans avoir au préalable sonné ?

Au ton désagréable de sa question Hervé refusa de lui répondre. Alors celui-ci, furieux, aveuglé par une colère qui le mettait hors de lui et lui faisait perdre du coup toute sa dignité, il cria à la figure du postier :

- Ah parlons en de la poste ! L'autre jour, je suis allé pour chercher un paquet au guichet. Il y avait une queue jusqu'à la sortie. Et ça n'avancait pas ! Et quand ce fut mon tour, l'employée me dit d'une voix navrée qu'il fermait son guichet et qu'il fallait que je fasse la queue à côté. Vous vous rendez compte !...Je me déplace tout exprès...J'attends plusieurs minutes...Et tout ce qu'on me dit, c'est de refaire la queue... Quel toupet ! C'est un scandale !

Sans commentaire, le postier lui tourna les talons et reprit son chemin en haussant les épaules.

Au stade sa mauvaise humeur ne se dissipait pas. Loin s'en faut. Susceptible, il n'acceptait plus aucune critique de la part de ses athlètes. A un sprinter qui lui rétorquait que depuis plus d'une semaine il n'avait eu aucun plan d'entraînement, il répondit :

- Un plan d'entraînement !...Mais pourquoi faire !...Fais des perfs d'abord !...

Puis il se contredisait tout le temps :

- Si seulement tu venais t'entraîner régulièrement ! Répondit-il à un athlète assidu. Mais ce n'est pas le cas...Eh moi ! je me demande bien ce que je fous ici !...

Un sauteur en longueur avait quitté son groupe et un sprinter avait déjà pris contact avec un autre club de la ville. Il était hors de lui, blessé jusque dans son âme. C'était comme si on lui avait volé quelque chose. Un athlète, SON athlète qu'il avait formé, amené à un niveau national et qui s'en allait comme ça... A la réunion hebdomadaire du club, ses collègues entraîneurs lui demandèrent s'il avait du stress avec ses athlètes. S'ils pouvaient éventuellement lui venir en aide. L'entraîneur régional responsable pour les sauts lui proposa même de venir le mardi à sa place, encadrer son groupe de sauteurs. Il refusa en arguant que là n'était pas le problème. Ses athlètes avaient des problèmes de motivation. Voilà où était le problème ! Au début d'une humeur maussade à l'école, il devint au fil des semaines de plus en plus distant et désintéressé avec ses collègues. Sa mémoire aussi lui jouait des tours. Il posait 3 à 4 fois la même question et ne retrouvait plus dans le désordre toujours grandissant et qui commençait à gagner déjà le couloir du deuxième étage ; ses copies pour l'école, ses invitations pour les réunions sportives ou celles du club et de la fédération. Un ami qui habitait non loin de chez lui, en passant vers environ 5 heures du matin, s'étonna que derrière les persiennes, très souvent, la lumière était allumée.

S'il avait décidé de s'installer définitivement au deuxième étage de sa maison et de jouir de l'espace et de la clarté qui y régnait ? C'était peu probable. Si dans sa solitude et dans l'isolation entre ses quatre murs il avait continué à accumuler tout un tas de choses autour de lui ? C'était à craindre. Peut être avait il aussi dans sa boulimie de vouloir tout garder agrandi sa collection de timbres, de statuettes, de livres, de documents, de disques, de papiers, de copies, convocations, invitations, et plier valise. Là, en haut sous le toit. Loin de la rue. A l'abri des regards curieux.

Avant les vacances d'automne, le facteur fut étonné de voir que sa boîte aux lettres ne se vidait pas. Sa vieille Saab était toujours là, garée sur le parking. Sur l'ordre de son chef de service Hervé avait mis en poste restante son courrier qui finissait par déborder de sa boîte aux lettres. Un détail le frappa aussi : deux jours de suite une voiture du service des sanitaires était garée devant sa maison ainsi qu'une voiture de police.

Chien et facteur comme chien et chat

Le ciel avait levé le voile et un bleu clair bien propre recouvrait toute la ville. Après ces journées grises et maussades, Hervé se disait qu'après les giboulées de neige d'Avril et les timides apparitions du soleil, le printemps pouvait enfin arriver. Le postier n'avait pas trop de courrier et pour la première fois, il avait quitté le bureau juste un peu après sa collègue Annemarie. De bonne humeur, il traversa comme tous les matins depuis qu'il faisait sa nouvelle tournée le *Wallanlage* un parc qui s'étirait au beau milieu de la ville du quartier de l'*Ostertor* jusqu'à la gare principale. Auparavant, il avait laissé derrière lui les nombreux visiteurs qui s'alignaient bravement à la queue leu leu devant le musée de l'art pour voir l'exposition de Vincent Van Gogh. Matinaux, Ils attendaient sagement leur tour pour rentrer dans la *Kunsthalle*. Au fil de la matinée, la queue s'étirait jusqu'aux abords de la Weser à la hauteur de l'*Osterdeich*. Ils étaient venus de toute l'Allemagne et même de l'étranger pour voir cette exposition « unique en son genre » titrait le *Weser-Kurier* dans sa première page. Jamais auparavant autant de toiles de l'homme à l'oreille coupée n'avaient été exposées à cette occasion. Des Etats-unis, du Japon, de Russie : collection personnelle ou prêts de musées nationaux, les tableaux allaient pour plusieurs mois loger sous haute surveillance dans la galerie d'art. Endimanchés comme à la messe, les visiteurs allaient enfin pouvoir s'extasier devant toutes ces couleurs; les jaunes ocre d'un soleil levant, les verts qui partaient en flèche vers un bleu d'azur et des nuages moutonneux. S'éblouir aussi par ces arbres et ces tournesols qui, comme des flammettes embrasaient le paysage de Provence ou encore se recueillir devant le portrait du maître ; Amaigri le visage presque cadavérique avec ses yeux pâles qui interrogeaient son âme.

- Il est mort inconnu sans avoir même vendu une de ses toiles. Ils sont désormais des millions à venir le voir. Les temps changent. Les gens aussi. Pensait le Français.

- L'exposition Van Gogh ? Oui là en remontant la rue *die Contrescarpe*. Combien de fois venaient ils vers lui pour lui demander où se trouvait la galerie d'art. Il ne le savait plus. Tous les jours il y avait de plus en plus de visiteurs qui faisaient appel à ses services. C'est lorsqu'il longeait le petit lac qui serpentait entre la rue de la contrescarpe et le Siewall qu'ils affluaient à sa rencontre.

- Quand ils voient un facteur ou un agent de la circulation, ils vous prennent de suite pour le syndicat d'initiative. Ce n'est pas que je leur refuse ce service mais tous les cinq minutes, ah ça non, c'est trop...J'ai autre chose à faire, se disait-il embarrassé.

Il venait de terminer de remplir les boîtes de l'immeuble au 2 de la Meinkenstrasse lorsqu'il s'aperçu qu'un petit bâtard le suivait depuis déjà un bon moment et piaffait de plus en plus

fort. Lorsqu'il s'approcha du chien qui continuait de le menacer, il tenta de lui administrer un coup de pied dans les pattes mais voyant que sa maîtresse observait de loin la scène, il n'insista pas. Il décida alors à la faveur d'un bosquet d'accélérer le pas pour le semer. Mais le clébard, tenace, ne perdait pas de terrain. Alertés par ses aboiements, deux autres chiens, un épagneul et un petit genre raton laveur, les oreilles flottant au vent accouraient en renfort à sa rencontre. Hors de lui, Hervé se retournait, menaçait, élevait la voix, pestait. Mais comme s'il voulait jouer avec lui, voilà que le toutou faisait des petits sauts juste devant son chariot ce qui l'obligeait à ralentir le pas. Il tenta tant bien que mal de se frayer un chemin et de se débarrasser de cette cohorte aboyante lorsque soudain, il vit à une vingtaine de mètres devant lui, une vieille femme qui se faisait trainer sur plusieurs mètres par un dogue tout noir.

- Mais enfin voyons Fredy, doucement ! S'écriait-elle.

Mais le dogue lui, il ne voulait rien entendre. Il tirait et tirait sur sa laisse. La bave lui pendait au menton et comme un forcené, il fonçait droit sur le petit Français.

- Merde, se disait Hervé, ils vont me faire ma fête. Mais qu'est ce qu'ils veulent bon sang ? C'est ma tenue qui les rends fou ou flairent ils quelque chose de louche ? Mon comportement trahit-il une aversion pour la race canine ? " Hervé n'aimait pas du tout les chiens et ils le sentaient, et ils le faisaient savoir. "Ah ! Mais ils font cause commune... Mais laissez moi passer horde puante à quatre pattes..." s'écriait il. La mémé quant à elle essoufflée par cette course folle s'approchait dangereusement à une vitesse croisière. Son gros toutou la malmenait, la secouait, la trimbalait tout le long du chemin. Elle perdait son chapeau mais lui, le clebs il continuait ostensiblement sa route. Le petit Français s'il avait pu se saisir d'une branche, d'un bâton, d'une pierre, serait passé à l'offensive... Aurait frappé autour de lui... Orchestré la débandade... Mais désarmé il était impuissant. Désormais il était impossible de faire marche arrière. Menaçant, le dogue lui faisait face. Posté sur ses quatre pattes musculeuses, il grognait sans arrêt. Un pas vers la gauche et le chien le suivait dans cette direction, un pas vers la droite et le chien se déplaçait à droite. Une fois, deux fois, trois fois, sans jamais se lasser, le chien, les yeux fixés sur sa victime, prenait plaisir à cet étrange manège. On allait s'acheminer vers un après midi paisible lorsque la mémé bégaya:

- Oui c'est votre prédécesseur... Oui votre collègue... lui bafouillait la mémé essoufflée.

- Et bien quoi mon collègue ?

Lentement et récupérant tout péniblement de sa course folle :

- Oui votre collègue elle a l'habitude de lui donner des biscuits. Tous les jours la factrice lui donne à manger...le caresse et Fredy, il aime ça alors vous comprenez. Alors que Fredy essoufflé, la langue pendante sur le côté, semblait se calmer, elle lui demanda:

- Vous n'avez pas un petit quelque chose pour lui, non, vous n'avez pas ?

- Non rien. Je n'ai jamais rien, lui dit-elle. Et exaspéré il ajouta :

- Vous n'avez pas que je vais nourrir tous les chiens du quartier.

Pendant la conversation, Fredy s'était approché et reniflait excité le pantalon du postier. Hervé criait aussitôt :

- *Weg, weg*, va t'en ! Et la mémé en canon :

- *Aus !, aus* Fredy ! Mais le chien il ne voulait rien entendre et continuait d'aboyer. Wouah ! Wouah !

- *Aus, aus* Fredy !

- *Weg, weg !* sale chien. Hervé profita d'un moment d'inattention pour se faufiler derrière une rangée de poubelles. Ah si seulement j'avais eu sur moi ma petite bombe désodoriseur XY3 au poivre et à l'huile contre les chiens enragés ! En général je l'ai toujours sur moi. Je n'ai jamais pensé être pris dans un traquenard comme celui-ci, dit-il fou de colère.

A bout de nerfs, il avait envie de pousser un grand cri comme pour s'encourager à affronter le danger et faire fuir toutes ces bêtes à poils, lorsque soudain, il entendit derrière lui une voix qu'il reconnut. C'était Annemarie. Annemarie au grand coeur qui avait assisté à la scène de loin et accourait à l'aide. Arrivée sur les lieux, elle distribua à toute cette horde déchaînée des biscuits et autres friandises pour chien qu'elle avait dans sa sacoche. Le Français n'en croyait pas ses yeux, ces chiens furieux, féroces, leur faim désormais assouvie, ils étaient complètement métamorphosés en chiens empaillés de salon. Ils étaient tout doux, gentils toutous, braves comme tout. Sa peau et ses os n'intéressaient plus personne. Ils avaient trouvé mieux ! Hervé restait consterné. Soulagé de pouvoir reprendre son chemin dans l'indifférence la plus totale, il fit un geste de remerciement en direction de sa collègue et disparu aussitôt. Le lendemain pour remercier Annemarie il lui offrit un poster de Van Gogh. Au dos du poster il avait écrit ; paysage verdoyant de Provence sans touriste, sans mémé et sans chien.

Par précaution, le postier ne sortait jamais sans son arme XY3. Il l'avait hérité d'un collègue lorsqu'il l'avait remplacé sur une tournée.

- Au Hermannsweg tu auras certainement de la visite. Tu vois ce que je veux dire ? L'avait mis en garde le titulaire d'un ton ironique et suffisamment fort pour que les collègues l'entendent et ricanent méchamment. Ça n'avait pas raté. Comme prévu, un berger allemand l'attendait tous les matins à l'entrée de l'Hermannsweg, un ballon crevé dans la gueule.

- Il n'a pas de compagnon de jeu et veut certainement jouer avec moi, pensa le postier. Il se saisit alors du ballon que le chien avait laissé tomber à ses pieds et le lança le plus loin possible dans la direction opposée. Il fit cela trois fois pour se débarrasser du gêneur mais à chaque fois le chien le rattrapait. Après l'avoir balancé plusieurs fois dans les différents jardins et propriétés avoisinants, le postier pensa que l'animal se lasserait de ce jeu. Mais il n'y avait rien à faire il arrivait toujours avec son jouet lorsque le postier s'apprêtait à partir. Un beau jour lassé de ce jeu, Hervé saisit son arme et lui tira dessus. Touché en plein museau, le chien s'était mis à éternuer comme un beau diable et n'insista pas. Le jour suivant Il n'y avait plus de chien en vue. Moralité: un chien à une mémoire d'éléphant et quand on le traite comme un chien, il s'en souvient.

Ce n'était pas dans ses habitudes, Hervé ne voulait pas faire comme certains de ses collègues et acheter à ses frais de la nourriture pour chiens. Aussi était-il soulagé que sur sa tournée il n'eut plus à se retrouver face à face avec un de ces molosses. Un molosse qui au coin d'une rue vous attendait pour vous faire passer un mauvais quart d'heure. Un de ces molosses qui tenait à vous faire savoir qui était le maître des lieux et qu'il ne faisait pas bon venir marcher sur ses plates-bandes. Non des molosses, il n'en avait pas vu depuis longtemps. Depuis que les drogués avaient déserté le quartier de l'Ostertor pour se réfugier près de la gare devant les boutiques de films pornographiques et de lingerie sexy. Il y avait moins de chiens qui se hasardaient dans le coin et pissaient partout. Le seul chien qu'il connaissait c'était le petit

chien de madame Bertram. Niko. Niko lorsqu'il reniflait auprès des poubelles dehors poussait quelquefois des grognements lorsque le postier s'approchait mais il était complètement inoffensif. S'il aboyait c'était parce qu'il avait peur, affirmait madame Bertram. Mais comme un facteur averti en vaut deux, le postier méfiant, avait toujours son liquide de XY3 sur lui. Un matin alors qu'il se baissait pour glisser le courrier par l'ouverture dans le bas de la porte, Il entendit un petit grognement. Niko aux aguets derrière la porte veillait au grain. Le toutou semblait vouloir passer à l'offensive. Mais avant qu'il ne mordit avec excitation dans la lettre que le postier venait de glisser, Hervé lui murmura : « *komm, komm*, vient vient, approche toi ». Aussitôt que le chien tendit le museau par l'ouverture, Hervé lui administra alors une bonne dose de XY3. Le résultat ne se fit pas attendre. Contraint de battre en retraite, Niko se mit à éternuer et malgré la douleur à aboyer comme un diable. Il tourna ainsi sans arrêt comme s'il voulait attraper sa queue. Derrière la porte on entendait un pot de terre qui venait de s'écraser au sol. Alertée par tous ces aboiements et ce tapage monstre, Madame Bertram sortit de sa cuisine pour savoir ce qui se passait mais avant qu'elle n'ouvre la porte du couloir, le postier avait déjà pris la poudre d'escampette.

7) Chambardement général à la poste

Dans la petite ville, Hervé ne connaissait pas d'endroit aussi austère et stérile. La gare de Syke était un lieu où on ne s'attardait pas trop. Les guichets et la porte d'entrée étaient ouverts au public trois heures par jour. Lorsqu'on prenait le premier train de 4h51, il valait mieux ne pas arriver trop tôt. Exposé à tous les vents et mal abrité on avait vite fait d'attraper un coup de froid. Depuis que Sibille avait trouvé un emploi dans l'enseignement pas très loin de là, ils avaient pensé tous les deux qu'il serait bien d'habiter dans un patelin pas trop petit mais pas trop loin de Brême, là où ils avaient encore beaucoup d'amis, et à proximité de la ligne régionale de chemin de fer Bremen-Diepholz. Dans une petite maison, coincée entre des immeubles de plusieurs étages, au beau milieu d'un lotissement déconnecté de toutes structures sociales et commerciales, le couple se sent un peu coupés du monde et loin de tout. Mais appréciant malgré tout le calme et la tranquillité qui règnent dans le quartier.

Dans la nuit silencieuse, à 4h50 précise, les trois phares de l'interrégional se rapprochaient progressivement et s'immobilisaient dans la gare. Du quai on pouvait voir quelques têtes qui s'écrasaient contre la vitre du train. Frigorifié, Hervé était bien content de s'arracher à cette nuit si froide et de s'affaler sur la banquette près du chauffage déréglé tout en faisant bien attention de ne pas se brûler. Si certains des voyageurs matinaux somnolaient encore d'une nuit en pointillée, d'autres, notamment les ouvriers de chez Mercedes-Benz, par petits groupes de trois ou quatre personnes, conversaient et riaient bruyamment. C'est étonnant que le contrôleur ne soit pas encore passé. Il a dû s'assoupir quelque part ou alors il est déjà en route. Pensa le postier. Ah le voici ! De banquette en banquette, de compartiment en compartiment il réveilla gentiment les gens, vérifia les tickets et les cartes annuelles. La plupart du temps il passait sans rien dire et continuait sa route, jetant un coup d'œil *pour la forme*, lorsque les voyageurs avaient leur portefeuille à la main, fouillaient dans leur poche, ou tenaient depuis plusieurs minutes au bout de leur bras tendu leur carte annuelle.

Un matin, alors qu'il était plongé dans la relecture de *voyage au bout de la nuit*, le postier vit s'avancer vers lui une femme dont il reconnu immédiatement le visage.

- Votre ticket...Euh...Hervé !

- **RENATE**... Qu'est ce que tu fous là ! La contrôleuse s'avança vers lui et le serra fortement contre sa poitrine. Surprise et ravie, elle s'assied à côté de lui.

- Comment vas tu ? lui demanda t-elle, d'une voix empressée.

- Oh ça va. Mais dis donc ça fait longtemps que tu travailles comme contrôleur à la *Bundesbahn* (l'entreprise des chemins de fer allemand) ?

- La poste c'était plus mon truc. Ils ont supprimé ma tournée lors de la dernière restructuration et je suis devenue du jour au lendemain rouleur. Je m'entendais bien avec Jens. Jens tu connais ? Le Français hocha la tête. Nous vivons ensemble depuis mon divorce. Jens il m'aidait. Mais les autres, c'était devenu chacun pour soi. Depuis quelques années c'était l'enfer. Ils sont devenus cinglés. Au lieu de s'entraider, ils se tiraient tous dans les pattes. Pour quelques prospectus que tu n'avais pas pu distribuer, ils allaient se plaindre auprès du manager. Jens il m'a dit arrête Renate. Jens a son frère qui travaille à la *Bundesbahn*. Il m'a dit de me présenter. La suite tu la vois. Renate imita la femme du fakir qui après s'être fait couper en rondelle, s'éjecte en un seul morceau d'une boîte recouverte de papier doré.

- Et Rosie, qu'est ce qu'elle est devenue ? Je ne la vois plus ? Pourtant elle était dans ton groupe. Non ? C'était ta copine et Hervé n'eut pas le temps de terminer sa phrase. L'ancienne postière, scandalisée, choquée leva les bras en l'air et les yeux sortant des orbites, elle hurla :

- **ROSIE, N'EN PARLE PAS...C'EST UNE PUTE**...Elle sort avec Mark le *qualität* manager !

- Ah bon !...

- Ah qu'est ce qu'on ne fait pas pour se faire pistonner et pouvoir sortir de la merde... !

- Mais ton salaire...ça va ? Le Français frotta plusieurs fois de suite le pouce contre l'index.

- Oh, c'est à peu près la même chose. La différence c'est qu'à la *Bundesbahn* tu sais la veille ce que tu as à faire. Moi je fais la navette Brême-Diepholz et puis aussi la ligne de Bremerhaven et de temps en temps Hambourg et puis c'est tout. Je sais quand j'arrive à la maison au moins et quand j'arrive je n'ai pas besoin de me tracasser pour le lendemain à cause du courrier. Quand je fais des heures sup, c'est pas comme à la poste. **CES ENFOIRÈS !**...A la *Bundesbahn* ils payent eux au moins...Ah je ne regrette pas d'avoir démissionnée !... Mais et toi qu'est ce que tu deviens ?

- Ah moi avec ma santé ça se détériore. Malgré mes 40% d'invalidité, je dois bosser comme tout le monde. J'ai certes ma tournée et je m'entends bien avec Annemarie et les autres mais c'est plus comme avant. On arrive si tard de distribution et comme un vol d'oiseau lorsque tu reviens, ils ont tous déguerpi comme des lapins !...Tu vois plus personne. Enfin... Il va falloir que j'aille voir le médecin du travail sinon ils vont me bousiller la santé.

- Ah oui... Ne te laisses pas faire par ces cons, **CE SONT TOUS DES SALAUDS**, hurla-t-elle de nouveau Promptement Renate s'éjecta du siège comme un ressort. Excuses moi mais il faut que je continue...Donnes le bonjour à Annemarie. Je l'ai vue l'autre jour lorsque j'ai fait un remplacement sur la ligne de Hambourg et surtout bon courage ! Renate n'avait pas changé. Toujours souriante et charmante. Dans sa tenue d'agent de la *Bundesbahn*, tirant d'un pas décidé sa petite valise roulante derrière elle, ses petites fesses bien fermes qui se

trimbalaient librement dans un pantalon bleu marine trop large pour ses jambes fines. Dans le train qui l'emmenait faire son travail quotidien Renate se trouvait bien et ce n'était pas rien !

Si l'on exceptait la présence exceptionnelle de Renate l'ancienne postière, si on mettait de côté un déraillement, un pont qui s'écroulait sur la voie, quelques changements de locomotive, des arrêts en pleine cambrousse, des retards de plus en plus fréquents, depuis la privatisation, le matin c'était le train-train quotidien. 12 minutes après que le Français se soit installé sur une banquette, un petit homme à lunettes, visage sage et soigné, porte-documents soutenu par sa manche droite, faisait de même. Il ouvrait machinalement la porte droite du deuxième compartiment et allait s'asseoir près de la fenêtre du 3^{ème} fauteuil capitonné à droite dans le sens de la marche. Il déposait sa casquette norvégienne, cache oreilles rabattus ou relevés à son gré, puis extrayait coïncé entre son manger et ses boissons chaudes et froides désaltérantes, le périodique local qu'il tendait des deux mains devant lui, pendant tout le trajet jusqu'à Brême. Lorsque sa place était déjà occupée, comme un magicien aussitôt, il échangeait sa mine sage pour un air renfrogné, dont lui même ne savait pas très bien d'où il l'avait pêché. Deux rangées plus loin mais de l'autre côté, un gars bien enveloppé, d'un âge pas trop avancé, prenait son petit déjeuner. Sur une banquette réservée pour quatre voyageurs, il posait un panier à vélo et y sortait trois bouteilles d'eau minérale, une bouteille thermos, un beurrier, un couteau, une fourchette, deux barguettes en plastique ; l'une avec du saucisson, l'autre avec du fromage et une planche. Bref pourquoi se gêner ? On prenait son petit déjeuner en public et à la bonne franquette.

Après exactement 26 minutes de casse-croûte, une semaine sur deux, arrivé en gare de Brême, il se précipitait vers la portière le panier sous le bras, descendait les marches deux par deux vers la sortie et s'engouffrait la bouche pleine dans un bus bondé avec tout son barda.

Dans les allées de la gare principale, il y avait quelques noctambules qui déambulaient. Un homme bizarre, sans âge, longues mèches en spirale sur le crâne passait son temps à faire le va et vient, un parapluie avec quelques baleines cassées à la main, entre le seul bar ouvert à cette heure-ci et le quai à journaux devant la station de bus. Il croisait un homme maigre et curieusement vêtu qui, tous les matins sillonnait l'entrée de la gare en grommelant des mots incompréhensibles. Des bottes jusqu'aux genoux, Un brassard jaune avec trois gros points noirs (porter par les aveugles) sur la manche droite de son anorak vert, des lunettes épaisses recouvertes de verres fumés pivotables à volonté, une casquette de la marine marchande pour compléter le tout. Parfois il slalomait entre les véhicules et balayait de sa canne blanche, sous le regard éberlué des chauffeurs de bus, tout ce qui se trouvait devant lui. Hervé avait remarqué que depuis quelques temps il y avait aussi de plus en plus de ces matinaux qui traînaient autour de la gare. Y aurait-il plus de sans-logis ?

La grande masse des individus, pour la plupart des jeunes filles asiates et des hommes slaves qui s'accumulaient sur les quais de la station de bus, devenait de plus en plus menaçante. Ils étaient tous là à attendre les bus qui partaient en direction du port de Gröpelingen. Dès que l'un d'entre eux était en vue, la masse se déplaçait soudainement vers sa direction. Lorsqu'il arrivait à proximité d'elle, le bus ralentissait et les portes s'ouvraient en fracas d'un seul coup. C'était alors la lutte à chacun contre tous pour savoir qui occuperait une place assise.

- Il faut mobiliser à cette heure matinale beaucoup d'énergie et d'agressivité pour accéder à un siège. C'est un peu comme dans la vie. La plupart d'entre eux se lèvent au milieu de la nuit pour faire des boulots minables et harassants à cinq ou six euros de l'heure. Hervé se disait en montant dans le tramway qui l'emmenait à la station Domsheide qu'en fait :

- Cette situation est un peu la même pour les nouveaux venus à la poste ; ils sont sous-payés, congédiables à merci, obligés de faire des heures supplémentaires sans compensation. Je peux m'estimer heureux d'avoir un statut qui me protège plus ou moins de ces nouvelles mesures anti-sociales, soupira-il.

Il somnolait sur son siège et regardait dans l'obscurité les magasins illuminés de la Sögelstrasse lorsque soudain, il se souvint du coup de téléphone qu'il reçut hier dans la soirée avant de se coucher. Sa sœur Jocelyne lui avait téléphoné pour lui dire que son père, après un séjour de deux semaines à l'hôpital, était décédé à la suite d'une chute d'un échafaudage. Hervé n'avait pas trop été surpris de cette nouvelle. Il savait que l'alcool et le travail physique viendraient à bout de sa santé et qu'il mourrait avant la retraite. Pas de surprise donc. Il n'avait rien ajouté ni demandé sur les circonstances de son décès. Il était depuis près de vingt ans en Allemagne et n'avait pas revu son père depuis si longtemps que sa mort lui était presque étrangère. C'était comme si elle ne le concernait pas. Son père ne s'était jamais intéressé à lui lorsqu'il est devenu adolescent, il n'avait jamais été là lorsqu'il avait besoin de lui, alors pourquoi s'intéresserait-il à sa mort. Sa sœur d'ailleurs, ne lui demanda pas s'il viendrait. Elle savait qu'il ne ferait pas le voyage pour assister aux obsèques. Ses rapports avec lui avaient, à un moment donné du passé, cessé d'exister. Mais alors qu'il n'y pensait déjà plus, que cette nouvelle s'emblait s'être perdue dans le fond de sa conscience, en fin d'après midi, assis devant son casier de tri, il demeura soudainement interloqué. Il se demanda comment, trois photos où, petit enfant, il donnait la main à son père lors d'une promenade dans la ville pendant la foire haute ou encore lorsqu'il posait devant la poussette dans laquelle il était assis avec deux de ses sœurs, le portail de la banque de France en arrière plan et enfin la photo traditionnelle de famille, comme des panneaux lumineux dans la nuit revinrent à sa mémoire. Oui, c'était bien elle. Sa mauvaise conscience. Cette mauvaise conscience qui le rappelait à l'ordre et le désignait d'un doigt accusateur.

Lorsqu'il est entré dans la grande salle des facteurs, au premier étage Hervé, pour un peu a faillit renverser Alwin Lottermann le facteur qui distribuait le courrier sur la place de la Stadthalle, là où les forains du *Freimarkt* avaient tracé des allées labyrinthiques, des chemins inextricables, voies sans issues, déroulés câbles, tuyaux, boyaux à même le pavé, abandonné à chaque coin leur chien ou un autre animal, dispersé dans l'air des odeurs de caramel et de guimauve, de champignons et de saucisses grillées, de pisse et de vomi. Il avait le nez collé à un plan représentant à l'échelle les emplacements des caravanes et des manèges. Mais qui en fait, n'avait rien de commun avec la nouvelle zone de distribution. Il râlait donc. Ceci expliquait cela.

- Ah c'est chaque année la même chose. Les nouveaux ils oublient de signaler leur emplacement. Hier j'ai tourné près de ¾ d'heure en rond comme une bourrique pour les trouver. Rien à faire. Je ne sais pas ce qu'ils s'imaginent ces gens là. Tant pis ! Ils attendront pour leur courrier. Une bonne partie des facteurs avaient pris leur service. Manni, Sabine, Alfred, Werner, les collègues de son groupe avaient déjà commencé le tri du matin. En

regagnant sa place, Hervé croisa le nouveau receveur. Il était accompagné de deux anciens fonctionnaires de *l'Oberpostdirektion* qui le présenta aux différents responsables de l'organisation de la distribution. Monsieur Dirringer, c'était son nom, était souriant. Il ne portait pas de veste ni de cravate mais un pull-over bleu.

- C'est le nouveau *look* de la maison, s'exclama Lottermann en s'éloignant.

Le receveur Dirringer en porte à faux entre des résistances individuelles imprévues et le passage imposé vers la privatisation

Dès son arrivée au bureau de la poste principal, *Postamt 1*, Monsieur Dirringer avait donné le ton et sa manière *costaud* de faire avait plu à certains. Surtout, à ceux qui trouvaient qu'il y avait ces derniers temps un certain aller dans tous les services et notamment aux étages supérieurs de la hiérarchie postale. En effet beaucoup de cadres, à quelques années de la retraite, voyant d'un mauvais œil les nouvelles mesures de restructuration et de rationalisation dont les plus marquantes étaient ; la suppression de certaines de leurs attributions et la remise en cause de leur statut de fonctionnaire, ne semblaient guère pressés de faire bouger les choses pour accélérer le processus de privatisation. Direct et convaincu de ce qu'il voulait, Monsieur Dirringer connaissant bien le terrain, faisait confiance à ses employés. Son expérience et sa connaissance des hommes, devait, selon lui, être un atout important pour accomplir sa mission et confirmer tout le bien que ses supérieurs avaient fondé en lui. Tout au moins en était-il persuadé. Conducteur de travaux principal pendant 3 années au bureau de poste de *Bremen 33*, un bureau difficile à administrer, il s'était fait un nom et une autorité respectée. Fort de son succès, il pouvait désormais envisager de grimper au plus haut de la hiérarchie postale. En sport comme à l'armée il avait tout connu: les défaites et les déceptions comme les succès et les promotions. Après une carrière de joueur, il devint entraîneur d'une équipe de hand-ball qu'il fit accéder après deux saisons seulement, à la division régionale. A 42 ans il aurait pu attendre quelques années pour bénéficier d'une retraite à un âge, où certains sont à mi-parcours d'une carrière professionnelle et entamer une vie paisible dans le civil mais au lieu de cela, il préféra la vie active. La *Bundespost* ouvrait ses portes à un soldat. Il n'était pas le premier à avoir fait ce pas.

Son passage de l'armée au postal s'averra concluant et son style direct, son franc parler, sa manière paternaliste, personnelle et simpliste à régler les problèmes lui attira, dans un premier temps, la sympathie parmi les membres de la famille des préposés. Grand, une carrure de joueur de trois quart de rugby, une bonne bouille, la plupart du temps en jeans et portant un pull-over Adidas, il n'avait rien d'un cadre d'entreprise à la tête de plus de 200 coéquipiers.

Dès le début des années 90, le fameux plan de restructuration et de privatisation de la Bundespost venait de sortir des tiroirs du Ministère à Bonn. Mais par étape seulement, il devait progressivement voir le jour. La réalisation devait se faire tout doucement afin de ne pas trop brusquer le personnel et ce avec l'accord tacite du syndicat. La première étape prévoyait le contrôle effectif du temps de travail et du trafic postal par l'application du plan IBIS, le remplacement du système de notation à l'ancienneté par celui au rendement des agents du service de la distribution. La mise en préretraite pour tous les agents fonctionnaires

ayant plus de trente ans de service et leur remplacement par des agents à contrats limités et nettement moins bien rémunérés, une prime de départ pour les auxiliaires intéressés, l'allongement des tournées et du temps de travail, le regroupement des tournées et l'application de la semaine des 5 jours par semaine et en roulement pour les préposés suivraient.

Au cours de cette phase 1, Dirringer avait -le système de notation au rendement et à la qualité n'était pas encore appliqué- un champ de manoeuvre assez large qui lui permettait d'appliquer plus ou moins, à la lettre les nouvelles consignes de la nouvelle direction des postes à Bonn. Le service interne comprenait encore 6 à 7 personnes avec lesquelles il entretenait une relation assez souple et amicale. Ralliés à sa cause, il faisait preuve de beaucoup de compréhension envers eux et n'hésitait pas, après mais aussi pendant le travail, à boire une ou deux bières en leur compagnie, histoire de resserrer les liens de cordialité et de fraternité, auxquels on ne reste pas insensible. Il devenait alors familier, tutoyait le personnel, plaisantait avec ses employés. Lorsque les préposés partaient en tournée, il sortait avec un ou deux agents du service interne boire un vin chaud sur le marché pendant la période de Noël et il revenait deux heures plus tard dans un état euphorique comparable à la posture comique et inhabituelle qu'il avait lorsque avec ses joueurs, victorieux, ils arrosaient la deuxième mi-temps dans les vestiaires.

En été, lorsque le trafic n'était pas trop élevé, il s'absentait toute la matinée sans prévenir où il était. Lorsqu'il s'ennuyait dans son bureau, il descendait voir les agents Lothar et Volker au premier étage, dans la pièce où le matériel était entreposé. Là où en général personne ne mettait les pieds.

- Je venais de frapper à la porte et je voulais rendre visite à Lothar qui m'avait demandé de passer le voir, quand soudain, je suis tombé nez à nez avec Dirringer. Celui-ci, une bière à la main, affalé sur sa chaise, semblait blaguer avec ses deux comparses Lothar et Volker. Il fut un peu gêné de me voir et aussitôt il prit congé de ses deux employés, raconta Ostwald le conseiller social. Une autre fois *le soldat* avait été surpris dans une position malencontreuse, en compagnie d'une jeune préposée, une belle blonde qui était depuis quelques mois au bureau. Exception à la règle, cette dernière occupait depuis ses débuts une tournée laissée vacante. S'il accordait des faveurs à ceux qui s'étaient ralliés par faiblesse ou par opportunité à sa cause, pour les autres Dirringer était par contre intransigeant, distant et parfois méprisant. Cette attitude contradictoire avec le personnel, et sa partialité dans les conflits avec certains agents, devenaient de plus en plus flagrantes aux yeux de ses supérieurs. Il multipliait bavures, se compromettait mais bien pis ; en voulant prendre partie pour ses protégés ou passer sous silence certains faits, il outrepassait ses compétences et ne retrouvait plus les dossiers qu'on lui réclamait. La mise en place de la phase 2 de la privatisation allait par la force des choses brutalement interrompre cet état de fait. Les premières sanctions ne se firent pas attendre ; le budget du personnel fut réduit d'un 1/5, chaque semaine Dirringer devait fournir un bilan sur la qualité des services et de la productivité. Les différentes primes seraient désormais calculées au prorata des chiffres de fin d'année et 10% de son salaire de base serait calculé en fonction d'un système de notation effectué entre les différents chefs de service. Cet avertissement provoqua chez lui une réaction de panique et du jour au lendemain, il changea radicalement son comportement. Mais c'était trop tard. Pour les *nouveaux maîtres* à bord le temps pressait et Dirringer ne devait plus jouer aucun rôle dans la nouvelle équipe dirigeante.

Pour les préposés, cette phase 2 devenait au cours des derniers mois et à la fin des années 90 de plus en plus insupportable. Les acquis obtenus par le syndicat disparaissaient au fil des mois comme une peau de chagrin. La suppression de postes de travail et l'augmentation du trafic attisaient les esprits. Dirringer, confronté à cette nouvelle situation, ne savait où donner de la tête. Désorienté, énervé, stressé, il se discréditait en prenant des décisions contradictoires. Ses adjoints ou ceux qui étaient encore en poste engoncés dans un mutisme compréhensible, présentaient des signes d'accablement et de désolation tandis que les agents de conduite et les conducteurs de travaux victimes de cet effet boomerang refusèrent d'appliquer les mesures de leurs supérieurs. C'était une situation au point mort que personne ne voulait et comme toujours c'était les préposés qui en pâtissaient. En février, la situation catastrophique à la distribution fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. La grogne et la colère montaient, les actions de mécontentement se multipliaient. Après un entretien des représentants du personnel et de la direction, un rapport rédigé en commun mis en évidence l'incompétence de Dirringer et de son équipe à régler les conflits et dénonça les fautes graves commises.

Mis devant le fait accompli, Dirringer était complètement méconnaissable. Métamorphosé. Il réalisait qu'il avait sous-estimé la difficulté de sa tâche et, voyant la situation perdue, dans la peau d'un soldat vaincu il était indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Les semaines s'écoulaient et Dirringer se terrait. Dégoûté de tout et de tous, le *soldat* ne descendait plus voir chaque matin les préposés pour la parade et le salut. Avait-il disparu ? On ne le voyait plus. Puis un jour, colportée par je ne sais qui, la nouvelle éclata comme une bombe : Dirringer dégradé, humilié, avait été muté au bureau de poste de Lüneburg. Quelques mois plus tard, alors que la privatisation battait son plein, que la poste procédait à un véritable bouleversement et à un remaniement de ses cadres, les bruits courraient que par mesures disciplinaires, mais aussi par manque de rendement dans son service, il avait été muté une nouvelle fois mais cette fois-ci dans un petit bureau de poste à plus de 150 km de son domicile. Son calvaire ne s'arrêta pas là. On lui fit boire la coupe jusqu'à la lie. Dernière station de son périple, il se retrouva avec cinq autres *indésirables* dans une grande pièce vide autour d'une grande table, avec pour tout outils de travail un téléphone qu'ils devaient utiliser pour signaler leur présence. Déclarés *Persona non grata*, ils étaient désormais condamnés à ne rien faire et voués à la crise de nerf ou à la démission.

Le personnel du tri et de la distribution quand à lui n'était pas non plus épargné par ce changement. Au tri, plusieurs sièges restaient vides. Si autrefois il était d'usage de fêter son départ en retraite, sa mutation, désormais, du jour au lendemain quelqu'un manquait à l'appel sans qu'on sache ce qu'il ou ce qu'elle était devenu. **Mais bon dieu !** Il y avait suffisamment de pain et de travail sur le bateau, pourquoi avait on jeté un marin à l'eau ? Les plus inquiets se demandaient chaque jour : à qui le tour ? La précarité, l'insécurité provoquaient des tensions entre les agents à contrat limité. Un climat de suspicion s'installait petit à petit dans le bureau de poste. Hervé qui avait demandé une révision, puis une réduction de sa tournée en raison de l'aggravation de sa santé, devait quitter la tournée 172 et se présenter du jour au lendemain à la médecine du travail.

Bahnhofallee 12, docteur Holzbein médecine du travail

Dans la *Bahnhofstrasse*, les gens s'agglutinaient comme des mouches aux vitrines illuminées ou fourmillaient sur les trottoirs le long de la ligne de tramway numéro 1, celle qui reliait la gare à la rue piétonnière du centre ville. Derrière la porte coulissante vitrée du numéro 12, au milieu du couloir, entre deux baies vitrées qui menaient au deuxième bâtiment, Hervé foula le tapis rouge aux motifs vert kaki et se dirigea vers la porte de l'ascenseur. À une heure où beaucoup de gens prenaient leur service dans les bureaux, il était étonné de ne rencontrer personne dans ces lieux. Sur la plaque chromée à droite de l'ascenseur, l'entreprise Neddermann et Co qui avait son siège au premier étage semblait avoir quitté les lieux et une croix noire oblique recouvrait les inscriptions. La plaque du 4ème étage avait quant à elle été enlevée. Devant la porte de l'ascenseur, le postier appuya sur le bouton du 7ème étage chez le docteur Holzbein - médecine du travail. Dans un grincement épouvantable, la cabine s'arracha difficilement du sol et, branlant dans le vide, hésita à chaque étage à poursuivre son ascension vers le ciel. Toutes ces roues de transmission, câbles et pièces métalliques, plaques de protection, dans leur mouvement rotatif ou linéaire, émettaient des crissements, grincements, craquement à la façon des instruments de torture.

- J'ai bien cru y rester. Au retour je descends à pied", lâcha soulagé, le postier en s'éjectant de la cabine.

Scotchée à son siège, une assistante médicale, les yeux rivés sur un dossier le pria de s'asseoir dans la salle d'attente. "Il n'y a personne et c'est étrangement silencieux pour un cabinet médical", pensa t-il en s'affaissant malgré lui sur un fauteuil qu'il croyait dégonflé. Après environ un quart d'heure l'assistance lui fit signe de se diriger vers le couloir de gauche et de prendre la porte en face. Toc...toc... Il frappa. Rien. Il attendit 4 à 5 secondes et refrappa mais cette fois-ci un peu plus fort Toc...Toc... il crût entendre une voix. Donc il rentra. Tout au fond d'une pièce entre une table sur laquelle sommeillait un ordinateur, vieux modèle, et une rangée d'étagères presque vide, il était là. Debout dans l'obscurité. Vraisemblablement le docteur Holzbein, lentement, s'approcha de lui et lui tendit timidement la main. Hervé eu juste le temps d'effleurer ses doigts, avant que celui-ci d'un geste rapide reposa la main sur la table. Avec ses lunettes rondes, son gilet tricoté aux couleurs de l'arc en ciel et ses sandales de la marque Birkenstock il avait l'air d'un écolo suranné. Ce qui frappa également le postier c'était l'extrême lenteur de ses gestes et la douceur de ses yeux. Le docteur Holzbein le regarda un long moment. Muet, il sembla chercher ses mots. Puis, il l'invita à s'asseoir à un bureau situé de l'autre côté de la pièce. Il se mit à lire à voix basse la convocation ainsi que le rapport médical de l'urologue et de l'orthopédiste. Médecin du travail, Docteur Holzbein était habilité à constater le degré de gravité de son incapacité (partielle) de travail au service de la distribution postale. C'était à lui de décider si un allègement de sa tournée était justifié ou non. Il leva la tête. Mais au même moment où il voulu ouvrir la bouche, le téléphone sonna.

- Oui docteur Holzbein... Puis suivit un long silence. Oui Eberhart, bien sûr Eberhart, mais tu ne penses pas qu'il serait préférable d'attendre un plus tard pour l'annoncer officiellement, conseilla t-il dans le microphone.

Le toubib resta encore un assez long moment collé au combiné, puis après avoir remercié son interlocuteur. Il lui fit signe de se déshabiller en tripotant son gilet et dit *ist gut* au moment où le postier voulu enlever ses chaussettes et son slip. Auparavant, il était allé jusqu'à la fenêtre pour baisser les jalousies et couper la vue à un ciel gris, vide et aux oiseaux voyeurs.

- Marchez vers ma direction, lui demanda-t-il. Enchaînant un : "ah oui enlevez aussi vos chaussettes ", réflexion faite: Il avait collé sur le sol, tous les 50 centimètres environ, des cercles en plastique blanc. Il observa les jambes sans piper mine. Inclina la tête de côté et se baissa légèrement pour mieux examiner le déroulement des pieds sur le sol. Puis quand Hervé se tint immobile devant lui, il fit un demi-tour à sa droite puis un demi-tour à sa gauche. "mmhh...mmhh... vous en avez une drôle de façon de marcher. Et puis votre pied gauche il est complètement tordu". S'étonna t-il. Il resta là un moment perplexe. "Et votre mollet ? ", s'exclama t-il de stupéfaction. Le postier ne disait rien. Cela faisait près de onze ans qu'il s'était accoutumé à traîner la jambe ainsi. Onze années qu'il faisait la distribution sans se plaindre. Onze années pendant lesquelles son état de santé n'avait fait que s'aggraver. Le Docteur Holzbein avait raison. Son pied il était plutôt moche à voir. La voûte plantaire s'était complètement affaissée et une cornée épaisse au niveau du métatarse s'était formée vers l'extérieur. Son pied ressemblait en fait à un morceau de bois aplati et tarabiscoté. Le mollet ne suscitait davantage l'admiration. En fait il n'y avait plus de mollet. Il était complètement atrophié. Vu de derrière ça faisait tout drôle. Un mollet proéminent et puis l'autre, tout mince, comme une règle. Tout droit. Sans forme. Il n'y avait que des tissus. Et sa démarche ? Comment marchait-il ? S'il avait pris son corps en main, suivit l'évolution de sa maladie au sortir de l'hôpital, mis du siens pour accélérer la guérison, désormais, réalisant qu'aucune amélioration n'était envisageable, déçu, résigné, blessé au fond de lui, Hervé punissait son corps en le délaissant peu ou prou. Il regardait sa jambe tantôt avec l'attention qu'une mère porte à son enfant, tantôt avec le mépris hautain d'un jeune parvenu envers ses parents d'origine modeste. La nuit, il se rongait sans cesse les sangs, le jour il oubliait son pied souffrant. Pour la deuxième fois le téléphone sonna.

- Docteur Holzbein... Oui Eberhart, bien sûr Eberhart, prononça le toubib à mi-voix au bout du fil. Mais cette fois-là on devina que le docteur était un peu gêné. C'est peut être pour cela qu'il raccrocha sans même terminer sa phrase. Se tournant vers Hervé il lui dit : " Les muscles de la jambe gauche ne fonctionnent pas bien. Cela provient des nerfs qui ne se sont pas régénérés après l'opération". Puis il pinça ses lèvres immobiles un long moment. Il tenta d'écrire quelque chose sur une feuille de papier, commença une phrase puis ratura le tout. Il recommença de nouveau et écrivit deux phrases, puis, troublé, posa son stylo. Il se leva péniblement et ordonna:

- Faites un aller et retour en marchant s'il vous plaît. Le postier s'exécuta.

- Est ce que vous avez l'impression que vous avez de plus en plus de mal à marcher normalement et à dérouler le pied depuis l'opération ?

- Oui, je marche de plus en plus mal, et puis j'ai l'impression que je sollicite davantage ma jambe droite lorsque je fais un effort, ce qui provoque des douleurs à la hanche, lui répondit le postier.

- Mmmhh...mmhhh... Bien rhabillez vous. Puis après un long silence. Oui, je vais indiquer à votre employeur que vous êtes dispensé de faire du travail supplémentaire et des remplacements. Par contre, et vous le savez mieux que moi, à partir du mois de mai, j'ai eu

vent que les tournées allaient être allongées. Je suis en fait devant le fait accompli vous savez. Vous me comprenez ? ". Hervé comprenait parfaitement ce qu'il voulait dire. Il n'était pas fonctionnaire et il n'avait donc rien à attendre. Malgré son handicap il devait continuer à travailler de la même manière.

- Il faut que tu te présentes à la visite médicale avec les deux jambes amputées, lui avait dit *Richard mon ami* en plaisantant. Peut être alors, reconnaîtront-ils ton invalidité.

Hervé savait désormais à quoi s'en tenir. C'était marche ou crève. Après avoir noué ses chaussures, il prit congé du Docteur Holzbein. Il n'avait pas besoin de se presser et de retourner au travail, son chef de service lui avait signifié qu'il avait un remplaçant. Dans la rue, Il n'avait pas fait deux pas, que la pluie commença alors à tomber. Lorsqu'il s'assit dans le train et qu'il vit par la vitre la pluie redoubler d'intensité, il pensa alors que la journée n'était pas complètement perdue. Il n'aurait pas à traîner dans les rues par ce temps de chien et cela le mit de bonne humeur.

8) 2^{ème} chambardement à la poste

Le receveur Norbert Träger

- Ah Monsieur Nédélec comme je suis heureux de vous revoir. Je me souviens bien de vous lorsque j'étais au centre de tri. Travailleur, consciencieux, ponctuel... Je suis sûr de pouvoir compter sur vous. Nous sommes en pleine mutation et la situation économique est loin d'être florissante...Ok ? C'est un pari pour l'avenir et j'espère que tous les collègues de la distribution sont conscients de la difficulté qui nous attend...Ok ? lui disait Norbert Träger, le nouveau chef en place. Hervé était un peu surpris de ce flot de paroles. Quelle mouche avait donc piqué cet homme brusque et pressé ? Sceptique et méfiant, surtout après ce qui s'était passé, Hervé ne pouvait croire un seul mot de toutes ces compliments.

- Il veut me passer de la pommade, ma parole. Mais pas avec moi. Je suis quand même pas de la dernière couvée, à moi, on ne me la refait pas marmonna le Français, le ventre tendu par une boule de colère. Norbert Träger, responsable du service de l'acheminement, s'il n'avait pas *grandi dans la maison*, n'était cependant pas complètement étranger au service postal puisque ses parents avaient fait une partie de leur carrière chez le *géant jaune*. Son paternel notamment n'avait pas laissé un bon souvenir chez les facteurs. Contrôleur à la distribution, on l'avait chargé « des sales besognes » c'est à dire du travail que personne ne voulait. On l'avait ainsi chargé de vérifier si les préposés portaient leur tenue correctement, s'ils ne traînaient pas dans les cafés, si les rapports avec les usagers se limitaient strictement à l'exercice de leur fonction et restaient dans le cadre défini par le règlement intérieur.

- Avec Dirringer on savait au moins à quoi s'attendre. Il mettait toujours les pieds dans le plat et se faisait toujours avoir, mais Träger c'est autre chose. Träger n'était pas fonctionnaire de la Bundespost et bien qu'il connaissait la mentalité et les méthodes de travail de ses prédécesseurs, il avait cependant les mains libres, une bonne marge de manoeuvre, pour changer de cap. Il était pour ainsi dire, la courroie de transmission qui entre *la poste à papa*, encroûtée et traditionnelle, et une poste moderne et privatisée, devait assurer sans trop de

bobos la transition. Il fallait de suite marcher au pas, sans quoi. Pour cela, Träger avait ses méthodes. Des méthodes inconnues de la maison. Des méthodes qui allaient lui valoir sa "bonne" réputation. Pourquoi aller par quatre chemins ? Träger était un hypocrite et un faux jeton qui attendait la nuit pour vous sauter dessus. Dans les réunions, en présence des représentants du personnel, il caressait doucement ses collaborateurs avec des éloges avant de les brutaliser avec des coups de poings dans la gueule. Cet homme pressé voulait sans perdre de temps: multiplier le rendement par deux, réduire le budget de 20%, taux d'absentéisme à environ 0,2 %, allonger les tournées de 10%. Bref servir un bon plat de bonnes choses pour avaler de travers. Rémunéré en fonction des résultats obtenus annuellement il allait passer comme un bulldozer sur ceux qui ne voulaient pas s'adapter à la nouvelle politique de la maison, poursuivait Hervé.

Depuis sa 1^{ère} visite datée de 1986, Norbert Träger n'avait pas beaucoup changé de physionomie. Un peu plus gonflé peut être, Une barbe de 2 à 3 jours, un peu plus soigné aussi mais toujours ce visage adipeux avec des yeux et des joues pleines, faisant corps avec une bouche porcine qui inspirait au premier regard dégoût et antipathie. Puis pour sanctionner le tout une voix désagréable et un rire gras. Avant de lui souhaiter bonne continuation, au moment même où Hervé se levait pour quitter la pièce, son fidèle adjoint Michael, Michael le manager dévoué et serviable, en t-shirt, un dossier sous le bras vint à sa rencontre :

- Ah dis donc j'ai trouvé des prospectus dans ton casier ce matin. Il va falloir que tu fasses plus attention, lui rétorqua-il en souriant faussement avant d'aller s'asseoir derrière le clavier de son ordinateur, à droite du bureau de son supérieur. Michael qui avait commencé dans les postes comme facteur, avait gravité un tout petit échelon pour devenir *qualité manager*. Tout fier de sa nouvelle fonction, Il s'occupait des réclamations et de l'organisation à la distribution postale, contrôlait les préposés sur le terrain. Une tâche à laquelle il ne manquait pas de s'acquitter avec plaisir, consistait également à accueillir et informer les nouveaux venus (il fallait dire les nouvelles recrues). Ce rouquin timide et sournois était envers le nouveau personnel féminin d'une gentillesse et d'une amabilité inaccoutumée.

Quant à ceux qui se croyaient plus malins que lui, tous ceux qui voulaient ruser, ces petits marrants qu'il surveillait depuis un bon bout de temps, **Pris la main dans le sac ! Pas de cadeau ! On allait s'occuper d'eux !** Caché derrière une des fenêtres du service des boîtes postales, Michael notait sur son carnet couleur local (le vert est la couleur du club de football du Werder Brême), le nom de ceux qui sortaient avant la fin du tri général. Blotti dans sa voiture, il observait sur une tournée, celui qui lui avait tenu tête dans la matinée. Dissimulé derrière une colonne, dans le café *Ulbrichs Kaffeehaus*, il suivait du regard, une tête brûlée avant de l'épingler. Avait-il des témoins ? La belle affaire ! Tout le monde au service de la distribution se tirait dans les pattes. Donc les chefs se frottaient les mains. Et Träger ? Träger il se fendait la pipe. Les irrégularités, omissions, fraudes, fautes de service graves ou minimes, notées, répertoriées, classifiées en pièces à conviction, allaient servir à sanctionner le fautif par une mauvaise note sur sa feuille de carrière. Instrument de contrôle et de division mais aussi de pression et de chantage, *ce bulletin postal*, allait pendant longtemps encore échauder les esprits et faire couler beaucoup d'encre. La poste voulait faire le tri, repérer ceux qui ne marchaient pas, ou plus, au pas. La feuille de note, c'était un peu le couperet de la guillotine.

La concurrence bon marché pointait le nez, il fallait sacrifier des postiers. Alors on sacquait ! Et il ne fallait pas se gêner pour sacquer, sacquer, sacquer ! Désormais dans les trois « matières » suivantes: rendement, manière de servir et puis enfin la rubrique générale qui englobait toutes les attributions du facteur modèle et moderne. Dans les trois « matières » les appréciations s'établissaient ainsi ; « très bien », « bien », « passable », « insuffisant ».

Le compte à rebours pour le marathon de fin d'année et l'assaut des grands magasins était donné, c'était donc à ce moment là que le verdict allait tomber. Après quelques mois de service sous les ordres de Norbert Träger, conscient d'avoir travaillé « moyennement », ni mieux ni moins bien qu'un autre, de n'avoir fait aucune faute grave, bref d'avoir travaillé de raison, Hervé fut convoqué au bureau de son supérieur afin de recevoir sa feuille d'appréciation. Il se rappelait qu'avant la privatisation, lorsque la poste avait instauré le système de prime, il avait sous la direction de Monsieur Ilgner reçu deux années consécutives une prime récompensant son labeur. Mais aujourd'hui, grand coup de balai, ça n'était plus pareil. Nous n'étions plus au temps de la Bundespost, beaucoup de choses avaient changées. Ce qu'on exigeait désormais pour apprécier le travail d'un préposé c'était d'être du jour au lendemain flexible, ponctuel, malléable, disponible, mobile, adaptable, interchangeable et occasionnellement zélé. Donc **à 50 ans on lui demandait d'en avoir la moitié !** Hervé devait désormais être plus performant, plus respectueux avec ses supérieurs, plus serviable avec la clientèle. Malgré des problèmes de dos, il devait se baisser toujours plus, se mettre à quatre pattes. Ramper s'il le fallait. Faire le chien quoi.

- Je sais Monsieur Nédélec que 6 mois c'est insuffisant pour me faire une idée précise sur la qualité de votre travail, cela d'autant plus que vous n'êtes plus du tout jeune. Mais je suis certain que vous y arriverez...Okay ? Que vous vous adapterez... Coûte que coûte. Signé là s'il vous plaît...Okay ?

Son chef lui tendit sa feuille d'appréciation et posa son gros doigt gras à côté de la mention « satisfaisant, *befriedigend* ». Hervé signa et, impassible, tourna les talons. Il fit deux pas. Puis tout d'un coup. Réflexe d'orgueil à moins d'en avoir gros sur la patate ou les deux à la fois, il revint sur ses pas. S'approcha du bureau de Träger, le regarda bien dans les yeux avec sévérité et lui demanda sans aménité :

- Oui d'accord. Mais vous allez alors me dire ce qu'il faut que je fasse pour obtenir la mention très bien ?

Träger sourit. Träger pas con comprenait. Mais Träger pas con préférait se taire. Deux bonnes minutes s'écoulèrent. Deux longues minutes pendant lesquelles les deux postiers s'observèrent et, à tour de rôle, décrochèrent une grimace complice. Deux minutes trop longues pour Michael qui, dans ce mutisme malsain et persistant, décolla ses yeux de son écran et, pour signifier sympathie et dévouement à son supérieur, grimaça gauchement le Français. Träger requinqué se pencha vers son employé avec le sourire chafouin d'une vieille ordure :

- Ah ce n'est pas compliqué Monsieur Nédélec, il faut faire deux tournées par jour, bosser toute la journée, Vous comprenez ? Relevez les manches et bosser, donnez pleinement satisfaction, se taire et bosser, vous comprenez ? C'est okay ? Il s'esclaffa de son rire porcin en frappant du poing sur la table. Hervé le lorgna étrangement de travers et sans attendre que l'autre eût finit de rire de ses conneries, il dit d'un ton sec :

- Ah je comprends mieux maintenant Monsieur Träger. Vous m'avez ouvert les yeux. Merci et au plaisir, *Auf wiedersehen...* Okay ? Puis il sortit sans refermer la porte derrière lui. Au cours du deuxième semestre, Träger préféra lui envoyer sa lettre d'appréciation « befriedigend » par la poste. Il est vrai qu'il venait une semaine auparavant de le féliciter pour ses 25 ans de bon service à la poste et de lui remettre son diplôme avec la mention signée « au nom de la poste allemande je vous félicite pour votre fidélité, et votre travail pendant ces 25 années.

Depuis que des trieuses automatiques se partageaient l'intégralité du courrier à trier indifféremment, il ne restait plus qu'une poignée de polonaises à traiter humainement les imprimés et les quelques lettres non décodables. Pour réduire les coûts de transports, plusieurs tournées étaient désormais motorisées et décentralisées. Hervé ne voyait plus certains copains de travail qui bossaient à présent dans des filiales en bordure de la ville. Sa tournée avait été supprimée et contre son gré, il devait changer de groupe de travail. Au bureau de poste Postamt 1, il n'était désormais plus qu'une cinquantaine de préposés perdus dans la grande salle du premier étage. Malgré ce démontage permanent et ce vide qui s'installait de plus en plus, Hervé avait de la chance dans son malheur. Tout d'abord, il retrouvait quelques anciens collègues. Bernd, Jutta, Peter et Haïke la remplaçante du groupe, étaient certes un peu plus jeunes que lui, et travaillaient depuis de nombreuses années ensemble mais Hervé était certain qu'il allait pouvoir s'entendre avec eux. La tournée 164 lui avait été attribuée. La titulaire, souffrant de douleurs au tendon d'Achille avait décidé de partir en préretraite. Ensuite, il revenait dans le quartier où il avait débuté ; l'Ostertor. À l'Ostertor il avait ses habitudes, connaissait la clientèle, avait l'embarras du choix pour faire sa pause et prendre son café mais surtout, détail non négligeable, il savait où il pouvait soulager sa vessie ce qui était rassurant.

Par pudeur il n'avait rien dit à personne. Il avait trop honte d'avouer qu'il pissait comme un chien aux quatre coins des rues. Depuis un certain temps, il remarquait en effet, qu'il avait de plus en plus de difficultés à dissimuler ses problèmes d'incontinence et les « fuites » devenaient si fréquentes qu'il commençait à se demander combien de temps pouvait-il encore, exercer le métier de préposé. Il savait que presque toutes les 40 minutes, il devait aller aux toilettes sans quoi... En outre, l'allongement des tournées qui n'arrangeait rien à sa peine et leur découpage était devenu si anarchique qu'il devait par exemple marcher près d'un kilomètre pour distribuer le courrier dans une rue éloignée ou encore traverser toute la ville, pour faire la distribution d'une tournée restée vacante. Au surplus, la privatisation du transport des sacs de dépôts avait des conséquences catastrophiques pour les usagers.

- **MAIS TOUT LE MONDE S'EN FOUTAIT**, grommelait-il.

Lorsqu'un chauffeur de taxi (les taxis ou des entreprises privées acheminaient désormais les sacs de dépôts ainsi que le ramassage des boîtes aux lettres) décidait de ne pas venir ou lorsqu'il préférait rester au lit faire la grasse matinée, Hervé, devait, selon le règlement, grelotter deux heures dehors sous la pluie, jusqu'à ce qu'on vienne lui livrer son sac de dépôt. Dans ce salmigondis postal les interruptions de tournée se multipliaient.

- **ILS NOUS RÂBACHENT SANS ARRÊT QUE LA QUALITÉ DU TRAVAIL DOIT AUGMENTER MAIS PAR MANQUE DE PERSONNEL, NOUS DISTRIBUONS LE COURRIER DE LA VEILLE !** s'exclamait Hervé, complètement frustré. Mais les usagers

ils ne sont pas toujours dupes ... ! Ils le remarquent que ça se dégrade chez le *géant jaune*. Pourtant certains au lieu de s'en prendre à la direction des postes, ils nous prennent pour cible et croient que nous sommes devenus des fainéants, des poux. Que nous bâclons le travail... C'est pas croyable ! C'est scandaleux... Alors **LES IGNARES PAS CONTENTS** téléphonent pour se plaindre qu'on a pas fermé la porte du jardin derrière soi ou encore qu'une lettre a été un peu froissée ou mouillée ou mieux, qu'on est en retard et qu'on traîne. Mais alors si vous avez été trempé jusqu'aux os ça, **ÇA N'INTÉRESSE PERSONNE !** Si vous avez travaillé de 6 heures le matin jusqu'à 4 heures de l'après midi ça, **ÇA N'INTÉRESSE PERSONNE !** Si j'ai mal à mon pied souffrant et que j'en ai plein les bottes ça, **ÇA N'INTÉRESSE PERSONNE !**

Désormais c'était devenu un credo. A chaque réunion du personnel, les responsables de la poste leur bourraient le crâne, les menaçaient, leur faisaient du chantage :

- J'espère mes chers collègues, que vous êtes conscients, qu'il faut augmenter la qualité du travail, accepter de travailler plus et faire preuve de plus de disponibilité et de compréhension envers nos (sous entendre : gros) clients. Sans cet engagement et ces actes de bonne volonté de votre part, nous ne pourrions éviter la suppression d'emplois, une réduction du volant de remplacement et des mutations d'office dans d'autres services. Dans deux ans les entreprises privées entreront dans le marché de la concurrence pour la distribution et l'acheminement du courrier, mes chers collègues. Si nous ne sommes pas capables de nous imposer par la qualité de notre travail par exemple, nous disparaîtrons. Nous espérons que vous en êtes conscients ! Alors je vous prie, c'est pour votre bien. Et patati, et patata.

- Je ne sais pas ce qu'ils veulent, s'étonnait Hervé. On a de plus en plus de travail et de moins en moins de personnel. Comme lui, la plupart des préposés, dégoûtés, enregistraient avec colère les propos comminatoires de la direction et ne voulaient pas se laisser impressionner. D'autres comme Helmuth Lohr ou Haike la remplaçante du groupe 16, acceptant les événements avec fatalité ou subitement pris de panique, se laissaient intimider par ces paroles.

- C'est à me dégoûter de les voir courber le dos sans rechigner. De les voir travailler sans broncher ou de sourire aux supérieurs lorsqu'ils vous demandent de faire du travail supplémentaire non payé. Ils font dans leur froc lorsqu'ils voient un chef ! s'écriait Bernd, en apercevant Haike qui s'apprêtait à sortir une deuxième fois, mais, cette fois-ci sur la tournée 165 restée vacante depuis deux jours. Peter lui, il ne mâchait pas ses mots à l'encontre des *jaunes* :

- Et lui, ce con de Helmuth. Il ne remarque pas qu'en travaillant tous les matins au tri, il contribue à la suppression d'un emploi dans ce service. Les trieuses, elles sont en boule contre lui, mais lui, ce qu'il voit avant tout, c'est que le tri est terminé plus tôt. Il suffit qu'une dizaine de préposés fassent comme lui pour que Träger décide à l'avenir que le tri du matin soit effectué par les préposés. **MERDE ALORS... ILS N'ONT RIEN COMPRIS CES CONS LÀ !**

Karl Hampelmann, chargé de ramasser les pots cassés

Un mercredi matin, Tanja, La représentante syndicale venue encourager les préposés à participer à la journée d'information prévue à la fin du mois, n'en crut pas ses yeux. Karl Hampelmann l'agent de presse de la direction, accompagné en grande pompe par le journaliste du journal local *der Bremer-Nachrichten*, les dernières nouvelles de Brême et d'un photographe, fit son apparition dans la grande salle du bureau de poste *Postamt 1*. En général les visiteurs: agents de la poste au service de la direction régionale et haut responsables, étaient toujours accompagnés par le receveur Träger. Mais cette fois-ci, cet honneur fut décerné à Karl Hampelmann. Curieux et intrigués, certains préposés au tri du courrier, surpris de cette visite inopinée s'arrêtèrent de travailler. Un bloc-notes à la main, le journaliste suivit à la trace Karl Hampelmann, qui, tel un gendarme moulinant bras et mains dans toutes les directions, le mitraillait d'informations réconfortantes. Après avoir tourné en rond plusieurs fois de suite, lassés, ils se dirigèrent vers les rangées de casiers de tri du groupe 18.

Dans le quotidien local, les nombreuses lettres de protestation, notamment des habitants du quartier de *Schwachhausen*, étonnés que plusieurs jours d'affilés le courrier n'avait pas été distribué, que les boîtes aux lettres pleines à craquer tel le butin d'un malfaiteur abandonné sur la chaussée, n'étaient plus relevés, avaient alerté les hauts responsables de la poste. Pris en flagrant délit d'omission dans sa fonction de service public, *le géant jaune*, en la personne de Karl Hampelmann était tout à coup mis en mauvaise posture. Refoulé sur les bancs des accusés. Généralement fidèle à sa devise « moins on me voit et mieux ça sera », ce petit bonhomme à barbichette, petite tête agréable, sec et nerveux, le regard vif, nageant dans un costume trop grand, avait pressenti le danger et, cette fois-ci, se disant que l'attaque est la meilleure défense, avait pris les devants.

- C'est le monde renversé, d'habitude ce sont les journalistes qui, à la quête d'un fait divers, viennent s'informer sur un débrayage technique, sur un événement politique ou syndical, ou rendre tout simplement compte d'une manifestation. Dans le cas présent c'est la poste qui téléphone au journal local pour les rassurer sur la situation, s'exclamait ironiquement le préposé Peter.

- Tout cela c'est de la rumeur ! il n' faut pas dramatiser ! Ah oui nous avons un petit problème de personnel mais c'est exceptionnel !... Des agents malades, plusieurs en même temps... On ne peut pas le prévoir ! Vous comprenez ça ! N'est ce pas ? Hampelmann s'efforçait de convaincre ses interlocuteurs. Le journaliste, lui il acquiesçait tout en griffonnant son carnet. Mais l'agent de presse parlait et parlait sans toutefois trop élever la voix pour ne pas éveiller l'attention des préposés. Après avoir apporté quelques explications lapidaires sur la modernisation du tri du courrier, sur les extraordinaires progrès accomplis ces derniers temps par NOS services, sur la bonne marche de l'entreprise, sur le dévouement et l'engagement de NOS agents du tri et de la distribution et patati et patata...Le porte-parole invita le journaliste qui continuait d'écrire fébrilement des notes à se diriger vers Helmuth le facteur de la tournée 181.

Helmuth Lohr, le préposé modèle

Au premier coup d'œil ce qui frappait chez Helmuth, c'était son regard froid. Généralement discret, la cinquantaine, Helmuth était passé par tous les services des postes en débutant par l'acheminement de nuit, le transport de fond, le tri des paquets et puis, depuis la privatisation, il était à la distribution des lettres. Le crâne dégarni, toujours tiré à quatre épingles, hiver comme été, il arrivait le matin toujours à l'heure, la tenue de postier impeccable, la sacoche sur le dos et il repartait ainsi, tel qu'il était arrivé, *Korrekt*, sérieux, bien dans la norme, toujours de bonne humeur et content du travail bien fait. En somme un modèle parfait pour ses pairs. Il tombait donc à point nommé pour corroborer *en homme de terrain* ce que son supérieur venait de raconter aux gens de la presse quelques minutes auparavant. Cette mission de confiance, Helmuth la considérait comme tout à fait normale. Cela allait de soi qu'il prendrait la cause de son entreprise. C'est elle qui l'employait. C'est elle qui lui avait procuré un travail pendant de nombreuses années. Pourquoi dénigrerait-il son employeur ? Pourquoi irait-il mettre en danger son emploi en confirmant ce que certains de ses collègues n'arrêtaient pas de répandre, à savoir que depuis la mise en place de la privatisation, la qualité du service diminuait ? Pourquoi irait-il se jeter dans la gueule du loup, alors qu'il savait bien ce que la presse recherchait ? Ce que la presse recherchait c'était **LE SCANDALE ! LE SCANDALE** pour discréditer notre travail et faciliter la venue des entreprises privées sur le marché de la distribution des lettres ! Il n'était pas con Helmuth. Il voyait clair ! Et puis d'ailleurs c'était normal qu'il y avait quelques problèmes d'acheminement comme partout ailleurs. Il suffisait de regarder le journal ! Tous les jours il y avait des licenciements dans l'automobile, dans la sidérurgie, dans le bâtiment. Ça coïnçait et ça grinçait de partout alors que *bei uns*, chez nous, on n'avait jamais licencié ! Alors Helmuth, il ne comprenait pas très bien pourquoi les collègues ils sabordaient le travail. Non ils ne se rendaient pas du tout compte de ce qu'ils faisaient.

- « Merde il faut se serrer les coudes pour la défense de notre boulot ! », répliquait-il à qui voulait bien l'entendre. Monsieur Lohr il est chez nous depuis si longtemps alors vous pensez, il sait de quoi il parle. Et puis d'ailleurs vous allez l'accompagner... Si, si. Vous allez vous rendre compte par vous même que tout ce qu'on a dit ces temps derniers ce sont des méchancetés, des mensonges, des bobards, des tentatives pour discréditer nos services. Vous allez voir comment notre très dévoué Helmuth il est aimé, adoré même de nos clients. C'est un garçon irréprochable comme tous nos préposés d'ailleurs ». C'est à mi-mot que Lampermann laissa échapper par inadvertance cette dernière phrase en s'adressant à ses chaussures noires vernies.

Alors ils sont partis tous les trois en tournée. Helmuth devant, montrant la voie, le photographe et le journaliste un peu en retrait derrière lui. Le lendemain, Helmuth était à la une de la page centrale du journal local. Torse bondé, un petit roquet dans les bras, à côté d'une vieille femme qui semblait étonnée de voir son chien dans les bras d'un étranger. Mais peu importe, la photo avait fait tout le tour des services, Helmuth était en haut de l'affiche.

- *Le facteur reste le fidèle partenaire auprès des usagers de la poste*, pouvait on lire en sous-titre de l'article. Fier et rassuré à la fois, Helmuth avait noir sur blanc, la confirmation que son travail était bien considéré par ses supérieurs, mais aussi par ses clients. Les collègues et le

syndicat avaient sans aucun doute dramatisé la situation. Cela lui mit du baume au cœur et il décida sur le coup d'entamer une action de solidarité, à sa manière, pour soutenir son entreprise et montrer l'exemple à *tous ces cons qui n'avaient rien compris*.

- Il faut que chacun y mette du sien, de la bonne volonté, pour améliorer la qualité du travail, ne cessait-il de répéter aux quelques préposés qui voulaient l'entendre. La première idée qui lui vint à l'esprit fut de contrôler si ses collègues avaient comme lui, le même souci du travail bien fait. De son propre chef, il se mit à fouiller dans les chariots de ceux qui étaient déjà revenus de distribution. Mais il ne s'arrêta pas là. Il fouinait partout, en dessous des tables et des casiers de travail, dans les affaires personnelles. Il aurait certainement continué ainsi à apporter sa contribution à l'amélioration de la qualité du service au bureau de poste, si, un jour, Peter remarqua que son armoire avait été fracturée et qu'une partie de ses affaires avaient disparues. La rumeur fit le tour du bureau de poste. Helmuth, compris alors, à sa grande désolation qu'il devait arrêter ses fouilles et cesser de faire du zèle.

Haïke, une grosse poupée fragile

À 4h45 dans la grande salle des facteurs, au premier étage du bureau de poste de la Domsheide, Haïke la remplaçante du groupe 16, était déjà là. Avant tout le monde, une demi-heure avant l'horaire, Haïke était déjà très affairée. Autour des casiers de tri elle avait fait le ménage, rangé les barguettes dans les chariots, versé six cuillerées et demi de café dans le filtre de la machine à café. Lorsque les collègues titulaires de son groupe arrivaient, le café était prêt, et Haïke avait déjà enlevé une bonne partie de ses vêtements parce qu'elle s'ébrouait comme un beau diable et qu'elle suait abondamment. La plupart du temps, on retrouvait ses chemises, ses vestes et manteaux, ses pull-overs, ses chaussures un peu partout disséminés sur les divers portemanteaux de la salle des préposés, sur les poignées de fenêtres, accrochés au casiers de tri, dans les tiroirs des tables de travail. Tenue d'hiver ou chemisier d'été, ils traînaient et s'accumulaient depuis des mois et des années un peu partout dans le bureau de poste. De retour de maladie, Peter (Haïke le remplaça pendant trois semaines) s'amusa à entasser sur une table de tri, tous les vêtements qui traînaient ça et là. On à peine à croire mais il y avait toute une garde-robe.

- Le jour où elle s'arrêtera de travailler il faudra faire appel au service de la croix rouge pour procéder au ramassage de tous ses vêtements, fit-il remarquer en ricanant.

Lorsqu'à tour de rôle, les préposés prenaient leur service, Haïke était toujours en pleine action. Elle racontait au personnel présent, en long et en large, pourquoi elle n'avait pas fermé l'oeil de la nuit. Puis ses bras allaient à tour de rôle de haut en bas et peu à peu les lettres s'entassaient dans les casiers de tri. En général cela ne durait pas longtemps avant qu'elle ne fasse sa première pause. Des pâtisseries, de la charcuterie en mayonnaise, des yaourts avec de la crème, constituaient le plus souvent son petit déjeuner. Plus tard, dehors elle s'approvisionnait encore une ou deux fois dans un magasin d'alimentation. Jan Laue le facteur de la tournée 162 faisait la grimace dès qu'il entendait sa voix crier à l'autre bout de la rangée. Lorsqu'elle le remplaçait, la vendeuse de chez Popo, le magasin de meubles, lui racontait qu'elle pénétrait comme un éléphant dans la boutique et balançait les vases et les lampes qui étaient disposées sur les armoires et sur les étagères. Après une semaine celle-ci en

a eu marre de tout ramasser à son passage. Ne parlant pas la même langue que la postière, voulant mettre un terme à cette casse, elle l'a priée de sonner et d'attendre à la porte.

- Pourtant Haike, tu devrais savoir !...Discrétion... Passer inaperçue... Pas un mot de trop... Juste rester polie et aimable, ne cessait de lui répéter le titulaire. Rien que d'y penser, il n'en dormait pas de la nuit. Il avait honte et marre lorsqu'il revenait le lendemain sur sa tournée d'entendre toujours les mêmes réflexions. Mais Haike au lieu de changer son comportement, faire preuve de discrétion, elle donnait de la voix, jactait, causait, papotait, commérait, racontait sa vie dans les moindres détails, à qui voulait l'entendre. Pourtant personne ne voulait l'entendre. Par prudence, Hervé, avait pris ses devants:

- À chaque fois que je la vois je me faufile en douce par les rues avoisinantes pour ne pas qu'elle m'incendie avec ses salades.

Cette année comme l'année dernière et les années précédentes, la grosse Haike a passé ses vacances avec sa mère et sa grand-mère à Majorque. Comme trois copines, en trio, elles ne se sont pas quittées d'une semelle. Quand elle avait sa journée libre, on rencontrait la postière souvent au centre ville avec *Oma und Mama*, sa maman et sa Mamie faire du shopping.

- Lorsqu'elles sont côte à côte à papoter sur le trottoir de l'Obernstrasse, on ne peut plus passer. Les passants sont obligés de faire demi-tour pour éviter de se faire piétiner par les trois mastodontes ou de risquer de se faire écraser en se hasardant sur les voies du tramways pour tenter d'atteindre le trottoir d'en face, racontait Volker le facteur du centre ville qui l'observait d'un oeil amusé, lorsqu'il était en distribution. Après avoir fait le tour du centre ville, jeter un coup d'œil aux quatre étages du grand magasin *Karstadt*, regarder les nouvelles collections et autres marchandises en solde, après avoir pris un grand café, mangé deux parts de *Käsesahnetorte*, une tarte au fromage blanc et un *Erdbeerenkuchen*, un gâteau aux fraises au magasin *Horten*, elle rentrait épuisée, les joues rouges, la chemise auréolée, les jambes en compote. Après s'être arrêtée à chaque étage, son énorme postérieur aplati comme une motte de beurre mou, sur la 1^{ère} marche, elle pénétrait enfin dans son nouvel appartement. Là elle s'enfermait pour ne plus ressortir de la journée.

À partir de 17 heures, elle regardait souvent sur les chaînes privées, le programme réservé aux enfants et adolescents.

- je sais que les gens s'étonnent de cela mais moi, ça m'est complètement égal, avouait-elle à Hervé qui lui demandait comment elle occupait ses après-midi. Elle avait grâce aux trois postes de TV installés dans les principales pièces de son appartement: un dans le salon, un dans sa chambre à coucher et un autre dans la cuisine, peu de chance de rater une minute de ses émissions préférées. Mais c'était surtout affalée dans son sofa rouge trois places XXXL, un grand cornet de pop-corn à la main, un grand verre de Cola sur une petite table qui foutait le camp lorsqu'elle s'avavançait, les yeux scotchés pendant des heures sur l'écran, qu'elle savourait l'atmosphère quiète et chaude de la salle de séjour. Là, elle retrouvait Daniel Kühlenbeck, Doris Major et tous les autres héros du *magazine des stars* ou du conte *Heidi* avec lesquels elle vibrait, elle souffrait et au bout du compte elle triomphait.

Lorsque le receveur Träger, lui a annoncé avec brutalité qu'elle allait perdre sa place de remplaçante dans le groupe 16 suite à la suppression de 12 tournées, et qu'elle ferait

désormais des remplacements dans toute la ville, ainsi que dans les filiales de *Gröpelingen*, *d'Hemelingen* et de *Huchting*, elle fut consternée et resta muette pendant des semaines. La réalité la dépassait. Elle n'eut alors que ses larmes pour se consoler. Elle, qui à l'image de Sainte Thérèse n'avait cessé par des gestes de générosité et de bonté de se faire aimer de tous. Elle qui chaque semaine faisait des heures supplémentaires non payées, se sentait victime d'une injustice. Tout cela n'avait servi à rien. Elle avait espéré, après dix années à faire des remplacements, qu'elle deviendrait enfin titulaire d'une tournée mais voilà que la nouvelle restructuration avait réduit ses chances à néant.

Un matin, après avoir relevé son courrier au tri général, Hervé fut étonné de la voir allongée sur le ventre à quelques mètres de lui. Elle ne bougeait plus. Masse inerte vouée soudainement à l'immobilisme. Haike venait de chuter sur des piles de barguettes en voulant relever son courrier dans les casiers de tri. Personne n'avait rien entendu et n'avait remarqué l'incident. Ni les polonaises qui inlassablement triaient à une cadence infernale les lettres dans les casiers, ni les préposés trop préoccupés de finir d'entasser le courrier sur leur table de travail. Elle était là, allongée de tout son long sur le sol. Bernd qui venait à la rencontre du Français, s'étonna lui aussi de voir la remplaçante allongée par terre.

- Mais qu'est ce qu'elle fout là ? Lui demanda t-il

- Moi, j'en sais rien, répondit Hervé.

Presque une bonne minute s'était écoulée avant que Haike fit un quelconque mouvement pour tenter de se relever. Quand le Français s'avança vers elle, elle ramena les jambes vers l'avant et, sur les genoux, se tenant le bras droit, elle réussit à se lever péniblement. Elle ne pouvait plus bouger son bras annonça t-elle. Les yeux aux bords des larmes, la colère retenue, elle était vexée dans son amour-propre. Sans rien dire elle prit ses affaires et disparue. Quelques minutes plus tard Karl Heinz, le chef du personnel furieux - Haike venait juste de lui faire part de l'incident - se tenait au milieu de la salle et la mine renfrognée des mauvais jours il incendia à brûle-pourpoint les préposés :

- Combien de fois vous ai-je dit de ranger les barquettes dans les chariots appropriés ? C'est si difficile que cela de le faire ? Ou dois je me faire comprendre différemment, non de dieu ? Qui va me dire maintenant comment je vais trouver un remplaçant pour Haike ?

Dans la salle, pas un n'osa ouvrir la bouche et encore moins faire des commentaires sur l'incident. On connaissait trop bien les sautes d'humeurs et les coups de colère de Karl Heinz, aussi valait-il mieux ne rien dire et faire passer l'orage. Ce n'est que plus tard pendant la distribution lorsque Hervé rencontra son collègue Bernd au carrefour de *Auf den Häfen* et de la *Getrudenstrasse*, là où les deux tournées se croisent, que le français lui demanda ce qu'il pensait de tout cela :

- Je n'ai jamais vu cela. Elle était là toute affalée. Comme un phoque sur une banquise. Bernd se mit alors à rire à gorge déployée.

- Je ne comprends pas comment on peut tomber aussi lourdement et aussi maladroitement. Merde... Ce n'est pas une vieille femme, lui répliqua Hervé. Puis il se mit à rire à son tour :

- C'est si marrant de voir cette masse de graisse à terre que j'en ris encore, renchérit Bernd.

Le lendemain, les préposés du groupe 16 apprirent que Haike était une semaine en maladie pour une légère luxation de l'avant bras. Une semaine plus tard, lorsqu'elle fit de nouveau son apparition, Hervé fut surpris de ne pas entendre sa voix. Une voix qu'on reconnaissait pourtant parmi les autres. Une voix si particulière et qui s'introduisait par le tympan de l'oreille pour envahir la boîte crânienne et s'attaquer aux nerfs. Cette voix criarde tout à coup ne répondait plus. Elle s'était tue. Hervé pensa alors qu'elle leur en voulait de ne pas s'être informés pendant son absence sur l'évolution de sa convalescence. Mais Annemarie qui s'était renseignée sur sa maladie, rassura tout le monde. Une fois sortie de l'hôpital, Haike avait ressentie tout d'un coup des douleurs à la langue. Des douleurs qui l'empêchaient de parler. Après trois jours de marmonnements et une gueule d'enterrement, elle alla voir le docteur qui diagnostiqua une inflammation du filet de la langue.

- C'est bien la première fois que j'entends parler de cette maladie. Mais en ce qui concerne Haike il ne faut s'étonner de rien. Elle attrape toutes les maladies possibles et inimaginables, se disait Hervé. Lorsqu'elle reprit son travail, Haike n'était plus la même. Elle n'avait plus le moral. Elle voulait une fois son appartement payé, s'arrêter de travailler. Dans 5 ou 6 ans pensait-elle. Elle craignait qu'avec ses 96 kilos elle ne pourrait plus monter et descendre des centaines de marches par jour très longtemps. Et puis expliqua elle désabusée :

- De toute façon, ils nous foutront certainement à la porte. J'en suis sûre. Mais en attendant, Haike, cheveux courts en brosse, des lunettes avec d'énormes montures qui lui barraient le visage, des fesses énormes devra encore suer et enlever ses vêtements, hausser les épaules lorsque Peter, Bernd, Carsten et les autres lui feront part des médisances de leurs clients. En attendant ce jour, elle devra faire preuve de bonne volonté et accepter tout ce que ses chefs attendent d'elle puis enfin retourner à la maison après le travail et se retrouver seule avec ses idoles du petit écran.

Il n'y a pas de quoi pisser (de rire)

Malgré l'aggravation de son état de santé (Le neurologue avait constaté un affaiblissement du muscle de l'anus et une incontinence fécale), Hervé s'efforçait de ne pas trop y penser. Dans son nouveau groupe de travail, aucun de ses collègues ne se demandaient pourquoi il s'absentait si souvent pendant le tri ou pourquoi il allait aux vestiaires se changer. Et pourquoi enfin, il partait en tournée le plus souvent seul, alors qu'il avait fini le tri en même temps qu'eux. Il tenait avant tout, à conserver sa bonne humeur et plaisantait la plupart du temps avec eux. Cependant qui aurait pu alors deviner que la fréquence des *fuites* usait de plus en plus son moral ? Qui aurait pu penser qu'une pression énorme agissait en lui et empoisonnait sa vie ? Jusqu'à présent, seul Sibille et les médecins traitants étaient au courant de son incontinence chronique. Aucune personne de son entourage, aucune collègue de travail, ni son chef de service ni ses meilleurs amis ne se doutait qu'il était malade. Cependant c'était pour lui de plus en plus difficile de cacher à ceux qui le côtoyaient quotidiennement qu'il avait de plus en plus de difficultés à vivre avec son mal. Avec cette pression fréquente de la vessie qui le mettait dans tous ses états et, comme le hurlement soudain de la sirène d'un bateau dévoré par les flammes, panique à bord et sauve qui peut, il devait, là où il se trouvait, se précipiter comme un fou dans un endroit afin d'éviter d'avoir le pantalon mouillé.

Dix, douze, quinze fois dans la journée mais aussi le matin à partir de deux ou trois heures, cette pression l'empêchait de travailler et de vivre normalement. Elle empoisonnait sa vie. Le rendait malade. Presque impotent, handicapé à cause de sa vessie devenue *incontrôlable et anarchique*, victime de fuites répétées et imprévisibles, il était désormais condamné à cesser toutes activités sportives. Lui, passionné du sport, il ne pouvait plus faire de footing, ne jouait plus au football, n'allait plus à la piscine. De temps en temps *pour faire passer* sa frustration il prenait son vélo et pédalait comme un fou.

- Et puis merde si je reviens souillé, je vous pisse dessus ! arguait-il cyniquement.

Lorsqu'il s'absentait de la maison, il ne sortait jamais sans son petit sac au dos dans lequel il avait glissé auparavant une serviette, un slip et un pantalon de rechange. En général il portait un pantalon de couleur sombre ; noire ou bleu marine pour ne pas que l'on remarqua *l'endroit souillé*. La marche aggravait ses troubles urinaires, il enfourchait alors son vélo pour se déplacer. Obséder par le pressentiment de devoir uriner, il repérait l'itinéraire qu'il prendrait afin de pouvoir se soulager. Jamais il n'avait envisagé un jour de devoir porter des couches spéciales pour incontinence urinaire mais lors d'une visite chez son urologue, au bout du rouleau, il lui raconta tout: les slips mouillés, les nuits angoissées, la honte et tout le reste. Ouah ! Le 1^{er} pas était franchi, le 2^{ème} s'avérait plus délicat.

L'ordonnance à la main, derrière le comptoir il n'en menait pas large et son visage en disait long sur ce qu'il ressentait sur le moment. Le vendeur dans le magasin spécialisé en sanitaire et articles médicaux, n'avait pas très bien compris que le paquet de serviettes pour l'incontinence légère féminine « Flufsan Lady super » était pour lui. Le postier qui avait attendu que le dernier client ne soit sorti pour franchir le pas de la porte, hésita avant d'aller vers le vendeur, lorsqu'il s'aperçu qu'une vieille femme, un peu en retrait était présente dans le magasin. Il tendit au vendeur l'ordonnance sans rien dire et ce n'est que lorsque celui-ci compris que c'était pour lui, qu'il se pencha alors vers Hervé et lui pria amicalement et à mi-voix de le suivre.

- Alors voilà, nous avons différents produits de la serviette pour incontinence en passant par la garniture pour faiblesse importante ou moyenne de la vessie. Nous vendons par dessus le marché des slips *body guard* de différentes taille pour...

Le vendeur compréhensif et avisé devint soudainement emprunté puis insistant et, à la grande stupeur du postier, comme s'il était dans une foire aux bestiaux, il élevait tout à coup la voix. Aussi, pour couper court à ses explications et crever le sentiment de honte qui commençait à l'envahir Hervé, qui ne savait pas quoi dire, porta son choix sans réfléchir sur l'un des articles proposé. Deux semaines plus tard Après avoir essayé divers modèles, il acheta ce qui convenait le mieux à ses faiblesses urinaires.

Sibille qui l'avait surpris quelques jours plus tard dans les toilettes à changer ses couches pleines de pisse, remarqua que son comportement avait changé ces derniers temps. Absorbé à je ne sais qu'elle rêverie, il était parfois absent et n'écoutait pas toujours ce qu'elle lui disait. Persuadé qu'il ne la prenait pas au sérieux, elle se fâchait alors.

- Il faut que tu te mettes un peu à ma place. Je suis parfois si concentré sur ma vessie que je ne suis plus conscient de ce qui se passe autour de moi, répondait il prenant la mouche. Elle finissait par le comprendre mais acceptait mal ses brusques changements de comportements ou ses mauvaises humeurs. Il lui répétait excédé et en élevant le ton :

- Après cinq heures de distribution, tu devrais comprendre que je n'ai plus envie de faire des promenades. Pourtant ce n'était pas le fait de sortir et de marcher de nouveau qui le répugnait à faire une promenade mais c'était l'obligation de pisser tous les demi heures comme un chien. A bien réfléchir, c'est une véritable vie de chien, ce que je vis ! Son amie lui recommandait de ne pas oublier de boire beaucoup pour éviter une inflammation de la vessie. Il craignait de devoir aller si souvent aux toilettes, qu'il oubliait de boire et acceptait bon gré mal gré les remontrances qu'elle lui faisait.

Lorsque des invités venaient à la maison, il prenait toujours ses précautions à l'avance. Dans le cas où les toilettes étaient occupées, il cachait au préalable un ou deux récipients sur le rebord de la fenêtre de la chambre ou en dessous du lit. Invité chez des gens, la première chose qui le préoccupait c'était de savoir le temps qu'il mettrait de la chaise où il s'était installé dans la cuisine pour manger, aux W-C qui se trouvaient dans le couloir. Une fois là, il s'asseyait et se levait plusieurs fois pour uriner. Cela pouvait durer plusieurs minutes. Quelquefois rien ne venait. Quelquefois c'était au moment où il voulait sortir des toilettes, qu'il éprouvait une forte envie d'uriner. Alors il pissait. Ou alors c'était une fausse alerte et il restait là idiot, sa queue entre les mains. Ces opérations répétitives lui rappelaient les exercices de gym à l'école: accroupi, jambe jointes en arrière, accroupi, debout, accroupi, jambe jointes en arrière et ainsi de suite. Assis, un petit jet debout, assis, un autre petit jet, debout, s'essuyer et allons y pour un autre tour. Mais où étais tu, enfin ? Que faisais tu ? Pourquoi disparais-tu, nous n'avons pas fini de manger ? Combien de fois avait-il entendu ces phrases. Combien de fois c'était-il retenu de dire à son amie que c'était pas pour son plaisir qu'il s'enfermait dans les chiottes. Elle devait pourtant savoir. Elle oubliait tout le temps et tout le temps il lui en coûtait d'en parler. Donc, Il était à cran et rongeaient son os secrètement en serrant des dents. Dans les toilettes, chez les gens, on pouvait aussi, puisque cela prenait du temps, s'attarder à regarder la tapisserie orange, le sol en marbre, les flacons et les liquides, pommades, crèmes, lotions et ce faisant, pisser dans le lavabo ou dans les flacons de parfum.

Pour les anniversaires, donc chacun son tour, le couple se rencontrait avec deux ou trois couples voisins. On jouait à des jeux de société tel que "qui dit mieux ?", on organisait pour la circonstance un petit repas chaud avec salade qui laissait la place aux grillades et se déroulait alors dehors quand il faisait beau. Les hommes de nature guerrière, se lançaient des défis, faisaient le bras de fer dans des domaines aussi variés que: le travail, la voiture, le nouvel ordinateur portable, le dernier cri en Hi-fi. Les femmes plus solidaires, échangeaient leur point de vue, leurs sentiments, leurs émotions vécues devant le petit écran. Pourquoi pas après tout, on peut toujours mettre de l'eau dans son vin. Lutz expert en ordinateur et Franz jardinier à ses loisirs étaient toujours disposés à leur venir en aide. Lutz travaillait depuis toujours à la banque *die Sparkasse*, Franz était au service du personnel *bei Mercedes-Benz*. Les deux cadres qui débattaient sur la crise économique, acceptaient les mesures de restriction, l'augmentation de la durée du travail sans compensation, la suppression du 14^{ème} mois et

justifiaient cette démarche en raison des lois du marché international qui poussaient toujours plus à la compétitivité et à la rentabilité dans l'entreprise. LEUR entreprise en difficulté, ils étaient, eux aussi, victimes de la récession. Pour cela, ils pensaient qu'il fallait se serrer les coudes et la ceinture et s'unir pour que l'entreprise survive. Ils étaient certes une voix, une partie, un élément, un membre, une toute petite fraction avec un pouvoir minime à l'intérieur de leur entreprise mais, malgré tout, ils se sentaient intégrés, concernés intéressés par tous les problèmes qui touchaient à l'organisation et au bon déroulement de LEUR entreprise. Hervé n'avait pas du tout le même rapport avec son employeur et ne comprenait pas comment on pouvait soutenir le patronat. N'avait-il pas dit chez des amis qu'il ne fallait pas s'étonner si une nouvelle RAF voyait le jour ? Le licenciement de milliers d'employés de la Deutsche Bank annoncé dans la presse était nécessaire avait déclaré leur patron Josef Ackermann. " Et les 20 millions d'Euros de salaires mensuel étaient ils justifiés ? " avait décoché le postier à un des convives qui ne partageait pas son point de vue.

La poste était devenue pour lui comme un corps étranger. Rien ne l'intéressait vraiment. Il suivait certes l'évolution de ce service public sur la voie de la privatisation mais il refusait de s'adapter aux changements. À rebours de la plupart de ces collègues, il faisait de la résistance passive. Il prenait part aux réunions du syndicat, signait les pétitions, se solidarisait avec les initiatives des représentants du personnel qui dénonçaient l'aggravation des conditions de travail et l'augmentation de la durée de travail mais il était de l'avis que cela n'allait pas assez loin et qu'il fallait faire une grève dure. Une grève dure comme à Paris. Dure et longue pour les obliger à se plier à la volonté du personnel. Paralyser le centre de tri et bloquer l'entrée de la poste ! Voilà ce qui les ferait réfléchir ! Voilà ce qui les ferait revenir sur leurs décisions ! Voilà ce qu'il aurait voulu faire !

Sibille qui convoitait un poste un plus intéressant dans un *Gymnasium*, lycée, s'était renseigné auprès du ministère de l'éducation de Basse-Saxe. Là on lui avait dit qu'il fallait qu'elle attende deux à trois ans à moins de permuter avec un collègue. Elle s'était faite à cette idée jusqu'au jour où, elle apprit par une amie que dans son lycée à Hanovre, il y avait une collègue enseignante de français et d'allemand qui partait pour deux ans en congé parental. Lorsqu'elle se présenta avec six autres candidats, elle avoua à Hervé :

- Qu'elle ne se fait pas d'illusion. Les autres ils ont certainement fait meilleure impression que moi ». Mais comme toujours la chance était de son côté ; Deux semaines plus tard elle devait confirmer par retour du courrier si elle voulait commencer après les vacances au lycée Bismarck à Hanovre :

- Je suis un peu prise de vitesse, s'exclama t-elle.

- Tu n'as pas à hésiter, c'est une chance à saisir.

- Mais... Et toi ?

- Moi je vais essayer de me débrouiller pour te suivre. Hervé qui se plaisait dans son groupe à Brême était un peu triste à l'idée de partir. Cependant il ne pensa pas une seconde qu'une nouvelle mutation pourrait avoir des répercussions sur son travail. Malgré ses ennuis de santé il était de l'avis que le travail de postier était le même partout. Il avait si souvent changé de lieu et de ville qu'il s'était habitué à trouver ses repères tout seul, retrouver d'autres amis, travailler avec des nouveaux collègues. Le couple avait trois semaines pour réfléchir sur leur

nouvelle situation, sur leur déménagement mais aussi sur une éventuelle mutation de Hervé à Hanovre.

Le mois de juillet fila en cinq sept. Sibille déménagea près du centre ville à une centaine de mètres de son nouvel emploi. Tant qu'à y faire, elle pris un grand appartement. Pendant ce temps là à Brême Hervé s'activait.

- Votre mutation ? Vous n'y pensez pas ! En ce moment en pleine restructuration des services il n'y a aucun mouvement de personnel, lui dit-on catégoriquement. Mais quand il rencontra le conseiller social dans les couloirs de la direction, celui-ci lui fit savoir :

- qu'il peut toujours demander à son collègue à Hanovre s'il y a quelqu'un qui veut permuter avec toi. Une lueur d'espoir scintillait minuscule ment dans la grisaille des jours mauvais.

Mais voyons, accordez vos violons !

Un lundi matin à 8 heures, juste avant de partir au travail, Hans, le conseiller social lui téléphona pour lui dire que sa demande de permutation avec un facteur de Hanovre « prenait une tournure inespérée » mais il ne lui en avait pas dit plus. Le lendemain, en revenant de la distribution Il remarqua une feuille de bloc-notes sur la table de son casier de tri avec un petit mot griffonné au crayon à papier :

- prière d'appeler Hans le plus tôt possible, de préférence avant 14h à son bureau à l'aéroport (les services sociaux dégraisais avaient été transférés à l'aéroport) ou sur son portable.

- Bien, se dit Hervé. Il y a certainement du nouveau. Impatient et curieux à la fois d'en savoir plus, il n'attendit pas d'arriver chez lui, et téléphona de la poste:

- Ah oui, Hervé cela se précise. Il s'agit d'une permutation à trois.

- A trois? Comment ça à trois ?

- Oui. Une préposée de Hanovre qui fait le trajet tous les jours de Hameln d'où elle est originaire, désire être mutée dans cette ville. Elle prendra alors la tournée d'un facteur de Hameln qui attend en vain sa mutation à Brême pour aller rejoindre son amie. Toi tu remplaceras donc cette factrice à Hanovre.

Sur le moment le Français resta interdit. Il n'arrivait pas à croire que cela était si simple que cela et que la direction des postes de Hanovre et celle de Brême jouaient le jeu.

- Ces enfoirés, ils vous mettent des bâtons dans les roues pour moins que rien, une peccadille ou une bêtise mais dans le cas présent ils sont tout d'un coup de votre côté. Compréhensif et humain. Un coup de bâton magique et Pfoui ! Abracadabra!... Comme une lettre à la poste, je me retrouve presque du jour au lendemain à Hanovre !... Aujourd'hui je pousse mon chariot à Brême dans la Mozarstraße et demain je suis certainement sur mon vélo à sillonner les rues de Hanovre. Si c'est pas plus compliqué que cela pourquoi pas rêver ! Se disait il. Et puis continuons de rêver... Paris j'arrive... et Londres et Rome où j'aimerais bien aussi faire la distribution...Y à de la joie, fini le froid...À moi les pays chauds de la Méditerranée... Du coup, sur le champ il appela Sibille pour lui annoncer la nouvelle. Enthousiasme... Clameur...délire... Je suis un dieu ! J'ai ce que je veux, pensa t-il.

- Mais moi aussi j'ai toujours eu de la chance, lui confirma t- elle au téléphone. Tout ce que j'ai voulu, je l'ai eu.

- Dans ma tête tout s'organise désormais. Hanovre me voici, me voilà ! Fanfan la tulipe et au plaisir des dames. Je descends les 4 étages de l'appartement de Sibille, ma vessie, je l'oublie. Je saute sur mon vélo...Je pédale jusqu'au bureau de poste. Je suis tout seul à cette heure matinale. L'air est frais. Je suis d'excellente humeur. *Meine Arbeit macht Spaß*, j'ai envie de travailler, s'exclama t-il de joie. Son imagination prenait une envergure démesurée. La perspective de retrouver Sibille le rendait heureux jusqu'au bord des larmes. Elle aussi, elle était heureuse. Elle voulait le voir de suite. Fêter cette nouvelle. Prévenir sa mère.

Deux jours plus tard, le mercredi, nouveau coup de fil de Hans :

- Cela se précise car le représentant du personnel, il fait pression pour que les choses avancent plus vite ». Là Hervé est un peu étonné. Il ne s'attendait pas du tout à ce que le syndicat s'intéresse d'une manière ou d'une autre à sa permutation. D'ailleurs il ne les avait pas du tout mis au courant de son affaire.

- J'ai pensé que le syndicat avait autre chose à faire que de faciliter la permutation d'un postier d'une ville à une autre, Pensa t-il. Dans tout ce chambardement il ne faut pas quand même que je perde le nord et que j'oublie d'appeler mon futur chef de service, un certain Reuschmeier. Ah! ça roule comme sur des roulettes ! Je finis de faire mon courrier à réexpédier de remplir mes actes de signification, de me débarrasser de toute la paperasse qui recouvre ma table de travail et vite *Auf wiedersehen!* Je suis déjà dans la cave... Sur mon vélo... En route pour mon appartement ». Avant de téléphoner à Hanovre il préféra écouter son répondeur automatique pour savoir s'il y avait éventuellement du nouveau. Oui il y avait un message !...

- Guten Tag, Herr Klöpfer le conseiller social pour la région de Hanovre. *Ja es gibt ein Problem* il y a un problème. La préposée de Hanovre n'a aucune chance de devenir titulaire d'une tournée vu qu'elle est trop jeune. C'est pour cette raison qu'elle ne veut plus aller à Hameln. Mais rappeler moi ». Aussitôt, Hervé composa le numéro du conseiller social. Par chance celui-ci était dans son bureau.

- Quoi ? Qu'est ce que ça veut dire ce bouleversement ! Cette volte-face ! Ce brusque désistement ! Ils me prennent tous pour un con ces enfoirés ! Furieux le postier voulu raccrocher. Klöpfer essaya de lui expliquer alors gentiment la situation et lui dit qu'il comprenait très bien sa déception. Puis il lui passa le représentant syndical qui était depuis quelques instants dans son bureau.

- Ici Herr Busse, Vous voulez toujours vous rapprocher de Hanovre pour vivre avec votre amie n'est ce pas ? Eh bien faites vous muter à Hameln ce n'est qu'à 15 minutes de train de Hanovre. Mais Il faut vous décider de suite car sinon on ne pourra plus plaider en votre faveur auprès de la direction. Voilà mon numéro de téléphone ainsi que celui de mon portable (il lui dicte les deux numéros). Vous pouvez m'appeler ce week-end. N'attendez pas trop longtemps car il faut battre le fer lorsqu'il est encore chaud ! C'est votre dernière chance ! Dit il d'un ton rude et désagréable.

- Hein minute papillon ! Se dit Hervé. Je ne comprends pas très bien...Cela va trop vite pour moi... Je sens une énorme pression... Je ne sais plus ce qu'il faut que je fasse...Je suis indécis, dans l'expectative la plus totale, je perds les pédales... Au secours ! A moi ! Bien sûr j'aimerais que toutes les parties intéressées soient d'accord, que le gars de Hameln se rapproche de sa fiancée à Brême, que je retrouve Sibille... Que ceux qui m'aident dans ma démarche s'aperçoivent que je fais des efforts dans le bon sens... Que leur gentillesse soit

récompensée... Que Hans jubile... Que tout soit bien qui finit bien mais... Mais c'est trop beau pour que cela soit un Happy end... » Alors il lui a dit à ce syndicaliste de ses... Qu'il avait besoin du week-end pour y réfléchir. Il ne pouvait pas décider sur le champ. « Sibille de toute façon vient me rendre visite. Nous allons voir les choses ensemble. Concocter en toute sérénité ». Auparavant Hervé avait acheté un plan de la ville de Hameln dans le cas où... Sibille quant à elle, elle s'était renseignée sur les horaires des trains en partance de Hanovre pour cette ville. « Tous les deux on met tous les pour et les contre dans une balance ; on suppose, on analyse, on calcule et puis on verra ». Se dit-il, ne voulant pas croire que toutes ces démarches ne soient pour des prunes.

- Hameln c'est une belle petite ville et nous pourrions peut être y aller si tu as marre de faire le trajet de Hanovre à Hameln, lui annonça t- elle gentiment à l'autre bout du fil.

- Mais il faut que je te dise, ton gars du syndicat il déconne. Hameln, c'est à 42 minutes de Hanovre !

- Ah le saligaud ! Pourquoi il m'a raconté ces salades ! Il y a anguille sous roche ! Une chose est sûre, si je vais à Hameln, j'aurais énormément de difficultés de quitter ce patelin pour demander ensuite ma mutation à Hanovre. A la direction des postes ils ne vont certainement pas l'entendre de cette oreille là. Il vont penser que je ne sais pas trop ce que je veux ». Hervé était rouge de colère et son sang avait viré au violet. Aussitôt une question lui brûla la langue :

- Pourquoi le représentant du syndicat tient il absolument que j'aille à Hameln ? " La nuit des visions hypnagogiques l'empêchaient de dormir. Il se tournait et se retournait dans le lit. Il était en âge. Cette question le hantait jusqu'au lendemain matin. Son amie qui ne voulait pas y croire était en rage car son histoire se terminait en eau de boudin. Mais elle l'aimait et elle comprenait ses hésitations et son embarras. Le Français était en furie... Il ruminait... Ne pensait plus qu'à ça... La colère le gagnait de nouveau...

Le lundi matin après la distribution il se précipita sur sa bécane pour rentrer à la maison et téléphona au responsable social de Hanovre.

- Mais à qui ai-je à faire ? Lui demanda ce dernier au bout du fil.

- La préposée de Hanovre, elle aurait dû savoir bon Dieu qu'à 30 ans elle n'a aucune chance d'être titulaire, surtout après la nouvelle restructuration. Il faut être au moins 20 ans dans les postes. C'est d'ailleurs étonnant qu'elle soit titulaire d'une tournée. A Brême il faut être âgé de plus de 40 ans et avoir au moins 15 ans de service, hurla Hervé à l'autre bout. « Mais qu'est ce qu'elle s'imagine. C'est pas croyable ça ! On lui propose de se lever plus tard ! Ne plus avoir à prendre le train le matin ! 42 minutes aller, 42 minutes retour, 5 fois par jour ! De rester dans son patelin ! Qu'elle connaît bien ! Après un an, elle connaît toutes les tournées ! On ne peut tout de même pas être plus royaliste que le roi, pardi ! Mais où allons nous !

- Ah oui c'est vrai Monsieur Nédélec vous avez absolument raison ! je vous comprends bien et puis la conversation avec le représentant du personnel *das war nicht in Ordnung* c'était pas *fair* » lui répéta-t-il. « Il vous a mis sous pression. C'est pas comme cela qu'on parle aux gens. » Dit-il pour le rassurer et lui assurer son soutien.

- Pourquoi était il si insistant ? Il ne m'a pas tout raconté. C'est douteux, répliqua Hervé. Disait-il la vérité ?

- Oui.. Eh non ! il a fait dans le passé des promesses à quelqu'un qui voulait être muté mais il n'a pas pu les tenir. Il avait promis à un collègue d'user de son influence. De dire un bon mot à son sujet pour accélérer sa mutation dans une autre ville mais en fait il ne s'en ai jamais

occupé. Il avait donc à coeur de se réhabiliter et de ne pas perdre une nouvelle fois la face, lui avoua le conseiller social.

Deux jours s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Aucun coup de téléphone. Rien. Issue bouchée. Silence de mort.

- Ils jouent avec mon coeur ces gens là ! Et mes nerfs à fleur de peau ! Et moi, je n'aime pas ça ! s'écriait Hervé. Puis le matin du troisième jour d'attente il reçut de nouveau un coup de téléphone de Monsieur Klöpfer.

- Monsieur Nédélec bonne nouvelle. Madame Müller (C'est le nom de la préposée de Hanovre) a bien réfléchi. Elle accepte finalement de se faire muter à Hameln. Appelez la sur son portable. Voilà son numéro. Bonne chance. Le soir même, grosse surprise, c'est la postière qui l'appela.

- Ouais...Euh...Müller... ah oui c'est vous. Oui, j'ai longtemps hésité mais je me suis dit c'est maintenant où jamais. *Mit einem weinenden Auge gehe ich weg* Je suis un peu triste de partir. Surtout que je me plaisais à Hanovre 1. Le groupe était sympa et ma tournée me plaisait. Bien sûr, j'avais beaucoup de travail le matin au tri. Avec toutes les boîtes postales, et le courrier pour les avocats, les assurances etc...

- Mais où est située votre tournée Madame Müller ? Lui demanda Hervé.

- A la gare, *Bahnhofstrasse*. Ah vous verrez cette tournée vous plaira certainement.

- Merci Madame Müller. En tous cas je vous souhaite bon début dans votre nouveau bureau de poste en espérant que tout se passera bien avec vos nouveaux collègues. Mais au fait quand est ce que vous commencez à Hameln ?

- Le 1er Juillet. Vous aussi certainement ?

- Le 1er juillet ? Ah non je ne crois pas aussi tôt ! Mon chef de service ne le sait même pas. D'ailleurs il faut que je me renseigne. *Tschüß*, au revoir.

Dans la journée le postier contacta Hans pour savoir si enfin la direction des postes de Hanovre et de Brême s'étaient mis d'accord sur la date de sa prise de service à Hanovre.

- Ah oui salut Hervé, Ah vraiment je ne sais pas ce qu'ils s'imaginent à Hanovre. Ils n'y vont pas vraiment avec le dos de la cuillère. A la direction du personnel ici, ils ne sont même pas au courant. Figures toi que le délégué du personnel a prévenu le facteur de Hameln qu'il pouvait commencer son travail ici le 1^{er} juillet. Celui-ci a d'ailleurs téléphoné. Il a résilié son contrat de location et il veut se présenter la semaine prochaine au bureau du personnel. Ah vraiment (il soupire) ici c'est la grosse pagaille.

Entre temps, Hervé signala à son conducteur de travaux Karl, qu'il quittait Brême à la fin du mois. Mais celui-ci ébahit ne le crut pas une seconde.

- Si c'était vrai je le serai. On m'avertirait à temps, lui répondit-il. Pourtant il semblait que maintenant la communication passait mieux entre les deux grandes villes du Nord de l'Allemagne et que le service du personnel était au courant. Le seul point noir était la date de sa nomination.

- Pas avant le 1er août. Il vous faut quand même une phase d'adaptation pour vous mettre dans le bain. N'est ce pas ? Et puis il faut voir avec Hanovre... Qu'est ce qu'ils s'imaginent ces gens là ? Ils ne pensent tout de même pas que vous allez du jour au lendemain faire votre baluchon ? Et puis nous, il faut aussi que nous pallions à votre défection...Prendre nos devants... Veiller à la bonne marche de nos services Okay...Moi personnellement, je n'ai rien

contre pour que vous permutiez avec un collègue de Hanovre mais il faut que cela se fasse sans entrave au service, dans la bonne et dû forme n'est ce pas ! Lui répliqua le receveur Träger.

Träger se trompait et, pas plus lui que son collègue à Hanovre, n'était maître d'une situation où les informations, les affirmations, les désistements, les revirements et les contradictions des uns et des autres révélèrent au grand jour le dysfonctionnement d'un service public qui se vantait pourtant en public d'« être devenu la première entreprise de logistique dans le monde ». Du coup le service du personnel de Brême fut bien embarrassé pour *loger* le préposé impromptu de Hameln qui était venu *spontanément* leur rendre visite et leur demander dans quel bureau de poste il devait commencer. Hervé quant à lui, on lui avait prié de prendre deux semaines de congés. Le temps qu'on s'occupa de son cas.

Si ça n'avait tenu qu'à lui, il serait parti du jour au lendemain sans prévenir ses copains du groupe 16. Sans dire adieu. Mais Sibille qui était venue le week-end lui dit :

- Mais ça ne se fait pas ! Alors il profita de sa journée libre pour acheter quelques bouteilles de *Sekt*, mousseux et passer une commande *spéciale* à Hermann.

- Non c'est pas vrai, tu ne peux pas nous faire ça, ne cessait de répéter Annemarie.

- Merde tu vas drôlement nous manquer, lui disait Bernd.

- Hanovre ? Ah mais je viendrai te voir ! Mes parents habitent cette ville, lui répliqua Peter en lui donnant une claque dans le dos.

- *Mon petit française*, qu'est qu'on va devenir sans toi ? demandait Bernd un peu triste de le voir s'en aller.

Lorsque tous les potes partirent en tournée, Hervé fit le ménage, regarda le cœur serré, la gorge desséchée, une dernière fois cette salle où il avait travaillé de nombreuses années, rencontré de bons copains, passé des moments inoubliables puis disparu après avoir glissé un billet de dix euros dans le tiroir du casier à Hermann.

3^{ème} Partie

*Distributeur de prospectus à
la Deutsche Post World Net*

1) En route pour une nouvelle aventure

- Je ne comprends pas très bien, comment tu fais. N'éprouves Tu rien a t'en aller ainsi ? Ça ne te fait rien de partir et de ne plus revoir des gars avec lesquels tu as travaillé pendant des années ? Brême, t'en parlais beaucoup, tu aimais cette ville et puis voilà hop ! D'un coup, tu t'en vas comme ça.

Sibille avait les bras écartés la bouche en o et elle fixait avec ses yeux un point haut dans le ciel de l'autre côté du pare-brise. Un peu comme un enfant qui s'étonne de voir son ballon s'envoler au dessus de sa tête.

- Hop ! Disparu...Volatilisé...Hervé *er ist Weg*, il est parti ? Il n'est plus là ! Il est loin déjà ! Tu ne veux pas en parler ? Est-ce que ça te fait au moins quelque chose ?

Sibille le toisa étrangement. Fit une grimace pour marquer sa désapprobation, ce qui le mit mal à l'aise. Fronça les sourcils et, changement d'attitude prit un air de chien battu. Elle devait avoir à ce moment là un sentiment assez proche de la compassion. Mais lui, au lieu de saisir la chance qui s'offrait, au lieu de franchir la porte qu'elle venait d'ouvrir, au lieu de vider l'abcès, il simulait le spectateur qui s'impatientait de voir la suite du film après les pubs. Long silence. Les yeux fixés sur la route, la main droite en haut du volant, se tournant vers son amie, il tenta maladroitement de lui apporter quelques explications, sans toutefois lui donner les réponses qu'elle attendait :

- Oui tu as un peu raison. Je ne pouvais pas m'en aller comme ça. Mais tu sais à la poste, surtout ces derniers temps, il y a un tel remue-ménage. Ça vient et ça s'en va. Et puis c'est ce foutu boulot de postier qui le veut. On est quelques heures ensemble et puis chacun part de son côté. Tu sais on ne se voit pratiquement pas après le travail. C'est plus comme avant. Surtout qu'en ce moment...

- Mais ce n'est pas de cela que je te parle. J'en fous moi des autres. Moi ce qui m'intéresse c'est toi.

- C'est je m'en fous qu'on dit comme S'EN FOUTRE PLEIN...

- Bon ça va, ça va. On pourrait parler allemand si tu préfères ? Mais je crois que tu es en train de détourner la conversation, décocha t-elle avec un air grognon.

- Non. T'as raison. Je n'sais pas moi. C'est en moi tout ça. Avec les sentiments t'as raison. J'ai du mal à en parler. Ça me coûte de raconter. Tu vois j'ai l'impression que pour ne pas remettre en cause l'estime que j'ai de moi, je ne laisse pas venir un tas de sentiments à la surface. Ils sont des obstacles sur ma route. Or je veux avancer.

- C'est une drôle de manière d'avancer.

- Oui je sais. Mais c'est comment dire...Un mécanisme...Oui un mécanisme en moi. Je t'assure. Dans beaucoup de situations je ne sais vraiment pas ce qui se passe. Je ne peux pas analyser sur le coup pourquoi je fais ci, où je fais ça. Enfin je veux dire, je ne sais pas véritablement pourquoi. C'est sur un coup de tête si on veut. Pour ne pas avoir l'impression de faire du surplace que je fais ça plutôt qu'autre chose. J'ai pas le choix. Je n'ai pas souvent eu le choix. Je devais décider souvent seul. J'ai dû décider seul très tôt dans la vie alors c'est normal on fait des erreurs. En fait, il me faudrait du recul. Mais je ne l'ai pas. Alors je suis un peu comme un conducteur de bulldozer qui ne voit pas bien ce qui se passe à droite et à gauche de son véhicule, il avance et avance en évitant les chemins périlleux, escarpés, contourne les

racines et les arbustes qu'il aperçoit mais le reste... Il pourrait demander si ça passe ou si ça passe pas, mais il ne le demande pas.

- T'as toujours fait comme ça ?

- Enfin ... J'ai pas appris à faire différemment. À la maison, c'était pas compliqué, puisqu'on n'en parlait pas. Mes parents, tu connais je t'en ai parler. Et ben pour mes soeurs, c'est pas différent non plus. Chacun faisait son truc à lui. J'ai pour ainsi dire, joué avec elles jusqu'à 10-12 ans mais après. Rien. Je n'ai pas su par exemple que Jocelyne a failli se suicider plusieurs fois. Elle me l'a dit l'autre jour au téléphone. Elle m'a dit des trucs, j'en suis tombé des nues. C'est comme au foot. Tu vas sourire, mes coéquipiers c'était sur la pelouse que je les connaissais, en culotte courte et à poil sous la douche.

- Mais l'entraîneur ?

- Ah, l'entraîneur ! On parlait tactique...Foot... Mais c'est tout. On s'entraînait, on se douchait et on partait chacun de son côté. Moi je n'ai rien connu d'autre. Surtout que moi la 2^{ème} mi-temps, j'y allais pas. C'est à cause de mon père. Je n'allais pas dans les cafés. Et puis quand on gagnait et que j'avais mal joué. J'aimais pas. Ce n'était pas ma victoire. C'était la leur.

Tu es plutôt individualiste ?

- Non je ne peux pas dire. Je suis sociable. Je m'adapte. Mais je ne compte sur personne. C'est comme ça. Il faut que je me débrouille tout seul. J'ai appris toujours comme ça.

- Et à l'école ?

- À l'école c'était pareil. J'avais quelques copains comme ça. On partageait certaines choses mais pas tout. Quand je quittais un établissement scolaire, je ne revoyais plus personne. Je faisais mon chemin. Juste près le C.A.P, j'ai vu une annonce sur le journal. On cherchait des chaudronniers du côté de Orléans. À cette époque je ne savais même pas où se trouvait Orléans. Peu importe. J'ai envoyé mon dossier et puis je suis parti à 18 ans avec ma valise pour aller travailler. Là il y avait mon père et ma soeur Jocelyne à la gare pour m'accompagner. Je suis arrivé très tard dans la soirée devant l'usine. C'était une usine qui montait des wagons de marchandise pour la S.N.C.F. Je me souviens il faisait très chaud, très sec. Ça devait être un dimanche soir. Je devais travailler le lendemain. Ils avaient certainement des locaux pour leurs ouvriers. Quand j'ai sonné, il y a un vieux type qui m'a ouvert une porte grillagée. Il m'a dit de rentrer dans un espèce de dortoir. Ça avait l'air mal famé là dedans et c'était sale. Le vieux il puait la sueur. On voyait à peine. "Qu'est ce que tu fous là ?" Il m'a dit. "T'es pas bien de venir bosser ici ! Ici c'est pas pour toi ! Fous le camp d'ici. Tiens tu t'allonges là". Peut être qu'en voyant ma silhouette; J'étais maigre comme un clou. Il a pensé que je ne faisais pas l'affaire. Il m'a montré un lit à étage en face du sien. " Tu pionces là la nuit et puis demain j'te réveille et tu te débines mon gars, c'est pas pour toi ici." J'ai pas trop bien compris pourquoi il me disait tout ça mais je l'ai cru et le lendemain je suis parti. Quand je suis revenu en fin de soirée à la maison, les parents ils m'on regardé de travers. Mais personne ne m'a demandé pourquoi je revenais. Je crois, ça n'intéressait pas mes parents. Peu de temps après j'ai trouvé un boulot à l'arsenal de Brest et tout est rentré dans l'ordre. C'était comme ça toujours, je partais quand ça ne me plaisait plus, mais jamais j'en parlais à quelqu'un. Les confidences, enfin ce qu'on appelle *faire des confidences* c'étaient des jérémiades pour moi autrefois. Vider son coeur, c'était pour les faibles.

Touchée de nouveau par cette foutue compassion, Sibille le regardait maintenant d'un regard doux et tendre. Ses yeux souriaient. Elle allongea le bras vers lui, pris sa nuque dans la main

et voulu l'embrasser. Mais au même moment, un long virage suivit d'une pente à 8% obligea Hervé à se dégager et à freiner brusquement.

- On va bientôt arriver. À Hanovre j'ai une semaine "de mise en train". Ils se mirent alors à pouffer de rire tous les deux. "J'aurai le temps de te raconter la suite à la maison", dit-il.

Pendant ses congés, Hervé a téléphoné à Madame Pfefferkorn, la directrice des ressources humaines au service distribution des lettres de Hanovre pour savoir où et quand exactement il devait prendre son service.

- Ah... Oui, Monsieur Nédélec, Euh...Oui...Quand vous commencez ? Et bien je ne peux rien dire. Passez dans la matinée à l'agence principale. Oui venez dans la journée et on verra avec Monsieur Wolf ce que l'on pourra faire pour vous. Du quartier de la Sudstadt, là où il habitait désormais, il avait environ 13 minutes de trajet pour se rendre à vélo à la poste principale. Du côté de la gare, la chaleur excessive et accablante incommodait les usagers, qui, à la sortie de la salle des guichets de l'agence principale, loin de se jeter dans cette fournaise, préféraient raisonnablement s'attarder à l'ombre sous les arcades et longer les galeries des grands magasins. Certaines ménagères profitaient de l'occasion pour s'approcher des rayons et acheter trois slips pour le prix de deux, des chemises bon marché, petites folies si on veut, que des mains gracieuses et baguées, accompagnés de regards en coulisse pincés, déposaient soigneusement dans des sacs en plastique et que d'autres plus fortes et poilues, assortis de sourires radieux et amoureux dégageront dans la soirée maladroitement.

Les deux vigiles uniformes, le dos tourné se lançaient des blagues, Hervé n'a donc pas voulu les déranger. Mais quand il appuya sur le bouton *Auf* et actionna le dispositif du moteur de la cage de l'ascenseur, l'un qui avait quitté soudainement sa guérite, en garçon d'ascenseur proposa ses services.

- Je dois me présenter au service du personnel.

- 3^{ème} étage. Je vous accompagne.

Lorsqu'ils sont sortis de l'ascenseur, Hervé s'est retrouvé dans la grande salle des distributeurs au premier étage du grand bâtiment de l'agence principale. Les casiers, L'un ici, l'autre plus loin, un autre encore au fond dans un coin, ça ressemblait à une série de carambolages sur l'autoroute. Des grandes corbeilles un peu partout dissimulées sous des monticules de papiers et d'emballages en plastique attendaient vainement d'être vidées. Les murs jaunes autrefois, étaient recouverts d'un gris sale aujourd'hui. Devant lui le vigile s'arrêta devant une porte ouverte et lui fit signe qu'il était arrivé. Madame Pfefferkorn, carrure d'ancienne nageuse d'Allemagne de l'Est empoignant sa main sans ménagement, le présenta à Monsieur Wolf, chef coordinateur des agences 44 et 41 et chef adjoint par intérim au service de la distribution à Hanovre.

Dans sa chemise beige recouverte d'une large cravate laide avec des gros motifs, dans son pantalon gris à revers trop court ceinturé à la taille, portable bien en évidence, confortablement chaussé de « Clarks » noires, Frank Wolf avec ses cheveux blonds coupés courts et une houpette sur un petit visage tout rond, ses petits yeux marrons, son petit nez retroussé en virgule, deux petites oreilles roses, un teint palot d'adolescent, ressemblait comme deux gouttes d'eau à Tintin le héros de la bande dessinée.

- Je suis vraiment désolé mais à la suite d'une série de malentendus dont je ne suis personnellement pas responsable, nous ne pouvons pas pour l'instant vous employer à l'agence principale de Hanovre. Je vous prie à ce sujet de bien vouloir accepter mes excuses. Monsieur le directeur général des agences au service de la distribution des lettres est en vacances et je remplace cette semaine son adjoint qui est tombé malade. La tournée que vous deviez occuper a été attribuée mais, surtout n'allez pas me demander comment cela s'est fait. Je n'en sais rien. Ou plutôt si. On a réglé ce problème sur place.

Rien a priori ne laissait supposer que quelque chose, une irritation stomacale peut être, des douleurs convulsives à ne pas exclure ou encore certainement la réaction imprévisible à un effort violent, viendrait troubler cette conversation entre les deux hommes. Toujours est-il que Wolf par une manœuvre à risque était passé en une fraction de seconde à la vitesse supérieure. Il ne souriait plus et semblait avoir toutes les peines du monde à se retenir pour ne pas lâcher un pet. Sa voix avait monté d'un cran et il parlait à présent en staccato. « Mais je n'en sais pas plus... Je suis désolé... Cela n'est pas de ma compétence. Par contre, si cela peut vous rassurer... À l'agence 44 à Leinhausen... On a pensé... Il y a la possibilité de vous mettre... Sur une tournée vacante.

Wolf fixait le sol, la main tripotant sans arrêt son portable. Quelques minutes gênantes s'écoulèrent sans que ni l'un ni l'autre n'osent porter un regard sur son vis-à-vis. Mais on le sait ces moments là, passent rapidement et effectivement le chef coordinateur se remis de son infortune. Il tenait de nouveau la situation et ses organes anarchiques et défaillants en main.

- C'est un petit bureau... Avec une vingtaine de préposés. Vous verrez vous vous plairez, j'en suis sûr. Tout le monde se connaît. Avec Madame Krüger vous pourrez vous rendre compte que tout le monde s'entend bien et l'ambiance est bonne. Si vous êtes d'accord nous pouvons nous retrouver à cet endroit demain matin à 8h. Cela vous va ?

Frank Wolf s'efforçait pendant cet entretien de rester charmant et souriant. « J'en est terminé. Avez vous des questions ? Est ce qu'il y a certains points sur lesquels vous aimeriez que je reviennes ?" Hervé n'en avait pas. Comment aurait il pu en avoir puisqu'il ne connaissait ni l'agence principale, ni l'agence 44, et encore moins ses nouvelles conditions de travail.

Sur la piste cyclable le long de la Hildesheimerstrasse, Hervé semblait absent. Quelque chose le chiffonnait. Tout ce qui venait de se passer le tracassait. Par fragment la conversation avec Wolf lui revenait sans arrêt en mémoire. Il réalisait dans sa tête qu'il devait travailler dans une ville dont les seuls endroits qui lui étaient familiers se limitaient aux abords du *Marschee* et aux rues adjacentes à la *Stephansplatz*, là où il habitait désormais avec son amie. - *On a pensé... Qui a pensé ?* Quand et comment cela s'est-il décidé qu'il irait travailler dans ce quartier nord de la ville, à une agence coincée dans un cul de sac et ourlant la bretelle de l'autoroute A1, côtoyant la départementale 6, avec des nouveaux collègues et sous la direction d'une certaine Krüger ? Tout cela lui paraissait un peu louche. Cette mutation loin du centre ville ça ressemblait assez à une mise à l'écart, une isolation dictée d'en haut, bref à un coup monté, ce qui ne faisait qu'attiser sa méfiance. Les propos de Wolf se voulaient rassurants pourtant ils ne l'avaient pas du tout convaincu. Loin s'en faut.

- Ce retors, je suis sûr qu'il ne m'a pas dit la vérité, se répétait Hervé.

Comme un vieil imperméable démodé, accroché à une penderie dans un grenier, entre une veste de la poste qu'il n'avait jamais portée et une tenue de survêtement de son dernier club, ses années d'ancienneté, son expérience à la poste, en un mot, tout ce qu'il avait vécu ça et là tombaient en loque. Confronté à une situation nouvelle et imprévisible, déçu de sa 1^{ère} rencontre avec ses supérieurs dans cette pièce triste et froide, frappé d'emblée par cette atmosphère d'indifférence qui ne l'avait pas quitté de la journée, il ne comprenait plus très bien. La réalité semblait lui échapper. Il se rendait compte que son expérience professionnelle, son savoir-faire ne pesaient pas bien lourd dans la balance. Qu'on s'en moquait même. En plein processus de privatisation on lui avait fait sentir qu'on se serait bien passé de ses services. On avait remercié les anciens, intimidé les autres, embauché *des forces nouvelles*, et lui, tombé du ciel, il était là comme un inuit dans le désert. Cela lui faisait mal et il se sentait tristement seul. Profondément seul. Seul et à la fois ridiculement petit et faible. Subrepticement tout basculait, tout chancelait, vacillait, s'effondrait dans sa tête. C'était comme si on lui avait coupé l'herbe sous les pieds. Il se rendait compte que beaucoup de choses avaient ou étaient en train de changer.

À Brême dans un climat peu plus favorable, titulaire sur une tournée, il n'avait pas été directement touché par ces bouleversements alors qu'ici... Ici on n'avait pas chômé ! On avait été vite en besogne ! On bâtissait désormais *le nouvel édifice postal* avec les vacataires, les précaires de 2^{ème} classe comme on les appelait ici. Etrangers à la maison et aux traditions, ces remplaçants avaient pour consigne de bourrer les boîtes aux lettres de prospectus et de fermer la gueule pour moins de 10 euros de l'heure. Infectée par ce nouvel état d'esprit général et mondialiste, la direction des postes, aveuglée par ses succès Outre-mer ne voulait pas s'arrêter en si bon chemin. Le syndicat décimé, les emplois au service social supprimés, qui savait alors si Hervé trouverait quelqu'un à ses côtés ? La balle était du côté du patronat, qui oserait parler de réduction du temps de travail ? D'aménagements d'horaires ? Et si sa santé s'aggravait pourrait-il sauvegarder son emploi ? Tout cela l'inquiétait. Lui faisait peur. Cette peur qui s'emparait de lui semblait avoir rompu un équilibre et le doute commençait à le submerger. Il essayait bien alors de se rassurer en se disant que c'était tout à fait normal et dans la nature des choses de craindre les changements et de réagir avec scepticisme et doute devant une situation nouvelle. Il se disait pour se conforter qu'il se faisait toute une montagne, qu'il se rendait malade. Lorsqu'il recommencera à travailler tout disparaîtra; le doute, la peur, la méfiance. Mais à peine avait-il franchi le pas de la porte de son nouvel appartement que sa mémoire, caisse de résonance d'un passé douloureux, lui renvoyait rétrospectivement les images douloureuses de ce jeune homme qu'il était, à peine sorti de l'adolescence, découvrant pour la première fois à travers ces larges épaules, ces visages creusés de rides, rugueux, ces yeux fatigués et ces mains veineuses, larges, fortes, comme des battoirs, le monde du travail.

Vantés pour leur service et leur dévouement par les amiraux et les chefs de chantier, respectés et traités en égal par les ingénieurs et les contremaîtres pour leur travail et leur ancienneté, Ces ouvriers de l'arsenal de Brest ; du chantier N, de Papete et des îles, étaient des rudes, des durs au mal, des travailleurs. Moussaillon, matelot, encore en apprentissage, le jeune Hervé n'était pas encore de leur monde. On exigeait de lui qu'il exécute sans rechigner ce qu'on lui demandait de faire. De respecter la hiérarchie, de comprendre vite, montrer de la bonne volonté et de ne jamais se plaindre. Un point c'est tout. Ce bosseur grand et sec d'une

cinquante d'années, André Mével, avait la charge de lui apprendre son métier. D'en faire un bosseur. Et il trimait. Et il bossait. À travers cet homme dur, sec, sévère mais juste, Hervé aurait bien voulu y voir les attributs d'un père, son père qui n'a jamais été.

À Paris, Vannes ou Brême les anciens dans la maison se barricadaient derrière leur statut, leurs droits, leurs privilèges de fonctionnaires. C'était pour lui syndicaliste, un point de vue qu'il contestait. Défendre ses droits oui ! Mais en faire toute une maladie parce qu'on était plus longtemps dans un bureau qu'un quidam ! Non. Pour lui c'était jusqu'à présent hors de question d'en discuter, ça aurait égratigné son amour-propre. Ses années à la poste ? Tu parles, il s'en moquait ! Et puis d'ailleurs il ne savait même pas depuis combien de temps il était dans la maison. Aujourd'hui pris au dépourvu, il allait en désespoir de cause changer d'avis. On lui demandait d'être compréhensif, de s'adapter, de faire comme les autres. Il craignait pour son état de santé. L'esprit rebelle, il ne voulait pas se faire marcher sur les pieds par ses supérieurs et encore moins se faire écraser par le bulldozer jaune télécommandé de Bonn ou d'ailleurs. Ce petit îlot réservé, cette bande de terre protégée, il le défendrait coûte que coûte. Jalousement. Au prix le plus fort. Quitte à perdre son emploi. Il se disait désormais ; Et bien oui je suis un ancien ! Et bien oui j'ai connu la poste à papa ! Et bien oui je suis fier d'avoir été facteur !

À table, devant son assiette vide, il essayait bien de s'imaginer la première journée de travail à l'agence 44, mais très vite, il se rendait compte qu'il était incapable de se faire une idée de ce qui l'attendait. Inconsciemment, il ne laissait venir en lui aucune image désagréable, aucune pensée qui tendait d'obscurcir l'horizon et l'avenir qui arriveraient inévitablement, mais il se laissait au contraire envahir par des pensées puérides.

La journée était belle comme sur les prospectus d'une station thermale, alors, après avoir regardé sur la carte où se trouvait son bureau et évalué la durée de son trajet à environ $\frac{3}{4}$ d'heure de route, il est parti à vélo en direction du *Marschee*, a longé la rivière la *Leine*, traversé les *colonies* et le *Großen Garten*. À 8h moins cinq, il était devant la porte d'entrée du bureau de poste. Lorsqu'il a appuyé sur la sonnette et qu'il s'est annoncé dans l'interphone, une voix de femme lui a crié 2 315, 1^{er} étage ! Wolf qui l'attendait devant la porte d'entrée, portait une chemise et une cravate aussi laides que la journée précédente. Lorsqu'il l'a vu, son chef lui a fait signe d'entrer dans le bureau de Madame Krüger. Dans la pièce il y avait tout un tas de choses entassées pêle-mêle sur des étagères et sur le bureau. Madame Krüger, un tout petit bout de femme, la crinière en broussaille, un visage pas agréable du tout excepté des yeux d'un bleu pâle, lui demanda s'il était Français en lui serrant la main.

- Si elle me pose cette question, c'est qu'elle a quelque chose derrière la tête, pensa Hervé. Il lui dit qu'il était né en France. Elle fouilla dans ses yeux, fit une petite grimace, voulu dire quelque chose mais au dixième de seconde se ressaisit et amorça un sourire mielleux. Assise devant son ordinateur elle lui fit épeler son nom de famille et tapa sur le clavier les différentes informations qu'elle lui demanda. Puis Wolf réunit les postiers au milieu de la salle. Il avait des choses importantes à leur dire. Les nouvelles mesures concernant la sécurité dans le bureau.

Attentifs, disciplinés les distributeurs écoutaient sagement en silence. L'espace d'un moment suffit au Français pour constater que les postiers portaient sans exception l'uniforme. Ensuite le silence religieux qui accompagnait l'intervention du chef coordinateur le surprit et

l'inquiéta un peu. Enfin, en observant l'assemblée, sûr de ne pas se tromper, il remarqua que la plupart des postiers étaient plus jeunes que lui -il apprendra plus tard qu'il est le plus ancien au bureau-. À Brême, Hervé portait la veste de préposé seulement lorsqu'il sortait en distribution, quant aux réunions d'informations, elle se passaient le plus souvent dans une ambiance bonne enfant et parfois dans le chahut. Avant de terminer son *speech*, Wolf tint à présenter les deux nouveaux collègues.

- Monsieur Hoffmann qui restera au bureau, pendant la période des congés...

Celui-ci à l'annonce de son nom fit un pas en avant et leva le bras comme un boxeur dans un ring saluant le public... Et Monsieur Nédélec qui nous vient de Brême, il est Français et travaille depuis longtemps dans les postes. Hervé se leva pour signaler sa présence. Avant de partir Wolf accompagné de Léna Kruger et d'un distributeur s'approcha de lui.

- C'est Monsieur Nagel. C'est lui qui va vous accompagner une semaine sur la tournée 12. C'est votre tournée. Bon courage, lui dit-il avec le même sourire éclair qu'on dispense pour la photo scolaire. Puis s'en alla sans avoir auparavant discuté avec un distributeur qui avait besoin d'un renseignement.

Pendant toute la matinée, le grand maigre Nagel ne lui adressa pas la parole. À un moment donné, il posa brièvement deux doigts sur ses lèvres pour signifier qu'il allait fumer. Hervé fut étonné de voir que le casier de tri très large était constitué de trois parties avec deux panneaux amovibles sur les côtés. Les cases étaient deux fois plus grandes pour permettre certainement le tri des imprimés. C'est $\frac{3}{4}$ d'heure de gagné par semaine sur le temps de tri qui s'ajoutaient au temps de travail pour la distribution, apprendra t-il plus tard. Debout dans un espace de 4 m² environ en forme d'un demi-cercle, entouré de cases métalliques perforées, le Français avait l'impression d'être dans une cage. Les minutes passèrent et dans cet embrouillamini de lettres, de journaux, magazines, imprimés, qui s'accumulaient, s'empilaient, s'étaient sur sa table, petits monticules qui, n'en finissant plus de grandir, s'effondraient pour devenir une montagne, ces cases numérotées, étiquetées, barrées, soulignées de différentes couleurs, appliqué à photocopier mentalement chacune d'entre elles, il ressentait tout à coup une vague de chaleur l'envahir. Puis précédant l'apparition de 36 chandelles, il eut l'impression que son visage comme une tartine de pain dans un toaster, passait du blanc livide au brun. Soudain, il faillit perdre l'équilibre. Mais heureusement grâce à une manœuvre instantanée et audacieuse, il réussit à s'agripper au rebord de la table et à se laisser tomber sur son tabouret. Au bout de quelques minutes il retrouva ses esprits et s'aperçut que derrière le grillage métallique, son voisin de droite observait toute la scène. Muet, la gueule à demi ouverte, la face écrasée contre le dos métallique du casier, la ressemblance avec le gorille Ungo du zoo de Hanovre était frappante. Déconcerté par la présence de cet intrus en opération d'observation, Hervé instinctivement se mit à imiter l'anthropoïde et se précipita vers sa direction en poussant de petits grognements. Celui-ci visiblement choqué s'exprima en ces termes :

- Tu n'vas pas bien.

- Pourquoi t'es toubib ? Lui sortit sèchement Hervé.

En général Wolf arrivait à l'annexe 44 avec sa vieille Polo verte tous les lundis avant la distribution. Mais deux jours plus tard, sa bagnole était de nouveau stationnée sur le parking.

La mine souriante, Il était venu cette fois-ci pour fêter le départ d'une collègue du tri général. Ilse. Ilse 32 ans de service au tri devait à 57 ans partir en retraite. Elle avait voulu travailler encore deux à trois petites années mais ce n'était pas possible. Le tri automatisé. On n'avait désormais plus besoin d'elle. Wolf prit la parole :

- Mes chers collègues, je vous demande de vous réunir au milieu de la salle. Après 5 bonnes minutes, ils étaient tous accroupis, assis, debout, accoudés, affalés, autour de leur supérieur. Le calme rétabli, Wolf poursuivit : « Je suis honoré chers collègues de vous annoncer le départ d'une de nos plus fidèles employée du tri. Je veux parler d'Ilse. (Émotion de part et d'autre). Cela me touche personnellement et particulièrement (Ilse est aux bord des larmes) de voir Ilse nous quitter, cela d'autant plus que...Et je m'en rappelle encore...C'est comme si c'était aujourd'hui... (Ilse fond en larmes) J'ai pris mon service autrefois comme conducteur de travaux à la poste de Linden, dans ce bureau où Ilse travaillait. De nouveau nous sommes réunis dans le même bureau, mais cette fois-ci, c'est avec un peu de tristesse au coeur que je dois annoncer son départ. Ilse est une employée MODÈLE. (Silence). Toujours dévouée, n'hésitant pas à mettre la main à la pâte, quand il le faut, et de faire des heures supplémentaires pour assurer la bonne marche du service (Ilse a enlevé ses lunettes et chiale dans son coin) . Elle ne rechignait pas devant la tâche... Ce que hélas, on ne peut pas toujours dire aujourd'hui de certains ! Elle donnait toujours le meilleur d'elle même, et je souhaiterais qu'il puisse en être ainsi à l'avenir (Silence inquiétant dans la salle). Pour pallier à l'absence d'une collègue du tri, Ilse a accepté de venir travailler aujourd'hui et demain. C'est vous dire avec quel dévouement et quel coeur elle aime travailler avec nous. Merci Ilse... Merci pour tout... Merci mille fois. (Applaudissements mitigé dans la salle) Voilà pour ma part...Mais je crois Madame Krüger veut ajouter quelque chose, n'est ce pas ?

- Euh...Ouais (elle a un chewing-gum dans la bouche et sa voix est cassée). Il se... Euh... Encore merci pour tes services et ta gentillesse. Tous les collègues te remercieront infiniment (quelqu'un tousse dans la salle). Mais peut être veux tu ajouter quelque chose ?

Ilse avait tourné la tête et faisait signe que non elle ne voulait rien dire. C'était trop pour elle. Elle qui devant son casier de tri des années durant, heure par heure, jour après jour, avait trié des milliers de lettres. Elle qui dans son petit coin, derrière son casier de tri, n'avait jamais rien dit. Qui n'avait jamais rien demandé. Elle si dévouée, honorée et citée en exemple, était trop émue pour ouvrir la bouche.

- Un buffet est ouvert dans mon bureau ! Gueula Lena Krüger. Une partie des distributeurs se précipita dans sa tanière en hurlant de soulagement. Hervé et Mathis indifférents à ce tapage continuaient de façon provocante à trier. Puis tout d'un coup, alors que la salle de tri se vidait peu à peu, Les deux postiers entendirent une voix plaintive au bout de la salle. Lorsqu'ils s'approchèrent ils s'aperçurent que la toute jeune Kristin, celle qui était depuis deux mois au bureau, était en train de craquer. Assise sur un tabouret, la main portée au front, elle semblait vider son corps de toutes les émotions et les colères accumulées de la matinée.

- Il n'y a pas une seule journée sans qu'on soit obligé de distribuer toute cette masse de prospectus. Regardez ! Mais regardez donc ! Il y en a partout. J'en peux plus moi... J'arrive au bureau vers 4h et quand je reviens entre 16 et 17h de ma tournée et je n'ai plus qu'à me coucher et le lendemain c'est encore la même chose. J'en ai marre ! Marre ! Marre !...

Mathis s'approcha alors de la jeune fille pour la consoler. Puis il lui parla de sa voix la plus douce :

- Ecoute, ne t'en fais pas, tu fais ce que tu peux et puis tu vois quand tu reviens, si ça ne va pas, tu restes demain à la maison.
- Oui mais ils vont me licencier, dit-elle en sanglotant.
- Merde écoute, il y va de ta santé. Tu ne peux pas continuer de cette manière là, ne cessait t-il de lui répéter pour la consoler. Hervé qui se tenait debout devant les casiers du tri général, reconnu à travers les cases son chef Wolf qui avait certainement observé toute la scène de l'autre côté de la salle. Profitant de l'absence des trieuses et des distributeurs, il se faufila derrière les casiers et s'éclipsa par la porte arrière. Il descendit en toute hâte les escaliers et on put l'observer par la fenêtre du 1^{er} étage courir dans la cour et s'engouffrer dans sa Polo.
- Quel salaud, pensa le Français.

Le directeur général « Roudoudou » louvoye comme il peut

Accompagné de Franck Nagel, le Français avait fait connaissance de sa nouvelle tournée cycliste. Pendant une semaine, ils avaient pédalé de Leinhausen vers le quartier de Stöcken puis longé le Mittellandkanal en direction du quartier de Marienwerder lorsqu'il tomba malade.

- Vous avez une inflammation de la vessie, il faut faire attention à cause de vos reins, cela peut être dangereux, lui avait ordonné l'urologue. Il lui prescrit des antibiotiques et lui conseilla de rester une semaine à la maison. Lorsqu'il reprit son travail la semaine suivante, Hervé, en jetant un coup d'œil en direction du bureau de Léna Krüger, remarqua que Wolf n'était pas seul. Il avait à ses côtés un type taillé dans le brut, sans âge, portant sur des larges épaules une grosse tête chevelue. Après avoir fait part aux postiers qu'il avait des nouvelles désagréables et mauvaises à communiquer en ce qui concernait notamment l'augmentation de la charge de travail (La suppression de nombreuses tournées motorisées et l'obligation de transporter les paquets et livres augmentait considérablement la charge à transporter sur les vélos). Wolf disparut dans le bureau de Léna Krüger. Hervé qui, une fois la préparation terminée, devait faire ce jour là le comptage des lettres à trier pour les boîtes postales, était si occupé qu'il fut surpris de voir tout d'un coup son chef accompagné du type qui venait vers lui, une main militairement tendue.

- J'espère que vous allez mieux Monsieur ... Monsieur ?
- Monsieur Nédélec.
- Ah oui c'est vrai ! Euh comment allez vous ?
- Ça va. Le bonhomme à la tête d'ours se présenta avec une fausse bonhomie.
- Je suis le Directeur général. Mon nom est Fingerhut. Je suis aussi responsable de l'agence 44. Vous devez vous faire opérer, je crois ?

Fingerhut le regard bêta, la paume des mains tournée vers l'extérieur, décochait de temps à autre un sourire généreux en déployant ses grosses joues rouge pourpre qui lui cachaient une partie du visage.

- Ah non pas du tout. J'ai eu une inflammation de la vessie à cause de mes problèmes urinaires mais maintenant ça va mieux depuis que je prends des médicaments.
- Ah très bien. Cela va donc bien.

- Je vais mieux, oui. Wolf caché derrière Fingerhut fit un pas en avant et glissa opportunément :
- *Toi, toi, toi*, je touche du bois. Hervé pensa qu'ils allaient continuer leur chemin après s'être informés de son état de santé, mais ils ne le quittaient pas des yeux.
- Euh... Vous savez si vous avez des problèmes n'hésitez pas à me le dire... Je suis là pour vous aider. Fingerhut campé sur ses deux jambes, mur infranchissable entre les deux travées, bloquait l'accès aux boîtes postales. Wolf disparu jusqu'ici, réapparut embarrassé ; des trieuses voulaient passer.
- Oui merci. Non ça va, répondit sèchement Hervé la moue boudeuse et continuant de vaquer à ses occupations. Il avait eu vent que la nouvelle direction des postes avait déterré la hache de guerre contre l'absentéisme. Aussi valait il mieux ne rien dire ou dire qu'il était en pleine santé et que tout allait pour le mieux. Pour se débarrasser des deux gêneurs, il leur dit accessoirement :
- Excusez moi, il faut que j'aille aux toilettes. Puis il leur tourna le dos. Lorsqu'il revint les deux avaient disparus.

- Il fait un peu pataud et lourdaud, mais il faut s'en méfier. Il suit à la lettre les directives de la centrale à Bonn, lui glissa à l'oreille Mathis, le seul distributeur qui, le jour de son arrivée vint vers lui et se présenta. C'était vrai Fingerhut était grotesque et semblait maladroit dans sa veste quadrillée avec des ronds de cuir marron (c'était, une tenue que portait les cadres de la poste au début des années 90), enveloppé dans son pantalon gris. Bon enfant avec ceux qui l'appréciaient, un peu rustre avec les autres, réservé en apparence, il était débordant de politesse quand il le fallait. Au service social, on disait de lui qu'il avait *son style*, un peu pépère, jamais pressé de passer aux actes. Il oubliait volontairement de prendre les mesures nécessaires en faveur du personnel, comme par exemple l'allègement d'une tournée pour un collègue handicapé mais était intransigeant lorsqu'il s'agissait de faire respecter les nouvelles mesures, visant à augmenter la charge de travail.

Si le nouveau *management* était distant, indifférent, voire arrogant avec le personnel de la distribution, Fingerhut, *modèle périmé*, à l'inverse, recherchait le contact personnel et conversait même avec ses employés. Avec cette démarche engourdie, son allure ballote, sa bonne bouille et ses bras poilus, ses cils épais, et ses cheveux frisés, il avait tout d'une pièce rapportée. Une sorte d'ours mal léché qui n'avait pas remarqué que son heure avait bel et bien sonné, un Roudoudou ni méchant ni féroce, dont on se moque en quelque sorte.

Depuis que les changements à la poste se multipliaient et s'accéléraient, que les nouvelles réformes concernant la distribution postale se succédaient de plus en plus fréquemment, les distributeurs, très souvent avant de sortir en tournée, étaient convoqués régulièrement pour des réunions d'information organisées par le directeur général, au deuxième étage dans l'ancienne cantine. Au début, les postiers s'amusaient à entendre Roudoudou divaguer des minutes durant, sur tel ou tel projet concernant la suppression de plusieurs emplois, mais à la longue ils en avaient marre de perdre leur temps à écouter toutes ses balivernes. Car il en fallait de la patience et de l'indulgence pour ne pas exploser de colère et flinguer cet abruti qui menaçait de prendre des sanctions, de pénaliser, de muter, de foutre à la porte celui ou ceux qui oseraient aller à l'encontre du nouveau règlement ! Au beau milieu de sa mélodie, Hervé,

n'y tenant plus, sortit démonstrativement et bruyamment un journal local de son sac et se mis à le lire en buvant un thé vert qui, comme tout le monde sait, a un effet positif sur les nerfs.

- A Bonn dans les services du marketing et de la distribution, le management a beaucoup réfléchi ces temps derniers sur la manière dont on pourrait améliorer la qualité du service à la distribution. L'augmentation du trafic certains jours vous pose un problème de transport. Il faut, je vous l'accorde, augmenter le nombre d'emplacements pour les dépôts des sacs. À ce sujet, nous avons à Hanovre pris les devants et réquisitionné plusieurs conteneurs utilisés pour le ramassage des ordures, aujourd'hui hors d'usage. Désormais on pourra doubler voire tripler le nombre de dépôts. Cela est une bonne nouvelle ! N'est ce pas ? Roudoudou ne cachait pas qu'il était fier de lui. Ses yeux brillaient et il distribuait des sourires à tour de bras. "Du fait que les préposés passeront désormais de plus en plus de temps dehors à la distribution, nous avons également pensé qu'il ne valait plus la peine de repeindre les murs dans la salle des facteurs et de réparer les toilettes. L'argent prévu à cet effet nous permettra alors d'équilibrer notre budget. D'autre part, il y a un projet qui est à l'essai. Un projet que je soutiens à 100%. Il s'agit d'une mobylette avec une remorque que l'on traîne derrière et qui permet de transporter beaucoup plus de courrier qu'actuellement. Y a t-il certains d'entre vous qui sont intéressés ? Demanda t-il naïvement en élevant la voix.

Soupçonnant une mauvaise plaisanterie tous les facteurs se regardèrent mais n'osèrent rien dire. Mais avant que Roudoudou ne poursuive ses élucubrations, un distributeur demanda à prendre la parole :

- Oui je vous en prie.

- J'ai un copain qui travaille à Linden. Il a fait la distribution une fois avec cet engin. Il est tombé en panne au beau milieu d'une côte. Cela l'a retardé de plus de deux heures. Il n'en veut plus de votre engin...C'est bidon votre truc, s'exclama t-il.

- Allons, allons je vous en prie. C'est pour vous faciliter la tâche que l'on modernise le matériel...Voyons...Voyons, un peu de silence se rembrunit Roudoudou, alors qu'un silence de mort régnait dans la salle. Puis il continua à délirer sans en démordre. " En hiver, les journées raccourcissent et la nuit tombe vite, alors on a aussi pensé équiper les agents de la distribution d'un casque avec une lampe pour éclairer les boîtes aux lettres. Le projet est encore à l'étude.

- Il n'est pas con du tout ce Roudoudou ! Un casque comme les mineurs !...Euréka ! Comme cela on pourra travailler très tard le soir... Ingénieux !... Du tonnerre !...C'est bien dommage que la loi nous interdise de travailler plus de 10 heures d'affilées, sinon on prendrait certainement son pied à faire la distribution en nocturne. Du jamais vu quoi !...Non Madame je ne joue pas avec votre boîte aux lettres, je suis le facteur ! Vous ne me reconnaissez pas? Merde ils sont innovateurs à Bonn !... Et pleins d'idées à la fois... ». Hervé qui écoutait d'une oreille n'en revenait pas.

Une semaine auparavant, le directeur général était venu annoncer qu'il avait un sujet « brûlant bien d'actualité" sur lequel il voulait bien les informer. Il s'agissait de la sécurité sur le lieu de travail. La langue pendue sur les babines, les mains dans les poches, la chevelure désordonnée, Roudoudou attendait impatiemment que le silence se fasse avant de prendre la parole :

- Mes chers collègues ! Il s'agit en la matière d'un sujet très important qu'il faut prendre très au sérieux. Voyez vous j'ai eu l'honneur il y a quelques semaines de cela, d'assister à un séminaire en présence de hauts dirigeants de l'entreprise suisse, Laroche et Co, que tout le monde connaît. (Certains distributeurs se regardent ou font la moue) Une puissance mondiale je vous le dis mes amis. Et bien là bas, on ne badine pas là dessus, mes amis. 0,3% d'accident de travail dans l'année ! 0,3% vous m'avez bien entendu ! L'employé qui descend les marches sans se tenir à la rampe de l'escalier, vlan ! Un avertissement ! Une deuxième fois ! vlan ! C'est la porte ! Si un chef de service ne sanctionne pas un employé qui ne prend pas de précaution afin d'éviter un accident, il n'y a pas d'avertissement, vlan ! C'est immédiatement la porte ! Chez Laroche et Co on ne rigole pas ! On ne badine pas avec la sécurité ! Et vlan !...Et encore vlan !...

- Oui, mais si tout le monde est à la porte, qui va faire le travail ? demanda courageusement Mathis en étouffant un rire qui éclata dans l'assemblée.

Roudoudou était en rage. Roudoudou était en nage. Il avait l'allure d'un chef d'orchestre. Sa mèche de cheveux lui tombait sur les yeux et le teint rouge de sa bouille virait dangereusement au violet. Wolf son adjoint qui était également présent à cette réunion, malgré son teint pâlot et la mine abattue – il avait été malade toute la semaine - voyant son supérieur dans une mauvaise posture, se devait pour la forme de dire aussi quelque chose et de corroborer les propos de son supérieur :

- Oui vous vous souvenez ? L'année dernière à la même époque nous avons abordé ce sujet ? Personne ne se manifestait dans la salle. « Mais pourtant certains d'entre vous étaient là ? ». Toujours silence profond. La plupart des distributeurs présents, étaient plus préoccupés à déguster la nourriture qui s'étalait sur le rebord de la fenêtre. Roudoudou et Tintin n'étaient pas venus les mains vides. A la veille des fêtes de Noël ils avaient apporté des sandwiches au poisson et au poulet, des boissons, et, chefs au grand cœur, ils avaient fait venir une cantine roulante, transportant le plat du jour: une soupe succulente aux légumes. Wolf malgré le bruit des assiettes, des cuillères, les rires et les réflexions de certains distributeurs, avait à cœur de mettre un point d'honneur à son intervention.

- Bon alors, soyez un moment attentifs s'il vous plaît. Dès que vous vous levez le matin pour aller au travail Il faut être *aufmerksam* ! Prudent. Quand vous travaillez, soyez prudent ! Quand vous rentrez à la maison, faites preuve de prudence ! enjoignait-il les mains serrées.

- Rappelez vous toujours, même quand vous n'y pensez pas ! Partout ! Toujours ! Prudence ! Prudence ! Entonnait de concert Roudoudou le gros plein de soupe. Hervé avait toutes les peines du monde à rester assis. Il ne fallu d'un cheveu qu'entre deux cuillérées, il l'interrompt et l'incendia :

- Comment je fais lorsque j'ai mes deux sacs de devant et celle de derrière pleines à craquer par 60 à 70 kg de courrier, que j'éprouve la plus grande peine à tenir mon guidon droit, et qu'il faut que je pédale 5 heures durant dans la neige ou sur des chemins verglacés et quelquefois face à un vent violent. Oui Roudoudou mon ours polaire, toi qui n'a certainement jamais mis tes grosses fesses sur une selle de vélo et qui passe la plupart du temps à hiverner dans ton bureau au chaud, dis moi comment on fait, mon salaud ? Hervé suivait des yeux, deux petits morceaux de lardons, naufragés et entourés d'îlots, rouges, orange, jaunes dans une mer épaisse et verdâtre. Dans la lune, les yeux dans son assiette, il vit émerger de ces

eaux brûlantes et vaporeuses, la bouille de Roudoudou et une bouillie de légumes dégouliner sur ses oreilles et dans le cou.

La direction régionale descendue en grande pompe

Privatisation ici, rationalisation là. Reconversion oui, démontage non. Aménagement ? Licenciement ? Modernisation ? Débudgétisation ? Le chassé-croisé des réformes et dans le même temps leur démenti, embrouillaient les esprits. Faute d'information on se livrait à des fabulations. C'était comme à la guerre, où chaque camp annonce à la radio des avancées et des replis tactiques toutes les heures. On ne savait plus où on en était. Aussi pour en avoir le coeur net et se faire une idée générale de la panade dans laquelle il baignait, le Français pris la résolution d'aller voir de plus près se qui se passait.

Pour cette réunion informative organisée dans l'ancienne cantine par la centrale syndicale des postes de Hanovre et concernant le personnel de l'acheminement et de la distribution, ils étaient tous venus exprès de Pattensen, là où ils résidaient. Aucun ne manquait à l'appel. Tous à l'écoute. Oreilles tendues, tout ouïe, en grande pompe, costume, cravate, chaussures cirées, cheveux impeccables, en ordre serré, bien sapés comme pour un dimanche de fête. À la suite du grand chef de la direction des postes de Hanovre ils avaient fait le voyage et s'étaient installés aux places d'honneur. Aux tous premiers rangs, pour mieux entendre et ne rien perdre de ce qui allait suivre. La grande famille était au complet. Trois rangées de haut-fonctionnaires en poste, fleuron de la maison et ce qui se faisait de mieux dans *le Hanovre postal*. Tous prêt à la fête. Le spectacle, en fait, c'était eux. Quatre siècles en arrière comme au bon vieux temps, le chef suprême siégeait tout devant avec ses proches et ses plus intimes serviteurs. Au deuxième rang les directeurs des filiales de la région. Au beau milieu de ce gratin, on pouvait apercevoir la grosse tête de Roudoudou gros plein de soupe avec son sourire de bambin. Il semblait très excité et sa langue n'arrêtait pas de faire la navette, entre des lèvres pincées, d'un bout à l'autre des commissures de sa bouche. Puis enfin, siégeaient au troisième rang, les directeurs adjoints. Comme à l'école ! Les meilleurs élèves devant, puis les prix d'excellence, et enfin les prix d'honneur. Ah oui mais au fait ! Où était Wolf ? Devant ? Non... Caché derrière Roudoudou ? Non plus... Mais où étais tu mon Tintin ?... Ah oui ! Le voilà ! Tout derrière, replié, près de la sortie... En observation... Aux aguets ... il veillait certainement au grain. Mais pourquoi n'était-il pas au troisième rang ? Étrange, bizarre... Avait-il des consignes ? Était il l'objet de mesures vexatoires de la part de son supérieur ? Il y avait anguille sous roches. Le public en tous cas ne regrettait pas d'être venu car devant ils étaient fringants, attentifs, piaffants d'envies. Élèves brillants, ils n'attendaient qu'un signal du chef pour sortir comme guignol de leur petite boîte et prendre la parole. Jeunes promus et carrière devant eux, ils se chuchotaient des choses, souriaient poliment. Ils étaient spectateurs et acteurs à la fois. Mais que la fête commence bon Dieu ! Roudoudou gros plein de soupe parmi tout ce beau monde, avec ses frangins de basse cour était aux anges. Il bichait. Il était 15h la fête allait enfin pouvoir commencer.

Le délégué syndical responsable régional au service postal et à l'acheminement Uwe Bergmeister était furax. Il montrait les coupables du doigt. Il fustigeait les invités d'honneur,

responsables d'après lui d'avoir sabordé volontairement l'entreprise, torpillé les services administratifs et sociaux, jeté par dessus bord le service de l'acheminement et mis en quarantaine la moitié du personnel à la distribution. C'était un scandale ! Il appelait alors les quelques facteurs – ils étaient à peine une trentaine – à le soutenir et à se solidariser avec le syndicat pour freiner cette action destructrice de privatisation du service public. Quelques applaudissements timides et épars saluaient son intervention. Puis ce fut au tour du grand directeur général de la région de Hanovre *Doktor* Böse de prendre la parole :

- Mes chers collègues, nos objectifs pour l'année 2003 ont été atteints et grâce à votre appui...et patati et patata... Il mit ses folios dans le projecteur et chiffres à l'appui, démontra sans brio, mais avec routine que « nous sommes sur la bonne route et que tout va bien. Observez s'il vous plaît. Pour l'acheminement des lettres J1 nous avons obtenu 92%, c'est bien mais on peut mieux faire ! Pour les imprimés J1, c'est 98% c'est très bon...Pour le nombre de suggestions visant à l'amélioration des services postaux, Hanovre est en tête, *SPITZE*, en tête en Allemagne ! Bravo continuez... Enfin le nombre de journées de maladie dans l'année est descendu à 5,2%. Cela nous permettra de réduire pour 2004 le nombre de rouleur. Voilà tout est parfait. Merci de votre attention.

Ah splendide ! il brillait sans être brillant ! Il avait le public dans la poche. La partie était gagnée. Pourtant il avait été minable. Au début de l'année, lors d'une assemblée générale, il s'était fait conspué. Il est vrai que les préposés à la distribution étaient venus en nombre. Plus de deux mille. En colère. Le ras le bol. S'ils avaient pu, ils l'auraient lynché. Sur l'estrade il était minable. Il ne cessait de remercier « ses fidèles collaborateurs » pour leur engagement et leur travail par tous les temps. Sous la pluie etc...etc... Merci...Merci...Mille fois merci, Encore merci.

- Quel merveilleux acteur ! Il ment comme il respire ! Fustigeait le Français. Par contre lorsqu'on lui posait une question sur les effectifs insuffisants, l'augmentation considérable du trafic, il répétait comme un credo sans arrêt avec une mine d'enterrement ; « le budget...Le budget ne me permet pas...C'est un impératif...Il faut s'y tenir strictement ». Uwe Bergmeister n'y tenant plus, lui a répliqué alors que SON budget était ce que la lanterne était à l'alcoolique, la seule chose qui lui permettait de se tenir debout et de conserver le nord. Tout le monde a rit ses adjoints et Roudoudou y compris. Mais silence je vous en prie ! C'est au Dr. Trittbretter de la direction des ressources humaines de rendre compte de l'enquête menée auprès du personnel de la distribution :

- Le sondage que nous avons effectué fait apparaître une amélioration des résultats obtenus par rapport à l'année dernière. Plus de 50% des agents interrogés ont approuvé la nouvelle restructuration et sont satisfaits des conditions de travail. Au niveau des relations entre les supérieurs et le personnel on assiste certes à une stagnation, cependant rien n'est jamais parfait n'est ce pas ? Silence dans la salle.

Un des représentant du syndical, Roman Szileski, a lui aussi fait sa petite enquête et agacé d'entendre ces mensonges, passa tout de suite à l'offensive :

- Tout ça c'est du bidon. Comment a été organisé ce questionnaire ? Combien de gens y ont répondu ? Personne ne le sait vraiment. Sur la baisse du pourcentage d'absentéisme il avait sa petite idée : « les agents qui sont en maladie sont, lorsqu'ils reviennent de convalescence, convoqués par leur chef de service. Il s'agit en fait d'un lavage de cerveau pour leurs soutirer

quelques informations. Ce n'est ni plus ni moins que des mesures d'intimidation qui sont humiliantes et abjectes. Ceux qui sont faibles, crédules, craquent, et, sous cette pression morale acceptent de prendre des jours de congés lorsqu'ils sont en maladie ou alors interrompent leur convalescence. Ceux qui ont un contrat à durée limitée n'ont pas le choix, ils sont immédiatement licenciés ». Roudoudou gros plein de soupe fâché était ahuri d'entendre de tels propos. Il s'approcha près de l'estrade, hors de lui, failli tombé. Accroché au micro, il hurla comme un forcené à qui voulait l'entendre :

- Tous cela ce sont des balivernes ! Nous ne sommes pas là pour sanctionner nos préposés. Mais nous sommes tout simplement soucieux de leur santé. Chaque agent de mon service qui revient de maladie est un souci de moins pour moi, bégaya-il. C'était de la bouillie pour les chats. Personne ne compris. Aussitôt des rires fusèrent dans toute la salle. Avec sa mine de nounours sainte nitouche on lui aurait donné sur le champs le bon Dieu sans confession. Comme il y a une semaine de cela, et comme toujours lorsqu'il prenait la parole, il ne convainquait personne. Avec sa mine renfrognée et sa manière bourrue on savait toujours quand il arrivait avec ses gros sabots, cet ours mal léché.

Roudoudou gros plein de soupe rejoignit sa place sous les applaudissements de ses collègues : chefs de service et receveur. Une deuxième fois le directeur général, Dr. Böse, prit la parole pour dire qu'il n'avait jamais entendu parler de ces soi-disant interrogatoires que ses chefs de service pratiquaient. « Qu'on me mette au courant si c'était le cas ! ». Dit-il en élevant la voix. Puis il resta encore un moment au microphone pour répondre aimablement aux questions du personnel. Un jeune distributeur se leva pour lui dire qu'en 3 ans il avait signé 27 contrats de travail à durée indéterminée et il aimerait à ce sujet, bien savoir, s'il y aurait un jour un terme à cette pratique scandaleuse.

- Pour l'instant il est hors de question de faire signer des contrats à plein temps. On pourrait peut être envisager dans votre cas de vous proposer un contrat de 6 mois mais je suis désolé, c'est tout ce que l'on peut faire pour le moment, répondit-il tristement. Il avait la mine si triste qu'on aurait pu penser qu'il allait commencer à pleurer.

Un distributeur ne prit pas la peine de se lever et resta assis. Il posa une question que personne ne compris. Un autre, le jean crasseux, les cheveux hirsutes, mal rasé voulu poser une question mais son portable venant de sonner, il préféra après quelques bafouillages se taire au grand amusement des premiers rangs. Pour Mathis qui était venu avec Hervé assister à cette réunion, s'en était trop. C'était insupportable et *peinlich*, fâcheux.

- Je ne sais pas après ce que j'ai entendu et vu, si je dois rire ou exploser de colère, s'exclama-t-il en secouant la tête. Pour Hervé, ancien militant syndical et représentant départemental du personnel, c'était humiliant et rageant de voir avec quelle arrogance et avec quel mépris la direction agissait vis à vis du personnel et de ses représentants. On pouvait lire la résignation sur beaucoup de visages des quelques distributeurs présents.

- Viens allons nous en, dit Hervé.

- Il va falloir s'habiller chaudement dans les jours à venir, répliqua Mathis.

Les deux postiers quittèrent la cantine du centre du service postal de Hanovre 1, un peu écoeurés par tout ce qu'ils venaient d'entendre. Hervé jeta encore un coup d'œil avant de sortir. Il se dit tout songeur :

- Cette cantine est un peu un symbole, c'est son fonctionnement qui témoignait de la bonne marche de l'entreprise et de l'atmosphère sociale qui y régnait. Désormais elle appartient au passé. Elle a subi après la privatisation de la poste le même sort que toutes les cantines des bureaux de postes dans toute l'Allemagne fédérale ; elle a été fermée. Les clés mises sous la porte pour toujours. Le personnel a été remercié, licencié, mis à la porte. Tout le 4^{ème} étage est vide. Comme si une troupe de malfaiteurs avait lors d'une action éclair, tout pillé, dévasté, saccagé, il ne reste plus que quelques chaises et deux à trois tables.

2) Dedans une ambiance épouvantable

Alors que la ville avait les pieds dans l'eau et ployait sous les rafales de vent, Hervé s'enfonçait de plus en plus dans une maussaderie persistante. Avec un claquement métallique sec, la porte de l'ascenseur venait de se refermer derrière lui et aussitôt, il se douta qu'une sale journée l'attendait. La factrice chef, la tête légèrement penchée sur le côté droit, lui décocha un regard courroucé en sortant de son bureau et quand il exécuta deux pas maladroits en direction de la pointeuse, un distributeur lui barra le chemin avec un chariot rempli de prospectus. "peux pas regarder devant toi" aboya t-il avec un air désapprobateur. En regagnant son poste de travail, il chercha du regard, quelque part dans la salle, derrière un casier, des yeux éveillés, un sourire aux lèvres, un visage accueillant. En vain. Dans ce silence malsain, il voulu bien entendre une voix rassurante, un bonjour amical. Rien. L'hostilité était manifeste. Mais pourquoi ? Qu'elle mouche les avait piqué ? Hervé ne se sentait vraiment pas bien. C'était comme un petit malaise qui le prenait et qui comme un moment de tangage lorsqu'on est assailli de questions et qu'on ne trouve aucune réponse, le faisait perdre pied. A la rigueur, il aurait pu se dire que cela n'allait pas durer, que cela ne pouvait pas durer. Mais voilà, il avait vu juste. Dans l'arrière-boutique, quand le bureau c'était vidé, il devinait qu'on concoctait un plan dont il était la cible. Il avait l'impression qu'on l'observait, qu'on le contrôlait. Que tous ses gestes et déplacements dans le bureau étaient enregistrés, étudiés et peut être commentés. Plusieurs fois il avait eu l'occasion d'observer certaines scènes étranges qui se déroulaient pendant le tri du matin. Trois ou quatre fois au cours de la matinée un petit groupe de distributeurs se réunissait soit dans le bureau de Lena Krüger, soit dans la pièce des fumeurs. En général ils restaient une dizaine de minutes ensemble. C'était toujours les mêmes. Une fois, Hervé, voulant chercher des enveloppes de réexpédition dans le bureau de sa chef, constata qu'au moment de pénétrer dans la pièce, les conversations s'interrompirent et des regards froids lui firent sentir qu'il était de trop. Quelques heures plus tard, de retour de distribution, c'était un peu la même chose. Dès que la porte de l'ascenseur s'ouvrait et qu'il pénétrait dans la salle, il était surpris d'entendre derrière la porte entrouverte du bureau, successivement des rires puis un long silence et enfin des murmures.

- Au cours de ces rassemblements dans le bureau, il faut toujours montrer patte blanche. Quant à ces chuchotements et conciliabules, ils font partie des méthodes de la patronne ». Lui dévoila Wolfram, le représentant syndical. C'était l'une des raisons pour laquelle il refusait de la rencontrer dans son bureau. « Il faut te dire que ces lèche-cul sont ensemble depuis très longtemps. Ils se rencontrent dans le privé. Moi je trouve ces gamineries, ces chuchotements et cette manière de faire indigne d'une préposée chef mais qu'est ce que tu veux, ici tout le

monde s'y est habitué. Ici c'est pas plus compliqué que cela. Soit que tu fais partie des protégés soit, qu'on te fait sentir que tu n'es pas de la famille. Il se sont en quelque sorte passé le mot ». À la maison, il en fit le récit à son amie :

- C'est bien la première fois où j'ai l'impression d'être observé sans arrêt pendant le travail. Dans cette boutique qui fonctionne peu ou prou, c'est étrange, tout le monde est sur la défensive. Un peu méfiant, parfois soupçonneux. Les gars font certaines allusions, des blagues vaseuses et c'est toujours à mots couverts qu'on parle de la poste et du travail quand ce n'est à bouche cousue. Hormis Mathis et Wolfram, les autres, tous dans la même combine, ils sont comme cul et chemise.

Un mercredi matin, alors qu'il s'apprêtait à trier son courrier, Hervé fut surpris de trouver sur sa table de tri, deux imprimés à tarif lent avec la mention « retour à l'expéditeur » soulignés avec un crayon feutre jaune. Il n'eut pas eu besoin de se retourner pour reconnaître la voix criarde de Léna Krüger dans son dos :

- Tu les a jetés dans le mauvais baquet, fais attention à l'avenir, lui adressa sèchement sa supérieure.

- A Brême on jette tous les imprimés dans le même baquet.

- Pas ici. Elle voulu regagner son bureau mais soudain elle fit demi-tour et la moue boudeuse elle lui lança derechef :

- Ah au fait, les prospectus, c'est dans les boîtes aux lettres qu'il faut les fourrer.

- Je le sais, pourquoi ?

- Ton remplaçant, il en a trouvé dans le rouleau à journaux, au 32 Alte Stöckenerstrasse.

- Au 32, il y avait un autocollant « on ne souhaite pas de réclames, merci » sur les boîtes aux lettres.

- Valentin, (le rouleur du groupe) il ne raconte pas de conneries. Tu fourres tout dans les boîtes aux lettres, d'accord ? Hervé se retint pour ne pas faire une réflexion. Il savait que sa chef voulait le faire sortir de ses réserves alors il préféra se taire.

- Elle a les moyens et le soutien de la direction pour se débarrasser des gêneurs et des brebis galleuses, alors pourquoi s'en priverait elle ? Je vois bien comment elle cuisine sans arrêt le grand Gerdès. Elle et ses rampants, ils l'harcèlent à tour de rôle, fouillent en permanence dans ses casiers et dans ses tiroirs en son absence, l'espionnent sur sa tournée. Ils sont sans cesse derrière lui.

- Mais où suis-je tombé ? Qu'est ce qui m'a foutu des imbéciles pareil ? Et Krüger, pour qui se prend elle ? Hervé n'avait jamais vu une ambiance aussi détestable dans un bureau de poste. Pourtant cela n'avait pas l'air de trop déranger certains de ses collègues. Les autres, ceux qui avaient travaillé ailleurs, dans d'autres services, ils s'en accommodaient. S'adaptaient avec résignation. Et c'est cela qui blessait le bât, et c'est cela qui le mettait hors de lui. " Tous des costauds, armoires à glace qui se laissent mener par le bout du nez par ce p'tit bout de femme ! C'est pas croyable ! " Plus les accrochages avec sa chef se répétaient, davantage la pression, comme un étau qui se referme sur lui, augmentait, et la confrontation devenait inévitable. Ah bien sûr, elle n'arrivait pas avec ses gros sabots ! Vous provoquer ouvertement ! " Ah non elle était trop finasse ! Et elle avait ses mouchards pour ça ! Ah non, non... À l'usure, à la manière d'un défenseur qui taquine discrètement les tibias de son

adversaire, elle poussait à la faute." Elle arrivait toujours à ses fins. Il lui fallait des preuves ? Rien de plus facile. Elle faisait appel à des indicateurs du service de contrôle de la poste qui faisaient circuler régulièrement des enveloppes vides, datées, pour la circonscription postale afin de s'assurer si la date d'expédition correspondait à la date de distribution. Avide de reconnaissance, la distributrice chef Krüger ne s'arrêtait pas en si bon chemin: elle contrôlait, fouinait, inspectait, surveillait tout, à tous moments. Et puis elle pouvait toujours compter sur son réseau de *fidèles* pour lui prêter main forte. Ils se battaient pour faire ce sale boulot.

Les matinées s'écoulèrent et de prime abord, rien ne laissait prévoir que tout allait s'accélérer. Que l'on concoctait quelque chose derrière le dos des distributeurs. Que des changements étaient en train de s'opérer à leur insu. Au calme relatif des derniers jours, on était en droit de penser *que la concrétisation des nouvelles idées pour améliorer la qualité du service*, allaient voir le jour. Les plus optimistes se disaient :

- Nous avons tant de travail, que peut-il nous arriver ? Ils n'ont qu'à venir avec leurs nouvelles idées ! On a rien à cacher, bien au contraire on a des choses à raconter. Alors comme prévu ils sont venus. Les visites, des contrôleurs, des managers, spécialistes, experts, mensuelles puis hebdomadaires dans un premier temps, devenaient presque quotidiennes par la suite et se déroulaient bien entendu, à des heures inattendues. Des rumeurs de suppressions de tournées et de licenciements circulaient. Un matin juste avant la pause de 8h30, Hervé, sortant des W-C, lorsqu'il poussa la porte de la salle des distributeurs, se trouva nez à nez avec Armin Halldorn, responsable de la planification et de la vérification du trafic postal ainsi que du découpage des tournées. Celui-ci l'apostropha d'une voix sèche et sans même prendre le temps de le saluer :

- Nous avons constaté au cours du dernier semestre une baisse importante du trafic sur la tournée 12.

- Qu'est-ce que cela veut dire ? Lui demanda Hervé, sans lever les paupières et davantage préoccupé à consolider la montagne de journaux et de magazines entassés sur sa table.

- Cela veut dire tout simplement que votre tournée est trop petite.

- Trop petite !...Vous rigolez ! J'ai autant de courrier que les autres. Ma tournée est la plus éloignée du bureau et j'ai plus de 1000 foyers à desservir.

- Moi ce que je vois, ce sont les chiffres. Et les chiffres ne mentent pas. Carsten Halldorn lui montra alors un tableau avec des chiffres et des pourcentages alignés dans des colonnes puis il lui dit :

- Voilà, vous êtes en dessous de la moyenne calculée qui est de 42,30 heures par semaine. Vous, il vous manque 4h et 20 minutes.

- Vos chiffres ne disent pas tout.

- Et bien écoutez, Venez me voir 6 à 8 semaines après que nous ayons procédé a ces modifications, vous serez alors mieux informé pour me dire si votre tournée est si longue que vous le prétendez, répondit-il irrité. Au plus bas, Hervé la moue boudeuse ne le salua pas lorsqu'il s'en alla.

La suppression de deux emplois au service interne avait des répercussions sur la durée du tri général et sur le travail préparatoire. Lorsque l'ascenseur tombait en panne, – environ une fois par mois – les toilettes se bouchaient, le chauffage se déréglaient, le matériel se dégradait, le

service de dépannage des vélos ne venait plus régulièrement, les distributeurs ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Il fallait se démerder avec les moyens du bord. Matthis, une leur d'ironie dans le regard avait trouvé les mots justes pour qualifier la situation actuelle :

- Parmi les entreprises concurrentes pour la distribution et l'expédition des lettres et des paquets nous étions jusqu'à présent ce que le Bayern de Munich était à la 1^{ère} division: chaque année un prétendant au titre. Aujourd'hui nous sommes devenus la lanterne rouge aux portes de la relégation.

- Et puis par-dessus le marché, ils nous filent en douce des petits boulots supplémentaires et personne ne proteste ! Hé !...Hé !...N'en jetez plus la cour est pleine ! Renchérit le Français.

- Lorsqu'on leur tend le petit doigt, ils arrachent tout le bras. Trop c'est trop, reprit Mathis laconiquement. On pouvait lire une certaine lassitude sur son visage. Quant à Hervé, il avait également l'impression de perdre son temps à vouloir discuter les décisions.

- Il est préférable de tout noter. Relever le moindre incident. La plus petite irrégularité, pour les coincer et leur démontrer qu'ils sont contradictoires lorsqu'ils disent qu'ils veulent relever la qualité du service ». Ajouta t-il.

- Si vous ne vous plaisez pas ici, allez voir ailleurs, avait répondu Wolf, lors d'une de ses visites, a une remplaçante qui se plaignait de faire tous les jours des heures supplémentaires.

- En voilà une drôle de façon de motiver le personnel ! Lui avait aussitôt répondu Wolfram. Wolf, fou de rage, n'avait rien voulu savoir et était parti en claquant la porte de l'ascenseur. Le dialogue était rompu. Par l'intermédiaire de la représentante des handicapés et avec l'appui du représentant syndical Hervé rédigea une demande d'allègement de sa tournée en raison de ses problèmes de santé. De surcroît, il refusa également de prendre une partie du courrier d'un collègue tombé malade. S'il reçu le soutien de Wolfram et de Mathis qui l'encouragèrent à ne pas se laisser faire, un certain nombre de distributeurs, notamment *le clan de Krüger*, y virent un manque de collégialité de sa part et un affront envers celle disaient ils :

- qui se démène comme un beau diable pour que l'agence 44, grâce à la qualité du travail réalisé, au bon travail d'équipe, au pourcentage peu élevé d'absentéisme, ne soit pas sanctionnée et l'effectif de nouveau amputé comme au 23 ou au 36.

- Sans son intervention et son engagement, cela serait pire, je te le dis. Lui avait répondu Dirk Lamparter, son collègue de groupe, lorsque le Français s'était de nouveau étonné de la passivité et de la résignation des distributeurs.

- Qu'est ce que t'en sais ? Tu n'as jamais travaillé ni au 23 ni au 36 ni ailleurs, lui avait répondu Hervé énervé.

- Il faut quand même que tu fasses gaffe. Ils vont désormais te mener la vie dure, lui disait Mathis. (Il avait été auparavant témoin de la scène avec Halldorn.)

- Je suis suffisamment longtemps dans la boîte pour savoir qu'ils vont désormais me chicaner et me contrôler sans arrêt. Comme une meute de chien, Wolf et Fingerhut va lâcher Krüger et sa meute à mes trousses, lui répliqua Hervé en souriant.

- Moi, ils m'ont contrôlé sans arrêt et un matin ils se sont aperçus que j'avais inscrit sans le vouloir deux lettres de trop sur la feuille de comptage. J'ai dû payer une amende pour falsification et j'ai été muté six mois à Löningen pour raisons disciplinaires. Je m'en souviens encore. C'était en 1998. Ah, tu peux pas savoir qu'est ce que j'en ai bavé ! Maintenant je fais

mon travail et je ferme ma gueule. Quand ils veulent t'emmerder crois moi, ils ne te lâchent plus !

- C'est devenu partout pareil, dit à mi-voix le Français en haussant les épaules. À Brême si les conditions de travail étaient relativement meilleures, par contre sa relation avec ses supérieurs n'avait pas cessé elle aussi, de se dégrader. Il n'avait pas pour autant renoncé à leur mettre des bâtons dans les roues et à leur tenir tête.

- À Brême ont se serrait les coudes. Dans mon groupe, on parlait tous la même langue et on ne se tirait pas dans les pattes. Ajouta t-il à l'adresse de Lamparter. C'est d'ailleurs ce qui le chiffonnait. Certains misaient sur les deux tableaux: en soutenant Krüger, ils défendaient leurs intérêts personnels. Hervé faisait référence au comportement ambigu de Valentin et de Josef Brezek, les collègues de son groupe.

Valentin du Kadjikistan

- Mince alors, j'suis pas rentré dans les postes pour jouer au gendarme et au voleur, moi ! J'suis pas un criminel ! J'ai jamais rien volé ! Partout où j'ai été, j'ai fait mon boulot consciencieusement. Et puis j'aimais bien les clients. Je m'entendais bien avec les chefs. J'ai toujours été bien noté. Alors pourquoi tout ce manège ?... Pourquoi cette chasse aux sorcières ? Ma mère avait raison. Elle m'avait dit quand je suis parti pour ici " tu fais comme tu veux mais moi " Elle devait se douter que de l'autre côté du Rhin, c'est pas comme en France. Ils n'aiment pas qu'on fasse bande à part. Si on bifurque dans un autre chemin, on se fait passer pour un saboteur. Ils aiment bien, ils adorent être en groupe. Ils se sentent fort. Mais moi j'aime pas les groupes. J'aime pas tous ces gars qui foncent aveuglement vers le même but. Ah ça y est, je la vois...Je suis dans le collimateur de Krüger, faut que j' fasse gaffe, sinon j'suis bon... ». Au bureau, Hervé redoublait de prudence et sur sa tournée de vigilance. Derrière chaque passant, pouvait se cacher un agent. Il jetait un regard scrutateur dans les voitures, où pouvait se tapir une ordure, contrôlait ses sacoches de vélo. Il pouvait s'y trouver un cabot. Il se sentait poursuivi, traqué. Quelle véritable paranoïa ! C'était lui le fugitif derrière lequel les policiers couraient. C'était comme dans le film de Godard « Pierrot le fou avec les flics à ses trousses et la musique de jazz qui s'affolait... Merde c'est pas possible !

Quand il rentrait de tournée, entre 15 et 16h il n'était pas rare que le Français rencontrât de temps à autre, Valentin le rouleur du groupe. Celui-ci scrupuleux et minutieux dans son travail, perdait un temps fou à faire et à refaire toujours les mêmes opérations de tri, d'assemblage, de comptage et de ficelage du courrier. Un jour alors qu'il terminait de faire ses comptes, Hervé fut étonné de voir que le Russe, sur la table d'en face, la tête collée à sa feuille de compte soupirait, jurait et nerveux, battait régulièrement du pied contre le sol. Un moment Hervé voulu s'avancer vers lui pour lui demander s'il avait besoin d'aide, mais, au même moment, celui-ci se leva et se précipita vers les toilettes. Profitant de son absence, le Français s'approcha et fut frappé par la suite de lettres indéchiffrables, désordonnées qui s'étaient étalées sur sa feuille de compte. À son grand étonnement, cette écriture hésitante, ce brouillon presque illisible, n'était pas tellement différente de celle d'un élève du primaire. Son QI ne devait pas être bien élevé car lorsqu'on installa une lectrice au laser pour

l'enregistrement des objets spéciaux, Valentin mit un temps fou avant de comprendre comment elle fonctionnait. Il n'avait pas bien compris la mise en service des différentes fonctions et prétextait qu'il s'abîmerait les yeux, s'il s'amusait à lire les instructions. Il préféra faire appel à ses *mentors*, Josef Brezek et Léna Krüger. Après quelques minutes, Hervé entendit la porte à tambour qui s'ouvrait. Quelqu'un venait. Il regagna sa place vite fait. Soulagé, le russe resta un long moment assis. Puis, perplexe, hésitant, il se leva et timidement s'approcha du Français.

- Tiens ça c'est marrant pensa Hervé, il est méfiant. Je suis pour lui, celui qui tient tête aux chefs, celui qui n'est pas du même bord, celui qui pense différemment, celui qui provoque des emmerdements. Les premiers jours au 44, Lorsque Hervé salua, l'observant du coin de l'œil, Valentin resta muet. Puis après quelques semaines il ouvrit la bouche et lui dit *he du !* Hein toi ! Hervé vexé et furieux, lui balança à la figure :

- J'ai un prénom comme tout le monde, tu pourrais faire un effort pour le prononcer. Ce dernier surpris, ne trouvant rien à dire, le dévisagea. Le lendemain il avait bien appris la leçon. Lorsque le Français fit irruption dans la salle des facteurs, timidement et d'une voix à peine audible, Valentin lui adressa un aimable *morgen Hévè*, bonjour Hervé.

- Ou c'est que j'envoie le duplicata de ma feuille de compte ? Au centre régional à Brême ou alors avec l'argent au service des guichets ? Balbutia Valentin.

- Oui, tu les envoies séparément. Hervé profita de l'absence de ses *mentors* - En leur présence, il s'enhardissait, devenait pétulant - pour le questionner sur ses origines.

- Je suis persuadé qu'il a honte de ne pas être né en Allemagne. Pensa Hervé. Valentin le regarda un moment dans les yeux, ce qu'il faisait rarement, mais il ne dit mot. Le mur du silence. Rien ne traversa ce corps en béton et cette tête sans cervelle. Au bureau, son histoire n'était cependant pas complètement inconnue. Au cours de la pause de 8h30 Hervé apprit des fragments de la biographie de celui qu'il côtoyait presque tous les jours, mais sur lequel il ne savait en fait, presque rien. Wolfram, lui raconta-t-il, l'avait initié pendant un mois au métier de distributeur lorsqu'il était rentré dans les postes en 1997- l'itinéraire étrange de ce russe originaire du Tadjikistan.

Né dans un petit village du Tadjikistan, Valentin Siegler avait passé une bonne partie de sa jeunesse au Kazakhstan avant de passer à l'Ouest. Des origines germaniques lointaines lui ont permis de quitter son pays et de devenir un citoyen à part entière de la République Fédérale Allemande. Depuis qu'il vivait ici, Hervé avait remarqué que sa mémoire s'était arrêtée brusquement de fonctionner. Elle se butait sur un passé qu'il avait entièrement rejeté et refoulé au plus profond de lui, une langue qu'il avait renié et qu'il ne voulait plus du tout entendre parler et parler. Il l'avait pour ainsi dire, jeté à la poubelle et pour qu'elle ne ressurgisse à jamais, il avait mis un couvercle dessus. La seule chose dont il aimait se rappeler c'était les longues parties de pêche dans les lacs autour de son village avec son père. Depuis 7 ans il travaillait à la poste et depuis un peu plus de deux ans il était rouleur dans le groupe du Français. Les premiers jours lorsqu'il dû partir tout seul en tournée, il ne revint pas avant 17h le soir. Au bureau tout le monde fut persuadé qu'il jetterait l'éponge et démissionnerait. Mais le lendemain, le gaillard teigneux était toujours là. Son milieu et son éducation certainement, ses dispositions peut être, la situation dans laquelle il s'est retrouvé à 42 ans sur le marché de

l'emploi, à coup sûr, avait fait de lui un *Untertan*, un sujet obéissant qui avait trouvé en la personne de Léna Krüger son *Führer*, son chef suprême. Zélé, tout un chacun s'accordait à dire que la peine qu'il se donnait au travail était disproportionnée au salaire qu'il touchait. Minutieux, pointilleux, anxieux, désireux de ne pas s'attirer les reproches et la colère de sa supérieure, il revenait sans cesse sur ses pas, cherchant en vain le destinataire d'une lettre, honteux de devoir ramener du courrier non distribué, d'avoir oublié une lettre recommandée dans le fond de sa sacoche, de ne pas satisfaire un client récalcitrant. La peur de la faute et cette mauvaise conscience qui le rongait jusqu'à la moelle, étaient comme l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête.

Cette méticulosité toutefois n'était pas un atout dans un métier où de plus en plus la masse de prospectus, de catalogues, et d'imprimés à tarif lent, représentaient plus de 85% du courrier. La poste accueillait cependant à bras ouverts ces travailleurs qui n'hésitaient pas à faire deux à trois heures supplémentaires non rémunérées et qui par dessus le marché n'ouvraient jamais la bouche. Valentin avait deux doigts de la main droite qui restaient recourbées à 90° vers la paume de la main et une profonde cicatrice au poignet, de plusieurs centimètres de long, marque indélébile des terribles années où il besognait dans les chemins de fer russe et que sa mémoire n'arrivait pas vraiment à dissoudre une à une dans la poussière du temps. 10 à 12 heures de travail par jour et par moins de 30° « et un coup pied au cul pour tout salaire ! ». Lorsque l'argent ne suffisait pas à les payer, avait-il raconté à Wolfram.

Josef Brezek le sournois, une gueule à bloquer les roues d'un corbillard et qui s'accordait comme dans un film avec le personnage mesquin et répugnant qu'il était, n'avait eu aucune difficulté à monter *son ami* Valentin contre le Français.

- Ah tu verras, en hiver ! Les sacoches pleines à craquées, et la neige et le froid ! Et les kilomètres dans les jambes...Tu peux faire le beau et le malin, ça ne te servira à rien ! » Son imbécillité n'avait d'égal que sa lâcheté. Tous les jours le russe repartait à la charge. Tous les jours le russe allait chuchoter à l'oreille de son ami qui lui dictait ce qu'il devait dire pour casser le moral du Français. « Tu sais, les trente deux kilomètres de ta tournée, dans deux mois tu vas les sentir dans les jambes ». Hervé préférait ne pas lui répondre. Il n'était pas dupe et savait que derrière ces attaques, ces provocations, c'était Brezek et Léna Krüger qui tiraient les ficelles.

Le tri du matin ou la valse des invectives

- Lorsqu'ils s'en prennent à l'un d'entre nous, les Brezek, Lampader et Co, sont comme cul et chemise, crachant et vomissant à satiété invectives et insultes, constatait Hervé. Au 44, il ne se passait pas une matinée sans qu'il soit témoin des attaques verbales de certains collègues de son groupe. Trop lâches et souvent de mauvaise foi, ils préféraient s'en prendre au syndicat, cherchaient un bouc émissaire parmi l'un d'entre eux, ou râlaient toute la matinée au lieu d'accuser la direction d'être responsable du climat social détestable qui se détériorait d'année en année. L'enfer, c'était les autres, donc inutile de lutter contre l'aggravation des conditions de travail. D'une pierre, ils faisaient deux coups. Surchargés, exaspérés, découragés, frustrés

devant une situation qu'ils ne maîtrisaient plus certains distributeurs devenaient méfiants, agressifs, envieux. Dans cette ambiance malsaine, celui qui sortait de la norme était aussitôt considéré comme suspect. Alors on s'en donnait à coeur joie ! Hervé était souvent la cible de Josef Brezek qui un jour l'accusait sans preuves d'avoir déposé les prospectus destinés à sa tournée derrière son casier de tri ou un autre jour de ne pas les avoir distribués.

Lorsque le travail intensif cessait, la tension pour un moment baissait. On changeait alors de registre ; aux plaisanteries anodines on passait aux propos de mauvais goût, puis les allusions évasives pleuvaient et puis enfin lorsqu'on arrivait au résultat escompté, on terminait par des insultes et des attaques verbales où il s'agissait le plus souvent de dévaloriser le travail d'un tel, de ridiculiser tel autre tout en se donnant bonne conscience.

Le scénario était souvent identique, les acteurs toujours les mêmes. Les victimes aussi. L'un des principaux acteurs était Dirk Lamparter. Prenant son service avant tout le monde, ce dernier arrivait le premier en scène. A 5h30, il traversait la salle des distributeurs et, après avoir relevé son courrier, il commençait le tri de sa tournée. Grand, les cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules, le portable fixé à la ceinture de son pantalon, il portait été comme hiver une chemisette bleue auréolée sous les bras. Il jactait très vite et toujours à voix haute. Lorsqu'il s'en prenait à un chef il devenait un volcan. Son visage passait en un clin d'œil du rose au bordeaux, sa tension montait en flèche et ses yeux nerveux, sortaient de leurs orbites. Il devenait alors impossible de l'arrêter et de deviner dans tout ce qu'il disait en si peu de temps, le fond de sa pensée. Un quart d'heure plus tard, Valentin ouvrait la porte de l'ascenseur et prudemment rentrait dans le bureau de Léna Krüger « Morgen Chefin ». S'écriait-il en la serrant fortement dans ses bras.

- Guten morgen, lieber Valentin, *mein treue* Valentin, mon cher et fidèle Valentin, lui répondait elle hypocritement en souriant. Lorsqu'il n'avait rien à moucharder, lorsque aucune anomalie et irrégularité constatée la veille ne lui venait à l'esprit, celui-ci regagnait alors de bonne humeur sa place de travail. Rouleur, un jour ici, un autre là, le Russe contrôlait toujours les casiers avant de commencer à trier.

- Bonjour Dirk, aboyait-il à son collègue caché derrière son casier.

- Ah Valentin...comment vas tu ? Beuglait le grand blond en se précipitant vers lui et en lui serrant fortement et démonstrativement la main à la façon d'un cosmonaute soviétique posant de nouveau le pied sur le plancher des vaches, après six mois passés dans son vaisseau spatial. Lorsque Hervé franchissait la porte vitrée des vestiaires – Il n'avait pas du tout envie de passer devant le bureau de Léna Krüger - à six heures moins quart et pénétrait dans la salle de tri, il recevait un timide « bonjour » de Valentin qui, le dos baissé se plaignait du désordre que Kolja Rudzig lui avait laissé.

-Tu fais attention à ce que Mathis distribue tout le courrier et ne t'en laisse pas pour demain, s'empressait de dire Lamparter en s'approchant du casier de Mathis qui se trouvait en face du sien. Valentin avait enlevé ses chaussures et, les sandalettes au pied, alla chercher la barquette de lettres qui se trouvait en face du casier de Léna Krüger. Avant de prendre le courrier destiné à la tournée 13, il voulu s'assurer que le courrier de la tournée 14 (la tournée de Mathis) était moindre.

- Mathis l'encouillé, n'a rien à foute eh... !

- Non mon cher Valentin, c'est foutre et c'est pas l'encouillé, c'est l'enculé, rectifia Lamparter. « Tout le monde sait qu'il a la plus petite tournée ici. » ajouta t-il à voix haute. Puis il partit au trot vider les casiers remplis de journaux, d'imprimés et de magazine de télévision.

- C'est vrai ah...ah...ah... confirma le Russe. Entre temps Mathis était arrivé. Il déposa sa bouteille thermos et son journal sur la table de travail ainsi qu'un sac en plastique contenant son petit déjeuner.

- Comment vas tu ? Lui demanda le Français.

- Un peu fatigué...J'ai dormi sur le sofa...La petite est malade. Elle a toussée toute la nuit, dit-il en baillant, les paupières visiblement gonflées par une nuit en pointillée.

- Ah Mathis, c'est pas toujours drôle d'être père de famille...Hein !... Il fallait réfléchir avant...Ah...Ah, s'écria Lamparter, ravi de sa remarque.

Valentin aux anges d'entendre toute cette clabauterie, voulu en rajouter mais il ne trouva pas ses mots et commença à radauter et à pousser des petits cries.

- Ouah... Ouah, Mathis sur le sofa ouah...Ouah... Mathis préféra ne rien dire et Hervé secoua la tête.

- S'il n'a pas grand chose à faire ici, à la maison il faut qu'il change les couches pleines de merde ! N'est ce pas Mathis ? S'empressa d'ajouter le grand blond avant de pouffer de rire. Valentin ne pu s'empêcher de s'esclaffer de nouveau. Au même moment, avec plus d'une demi-heure de retard, Josef Brezek, titulaire de la tournée 11, la mine défaite, les cheveux en brosse, coupés très courts, des lunettes avec une grosse monture collée au nez, les yeux toujours ébahis, rejoignit sa place de travail. *Le crapaud* – c'est ainsi qu'on le prénommait – poussa deux *croia*...*Croia* avant de s'asseoir. Un distributeur passa à côté de lui et le salua par un *croa*...*Croa*. Avant de disparaître derrière la porte vitrée en pouffant de rire.

- Il pue l'alcool, se dit Hervé en s'approchant de son casier de tri. Valentin se précipita à la rencontre de *son ami* et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Josef Brezek se mit à rire. La scène se répéta plusieurs fois au cours de la matinée. Aux chuchotements murmures, suivaient généralement des rires gras et des regards moqueurs.

- Je me demande bien ce qu'il fout sur sa tournée, si je la faisais cela ferait un bon bout de temps que je serai déjà à la maison, décocha Josef Brezek à l'adresse de Mathis. Indifférent, celui-ci resta muet. Cela faisait déjà plus de cinq ans qu'il entendait toujours les mêmes conneries, les mêmes bêtises, la même musique. Josef Brezek voulu continuer sur sa lancée, mais il s'interrompit pour porter à son oreille le portable qu'il venait de sortir de sa poche et qui entonnait la musique du film de James Bond.

- Lorsque ce ne sont pas les messes basses, ils se servent de leur portable pour se raconter, une fois qu'ils sont sur leur tournée, les ragots sur un tel ou dénigrer tel autre, fit remarquer Hervé.

Valentin et Josef Brezek étaient devenus depuis un certain temps inséparables. Le russe aimait aller à la pêche après son travail tandis que le *crapaud* faisait la tournée des bars dans le quartier de Stöcken. Depuis qu'ils se connaissaient, ils avaient diversifiés la panoplie de leurs activités post-postales. Liés comme cul et chemise, les deux postiers allaient pêcher puis se saouler la gueule. Par les journées de grande chaleurs, - au sens large du terme - Ils se

retrouvaient après la distribution cycliste pour une deuxième tournée: celle des cafés. Près de la départementale six, au *bar des routiers*, entre des montagnes de muscles tatoués à casquette, nos joyeux drilles s'enfilèrent 4 à 5 bières d'un demi-litre, puis au retour, après deux kilomètres, de nouveau assoiffés, ils mettaient pied à terre et s'arrêtaient à un kiosque pour s'acheter quelques bières et une bouteille de *Korn* (alcool à base de grain d'orge). Lorsqu'ils arrivaient au bureau vers 16h30, la plupart des distributeurs étaient déjà partis. Dans le bureau de poste en présence d'une trieuse de service, les deux compères riaient, criaient, chantaient. Sous l'effet euphorisant de l'alcool, les langues se déliaient, les garde-fous sautaient, les débordements d'injures et d'actes de malveillance se multipliaient. Brezek ne cessait de ruminer sa colère et de pester contre ceux « qui travaillent comme des manches à balai et terminent bien avant lui ».

- Et lui – il montre du doigt la place de travail de Hervé - t'sais pas qu'est qui trafique sur sa tournée et veut un aménagement. ! **Fainéants...Tous des fainéants.** Brezek balançait une botte de prospectus par-dessus les casiers.

- Un allègement Josef, un allègement...Le fainéant ! Répétait le Russe, la mine grimaçante. Il est vrai qu'il avait des raisons d'en vouloir au *fainéant*. Valentin n'avait toujours pas *digéré* que le Français lui prit au nez et à la barbe la tournée 12 qui était restée libre depuis un an et qu'il convoitait.

- Le lendemain matin, Lisa la trieuse, s'approcha discrètement du Français. À mi-voix, elle lui fit le récit de la journée de hier. Elle avait surpris les deux postiers en train de fouiller dans ses casiers, ses tiroirs, ainsi que dans ceux de Mathis.

- Ils cherchaient un indice, du courrier non distribué, une lettre égarée, un prospectus jeté dans la poubelle. Une preuve à apporter pour nous planter tous les deux et nous dénoncer à Léna, avait-il raconté à son ami Mathis.

- Ah ! tu as de la chance d'avoir 52 ans. Tu n'en as plus pour longtemps à travailler avec cette bande de rats, lui dit l'autre.

- Qui sait ? Avait répondu Hervé en soupirant.

Dans cette maison de cinglés, Andy ne sait plus où donner de la tête

C'est vrai que cette idée lui trottait dans la tête depuis déjà un bon bout de temps. Terminer dans deux ou trois années. Deux ou trois petites années.

- Dans deux ou trois années ils n'auront plus besoin de moi. Ils se débarrasseront de moi avant la phase terminale de la privatisation. Mais en attendant, il faut supporter... Encore supporter... Combien de temps encore supporter tout cela ? ruminait le Français.

En attendant, les collègues travaillaient sans arrêt depuis six heures le matin. Andy et les autres commençaient même une heure avant tout le monde. Ils se précipitaient dès le tri terminé et le courrier entassé dans les sacoches, vers la porte de l'ascenseur pour se ruer sur leur vélo et foncer sur leur tournée. Depuis des années, tous les jours c'était la même chose. Le trafic s'amplifiait, les tournées s'agrandissaient, le stress augmentait mais au lieu de se dire, Hein arrêtez vos conneries ! On en a ras le bol ! Andy et les autres arrivaient de plus en plus tôt pour ne pas revenir de tournée trop tard. C'était la course absurde contre la montre. Une course perdue d'avance. Car l'heure du retour ça n'était plus comme autrefois lorsqu'on

revenait peinardement. Ce n'était plus midi ou une heure de l'après midi avec le ventre plein et le sourire aux lèvres, comme à Morlaix ou à Brême au début des années 90. Ah non ça c'était fini ! L'heure du retour c'était désormais l'heure du café ou du journal télévisé, l'estomac dans les talons et la fatigue sur le visage et avec ça une colère qui vous dévorait tous les organes et vous gâchait toutes les nuits. Quand le Français arrivait aux premières heures de la matinée, son collègue Andy, était en nage et avait déjà la chemise qui lui collait à la peau. Exténué par le travail, Il avait le regard méchant mais il ne bronchait pas. Il enfouissait tout en lui. On devinait sur son visage grimaçant, la douleur provoquée par l'accumulation de substances, de matières produites par les agressions accumulées, les violences étouffées et les sentiments de frustration dont il souffrait, et qui s'accumulaient dans ses glaires et dans tous ses organes. Parfois il ouvrait la bouche pour engueuler les trieuses qui surprises, riaient de *ce pauvre con*. En vérité il s'agissait plutôt d'un monologue que l'autre débitait toute la matinée, comme celui des clochards pouilleux dans les stations du *straßenbahn*, tramway et qu'on ne veut pas voir. Ce chapelet de mots qui s'échappait de sa bouche était plutôt une plainte. Une plainte au travers de laquelle il ne cessait de répéter qu'il y avait toujours de plus en plus de travail et que les casiers étaient toujours pleins de merde. Plein de merde et qu'il en avait marre de ce boulot de merde.

En vérité, Andy cela faisait plus de dix ans qu'il en avait marre. Plus de dix ans qu'il était en nage tous les matins et qu'il trimait sans oser dire qu'il en avait plein les bottes de ce foutu job. Ce vieux garçon qui vivait encore chez sa mère, n'avait jamais voulu travailler dans les postes. Andy venait des *Telekom*, du service des télécommunications où il était en apprentissage comme technicien. La privatisation des *Telekom*, a tout bouleversé dans sa vie. Ses anciens collègues ont été mis en retraite, les plus jeunes placés sur une voie de garage. Ils venaient travailler quand on leur téléphonait pour un dépannage ce qui était plutôt rare et puis il y avait les autres. Les autres ce sont ceux qui ont été réembauchés dans la nouvelle *Telecom AG* ou ceux qui, comme Andy, ont eu moins de chance et on dû choisir entre le chômage ou alors passer au postal. Mathis qui avait sa tournée juste à côté de la sienne disait souvent de lui en se marrant:

- Moi je préfère fermer les yeux plutôt que de le voir faire sa tournée. C'est incroyable, il faut le voir. Il est fou, il fonce du début jusqu'à la fin ». Mathis secouait la tête puis haussait les épaules en signe d'incompréhension. Ce dernier, poursuivi par un fantôme, ses jambes, ses muscles, ses os, son corps tout entier, cette belle mécanique qu'il avait su amadouer au fil des jours et des semaines, se débattait contre les charges supplémentaires qu'on lui demandait de réaliser. Sisyphe des temps modernes, chaque jour qui passait lui volait un peu de force, un peu de volonté, un peu d'espoir et il soupçonnait que ces centaines de marches à grimper, ces kilomètres à effectuer viendraient à bout de sa santé et qu'il ne lui resterait plus qu'une longue ligne droite pour s'écrouler dans une civière.

Un après midi, de retour de tournée, Hervé l'avait surpris dans les vestiaires du sous-sol. Il était en slip et venait d'enlever ses vêtements tout trempés.

- Mais tu sues énormément, lui avait-il lancé d'une voix étonnée. Andy s'essuyait le dos avec une serviette. Quand il remarqua la présence du français, il lui décocha aussitôt un regard méchant. Avec ses longs cheveux blancs, ses yeux pâles, son front rose perlé de sueur et tâché

de petits points de rousseur, bâti à chaux et à sable, il ressemblait un peu à un albinos. Les deux hommes, muets, se regardèrent un long moment. Hervé pensa que c'était sa présence dans la cave, un lieu, la plupart du temps déserté, qui intrigua son collègue. Mais en fait c'était parce qu'il était pudique, qu'il réagissait ainsi. Puis soudain ses lèvres s'élargirent et un léger sourire se dessina sur son visage. L'albinos rassuré, osa alors lui adresser la parole :

- Je ne sais pas trop ce que c'est. Peut être la tension artérielle ou alors les glandes. Il faudrait que je prennes des médicaments et me faire soigner. Mais... Andy hésita un moment puis sourit amicalement. "J'ai peur d'aller chez le toubib", dit-il en se rhabillant.

Andy était supporter du club de football le *Hamburg SV*. Tous les lundis Lamparter et les autres se foutaient de lui. Pendant presque toute la poule aller, *le HSV* était la lanterne rouge de la *Bundesliga*. Mais depuis que son club avait gagné trois matchs de suite et s'était hissé à la douzième place, Andy souriait un peu plus et faisait même des commentaires sur les matches de foot du samedi.

Vers 8h30 environ, Hervé fermait ses sacs dépôts mais, au lieu de commencer à sortir des casiers le courrier pour le ranger dans ses sacs comme la plupart de ses collègues, il prenait dans une main son sac de coutil qui contenait son petit déjeuner et sa bouteille thermos dans l'autre, puis accompagnait Wolfram, vers les escaliers qui menaient à la cantine, où plutôt à la pièce vide qui servait de cantine quand la poste était un bureau de poste et que l'on s'y plaisait bien. Nils et Mathis s'y trouvaient déjà. Tous les quatre prenaient démonstrativement leur petit déjeuner ensemble tous les matins de huit heures trente à neuf heures. Ils faisaient leur pause, se reposaient avant de partir en distribution pendant que Andy et la plupart des distributeurs écrasés sur leur machine comme un crapaud sur une boîte d'allumettes, pédalaient comme des cinglés, montaient et descendaient à la hâte les escaliers, enfouissaient sans perdre une minute, la masse de papier qu'ils entassaient comme ils pouvaient sur leur vélo. Bref, apportaient sans le vouloir, de l'eau au moulin de ceux qui, calculette en main, planifiaient la suppression de leur tournée.

2) Dehors un travail insurmontable

Le distributeur Nagel

L'été, le soleil pouvait briller, les oiseaux chanter, les boueux plaisanter, les enfants taper dans les doses de bière, rien ne venait jusqu'à lui, rien n'arrivait à le détourner de sa route, rien ne parvenait à lui enlever le masque qu'il portait depuis le jour où il avait mis les pieds dans ce foutu bureau. Le postier était triste à chialer et s'attaquait de jour en jour au barrage qui maintenait les millions de mètres cube de colère et d'agressivité stockés en lui. Mais comment faire pour se libérer de tous ces noeuds qui se formaient un peu partout dans son organe digestif ? Il avait cinquante années derrière lui et perturbé par une énurésie, il n'avait plus le courage d'affronter une journée dans un combat loyal.

Le voilà donc parti avec le distributeur Franck Nagel « inspecter le terrain et faire connaissance avec sa nouvelle tournée » comme disait Wolf. Le premier jour le maigrichon à la tignasse hérissée était de mauvais poil. Lapidairement, il se contenta de lui donner quelques

explications concernant notamment quelques particularités de distribution dans le centre industriel et aussi lui signaler les *mauvais clients*, ceux qui pour un oui ou pour un non, téléphone au bureau pour se plaindre du type :

- qui oublie de refermer la porte du jardin derrière lui, qui arrive toujours en retard et ne s'excuse pas, qui ne veut plus apporter gentiment le courrier au 3^{ème} étage, qui n'aime pas notre gentil chien qui n'fait de mal à personne, qui n'a même pas de timbres sur lui, qui est incapable de dire où se trouve le prochain bureau de poste, qui ne sait même pas pourquoi les guichets sont tout à coup fermés deux jours par semaine ou encore qui fait une drôle de gueule le matin alors que la journée est belle.

Nagel avait une façon très particulière de faire la distribution à vélo. Il était très agile et ne mettait pied à terre que quand il le fallait. Les escaliers, les petits chemins, les sens interdit, les obstacles de toute nature, il n'en avait cure. Acrobate sur deux roues, il fonçait s'en s'occuper du Français. En vérité cela n'était pas pour déplaire à Hervé. Celui-ci pouvait ainsi en toute tranquillité se soulager derrière un arbre ou un mur invisible. C'est à la faveur d'une pause pipi pour l'un, et cigarette pour l'autre, (Nagel avait auparavant terminer son tour de cyclo-cross de part et d'autre du lotissement), que les deux postiers ébauchèrent timidement une conversation. Nagel dans la lune, assis sur le porte-bagages de son vélo, le dos au guidon, fredonnait un air connu en frappant nerveusement et régulièrement le sol du pied. Quand Hervé lui demanda s'il était célibataire, il lui décocha un regard ébahi, faillit tomber par terre, mais se rattrapa professionnellement à la selle de son deux roues. Le rouleur n'en revenait pas. On l'invitait à parler de lui. C'était comme si on venait de lui balancer un caillou en plein visage. Sur le coup, il ne sût pas par où commencer. Mais comme il n'était pas au bureau, qu'il n'avait pas une canette de bière à siffler, après avoir tiré sur son clope comme un dopé, il jeta son mégot, l'air grave, sembla chercher dans le fond de sa mémoire, puis légèrement plus serein de ne pas être bredouille, il accepta de lui raconter *un morceau de sa vie*.

- Je suis divorcé et depuis que ma femme vit avec un autre, elle m'interdit de voir mes deux filles jumelles de 13 ans. La salope.

- Mais tu as un droit de visite ?

- Oui mais, la garce, elle leur a dit de ne plus venir me voir. Je les vois malgré tout de temps en temps en ville, car elle n'habite pas trop loin du quartier de Linden où j'ai mon appartement. Un appartement, enfin c'est beaucoup dire. C'est juste une pièce avec un coin cuisine. Depuis la séparation, la pension alimentaire que je lui verse me permet tout juste de joindre les deux bouts. La connasse.

- Tu es fonctionnaire ?

- Oui. J'étais plus de 10 ans à la distribution des paquets mais quand le service a été privatisé, ils ont voulu mettre tous les fonctionnaires en préretraite. Moi ils ont voulu aussi que je reste à la maison. Tu te rends compte à 38 ans en préretraite ! Avec 650 euros dans la poche ! Les salauds ! Mon père, il a arrêté de travailler très tôt, mais c'est parce qu'il était très malade. Mais moi je ne suis pas un fainéant. Je peux encore travailler. J'ai alors porté l'affaire devant les prud'hommes qui m'ont donné raison. La poste a été obligé de me réembaucher mais au service de la distribution des lettres cette fois là. Les fumiers.

- Et malgré ton ancienneté tu n'es pas devenu titulaire d'une tournée ?

- Ah, tu sais... Euh oui, j'ai eu un petit accident en voiture... J'avais de l'alcool dans le sang... Cela a suffi. Oui c'est vrai je bois un petit coup de temps en temps. Mais rien de méchant. Avoue t-il en souriant. Mais il s'empresse aussitôt d'ajouter avec fierté :

- Mais ici, les gonzes, ils ont bien vu que j'étais bosseur. Les conards.

Travailleur Nagel l'était. Il s'enorgueillissait d'ailleurs d'être l'un des meilleurs remplaçants du bureau de poste et *flott* rapide avec ça ! Celui qui connaissait presque toutes les tournées, et l'un de ceux qui se portait toujours volontaire, lorsqu'un collègue téléphonait le matin pour prévenir qu'il était malade et qu'il ne venait pas. Il râlait certes pour la forme, mais il débarquait comme toujours, et faisait la tournée restée vacante. Pusillanime et influençable, dans la mesure où sa chef Léna Krüger fermait les yeux sur ses abus en alcool, Nagel pris au piège ne pouvait refuser. C'était disait-il pour lui rendre service. Lorsqu'il était en congé, il réintérait même le service *Wenn Not am Mann war*, en cas de besoin. S'empressant d'ajouter aux collègues étonnés de le voir, qu'il était, selon la formule *im Urlaub nach Abruf*, en congés avec obligation de reprendre immédiatement son service si quelqu'un manquait à l'appel.

- Il faut être con pour se faire duper de cette manière là, pensait Hervé. Pourtant réflexion faite ça arrangeait tout le monde.

Au 44 Le samedi, le dernier facteur qui revenait de la distribution devait fermer fenêtres et portes à clé, et refermer le portail derrière lui. C'était prévu ainsi. C'était Léna Krüger qui le voulait ainsi et ce que Léna voulait, Léna l'avait. Le maigrichon assoiffé de compétition, fonçait comme un abruti pour franchir le portail le premier. Il arrivait épuisé et en nage de sa tournée. Rentré dans le bureau de la chef, fumait une cigarette et buvait une puis deux et trois canettes de bière, l'une après l'autre. Pendant que sa chef faisait le planning pour la semaine à venir, il allait ensuite à la rencontre des distributeurs Gerdes et Schmidt qui venaient d'arriver. Ensemble ils vidaient deux bières, râlaient parce qu'ils avaient perdu plus d'une heure à attendre leur dépôt. Gerdes s'insurgeait contre une secrétaire de bureau:

- Cette connasse, a pris un temps fou à vérifier le courrier. Comme si je n'ai que ça à faire.

Presque chaque samedi, lorsqu'il sentait le cafard s'emparer de lui, le maigrichon préférait attendre que le dernier collègue soit rentré de tournée pour refermer la grille du bureau de poste. Qu'aurait-il d'ailleurs fait dans son petit appartement où personne ne l'attendait ? Se morfondre ? Broyer du noir ? Sa femme, *cette salope*, n'était plus là pour lui dire de s'occuper des filles, ou organiser le week-end en famille. Alors, entre le bureau de poste et les quatre murs de ses 20 M², les collègues de travail ou la solitude, entre les plaisanteries de Lamparter ou de Brezek, *les bons mots* et les claques sur les épaules de Léna Krüger, et ces vides intolérables qui tourmentaient sa conscience, il avait fait son choix. Lorsque la bière l'avait tellement sonné qu'il n'était plus capable de marcher jusqu'à la station de tramway, tandis que tout tournoyait autour de lui, il vacillait puis s'effondrait sur sa table de tri, allongeant sa tête sur ses mains pour dormir en ronflant jusqu'au matin. S'il se réveillait au milieu de la nuit, il attendait le premier tramway du dimanche et puis se faufilait incognito comme un malheureux avec le ventre creux.

Après trois jours, Léna Krüger avait décidé que Hervé était capable de se débrouiller tout seul sur sa nouvelle tournée. Le volant de remplacement était épuisé et comme toujours, elle avait absolument besoin de Nagel. La pause terminée, le postier descendit en compagnie de

Wolfram les escaliers de l'ancienne cantine. Stoppés en pleine course, ils s'étonnèrent que la mince silhouette de madame Waltraud, qui nettoyait deux fois par semaine les escaliers et les toilettes, (son mari postier, trop jeune décédé, on avait généreusement pensé de cette manière l'aider à finir le mois) avait abominablement gonflée et rapetissée. Désormais, c'était deux grosses fesses énormes, chapeauter d'une tête voilée qui accompagnait bêtement leurs pieds jusqu'au premier. Dehors, sous un ciel voilé, au moment où Hervé finissait de remplir ses sacoches et s'apprêtait à prendre l'ascenseur, une bonne partie des distributeurs, la tête dans le guidon, en danseuse, enfonçant féroce des centaines de kilowatts à chaque coup de pédale, aveuglés, fonçaient dans les rues de la ville. Un coup d'oeil par la fenêtre et le Français pouvait observer Brezek, son voisin de table qui boutonnait dût son uniforme avant de s'en aller. Ce dernier prenait le même chemin que lui pour aller sur sa tournée. Mais Hervé guère enclin à l'accompagner, s'arrangeait toujours pour partir plus tard ou pédaler comme un forcené lorsqu'il pressentait la présence du crapaud dans son dos.

Le Français devait longer la ligne deux du tramway, celle qui allait jusqu'à Garbsen et ensuite pédaler pendant 2,6 km par la *Alte Stöckenerstrasse* jusqu'aux HLM alignés près de la départemental 6. Les habitants, russe ou originaire des pays de l'ancienne Union Soviétique pour la plupart, dédaignant lui répondre ou le saluer, il évitait de s'attarder trop longtemps dans les lieux. Heureusement il y avait Madame Neumann. Madame Neumann qui lui offrait à son passage un regard enjoué. Madame Neumann, l'une des rares allemandes perdue dans cette cité aux habitations vétustes.

Le quartier de Stöcken, Parlweg 5B chez Madame Neumann

Comme une sentinelle, accoudée au rebord de sa fenêtre du premier étage, elle le saluait d'un geste de la main. Peu importe l'heure à laquelle il arrivait, Madame Neumann était toujours là pour l'accueillir avec un mot gentil. Veuve depuis cinq années, elle vivait toute seule dans son deux pièces au Parlweg 5B. Certes il y avait bien sa petite fille qui s'occupait d'elle quand elle venait la voir le week-end, mais ces derniers temps sa visite se faisait de plus en plus en rare depuis que celle-ci était enceinte. Madame Neumann était d'un naturel si doux, charmante à l'occasion et ne manquait jamais de lui tendre un morceau de chocolat ou un euro dans la main lorsqu'on lui faisait la conversation. Un matin pourtant à son grand étonnement, elle était de mauvaise humeur. Accoudée sur la rampe de l'escalier elle tentait d'expliquer à son voisin du 2ème étage, le géant Yuriy Pesotsky que les fleurs qui étaient sur le rebord de son balcon avaient brûlées au cours de la nuit. Ce n'était pas la première fois qu'une partie de la colonie russe avoisinante débarquait en fin de semaine chez les Pesotsky pour faire des grillades sur le balcon. Par moins 6 degrés elle les avait même entendu braillant et chantant, buvant et riant jusqu'à l'aube. Ce n'était pas qu'elle avait des griefs contre eux ou voyait d'un mauvais oeil, leurs manières de vivre et de fêter, mais lorsqu'ils s'amusaient à lancer du deuxième étage tout ce qui leur tombait sous la main, elle en avait marre de devoir le lendemain, nettoyer et ramasser les bouteilles de vodka lancées sur la pelouse d'en face. Si les jeunes comprenaient l'allemand par contre les vieux ne conversaient qu'en russe, achetaient russe, bouffaient russe, vivaient russe. Il était donc difficile de leur soutirer quoi que ce soit. Même pas un bonjour. Méfiants, ils vous regardaient indifférents, avec *leur bouille de pomme*

de terre. Comme si c'était vous qui veniez d'une autre planète s'empressait d'ajouter Madame Neumann. Sa voisine du palier Svihana Nadtochayeva, elle non plus, ne disait pas grand chose quand elle la voyait, mais au moins, quand elles se rencontraient au magasin *Plus*, celle-ci lui souriait et lui faisait comprendre, joignant gestes et mimiques aux quelques mots qu'elle osait prononcer en allemand, qu'elle aimerait bien l'aider à porter ses sacs bourrés de denrées jusqu'à chez elle. En présence de ces familles russes réunies en petits groupes devant leurs voitures sur le parking face au grand magasin ; les hommes avec leur veste en cuir noire et leur bonnet en laine sur la tête, les femmes en général corpulentes empaquetées dans leur manteau d'hiver, la vieille femme se sentait mal à l'aise.

Un matin, en allant faire ses achats, elle entendit dans son dos, le bruit des freins d'une voiture qui s'arrêta in extrémiste devant le passage pour piéton. Un vieil homme voûté venait précipitamment de traverser imprudemment la rue. Un des jeunes hommes qui conversait avec ses copains, lança comme une salve de canon à haute voix en allemand :

- Merde pourquoi il freine. Il aurait dû l'écraser ce con là !

Ces mots l'avaient choquée profondément. Cela d'autant plus qu'ils venaient de la bouche du fils de Vladimir Azavov, qu'elle reconnue à sa voix. Celui-ci habitait avec ses parents au Parlweg 5c. Or, elle n'avait eu jusqu'à présent, pendant les 4 années où ils habitaient là, aucune remontrance particulière à leur faire. Dès lors son jugement changea, se radicalisa même, et elle, généralement discrète et réservée ne se retint plus pour dire ce qu'elle pensait de tous ces Russes qui prétendaient avoir des origines allemandes plus ou moins lointaines mais ne parlaient pas un seul mot sa langue.

- Et puis non seulement ils avaient désormais les mêmes droits qu'elle, mais on les accueillait avec des privilèges, des avantages, des crédits avantageux. - C'était vraiment aberrant ! Grognaient elle et ressentait tout ça comme une injustice. Elle qui avec ses 77 ans, touchait une pension lui permettant avec peine à joindre les deux bouts. Elle aussi avait lu dans les entrefilets du *Bild-Zeitung* (journal de genre mauvais boulevard et calomnieux) que les jeunes émigrés russo-allemands, criminels dans leur pays venaient gonfler le pourcentage des délinquants en Allemagne. Mais que fait le gouvernement bon sang!

Lorsqu'elle se retrouvait avec les quelques vieux voisins du quartier, une fois par semaine pour battre les cartes dans le café *zum geseligen Ecke*, Au coin amical, les discussions allaient bon train et les langues silencieuses dans la rue, dans la chaleur de l'arrière pièce devant un *Eierlikör* ou un *Kaffee Korn* devenaient indiscrettes et volubiles.

- la faute incombait avant tout au gouvernement Kohl qui avait, après la réunification du pays, laissé les frontières ouvertes à tout le monde et notamment aux opportunistes de toute sorte venus notamment des pays de l'ancienne union soviétique, prétendait Edgar Schmidt le boulanger retraité.

Pour Lutz Marten :

- Ces gens ne veulent rien faire et ne pensent qu'à s'enrichir sur notre dos. Ils touchent leur allocation de chômage mais ne répondent jamais aux convocations de l'agence pour l'emploi lorsqu'on leur propose un nouveau job. Cela n'étonne personne puisqu'ils travaillent au noir ! En outre, ils pensent qu'il suffit de tendre les mains pour recevoir une aide de l'état. Ils ne veulent pas comprendre qu'ici c'est aussi à la sueur de son front qu'on gagne son pain. Sa femme, la bouche pleine, les mains triturant une serviette en papier, objecta :

- Ah non ça alors on ne peut pas généraliser. Olena et Alexander Nikilina, mes voisins, ils bossent comme des fous, même le dimanche, pour construire eux-mêmes ou avec l'oncle ou le cousin leur maison. Ils se sacrifient aussi pour payer des cours privés de musique à leur fille Tatjana. Tous les deux travaillent au centre industriel et emballent des fromages et des yaourts dans des cartons tout au long de la journée. Un travail que ni vous ni moi n'accepterait de faire. Puis, pendant que lui il fait le taxi, elle, elle fait des ménages dans le voisinage. Julia ma petite fille qui est à l'école avec Tatjana raconte que cette dernière déplore souvent de ne pas voir souvent ses parents. Elle mange la plupart du temps seule dans la cuisine. Heureusement lorsque sa soeur aînée revient suffisamment tôt de la *Realschule*, elles improvisent ensemble un plat chaud.

Le Français avait un avis partagé là-dessus mais il se gardait bien de porter en public un jugement trop hâtif. On le regardait étrangement? Il préférait ne pas trop s'attarder, ne pas se poser de questions, ne pas se faire remarquer.

- Je ne suis pas fou ! Des Russes il y en a partout alors on ne sait jamais ! Bien sûr cela aussi m'étonne, lorsque je fais la distribution postale de voir ces visages tristes et ces mines désintéressées qui me suivent hébétées du regard lorsque je passe à vélo. Pas même un *Morgen* ni un *Godpbiu-gemb* en russe ne les font sortir de leur torpeur. Pourtant Hervé aurait bien aimé rencontrer une pointe malicieuse dans le regard, un sourire narquois, un grain d'humour dans la phrase. Bref Un peu de chaleur bon Dieu ! Un signe de vie quoi... Si j'étais méchant, je dirais que tous ces Russes ont dans le regard cette tristesse infinie qui, ajoutée au gris des jours maussades enlaidissent mon paysage quotidien. Mais ça je préfère le garder pour moi. Pour l'heure, il fallait s'y faire. Autres temps, autres moeurs.

Le quartier de Stöcken ; Laukherhof 12, Hubertus le concierge

Excepté le samedi, Hubertus le concierge du Laukerthof 12, attendait le postier, toujours souriant, devant la batterie de boîtes aux lettres. Dans ce grand bâtiment peuplé d'une soixantaine de pauvres âmes: SDF, chômeurs, retraités, étrangers, Hubertus était pour les uns la providence, pour Hervé, une chance. La tête sur les épaules, averti, il était le garant de la paix et du bon fonctionnement au sein de *sa petite communauté*. Lorsqu'un locataire déménageait ou emménageait, décédait ou séjournait provisoirement au commissariat, le concierge, faisant office de poste restante ou préposé de service, prenait soin du courrier. Une aubaine pour Hervé:

- Qu'il s'avise de rompre notre collaboration, les gars démoliraient mon vélo si je m'amusais à réexpédier leur chèque d'allocation chômage. Après avoir laissé la droguerie derrière lui, quand il plongeait vers l'immeuble, il les voyait de la route, agglutinés devant la batterie des boîtes aux lettres comme des abeilles autour de la ruche. Chaque 1^{er} du mois, Hubertus devait intervenir pour faire régner l'ordre. Intentionné, il leur conseillait de passer au bureau payer le loyer, d'aller au magasin *Plus* faire leurs achats avant de disparaître au café *zum geseligen Ecken* dilapider leur argent. Excepté Holger l'excentrique, le plus ancien pensionnaire du foyer, ils avaient tous un jour ou l'autre fait appel à Hubertus lorsque ça n'allait pas, lorsqu'ils avaient besoin d'un conseil pour *mettre un peu d'ordre* dans leur vie ou tout simplement

parce qu'ils avaient un gros abcès sur le cœur et des problèmes plein la tête. Dans leur solitude, avec leur maigre revenu ils ne voyaient plus d'issue à leur vie. Hubertus constatait amèrement en secouant la tête que :

- depuis deux ou trois ans, il y en a de plus en plus de ces paumés. Et de plus en plus jeunes. Nous sommes obligés de refuser certains parce qu'il n'y a plus de place ici.

Une matinée pluvieuse, avant de remonter sur son vélo et de prendre congé du concierge, Hervé avait dû attendre le grand Holger qui accourait à sa rencontre avec un sourire narquois sur les lèvres.

- Bonjour Monsieur le ministre des postes ! Lui lança t-il. Holger recevait tous les jours une quantité incroyable de réclames. Des prospectus du monde entier. D'Europe et d'Amérique. Publicités pour des produits nouveaux, sensationnels, bon marché, vantés et imprimés sur papier glacés en couleur, bradés, liquidés, sacrifiés. Publicités sous forme de feuilles de papier de différents formats, chiffonnées, calcinées, déchirées, mouillées, ramassées en boule ou déployées en feuilles volantes, accrochées au grillage d'un jardin, éparpillées dans le couloir d'un bâtiment. Publicités tapissant les pelouses des supermarchés, débordant des poubelles, tachetant comme des petits tapis le gazon des terrains de jeu, entassés sur les escaliers. Publicités collées à des vidures et décolorées dans le fond des vide-ordures. Publicités complétées par le programme TV ou des mots croisés et séjournant hebdomadairement sur l'étagère télé ou lectures reposantes, reposant sur la table de chevet sur laquelle patiente parfois, une paire de lunettes, plus souvent un stylo. Publicités vantées par une star de télé ou un mannequin dépouillé de vêtement au sourire figé. Publicités dans le coin d'un chantier, d'une latrines, pour les besoins urgents, recouvertes d'excréments.

Holger avait cette manie de commander un tas de choses qui trouvent difficilement leur place dans une salle à manger parce qu'on les a en double ou qui ne sont plus au goût du jour. Des objets encombrants qui s'empoussièrent à la longue et soudainement disparaissent au fond d'un grenier ou se retrouvent dans la rue suite à un dysfonctionnement ou à un défaut de construction: des minichaînes, des mini radios aux fonctions multiples, des coupe-papier, porte-clés avec ses initiales, des cartes postales dessinées avec les pieds de manchots, des cartes de visite ou autocollants portant son nom. Bref toute sortes d'objets photographiés sur un catalogue, vantés dans une grande surface, présentés à la TV et qu'il commandait en contre remboursement. Lorsque Hervé venait à sa rencontre pour encaisser, Holger prétendait toujours qu'il n'avait pas d'argent ou alors qu'il n'avait jamais rien commandé. Le postier se voyait alors dans l'obligation de retourner l'envoi à l'expéditeur. Avec son allure dégingandée, ses petits yeux tout ronds de part et d'autre d'un nez de clown, ce grand chérubin d'apparence inoffensive si tant est qu'il eût un moment dans sa vie une activité honorable, suintait l'arnaque, la malveillance et l'escroquerie.

Un jour où Valentin remplaça Hervé sur sa tournée, la nouvelle suivante parvint à son oreille; Le Russe qui avait un paquet lourd de 50 cm de long, en contre remboursement à remettre à l'escogriffe avait piqué une de ces colères lorsque celui-ci, sourire aux lèvres et le plus naturellement du monde avait prétexté le 1^{er} jour qu'il n'avait pas d'argent sur lui, puis au 2^{ème} passage il s'excusa car il n'avait pas de monnaie. Mais Valentin devait revenir le lendemain car c'était une commande importante ! déclarait l'autre. Le 3^{ème} jour, la nuit portant

conseil, Holger avait réfléchi et décidé qu'il ne voulait plus de l'envoi ! Hubertus élevant la voix :

- Si je n'étais pas arrivé à temps, Ils en seraient venus aux mains. Holger il ricanait en voyant le pauvre Valentin arrivé avec son paquet mais celui-ci ne comprenait pas que c'était un jeu. Il n'en démordait pas et voulait l'égorger.

- Valentin est un Russe et en Russie, on ne plaisante pas là-dessus, lui dit Hervé. Au bureau c'est un peu pareil. Il faut faire attention à ce qu'on dit car l'autre, susceptible prend tout personnellement, ajouta le postier.

Avant de continuer sa route Hervé passait une fois par semaine au bureau de Hubertus pour recevoir la nouvelle liste des pensionnaires du foyer. Puis il poursuivait sa route. Généralement si son dépôt était arrivé, il s'arrêtait à la station essence pour le récupérer. Dans le cas contraire il continuait jusqu'à la boulangerie où il prenait son café en échangeant, entre deux clients pressés, deux mots avec l'employée. Il ne savait pas trop pourquoi, mais à chaque fois qu'il se retrouvait à cet endroit là, ça lui prenait tout d'un coup. Il n'était pas dans son assiette. Ça culbutait dans son ventre et s'embrouillait dans sa tête. Il était comme patraque sans trop savoir pourquoi. Sans doute des hauts-le coeur. Alors il préférait sortir et se retrouver seul. Enfin seul c'était vite dit car à droite de la boulangerie il y avait le magasin *LIDL* et tous ces russes qui sortaient et rentraient avec leur caddies plein à craquer de chose surgelées, préparées et du liquide bon marché, qu'ils entassaient partout dans leur voiture et sur les genoux des enfants entassés à l'arrière du véhicule. Le postier préférait alors s'éclipser avant que le parking envahi par tout ces gens ne soit pris à partie.

- Merde ! Qu'est ce que je peux être con d'avoir quitté le quartier de l'Ostertor à Brême. Là au moins il y avait de la vie; des bras se levaient, des têtes se retournaient, des sourires se dessinaient sur des visages satisfaits quand je passais, tandis qu'ici... Ici à Stöcken il n'y a que des vieux ou des russes...C'est le désert de Gobi ou la place rouge. On ne rencontre personne...Ou alors c'est noir de monde. Et les collègues, n'en parlons pas...Ah quelle chienne de vie que de travailler ici ! On s'ennuie. Je rencontre bien les enfants qui vont à l'école primaire mais c'est tout. Lorsqu'ils jouent dans la cour pendant la récré et qu'ils viennent tous vers moi, il suffit qu'il y en ait un seul qui me demande si j'ai du courrier pour que les autres rappellent. Ils sont tous un tas de mômes autour de moi qui ne me laissent pas partir. Ils veulent tous avoir du courrier !

C'est à la faveur du retentissement de la sonnerie qui annonçait le début des cours qu'il réussissait à se sauver.

Une fois qu'il avait déposé le courrier à l'école, traversé un petit bois, distribué le courrier dans le lotissement du Stöckener Bach déserté, il faisait une pause et mettait pied à terre. Assis sur les marches d'un escalier il regardait les grands arbres qui faisaient des grands signes avec leurs branches dans le ciel et se dépouillaient lorsque le vent les taquinait, d'un tas de choses encombrantes ; noix, bouts d'écorce, feuilles, aiguilles de pin, écailles, différents cônes, ramilles, marrons qui s'écrasaient toujours sur les capots des voitures, moins souvent sur la route mais plus rarement sur la tête des gens. Il était là, la tête entre ses mains, les coudes enfoncés dans les cuisses. Songeur, il observait un moment la place, à côté du parking, là où *un pêcheur de bouteille vide*, essayait à l'aide d'un manche à balai avec au bout un morceau de toile ficelé, d'extraire des bouteilles consignées des conteneurs.

- La crise économique a favoriser la création d'emplois nouveaux, se disait-il aussitôt avec ironie. Lorsque le petit bonhomme aux cheveux gris, affalé sur le guidon de son vélo parvint à sa hauteur, le postier lui demanda:

- Cela vous rapporte combien de la journée de pêcher comme ça des bouteilles ? Le petit homme se retourna lentement sourit et dit:

- Deux euros de la journée, pas plus. Quelquefois c'est trois, mais c'est plutôt rare.

- vous ne pouvez donc pas vivre de cela ?

- Non. Mais je touche une petite pension. Cet argent là, c'est pour ma fille. Pour l'aider à payer son apprentissage comme aide-soignante.

Il était soigné, le visage rasé et portait des vêtements propres. Sur son vieux vélo avec des sacs en plastique des deux côtés de son guidon et pendants à gauche et à droite de son porte-bagages, on avait l'impression qu'il sortait du tournage d'un film noir et blanc de l'après guerre et qu'il rentrait maintenant chez lui.

- Bien bonne chance, lui dit Hervé en le voyant s'éloigner. Le vieux leva une main vers le ciel et continua sa route sur un chemin étroit, zigzaguant entre les flaques d'eau et rebondissant sur la selle de son vélo à chaque obstacle, indifférent aux voitures qui fonçaient vers la ville d'un côté, sourd aux moqueries des gamins qui chahutaient sur le chemin piétonnier de l'autre. Le gars se moquait bien de tout ce qui se passait autour de lui, s'arrêtant à chaque conteneur et poursuivant sa route sans un regard pour l'autre. Un autre aussi, dans une autre ville, à Brême exactement, aurait pu être son compagnon de misère. C'était le grand maigre qui sillonnait les artères principales du quartier de l'Ostertor au moment où le Français le croisait. Un sac de couchage sous le bras, les cheveux longs et sales, la gueule hirsute et mal rasé, il soliloquait toute la journée en longeant les murs. Parfois aussi, il se mettait en colère mais c'était contre lui. Le bougre, il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Avec une balayette et des journaux il nettoyait toute la journée les endroits les plus sales du quartiers: autour des poubelles, près des échoppes, aux carrefours, dans les caniveaux devant les cafés. Qui était-il ? Tout le monde s'en foutait. De quoi vivait-il ? Personne ne le savait. Où dormait-il ? Certainement du côté de l'ancien bâtiment du bureau des objets trouvés. Hiver comme été, il balayait inlassablement, aidé dans son labeur par le vent qui soufflait amicalement dans les artères commerçantes et enrichi par quelques âmes généreuses qui lui offraient un balai neuf, dont l'emploi peu courant comme portemanteau, une fois adossé à un mur, le satisfaisait pleinement.

Le quartier Stöcken ; Gemeindefholzstrasse 22C, Le lapin noir

Deux semaines passèrent sans que le postier retrouvât pour autant le moral. Il accusait le coup. Sans ressort. Les jambes dans la ouate et la tête dans un épais brouillard. Au moment de descendre les six marches du 22B de la *Gemeindefholzstrasse* pour s'apprêter à monter les six du 22C et glisser du courrier dans la boîte aux lettres, il entendit un bruit de barreau qui résonnait sans arrêt. Au-dessous de la boîte aux lettres, posé sur une vieille armoire sans porte où s'entassaient pêle-mêle des chaussures de football pointure 24 et des bottes en plastique, un lapin noir aux yeux foncés l'observait en silence dans le coin de sa cage. Hervé se dit aussitôt que cet animal devait être le camarade de jeu d'un ou de plusieurs petits enfants de la maison. Il passait aux environs de deux heures de l'après midi devant ces maisons

individuelles et il fut étonné de n'avoir jamais rencontré des enfants à cet endroit. Pourtant les gamins du quartier qui fréquentaient la *Grundschule*, l'école maternelle qui se trouvait de l'autre côté de la rue, venaient le plus souvent à sa rencontre, à cette heure là. Il était au début de sa tournée et la journée était maussade. De gros nuages gris menaçants qui recouvraient une bonne partie du ciel ne laissaient présager rien de bon sur ce qui l'attendait lorsqu'il traversera la départementale 6 et longera le canal en direction de la zone industrielle. Comme hier et avant hier, il devra certainement essuyer plusieurs averses avant d'atteindre le quartier de *Marienwerder*. Cette pensée l'occupa un long moment. Distrait, il fut surpris de voir le lapin qui, comme un animal en peluche secoué par des vibrations électriques, sautillait contre les barreaux de sa cage au même moment où il s'apprêtait à glisser machinalement deux enveloppes de grand format dans la boîte aux lettres. Autant son cœur et son porte monnaie se désintéressaient de la société protectrice des animaux, autant considérait il l'amour, la tendresse et toutes ces caresses que certains distributeurs portaient à ces toutous et ces étranges natures poilues et puantes, comme une forme de gâtisme.

Sa grand-mère italienne avait possédé une vingtaine de lapins de toutes les races: des gris acier et gris bleu, des blancs, des noirs, des bruns, des fauves, des tachetés, au poil retroussé, sans allure, raffinés, nonchalants ou désintéressés qui étaient répartis dans une douzaine de casiers superposés sur trois rangées. Lorsqu'il lui rendait visite avec ses sœurs, il était souvent surpris de voir que le petit gros noir en haut à gauche n'était plus là et avait dû passer à la casserole, qu'au lieu d'être à deux comme lors de la visite précédente, le gris acier et la femelle blanche tachetée se retrouvaient dans un casier séparé et que des petits lapins s'entassaient autour d'une lapine dans le grand casier d'en bas.

Au fil des visites, un casier était vide, un locataire avait déménagé ou s'était accouplé. Enfant, il n'avait jamais eu l'idée de questionner sa grand mère à ce sujet. Pourtant il aurait bien voulu connaître les raisons de ces fréquents déménagements. Fasciné, il observait ces gentils animaux apathiques, indifférents qui mastiquaient paisiblement tout ce qu'on leur donnait; restes de pommes, feuilles de chou, herbes, papier.

Dans l'exercice de sa fonction de facteur, sa relation avec la race canine parfois amicale, souvent difficile, heureusement rarement de manière mordante avait éclipsée celle de la race lapine. Toutefois il se souvient, c'était vers la fin septembre Wolfgang son collègue du service de nuit au centre de tri postal de Brême lui apportait chaque année à la même période, un gros lapin sans pelage coupé en morceaux et prêt à la cuisson qu'il importait de Pologne et vendait à bon marché à ses collègues. Wolfgang, *l'oryctologus cuniculis*, c'était sa passion. Dès qu'il avait terminé son service, les jambes à son coup il sautait dans le train direction Weyhe, là où il habitait et s'occupait avec amour de ses lapins.

- Tu peux faire ce que tu veux avec, ne cessait il de lui répéter. Ils comprennent vite. Moi je leur apprends à parcourir un circuit avec des obstacles dans le jardin. C'est bon pour leur équilibre. Avant de terminer à la casserole ils auront eu au moins une bonne partie de plaisir. Tu n'penses pas, toi qui a fait des circuits?

- Ouaih...et je courais comme un lapin.

Curieux, Hervé approcha la tête devant les barreaux. Il s'étonna alors que le petit mammifère le regardait attentivement et avait cessé de s'agiter comme un beau diable dans sa cage. Il lui semblait même que l'animal réagissait aux grimaces ainsi qu'au son de sa voix. « Viens...Approche toi » répétait Hervé. Cela l'aurait amusé sur le moment de lui donner à manger. Mais il n'avait rien sur lui et n'avait aucune envie de descendre les six marches pour lui tendre une fleur ou des herbes du jardin. Dans la liasse de lettres qu'il tenait à la main, il devait distribuer des prospectus seulement aux usagers qui recevaient du courrier. L'idée lui vint alors de rouler un de ces prospectus par les grilles et de le glisser dans la cage. Il n'avait pas lâché le papier que le rongeur l'avait déjà saisi avec ses incisives et s'acharnait à coups de museau et avec ses petites pattes de devant à le réduire en morceaux. Le lapin faisait un tel tapage, que Hervé pensa qu'il valait mieux quitter les lieux avant que quelqu'un arrive. De guingois sur son vélo, il avait toutes les peines à se retenir de ricaner en entendant le vacarme que faisait l'animal dans sa cage.

Le lendemain était un samedi et comme chaque samedi, le facteur devait distribuer à chaque usager de sa tournée, un prospectus sous emballage cellophane. Avant de sortir de sa sacoche le courrier pour le 22C, le Français roula le prospectus dans sa main et, par crainte d'être surpris, le cacha derrière sa veste. Rien en vue. Silence complet aux alentours. On entendait seulement des grosses cylindrées qui allaient et sortaient du parking du salon de coiffure-sauna-manucure-pédicure-soins de beauté-épilation entretien de la peau du visage. A travers les barreaux de la cage, il passa le prospectus qui aussitôt rencontra les incisives broyeuses de l'animal et en quelques secondes fut réduit en miettes. Le préposé était médusé. La vitesse avec laquelle ce massicot broyait une surface de cellophane et la réduisait en confettis le fascinait. « Allez encore un autre » se disait Hervé. Il prenait goût au jeu. Cela l'amusait drôlement. Sa faim était à la mesure de ses appétits sexuels. Le premier prospectus, puis le deuxième et le troisième et les suivants disparaissaient en quelques secondes. » Voilà pour la journée » Lui dit le postier en glissant une dizaine de ces réclames. "Oh puis non, c'est de la part de Roudoudou" dit-il en ajoutant encore tout une liasse avant de poursuivre sa route les sacoches vidées, pas trop mécontent de cette journée bien remplie.

Le postier était convaincu qu'au fil du temps, le mammifère rongeur se nourrissait bien de cette nouvelle alimentation. Il pensait même qu'il s'en régalaient. Car comment alors expliquer son désintéret pour les feuilles de légumes et les carottes qui s'entassaient dans le coin de sa cage ainsi que la présence de crottes de lapin ? Et puis Hervé en l'observant avait l'impression que l'animal avait pris du volume. Il avait tous les jours des prospectus à distribuer, et tous les jours il était heureux de s'en débarrasser en nourrissant son compagnon. Cela aurait pu devenir un rituel quotidien si un jour, voulant plonger dans la cage une trentaine de réclames qui vantait une nouvelle nourriture pour les chats, Hervé s'aperçu à son grand désappointement que son ami avait disparu. Plus de cage. Plus de lapin. Quelques jours plus tard un camion de déménagement était parké devant la maison. Le postier en passant à vélo eu aussitôt une pensée amicale pour l'animal. Ils avaient sympathisés. Lui qui n'aimait pas les animaux, il s'était épris pour la première fois d'un mammifère au pelage noir et aux yeux foncés et il en riait en s'éloignant en direction du quartier de Marienwerder.

Dans une zone paumée, près de l'autoroute, entre les quartiers de Stöcken et de Marienwerder

Avant de parcourir les trois kilomètres interminables qui le séparaient du quartier de Marienwerder, le postier prenait toujours l'habitude d'observer le déplacement des nuages dans le ciel. Sur un promontoire près de la B6 il suivait des yeux ces gros boudins gris menaçants et hésitait entre un replie forcé dans la boulangerie d'à côté ou ignorant le danger foncer à tombeau ouvert vers la zone industrielle. Plusieurs fois, surpris par une averse il avait été trempé jusqu'aux os. C'était à cet endroit, juste avant de passer le petit pont qui enjambait l'autoroute de Berlin qu'en début d'année, il avait glissé sur le verglas et avait dû faire demi-tour. L'année dernière vers la mi-février Nagel qui faisait la tournée 12 depuis déjà un bon bout de temps, avait été victime de l'insouciance et de l'irresponsabilité de ses supérieurs. Il s'était retrouvé au milieu du pont alors qu'une pluie verglacée avait transformé la piste cyclable en véritable patinoire.

- Je n'pouvais ni avancer ni reculer. J'avais mon vélo complètement surchargé de prospectus. Je me demande aujourd'hui comment j'ai fait pour le tenir. J'étais seul. Personne en vue. **Les salauds ! Ils nous avaient laissé sortir alors que la météo annonçait de la pluie verglacée... ! Ils le savaient mais ils n'avaient rien dit !...Tous des criminels !** J'ai appelé le bureau avec mon portable mais Léna devait être partie parce que personne ne répondait. Je crois que j'ai failli hurler de rage à ce moment là. **Les fumiers !** Je m' cramponnais au parapet du pont d'une main et avec l'autre j'essayais de maintenir mon vélo tandis qu'avec mon pied je bloquais la roue avant. C'était horrible le moindre glissement et je m'cassais la gueule avec tout le courrier. Le vent, lui aussi était de la partie. C'était comme dans un film d'aventure, lorsqu'il y a une scène sur la tempête, les gonzes ne lésinent pas, ils n'ont pas de demi-mesures. Le vent s'est mis à souffler si fort que mes sacoches se sont ouvertes et les liasses de prospectus à se défaire. Ah tu aurais dû voir ça ! **Comme des confettis !** les prospectus ils s'envolaient dans tous les sens et moi je ne pouvais rien faire. Le moindre mouvement et je me cassais la gueule. *Les nouveaux pneus inusables pour moins de 170 Euros, La nouvelle génération de portables aux prix imbattables, les cheminées électriques de toute taille en promotion, payables à crédit.* Tout ça, ça flottait au dessus du pont et ça atterrissait sur l'autoroute. Les gonzes en bas, ils roulaient au pas à cause du gel et puis toute cette paperasse sur leurs pare-brises. Ah tu aurais vu le grabuge ! Les gonzes, ils klaxonnaient, freinaient. La police est même venue mais ils étaient pris au dépourvu. Moi là-haut je n'pensais qu'à une chose : me barrer. Et puis je m'les caillais. Agrippé au parapet je voulais me laisser glisser en tirant mon vélo derrière (Nagel s'approche près d'un muret et simule la scène qu'il a vécu) . Les sacoches et le courrier, j'en avais rien à foutre ! **Les lâches ils m'avaient abandonnés !...**Heureusement un employé de l'hôpital *Heidehaus* qui traversait le pont pour prendre le tramway au *Wissenschaftspark* m'a aidé à faire demi-tour. **Sans lui j'aurai passé la nuit sur ce foutu pont ! Les enfoirés !**

Hervé se souvenait de ce fameux jour. À Brême ils attendaient l'ordre du receveur pour partir en tournée. Dehors on n'entendait plus aucune auto dans la rue. C'était comme si le centre ville s'était tout d'un coup vidé de ses badauds. Puis le receveur il est sorti dehors pour voir

l'état de la route et donner son feu vert. Hervé s'en rappelle encore. Ils étaient tous à la fenêtre en train de le toiser. Il était sûr qu'à ce moment précis, chez le plus con et le moins imaginaire comme chez le plus finaud et le plus vicieux d'entre eux, l'espoir secret de voir cet épisode prendre une tournure burlesque, était grandissime. Lorsque le receveur s'est risqué sur le trottoir d'en face, tous les préposés ont commencé à applaudir. Mais c'est lorsqu'il a voulu faire demi-tour et qu'il a glissé, fait un vol plané spectaculaire avant d'atterrir lourdement sur le pavé, qu'une énorme ovation s'est élevée et que des cris de joie ont retenti dans le bureau de poste.

- Pas de distribution, aujourd'hui, vous pouvez renvoyer les préposés à la maison, avait-t-il annoncé brièvement, la mine défaite, le pantalon et la veste souillés.

Le long de la départementale 6, sur la piste cyclable qui bordait le Mittellangkanal, là où presque personne ne s'aventurait, dans ce terrain vague, ce no man's land, combien de fois l'envie lui était venue de tout balancer dans le canal. Balancer ses trois sacoches pleines à craquer de réclames et de catalogues, de magazines de TV et son vélo avec ! Tout dans le canal ! Tellement il en avait marre. A 20 ans ou à 30 ans il aurait relevé le défi ! Il était alors en pleine santé !...Et un sacré coup de pédale avec ça ! A Vannes il montait la côte de Kerkado, les sacoches pleines à toute allure et laissait loin derrière lui ses deux collègues qui distribuaient dans le quartier. Mais à présent, depuis qu'il passait de plus en plus de temps dehors sur son vélo, plus les heures s'égrenaient et davantage il pestait contre la pluie qui lui collait les vêtements froids à la peau, cette poigne d'acier qui lui tordait son pied douloureux comme si on l'avait plongé dans un bac d'eau glacé. Cela lui faisait parfois si mal qu'il était obligé de s'arrêter de pédaler et de descendre de vélo pour s'asseoir quelque part et frotter, presser, masser avec les mains son pied gelé. Lorsqu'il n'y pensait plus, c'était sa maladie qui se manifestait. Une sorte de brûlure, comme une incision au bout de la vessie qui le faisait souffrir et sursauter de douleur. Quelquefois après quelques coups de pédale la douleur diminuait. Alors il continuait sa route comme si de rien n'était, mais conscient qu'elle pouvait à tous instants revenir. Il la guettait attentif à la moindre irritation au niveau du canal de l'urètre. Alors en une fraction de seconde il sautait de vélo et derrière une maison, dans un petit chemin, dans les toilettes de l'entreprise export import au centre industriel, en dessous d'un escalier, derrière un buisson ou un arbre, à l'abri derrière un camion, il déboutonnait vite, très vite, son pantalon et baissait son slip. Et puis il attendait. Une fois sur deux, il urinait. Quelques secondes, juste un petit jet. Rarement plus longtemps. Quelquefois rien ne venait. Il reboutonnait alors son pantalon et il faisait demi-tour. Mais aussitôt il ressentait de nouveau une envie qui survenait brutalement. Vite ! les jambes écartées. Le même scénario. Cette fois là il pressait sur le ventre, serrait les testicules entre ses doigts en espérant que ça viendrait. À ce moment là il s'attendait à être surpris *en flagrant délit* par un voisin, un badaud. Dans cette situation fâcheuse, il préférait ne pas réagir. Il faisait la sourde oreille. Détournait la tête pour ne pas voir l'autre. Qu'aurait-il pu dire ? Comment s'expliquer ? S'excuser ? Oui, parler de son incontinence ? Non. Personne n'aurait compris. Quand l'autre salaud insistait et le traitait de cochon parce qu'il pissait dans la rue il répondait lassé avec un léger sourire malsain.

- **Un cochon ? Non vous vous trompez ! Vraiment vous vous trompez ! Un chien. Oui je suis un chien... Un chien qui pisse au coin des rues !** L'autre s'en allait généralement en secouant la tête et le menaçait d'appeler son chef de service. En hiver, il avait beaucoup de mal à prévenir les fuites. Cela se produisait tellement vite qu'il n'avait pas le temps de trouver

un endroit pour éviter d'avoir les jambes et le pantalon mouillés. Plus d'une fois il avait traîné avec lui cette odeur de pisse et cette sensation désagréable d'avoir son slip collé à la peau.

Le quartier de Marienwerder à Noël

En moins de 30 minutes le postier avait zigzagué d'une entreprise à une autre, pénétré d'un bureau à un autre, monté et descendu les escaliers, contourné une voiture et longé le couloir où se trouvaient des solariums, déposé le courrier sur le bureau, ou tendu la liasse à la secrétaire qui lui reprochait de passer lorsqu'elle finissait son service et lui jetait méchamment un regard réprobateur. Il avait alors le sentiment de poser le pied sur une banquise polaire et de disparaître sous des mers glaciales.

- Elle attend certainement que je m'excuse parce que j'ai beaucoup de travail ! Il ne manquait plus que cela ! grognait-il. En moins de 30 minutes il avait vidé deux sacoches de son vélo et il pédalait à toute allure en direction de la cité de Marienwerder. Cerné par tous ces tours et ses bâtiments de quatre étages alignés les uns derrière les autres, tous identiques, tous aussi ennuyeux les uns que les autres, il se disait que jamais il ne pourrait vivre *dans ces cages à lapins*. Après avoir fait une pause de quelques minutes, vidé ses sacs de dépôt, et rempli ses sacoches, il remontait sur son vélo. Les yeux fixés sur le guidon, à ce moment là, il savait que quelqu'un l'observait. À la fenêtre du numéro trois du *Herkuleshof*. Au premier étage, Madame Gross, penchée sur le rebord de sa fenêtre, se donnait en spectacle. Hiver comme été Madame Gross était fidèle à son poste. Cigarette au coin de la bouche, Madame Gross saluait les voisins, interrogeait les boueux ou demandait au postier s'il avait du courrier pour elle. Dans cette cité déserte, excepté les quelques vieilles femmes qui accompagnaient leur chien pour aller faire leurs besoins sur les espaces verts, il n'y avait guère que le concierge qui avait pris note de sa présence.

À l'approche de Noël on remarquait pourtant une certaine effervescence dans la cité. Les écoliers étaient en vacances et beaucoup de parents, lorsqu'ils n'étaient pas en chômage technique (la plupart travaillaient chez VW ou chez Iglofrost), prenaient quelques jours de vacances pour les préparatifs des fêtes. Hervé était un peu surpris de voir ce vaste déploiement original et bariolé. Noël arrivait de tous les côtés et avec empressement dans la cité. En tissu ou en soie rouge, en plastique gonflable, gros immenses ou miniatures, scintillants comme des spots publicitaires, ridicules et laids, des pères Noël pendaient aux fenêtres, s'agrippaient aux parapets des balcons, se hissaient avec une corde le long d'un mur, ou se tortillaient sur un fond de *Kling, Glökchen, klingelingeling...* derrière des fenêtres. La nuit, des chapelets de petites lumières multicolores clignotaient aux entrées des bâtiments et aux fenêtres, des étoiles scintillaient et passaient du bleu au rouge et du rouge au vert sans discontinuer. Parfois à certaines entrées on pouvait voir aussi des sapins en plastique avec des boules violettes ou des crèches avec des personnages en bois sculpté.

Il avait neigé cette année dès le mois d'octobre. Puis il avait fait froid. Mais comme les autres années à cette période, dans cette partie du nord de l'Allemagne, aux giboulées accompagnées de vents violents, alternaient le plus souvent de belles journées ensoleillées et agréables.

C'était l'occasion pour le postier de sortir sa garde-robe et se protéger du froid, de la neige et de la grêle ou se revêtir de vêtements plus léger pour jouir du soleil et du ciel bleu.

Coincée entre le cimetière, la zone industrielle et l'autoroute A1, plantée entre les deux villes de Garbsen et de Hanovre, aux berges du *Mittellandkanal*, la cité du *Marienwerder*, malgré des noms de rues qui font rêver *Uranushof*, *Venushof*, *Planetenring*, est comme toutes les grandes cités dans n'importe qu'elle ville du Nord de l'Allemagne, indiscutablement moche. Pourtant les municipalités concernées n'avaient pas hésité sur les moyens pour rénover, enjoliver et embellir, les bâtiments de trois étages qui s'alignaient en labyrinthe tout au bout des deux villes. Plusieurs colonnes de travailleurs, employés par le *Arbeitsamt*, l'agence de l'emploi en tenue blanche pour les peintres et les carreleurs, en tenue verte pour les ouvriers chargés de l'entretien des espaces verts ou du dallage des trottoirs, en tenue bleu pour les ouvriers spécialisés des travaux de boiserie ou d'isolement, étaient venus pour une durée indéterminée peupler la cité. Ils étaient près d'une centaine de travailleurs russes et allemands pour la plupart mais aussi venus de Pologne, d'Iran, de Tadjikistan et d'ailleurs. Les peintres occupaient les balcons, montaient sur les échafaudages pour repeindre la façade avant de refaire les couloirs et les entrées des bâtiments. Les ouvriers russes décoraient en forme de mosaïque les entrées avec du carrelage bleu, jaune, vert et rouge. Les autres ouvriers creusaient des trous pour faire plus tard pousser des plantes, retapaient un chemin pavé devant les entrées, enfonçaient dans la terre des barres cylindriques pour la fixation des vélos.

Pour se protéger du froid, ces derniers à l'abri, dans des tentes de fortune, se réchauffaient avec des bouteilles de propane.

- Au lieu de refaire le couloir, ils feraient mieux de rénover les appartements, bougonnait Herwin Schröder le locataire du *Leierhof 7*. Il souleva son caniche, le prit dans ses bras et se faufila entre deux ouvriers. De jour en jour c'était aussi pour Hervé de plus en plus dangereux et périlleux de s'approcher avec son vélo près des entrées pour distribuer le courrier, sans risquer de tomber dans une tranchée ou de se blesser en trébuchant sur les outils qui jonchaient le sol et les escaliers des bâtiments. Autant était il agréable en été, au début des travaux, d'aller d'une porte à une autre pour distribuer le courrier, autant on sortait pour moins que rien de ses gongs, à devoir contourner les espaces verts et toutes sortes d'obstacles sur sa route pour remplir les boîtes aux lettres aux périodes des fêtes du nouvel an.

C'est un véritable labyrinthe, soupirait-il en traversant le chantier. Quant aux livreurs et autres distributeurs qui ne connaissent pas les lieux, j'n'aimerais pas être à leur place. C'est un véritable casse-tête chinois. Assoupi ou distrait au volant, dans la lune un court moment, et vous voilà nulle part, c'est à dire n'importe où, entre des tranchées, au milieu du chantier, perdu dans la cité. Mais il faut continuer car vous ne pouvez pas vous garer ou vous arrêter. Vous voilà donc dans de beaux draps! De quoi être dans tous ses états!

Qui aurait pu penser que les panneaux de délimitation des villes de Garbsen et de Hanovre, se tenant vis à vis, des deux côtés d'une rue de la cité, avisaient urbainement de cette étrangeté ? Qui savait que le côté pair de la rue *Plutohof* faisait partie de Garbsen ou que la rangée de bâtiments portant les numéros impairs du 5 au 15 s'élevait à la limite de la ville de Hanovre ? *Pour simplifier le tout*, allez savoir pourquoi, le bâtiment de l'autre côté de la rue, aux

numéros de porte 17 et 20 au 28, coincé entre les deux villes, n'était revendiqué par aucune mairie ? Légèrement de biais par rapport aux autres immeubles, il ressemblait à un bureau de douane oublié en rase campagne sur l'autoroute: un objet étrange troublant qui bafoue ce paysage bétonné. C'était à n'y rien comprendre. Les nouveaux habitants de la cité, perplexes et embarrassés, ne sachant pas très bien dans quelle ville ils demeuraient, s'adressaient au postier pour connaître les raisons à ce chamboulement. Le hasard ne faisant pas toujours bien les choses, Il lui était arrivé de distribuer le courrier au *Plutohof*, au même moment où son collègue de Garbsen sortait du bâtiment d'en face. Une habitante du quartier, étonnée, lui demanda un jour s'il était *le véritable facteur* du quartier. Elle argumentait ainsi :

- Il se passe tellement de choses bizarres dans le quartier ces derniers temps ; des faux policiers, des faux agents de l'EDF, alors pourquoi pas des faux facteurs !
- Appelez la police si ça vous chante, lui avait répondu Hervé perplexe, tout en lui décochant une moue benoîte. La situation lui semblait à la fois grotesque et absurde. Lorsqu'elle sortit son portable de sa poche et qu'elle commença à tripoter les touches, Hervé l'interrompu :
- Non, tout bien réfléchi téléphonez plutôt au 369-3420. Mon chef de service il pourra vous venir en aide. Ça occupera l'autre imbécile de Roudoudou, qui a toujours de si bonnes propositions à faire. Pensa Hervé.

Dans la cité, à l'approche des festivités, ça sentait le roussi. Les uns exaspérés, les bras chargés de sacs en plastique et de cartons, remplis de denrées alimentaires, peinaient pour accéder à leur logis, les autres, voûtés par un arbre de Noël sur leurs épaules, après plusieurs détours, suite à une chute ou victime d'un carambolage avec un voisin, accédaient enfin, exténués et de mauvais poil à la bonne entrée. Épuisés, ils s'écroulaient dans le canapé de la salle à manger. Les accrochages avec les ouvriers, rares au début de l'été, se multipliaient vers la mi-janvier. Un ingénieur, imprudent et suicidaire, était venu un jour se rendre compte de l'évolution des travaux. Lorsqu'il avisa un habitant que ceux-ci dureraient plusieurs années, le malheureux n'eut pas le temps de tourner les talons, qu'il fût de suite pris à partie. Sous l'avalanche d'insultes, de menaces, de sifflets, face aux habitants furieux qui arrivaient en renfort, il dut très vite battre en retraite et ne revint qu'escorté.

- Les ouvriers sont tous d'anciens chômeurs qui travaillent pour 2,50 euros de l'heure. À ce tarif horaire, ils ont droit de bénéficier des différentes aides sociales telles que: l'allocation logement, exorations, allègements etc... Vous vous rendez compte, Monsieur le facteur. Il y a un ouvrier qui m'a dit l'autre jour, que lorsqu'ils auront fini le dallage devant les entrées, on leur a fait savoir, qu'il est fort possible qu'ils enlèveront le tout pour recommencer ! Il faut le voir pour y croire, s'écriait une petite vieille en colère. Elle avait porté l'index et le majeur sur sa tempe, fait *Ping, ping*, (en allemand), Pang, bang trois fois de suite et roulé des yeux abominables.

- Comment ça ? Lui demanda le postier interloqué.

- Et bien, c'est simple. On n'a pas de travail pour eux mais on ne veut pas non plus qu'ils grossissent les 5 millions de chômeurs ! Alors, on les emploie à faire ces travaux de rénovation et de démolition ! poursuivit-elle en se touchant cette fois-ci, plusieurs fois de suite le front du majeur.

Hervé comprenait très bien sa colère mais il avait cette fois-ci d'autres chats à fouetter. Sa principale préoccupation était avant tout de remplir les boîtes aux lettres de ces centaines de prospectus qui étaient entassés sur son vélo. "A *quelque chose, malheur est bon*", pensa le postier. Ils avaient tous un cœur gros comme ça dans la cité: les boueux tout d'abord qui lui disaient de « foutre toute sa merde » dans la benne, les gamins de la cité ensuite, qui dans leur maillot de foot du Galatarasay, de l'équipe turque, croate, aux couleurs de l'Iran ou de la Pologne contre des bagues en caoutchouc (pour tenir les bottes de lettres) se faisaient un sacré plaisir de bourrer les boîtes aux lettres et puis enfin il y avait Hans-Uwe Look, le concierge, compatissant et d'une gentillesse qui faisait dire aux habitants de la cité que *c'était un saint homme*.

- C'est pas possible ça !...Comment vous faites pour porter sur votre vélo toute cette masse de papier... Ah mon pauvre...Mais ça va vous bousiller le dos toute cette masse de papier... Attendez, je vais vous débarrasser de toute ça, lui disait-il avec une mine désolée et une colère étouffée qui en disait long sur le fond de sa pensée.

Un jeudi matin de la fin mars, par un temps exécrable, les dieux de la poste s'acharnèrent sur le postier. Il avait du courrier à faire péter les casiers, les douleurs nocturnes, pour un laps de temps disparues, s'étaient de nouveaux réveillées, ensuite, il soupçonnait une inflammation urinaire. Jupiter avait décidé de frapper un bon coup et il n'y avait âme qui vive dans la cité. Des trombes d'eau s'abattaient sur le postier, lui giflaient le visage. Les bottes de lettres flottaient dans les sacoches gorgées d'eau. Les pieds dans les flaques il avançait péniblement entre les tours de Jupiter et de Vénus. Fantôme déambulant, les yeux vides, le visage blême, il traversait les pelouses, enjambait les tranchées, marchait dans la boue et les flaques d'eau, piétinait sans le vouloir les fleurs, puis marchait imperturbablement jusqu'aux entrées. Méconnaissable, il poussait la porte vitrée, enfouissait machinalement la paperasse mouillée, déchirée, en lambeaux, dans les boîtes avec ses doigts entaillés et rougis. Puis, la mine déconfit, il repartait sur son chemin de croix. Après 3 heures à se traîner d'une porte à une autre, il fit demi-tour, et, à bout, trempé jusqu'aux os, surgissant entre deux voitures, jaillissant derrière une gerbe d'eau, traversant une rue au rouge, roulant comme un illuminé sous ce déluge, c'est la silhouette d'un marin pêcheur qui traversa en silence la salle de tri. Machinalement, il renversa ses sacoches sur la table de travail à la façon d'une grue bennant la pêche sur le pont d'un chalutier. En s'approchant de près, on distinguait alors, un amas de papier décoloré et collé baignant dans un petit étang aux eaux brunâtres.

Des seaux d'eau giclaient aux carreaux, le gris léger du ciel tournait au gris sombre, net de fer, noir, un méchant gris, lorsque la pendule suspendue au dessus des panneaux syndicaux dans l'annexe 44 indiqua seize heures passées. Une heure, où par un temps pareil on se pressait de rentrer chez soi, pour se sécher, se retaper, peut être se taper un bon repas chaud, un bon film et vite se coucher pour oublier la journée qu'on venait de se taper. Une heure où il y avait âme qui vive mais manque de veine pour lui il y avait quelqu'un. Tout près de lui, en retrait, Valentin s'efforçait depuis certainement une lurette de former quelques phrases sur sa feuille de compte. Lorsqu'il vit cette masse indéfinissable d'où s'écoulaient deux petites rigoles qui, goutte à goutte, tombaient sur le sol, discrètement le Russe se leva et, sans rien dire alla chercher Léna Krüger qui par malchance pour le Français était encore dans son bureau.

- Qu'est ce que ça veut dire tout ça ? C'est une entrave au règlement du travail ! Cela ne se passera pas ainsi ! Les prospectus devaient être distribués le jour même ! Aboyait la chef comme une entêtée derrière son dos.

- J'suis malade, lui dit-il d'une voix sèche et sans se retourner. Le règlement l'autorisait après 10 heures de travail d'interrompre la distribution. Il le savait. Sa chef pouvait toujours gueuler, le menacer, l'insulter. Il n'en avait que faire. La douleur le faisait grimacer et il sentit l'ombre de la colère pointer le nez, main dans la main avec le retour latent d'une envie colossale de destruction. Devant la furibonde, il réussit avec beaucoup de peine à se contenir au dernier moment. Il avait pensé, une fois vomi toutes les grossièretés emmagasinées dans l'exercice de sa fonction, qu'elle finirait bien par se taire. Mais il se trompait. Alors de guerre lasse, après une tentative manquée pour lui faire retrouver la raison, il prit ses affaires et partit.

4) Parmi tous ces abrutis on a vite fait le tri

Le lendemain matin mal réveillé, mal luné, Hervé se heurta avec le gros Carsten Halldorn qui, appareil photo numérique Sony Dsc en main, faisait son numéro. Le Français persuadé que le vérificateur ne connaissant rien à l'art moderne, ne voulait cependant pas croire que l'incident de hier était à l'origine de toute cette mascarade. Il observait amusé la scène et, comme si de rien n'était, simulant l'indifférence, il saisit une liasse de courrier et se mit trier. Furtivement Il jeta un regard narquois vers Valentin et quand le Russe le salua en souriant, Hervé passible, cool, l'observa un long moment sans rien dire, comme s'il voulait lui dire qu'il était bien au dessus de tout cela. Au dessus de toutes ces agressions journalières. Immunisé contre tous ces petits coups de couteau imprévisibles qu'on lui donnait, écoeuré par cet acharnement concerté, dégoûté par cette conspiration tacite orchestré par sa chef, il se débattait in petto contre la naissance d'un sentiment d'impuissance et de colère mêlée. Tous ces fumiers, spectateurs complaisants qui se réjouissaient de son infortune, qui savouraient cet aigre plaisir qu'offre l'opportunité de voir autrui pris la main dans le sac et de se sentir au nombre de ceux qui sont du bon côté, du côté des plus forts, il les dévisageait, il les détestait. La rage ne le lâchait plus, elle l'habitait et, à ce moment là, plus que jamais il se sentait de nouveau seul. C'était comme si cette lutte intérieure avec ce sentiment naissant l'avait coupé des êtres et des choses, déporté en un autre lieu, loin de ces lâches, loin de tout.

Au milieu de l'arène, il n'allait tout de même pas se laisser dépecer par ces hyènes. Il leur tourna les talons et d'un pas décidé, alla vider ses cases au tri général. Tout était encore en suspend, des voix murmuraient, des regards le suivaient mais il se sentait mieux. Tellement mieux maintenant. En vidant ses cases, il ne put s'empêcher de s'arrêter et d'observer le manège du directeur général Roudoudou qui essayait de se frayer un chemin entre les trieuses, suivit comme son ombre par son *fidèle chien* Halldorn.

- Qu'est ce qu'il peuvent être con, soupira le Français. Lorsqu'il regagna sa place de travail, comme de coutume, feignant de ne rien savoir, montant sur ses grands chevaux, s'exprimant avec grandiloquence, le gros plein de soupe endossa sa veste de comédien et s'avança sur le devant de la scène.

- Eh bien...Euh... Si je ne me trompe pas vous n'avez distribué qu'en partie les prospectus *Schirmer* de la veille.
 - Oui, prononça le Français la gorge serrée sans détourner la tête.
 - Ces prospectus donnaient droit à ceux qui les recevaient de prendre part à une tombola. Or, par votre acte malveillant vous privez certains destinataires de la possibilité de gagner à cette tombola. C'est pas bien ça!!!
 - Ils les recevront aujourd'hui.
 - Ah mais Monsieur Nédélec ce n'est pas la même chose. Leur chance de succès est réduite puisque c'est avec un jour de retard qu'ils les recevront. Ils ne feront plus partie alors des dix premiers gagnants, à avoir trouvé la bonne solution.
- Hervé apprendra plus tard que son chef ne s'était pas du tout inquiété que le jour même, deux tournées n'avaient pas été distribuées.
- J'étais malade.
 - Suivez moi, ordonna Roudoudou d'une voix exagérément grave, les bras en croix, la mine circonspecte, à la manière d'un policier posté contre son gré à un carrefour dont le feu est tombé en panne. Puis sa tête bascula vers les escaliers de l'ancienne cantine. Cette simple phrase, la manière avec laquelle son supérieur lui avait donné l'ordre de le suivre, le ton aussi de sa voix, eurent un effet brutal sur le Français. Hervé se sentit tout à coup désigné, montré du doigt, dans la peau d'un coupable.

Assis autour d'une table, face aux deux fonctionnaires il avait l'impression d'être dans la peau d'un criminel subissant un interrogatoire.

- Pour quelques prospectus. Pour quelques prospectus que je n'ai pas distribué ils m'accusent de détournement, de malversation... Ce n'est pas possible...C'est une alliance fantoche contre moi...C'est absurde cette histoire, s'insurgea-t-il. Il se rendait compte que cette machination était montée de toutes pièces. Il savait qu'il aurait pu refuser de les suivre. Qu'un coup de téléphone avec les représentants du personnel aurait suffi pour faire cesser cette comédie. Mais c'était désormais trop tard. En face d'eux, crispé et faible, il se sentait coupable et il craignait pour son avenir. En face de ces deux regards froids et accusateurs, il se taisait, abdiquait, s'écroulait. C'était comme si on venait de lui inoculer une maladie qui, à la seconde même, avait neutralisé ses instincts de révolte et de rébellion.
- Quel jour sommes nous ? Demanda le Directeur général en se tournant vers son employé:
- Euh oui...Euh ? Pris au dépourvu, Halldorn n'avait visiblement pas bien appris son rôle. Heureusement, Roudoudou dans le rôle d'un souffleur, rétabli in extrémisme la situation. Il sortit de la poche intérieure de sa veste son PDA, organiseur Siemens, mais avant qu'il ait pu appuyer sur l'une des touches Hervé, comme s'il revenait en surface après une longue plongée prononça timidement :
- le 1^{er} avril.
- Vous vous foutez de moi ?
- Euh...oui, renchérit le vérificateur.
- Quoi...il se fout de moi ? redemanda le directeur, furax.
- Euh...non monsieur le Directeur.
- Alors quoi ?
- On est bien le 1^{er} avril, répliqua Halldorn désolé.

L'autre muet étouffait un bâillement et semblait n'avoir rien entendu. Il se leva d'un coup de rein mais se rappelant qu'il n'était le président d'aucun tribunal il se rassit aussitôt. Dans un silence relatif entrecoupé de toussotements, il lut à haute voix ce qu'il venait de griffonner sur une feuille de papier sorti auparavant in-quarto de sa poche. Lorsqu'il vit cette feuille blanche complètement recouverte de signes de plus de deux centimètres de hauteur le Français se mit alors à sourire.

- Vous êtes d'accord sur les faits qui vous sont reprochés ?
- Mais c'est indéchiffrable, s'exclama Hervé en se penchant sur le papier avec une grimace.
- Euh...C'est pas votre affaire, c'est ce que je viens de vous lire.
- Ah bon ?
- Bien sûr...Enfin voyons. Roudoudou, redevenu lui-même, reprit son stylo et nerveusement, apposa sur près de dix centimètres de long ce qui devait être sa signature.
- Signez là lui dit il en lui tendant la feuille.

De retour de tournée, Hervé n'eut pas terminé son récit que Wolfram poussa une gueulante :

- Mais qu'est ce qu'elle foutait là cette connasse de Krüger !
- C'est Valentin qui m'a mouchardé, lui répondit Hervé.
- Léna elle a besoin d'argent. Il faut qu'elle paye les dettes de son premier mari alors tu penses bien. Je suis sûr qu'elle reçoit une prime par tête de pipe ! La poste veut nous foutre à la porte pour la moindre peccadille... Tu étais dans le collimateur...Alors elle te cherche la petite bête.
- Mais j'suis pas con Wolfram. Je sais qu'elle ne peut pas me piffrer. Mais moi ce qui me met en boule, c'est qu'elle milite au syndicat !
- Non elle est simplement déléguée de base.
- Mais elle fait le jeu de la direction !
- Il faudrait que tu viennes aux réunions des délégués. Tu n'en croirais pas tes yeux. Figures toi qu'elle pense qu'il faut passer à l'action. Elle y croit dur comme fer ! Elle rage contre l'augmentation du trafic et la suppression d'emplois à la poste. Oui, oui...Je t'assure !
- Moi je crois qu'elle est au syndicat parce qu'elle est auxiliaire et qu'elle sait qu'on peut la foutre à la porte. Elle n'est pas conne. Elle assure sur les deux tableaux quoi. Elle n'a aucun scrupule à ce sujet. Elle vient de la RDA et dans l'ancienne RDA, tout le monde espionnait. C'était monnaie courante. Pour le bien de la famille et de la patrie, un individu sur trois dénonçait un parent, un voisin, un ami. Dans les esprits, c'était la phobie: il fallait veiller à la sécurité de l'état contre les ennemis du socialisme.
- Ah là je crois, tu exagères.
- Non. Elle se débat dans une toile d'araignée, qu'elle a elle-même tissée, mais comme son truc ne fonctionne pas, elle se garde le soin de se construire une sortie de secours, quitte à se contredire. C'est comme Valentin. Il n'est pas conscient de ce qu'il fait. Il dénonce un collègue puisqu'il pense que c'est son devoir et dans le bien de tous, de tout raconter à cette garce.
- Valentin, il ne connaît rien ici. Le syndicat, la solidarité, il ne sait pas ce que sait alors...
- Et moi qu'est ce que je deviens dans tout ça ?
- Ah ne t'en fait pas. Je m'en occupe.

Wolfram, il s'en était occupé. Il avait prévenu la centrale. En présence du représentant syndical et d'un avocat, Hervé avait rédigé une lettre qui rendait compte des faits incriminés et mentionnait point par point les omissions, irrégularités, constatées au cours de son interrogatoire. À la direction des postes, lorsqu'ils ont reçu la lettre, ils ont tout de suite remarqué que tout ça c'était louche. Que cette histoire prenait des proportions démesurées, qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat et qu'il valait mieux fermer les yeux sur ce qui s'était passé. Le dossier était trop mince, les preuves insuffisantes, le Directeur avait outrepassé ses fonctions. Il valait donc mieux ne pas se mettre la presse à dos. Calmer le jeu par des passes courtes. En outre, la représentante des handicapés, alertée, exigea immédiatement des explications, des sanctions, une révision. Le jour de l'incident, Hervé avait fait un détour chez le docteur. Celui-ci avait attesté qu'il était malade. Les égratignures et l'hématome au genou prouvaient qu'il était bien tombé de vélo. Groggy sur le tatami, le postier avait réussi à renverser la vapeur en sa faveur.

Après deux semaines de maladie, Hervé requinqué ne pensait pas se retrouver un beau matin nez à nez avec Roudoudou. Endimanché comme un communiant, celui-ci venait faire ses adieux. Il avait, suite à son faux pas, atteint sans le savoir la limite d'âge. Avant de remercier *ses chers collaborateurs* « pour la qualité de leur travail et leur fidélité », il reçut de Léna Krüger un bouquet de fleurs (Monika *la distributrice dévouée* était passée quelques jours auparavant dans les travées, récupérer l'argent pour l'achat d'un cadeau et d'un bouquet de fleurs. Lorsque Hervé, Mathis, Wolfram lui avaient dit qu'il était d'usage de récolter de l'argent pour un collègue du bureau mais pas pour un directeur, elle leur a jeté un regard empoisonné et haussé les épaules avant de disparaître). Après avoir réuni *ses fidèles collaborateurs*, au milieu de la salle, Le directeur général s'était avancé pour leur serrer la main et les remercier. Il était rayonnant, les yeux plein de douceur et semblait être sur une autre planète où tout est bon, tout est beau et les gens si gentils. Lorsqu'il s'est avancé vers Hervé, pour lui tendre une main amie, d'une voix douce il lui a murmuré :

- Je suis désolé pour l'incident mais je ne pouvais pas faire autrement. Moi aussi je suis très triste de la tournure des événements mais j'avais des ordres. Par contre je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas parlé à Madame Krüger de vos problèmes de santé ce jour là. Elle vous aurait certainement accordé deux à trois jours pour distribuer *les prospectus spéciaux* ?

- Monsieur le Directeur, Je vous ai déjà fait part dans une lettre de mes difficultés de communiquer avec madame Krüger ou, plus exactement des...Comment dire...Ce langage cru... Hervé n'eut pas le temps de finir sa phrase. Comme il savait si bien le faire, Roudoudou qui ne se souvenait plus de cette lettre fit l'étonné.

- Une lettre comment ça ?...Quand ?

- Euh attendez Monsieur le directeur, j'ai une copie dans le tiroir de ma table de travail. L'autre bondit sur place.

Une fois la lecture faite, Roudoudou le souffle coupé lui dit :

- Ah oui, oui... Euh... Euh... C'est vraiment...C'est fâcheux...Très fâcheux.

Mais on réclamait sa présence au bureau et avant de s'en aller, la tête baissée, il tendit de nouveau une main penaude à Hervé :

- Euh...Bon courage Monsieur Nédélec, lui souhaita t-il avant de retourner sur sa planète ensoleillée.

Le roulement était en branle, les têtes tombaient les unes après l'autre. Une semaine après son supérieur, Wolf devait laisser sa place à un autre. Lorsqu'il sut qu'il allait être muté dans le nord de la ville et s'occuper désormais de quatre agences ainsi que d'une partie du secteur Est, le malheureux tomba gravement malade. Léna Krüger qui venait de perdre d'un coup, deux de ses protecteurs, ne semblait cependant autrement affectée par cette situation.

- Dans le bateau *poste* qui perdait au fil des miles une partie de son équipage, elle n'avait toujours pas compris que lorsqu'on n'aura plus besoin d'elle on la jettera aussi par dessus bord. Jusque là elle pavoise sur la plage avant: bonne copine pour les uns, chef au grand cœur pour les autres, représentante de tout le personnel, elle était en quelque sorte *la voix de son maître* ! Mais comme tout le monde, son heure viendra, ruminait Mathis.

Hervé ajouta :

- La direction doit se frotter les mains. Ils ont trouvé la femme providentielle. Lena Krüger au four et au moulin du matin au soir, cumulant désormais toutes les fonctions et gare à ceux qui refusent de marcher au pas !

Au début du printemps, Hervé avait pensé prendre son vélo et pédaler jusqu'au bureau de poste mais puisqu'on ne pouvait pas se changer, il renonça très vite à cette idée. Dans la cave on avait entassé les armoires des postiers dans un seul vestiaire. Le Français devait désormais partager la sienne avec Josef Brezek. Les casiers de tri en bois qui ne faisaient plus l'affaire, s'entassaient les uns sur les autres et encombraient l'entrée. Il décida alors d'aller se changer dans l'ancienne cantine. Malheureusement la poste avait résilié son bail avec le service des télécommunications qui était propriétaire des lieux. Il prit donc la voiture.

- Ainsi, je n'aurai pas besoin de me lever si tôt. Quoi qu'il en soit, la meilleure manière de commencer la journée, c'est d'écouter un peu de musique classique. « *NDR 2 Kultur, Meine Damen und Herren, unser Nachtkonzert ist beendet Sie haben das Adagio der Concerto in D Dur BWV 974 von J.S. Bach gehört. Ich wünsche Ihnen einen schönen Tag, es ist genau 6 Uhr...* Radio culture, Basse-Saxe, mesdames, messieurs, notre concert de nuit est terminé. Vous venez d'entendre l'adagio du concerto en D mineur de J.S Bach. Il est exactement 6 heures ». Quatre minutes quarante huit de délicieux bonheur dans la nuit qui va prendre fin, se disait-il. Déjà, Il n'entendait plus le moteur de la voiture. Les dernières notes de ce concerto, l'avaient enveloppé dans une émotion douceureuse. Sur les grands boulevards de la ville, au centre de Hanovre, les voitures commençaient à affluer de partout. Le postier apercevait à un moment donné la lueur de leurs phares dans les rétroviseurs. Depuis le début de mars, chaque semaine apportait son lot de dépressions venues du nord avec des températures avoisinant le degré zéro et puis soudain de brusques réchauffements contrebalançant tout d'un coup cette vague de froid. « *das Wetter spielt verrückt* », le temps était devenu fou, disaient les gens ici. C'était leur manière à eux, d'engager la conversation et de justifier leur mauvaise humeur matinale.

- Moi, je ne sais pas comment tu fais. Cette humidité et ce vent froid qui se glissent partout me donnent l'impression d'être transpercée de toutes parts. Ils pénètrent par les pores, se glissent sous la peau et me paralysent les membres des pieds à la tête pour toute la journée. C'est comme si *j'igloutais* dans un frigidaire et que je cesserais d'exister, lui avoua Sibille, la mine défaite.

- Je n'ai pas le choix, lorsqu'on fait ce métier il faut se dire que le temps fait partie de mes conditions de travail. C'est mon lot quotidien. Tu sais, le matin en prenant mon service, je ne sais jamais ce que les caprices du temps et les variations plus ou moins imprévisibles du trafic postal vont me réserver. Mathis avait raison de dire qu'à la poste il n'y avait que l'imprévisible qui était prévisible. "C'est aussi dans une certaine mesure, le côté attrayant de la profession", répliqua t-il en souriant.

L'imprévisible c'était aussi son pied. Cette extrémité biscornue sur laquelle il avait du mal à se tenir droit et qui le faisait souffrir. Sans oublier bien sûr ce robinet dans le bas-ventre qu'on avait oublié de fermer. Histoire à rire et à pleurer, histoire dont il n'avait nullement envie d'en parler. Il ne voulait pas se plaindre. Pourtant...

Pourtant il avait aimé courir jusqu'à l'essoufflement qui grisait et enivrait de joie et de bien être, ainsi que marcher des heures durant à la limite de la fatigue. La bonne fatigue. Celle qui ouvrait l'appétit et tonifiait le corps. Courir et marcher longtemps et vite. S'éloigner, faire le vide dans sa tête. Laisser un tas de choses désagréables derrière lui, avec la sensation de s'en détacher pour toujours. Acte de purification en quelque sorte. Laver le corps et en même temps la tête en les vidant de leurs scories. Ces deux activités sportives en plein air appartiendront désormais au passé. Elles avaient eu un effet tonifiant et apaisant sur lui, aussi regrettait il de ne plus pouvoir les exercer. Il avait alors pensé à la natation pour décompresser et dépenser l'énergie qui s'était accumulée en lui. Mais les deux inflammations de la vessie qu'il avait eu l'hiver dernier l'avaient incité à la prudence et il allait à la piscine que très rarement. Comme toujours il avait ignoré et minimiser l'évolution de sa maladie. Si maladie il y avait. Car comment appeler l'arrêt à long terme de l'activité d'un ou plusieurs organes provoqué par la détérioration de fibres nerveuses, une blessure ? Un accident ? Une maladie ? Un coup du sort ?

Une petite pluie fine collait au pare brise de la voiture. Hervé jouissait des quelques minutes de musique classique que diffusait la radio. Il fredonnait les doux accords d'un piano qui, comme un leitmotiv, revenaient sans arrêt à sa mémoire. Ils l'accompagnaient *zu meiner Dienststelle*, jusqu'au bureau de poste. La ville était désormais loin derrière lui, ainsi que *die Großen Garten*, les grands jardins. Il venait de dépasser la *Brauerei Herrenhäuser*, la brasserie de Herrenhäuser sur sa gauche et traversait la ligne de tramway numéro 4 pour enfin plonger dans le *Winkelberg*.

Le parking était presque plein. 6h15, Le jour se levait. Inconsciemment, il pressait le pas, comme s'il avait peur d'être en retard. Or il était en avance. Depuis qu'il était ici, il n'arrivait pas à se faire à l'idée de commencer la journée une heure plus tard. A Brême, le courrier arrivait vers 5 heures environ. Quelques minutes plus tard, il prenait place devant son casier de tri et commençait le travail. Mais ici c'était différent. Il composa le code 0815, monta les 30 marches, poussa la porte vitrée, rejoignit sa place de travail en se disant pour se reconforter : Moi aussi mes jours sont comptés.

La distributrice chef Léna Krüger au four et au moulin

- *Scheiße, was für ein Scheiße Karre!* Quelle merde de chariot ! Qu'est ce qui m'a foutu un engin pareil ! Elle était de service aujourd'hui se disait Hervé. Il n'entendait plus que cette voix. Cette voix criarde qui braillait dans toute la salle des distributeurs. Cette voix qui ordonnait, qui insultait, qui maltraitait, qui agressait. Lorsqu'elle était là, la porte de son bureau était toujours ouverte. Elle rentrait et sortait sans arrêt, montait et descendait les escaliers, allait et venait entre les casiers de tri, se pressait pour voir tel ou tel autre. On avait du mal à suivre tous ses déplacements. Il croyait qu'elle était au fond de la salle, elle était en fait derrière lui. Plusieurs fois au cours de la matinée elle triait son courrier, répondait au téléphone qui sonnait à longueur de matinée, se postait les jambes écartées devant son ordinateur pour contrôler le planning des congés, aidait à la répartition des prospectus, puis elle hurlait de nouveau dans le micro :

- Maniez vous le cul et videz le plus vite possible les casier de tri », ou encore. « Merci Monika pour avoir spontanément prêté main forte aux trieuses ! Léna Krüger connaissait rarement un moment de répit, une minute de repos. Le bureau de poste 44 c'était elle, Léna Krüger qui le faisait fonctionner à bras le corps, ou plutôt avec ses grands coups de gueule, ses gros mots, ses injures et ses grossièretés qui vous tombaient dessus sans avertissement, comme un coup de poing dans la gueule et vous envoyaient k.o au sol. Lorsqu'elle avait sa journée de congé, elle téléphonait même pour savoir s'il n'y avait rien d'anormal, si tout était en ordre, si son remplaçant Erwin Eckhoff s'était occupé de tout, car elle ne voulait pas « que ça soit un bordel lorsque demain elle reviendra ! » Précisait elle au bout du fil. Quand on la voyait tourniquer ainsi, on se demandait comment elle faisait pour mobiliser autant d'énergie aussi longtemps, sans s'épuiser à un moment ou à un autre. Elle ressemblait à un personnage comique d'un film muet, une sorte de girouette qui s'agitait constamment sur la scène.

- J'ai l'impression qu'elle trotte dans ma tête et qu'elle se déplace dans tous les coins et les recoins de mon crâne, soupirait Hervé. Jörg le facteur du *Vinnhorst* trouvait qu'elle fonctionnait comme une pile électrique Varta de haute gamme.

En ce moment, elle était là devant lui qui tourbillonnait sur place, la bouche pleine d'une brioche, son portable collé à l'oreille. Puis elle se dirigeait vers sa copine Monika qui travaillait au fond de la salle, avant de faire sa pause dans son bureau, mais sans avoir auparavant crié dans le micro « pause tabac ». Alors tous les fumeurs, tous ceux qui l'entouraient et l'aimaient bien ou la craignaient, ce qui était la même chose, tous ces trouillards qui l'appelaient gentiment Léni et qui, comme Valentin, Monika, Mirko, Josef Brezek aimaient son franc parler, sa vulgarité époustouflante qui coupait le souffle à ses adversaires et son rire grossier, se rassemblaient dans sa pièce de travail pour boire un café et fumer une cigarette ensemble et surtout dénigrer ceux qui, à son avis, attendaient un seul de ses faux-pas pour la *buter*.

Quelquefois *la tribu à Léni*, comme aimait souvent le dire Wolfram, se réunissait après le service pour converser, intriguer. Le Français s'en était très vite aperçu. Combien de fois les avait il surpris lorsque sortant de l'ascenseur, il entendait une voix qui chuchotait dans le bureau, "attention, il arrive". Les fidèles à Léni, ils étaient tous là dans son bureau. Valentin, Mirko, Josef Brezek et aussi Monika. La toute jeune Monika, celle qui ne jurait plus que par

elle. Celle qui l'avait toujours soutenue, quand elle n'allait pas bien. Quand elle était un peu déprimée et avait des problèmes de santé ou d'argent. Celle qui lui avait toujours fait entièrement confiance, et qui n'hésitait pas à rester après son service au bureau pour l'aider à contrôler si Gerdes « ce fainéant comme un pou, » comme elle aimait le souligner, tenait à jour ses ordres de réexpédition ou si *der franzose*, le Français n'avait rien laissé dans ses cases et avait bien séparé le courrier à retourner à l'expéditeur, de celui qui était à jeter à la machine à broyer.

Les deux filles se rencontraient après le service et par beau temps, short collant aux fesses et vêtue d'un t-shirt blanc qui dévoilait le nombril, elles allaient faire du skating sur la piste cyclable de Leineufer. Quand elles s'ennuyaient, les deux copines se donnaient rendez vous au bar du salon de brunissage, une à deux fois par semaine. A 32 ans Léna Krüger faisait partie des nouveaux au bureau de poste 44. Petit bout de femme forte en gueule elle était originaire de Potsdam près de Berlin dans l'ancienne RDA. C'est là qu'elle avait fait son apprentissage de peintre en bâtiment, métier qu'elle n'avait cependant jamais exercé. Son deuxième mari avait trouvé une place de mécanicien auto dans la région de Hanovre. Léna Krüger le suivit. Après quelques mois au chômage, elle trouva un emploi dans les postes. Engagée comme vacataire, puis comme auxiliaire à la distribution au bureau de poste de Hanovre 33 à Döhren, dans le sud de la ville, elle n'y resta que deux années. Ambitieuse, travailleuse, consciencieuse, elle s'était fait remarquée par le chef coordinateur Wolf. Celui-ci avait appris qu'elle n'avait pas hésité à remplacer au pied levé le facteur chef qui était tombé malade. Elle le remplaça par la suite trois semaines durant, quand il partit en vacances. Elle s'entendait mal avec une postière qui la soupçonnait de flirter avec son mari, également agent à la distribution. Les tensions permanentes entre les deux femmes, les intrigues et manigances des uns et des autres, les rumeurs qui se répandaient de plus en plus dans le bureau, bref la dégradation du climat général parmi le personnel, contraint Wolf, dans son intérêt, et surtout pour ne pas ternir la bonne impression qu'elle avait laissé auprès de ses supérieurs, de la muter dans un autre bureau de poste de la ville. Son mari, devenu entre temps chômeur, elle dû pour assurer le financement de leur appartement, multiplier les heures supplémentaires et même parfois l'après midi après la distribution, faire des ménages dans le voisinage. Son acharnement au travail, mais aussi son opiniâtreté, son dynamisme et la confiance aveugle qu'elle vouait à ses supérieurs, avait séduit Wolf qui avait sans hésiter un instant, décidé que ce boute-en-train prendrait les commandes de l'agence 44.

Le poste avait, avant la privatisation, été occupé par divers agents fonctionnaires ou agents de surveillance au service de la distribution. Désormais la direction des postes de Hanovre et notamment *Roudoudou gros plein de soupe* et son adjoint Wolf, responsables des bureaux annexes en employant une auxiliaire au régime RMS à un poste d'encadrement, faisaient d'une pierre deux coup ! La réduction du budget au service de la distribution augmentait leur chances de voir leur prime de fin d'année décupler, d'autre part Wolf n'était pas mécontent de pouvoir déléguer à Léna Krüger une partie de ses fonctions, notamment celles qui accaparaient une bonne partie de ses soirées. Tous les deux étaient persuadés que malgré son manque d'expérience et ses 32 ans, elle saurait venir à bout de sa tâche, et convaincre les distributeurs à la soutenir dans l'organisation du travail. Heureuse de les satisfaire et fière

d'occuper cette fonction, elle fut dans un premier temps grisée par l'accession à ce poste à responsabilités, et refusa de reconnaître les signes de fatigue et de stress qui commençaient à laminer sa santé. C'est avec amertume, et bien trop tard, qu'elle dû reconnaître que ceux qui dans un premier temps s'étaient ralliés à elle avaient au fil des mois changé de camps.

Comme dans un costume sur-mesure, Léna Krüger, auxiliaire à contrat limité, avait reçu désormais à l'agence 44, l'emploi que personne ne voulait occuper. Celui de distributrice chef au pouvoir exceptionnellement étendu. Après avoir fait sa tournée – une tournée légèrement réduite – alors qu'une grande partie des distributeurs avaient quitté le bureau de poste, la distributrice chef devait encore s'occuper des tâches administratives qu'elle avait laissé de côté dans la matinée. C'est ainsi qu'elle vérifiait si le traitement du courrier à réexpédier avait été fait correctement et si celui à oblitérer se trouvait bien dans les barquettes appropriées. Puis elle étudiait la liste des départs en congés, épluchait les réclamations des clients, avant de les faxer à Wolf. Informait un rouleur sur les anomalies constatées lors de la distribution. Indiquait à la nouvelle femme de ménage le travail qu'elle avait à effectuer. Très souvent, elle quittait l'agence une à deux heures après la fin du service. À la maison son mari furieux lui répétait :

- T'es complètement folle de bosser ainsi. Qu'est ce que ça t'apporte ? T'es pas la boniche de ces gens là ! Tu n'vois pas qu'ils t'exploitent ? Elle disait oui. Se faisait toute petite. Promettait que ça changerait. Mais le lendemain tout recommençait. Pourtant dans sa tête, elle se disait qu'elle aurait aussi aimé faire des remplacements, pour avoir enfin la paix et ne plus *faire la merde* des autres, comme elle aimait souvent le répéter, mais à chaque fois qu'elle était sur le point de jeter l'éponge, qu'elle n'en pouvait plus, et était au bout de la crise de nerf, Wolf venait la dissuader de faire ce pas là. Il l'encourageait à continuer en lui promettant de l'aider davantage à l'avenir. La prime de fin d'année, l'invitation à Noël des distributeurs chefs, chez le management au banquet de la direction des services postaux, les poignées de main du directeur principal des services postaux de Hanovre, avaient suffi pour qu'elle révise une nouvelle fois sa décision.

- Je devrais être contente d'être où je suis bon Dieu ! J'ai du travail, certains n'en ont pas, se répétait elle. Elle se faisait même des reproches d'avoir craqué dans une situation où elle aurait dû se ressaisir. Pourtant, quand elle repensait au long chemin accompli depuis ses débuts comme vacataire, à rouler d'une semaine à une autre, sur différentes tournées, dans une ville qu'elle connaissait à peine, avec des collègues qui n'étaient pas toujours coopérants, ou qui ne l'aimaient pas pour son franc parler, ou lorsqu'elle revenait complètement épuisée au bureau, après plus de 6 heures de distribution, elle se disait qu'en fin de compte, en y réfléchissant bien, elle n'était pas si mal lotie que cela.

Aux commandes de l'agence 44, à la tête d'une équipe qui d'année en année avait perdu la moitié de son effectif, elle connaissait désormais bien chaque distributeur, et ils savaient tous ce qu'elle attendait d'eux. Elle avait isolé *les brebis galeuses*, leur avait mené la vie dure, provoqué leur départ. Soutenue par une équipe solide et vouée à sa cause, elle avait en face d'elle qu'une poignée de *têtes brûlées* qu'elle saurait mettre au pas.

- Cela ne sert à rien de se faire des idées noires sur l'avenir puisque personne ne sait ce qui nous attend de même qu'il n'y a pas lieu d'être pessimiste lorsque ça ne va pas. Les défaitistes

ne nous sont d'aucune aide. Il faut se serrer les coudes et tous les jours mettre la main à la pâte. Encourager le *Teamwork*, travail d'équipe. C'est dans ces conditions qu'on y arrivera, avait-elle répliqué à Mathis qui lui avait dit qu'elle rêvait et qu'elle ne voulait pas voir la réalité en face. Mais celui-ci pas du tout convaincu renchérisait :

- La direction des postes en Allemagne se pâme des énormes bénéfices qui ont été réalisés au service de la distribution des lettres en 2003. Tu te rends compte 2,9 milliards ! Mais elle n'hésite pas à nous supprimer la prime de Noël. C'est un scandale ! Les chefs de service ne jurent que par le sacro-saint budget qu'il faut à tout prix réussir à boucler quoi qu'il arrive. Dans le journal *die Zeit*... »

- C'est quoi *die Zeit* ? C'est qu'elle tendance ce canard de mes...? Ils soutiennent qui eux ? Tu ferais mieux de fermer ta gueule, lui avait elle répondu excédée.

Alors que la plupart des distributeurs venaient à peine de se réveiller ou de prendre leur petit déjeuner, que le jour se levait, Léna Krüger à 5h15 du matin avait franchie la grille de l'agence 44 et pénétrait dans son bureau. Dans cette pièce sans style et impersonnelle, où s'entassaient de nombreux classeurs sur des étagères, dans un coin des enveloppes, blocs de papier, formulaires, documents, deux grands cartons superposés l'un sur l'autre, tout un assortiment de crayons, stylos, près de la fenêtre une photocopieuse croulait sous une pile de dossiers, une machine à café et l'ordinateur sur une table de travail avaient du pain sur la planche. Au premier coup d'œil, rien qui tapait dans l'oeil. C'était jumeau au bureau d'un chef de service d'une annexe de province. L'est-berlinoise, comme on l'appelait, n'avait pas attendu d'être en fonction et de prendre connaissance des lieux, pour rompre avec la monotonie et la tristesse de cette pièce de travail.

Elle décida alors d'enlever le papier peint jauni et poussiéreux, vieux de vingt ans, et de le recouvrir d'une tapisserie de couleur orange, plus gaie, plus moderne, avec des petits motifs représentant des étoiles et des astres solaires. Monika n'avait pas hésité un instant et avait sacrifié sa journée libre, pour venir l'aider à arracher la tapisserie. Après une heure de travail à gratter avec une spatule les murs elles durent se rendre à l'évidence. Plusieurs journées n'auraient pas suffi à la réalisation de ces travaux. Qu'a cela ne tienne. A défaut d'une nouvelle tapisserie Lena Krüger voulait d'une manière ou d'une autre faire disparaître *ces horreurs*. Pour cela elle avait collé deux énormes posters en noir et blanc du boxeur Vladimir Klitschko, l'un en face de son bureau, l'autre à côté de la porte d'entrée, représentant l'athlète ukrainien seul au milieu d'un ring, la sueur perlant sur son visage et sur son torse viril et musclé, l'autre au premier plan, en jeans, le torse nu, le regard fixé sur des grattes ciel en arrière plan. On comptait par dizaines les cartes postales en couleurs envoyées de vacances par ses copines ou ses collègues et qui représentaient un groupe d'hommes nus musclés, photographiés de dos, un gros plan de fesses bronzées et sexy. Partout dans le bureau de poste le visage ou la silhouette de Lena Krüger était présent. Sur les murs, dans son bureau, mais aussi sur son casier de tri, dans la salle des postiers et dans la salle de repos, plusieurs photos la représentaient une fois en tenue de factrice joue contre joue, souriante, avec sa copine Monika, une autre avec deux anciennes collègues de travail en tenue de fête, en robe blanche, une autre encore entourée de deux autres jeunes femmes en tenue d'été devant l'agence postale. Sur les fenêtres pivotantes donnant sur la cour, elle avait collé des *windows colours*

qu'elle avait dessiné pour sa chambre à coucher. Un poney brun, une énorme coccinelle souriante et un chien gentil étaient les seuls dessins qu'elle avait conservés. Un peu de la même manière avec laquelle elle avait procédé lors de son aménagement, dans un petit appartement à quelques mètres du bureau de poste, - notamment à la décoration de son salon-, elle avait enfin aligné un peu partout, sur les étagères, et sur une petite table, des pots de fleurs et des grandes plantes vertes. Lorsque le nouveau directeur adjoint Monsieur Vogel en visite pour la première fois au bureau de poste avait observé avec curiosité les posters sur les murs, il dit souriant en sortant du bureau :

- On se croirait dans la salle de repos d'une auberge de jeunesse. La distributrice chef avait sourit par politesse, mais ne sachant trop bien ce qu'il avait voulu dire, elle se contenta de hausser les épaules et de secouer la tête à Monika qui venait à sa rencontre.

Siggi Jarkowski distributeur vacataire

Siggi Jarkowski était avec Monika un très grand admirateur de la distributrice en chef. Il l'aimait pour son tempérament énergique, sa simplicité et sa foi dans le travail bien fait. Comme Léna il *venait de l'autre côté*, (du mur) et comme l'est-berlinoise, il ne pouvait pas *sentir* les anciens distributeurs.

- *Diese Scheißbeamten*, ces fonctionnaires à la con et trop payés, ces privilégiés qui, sous prétexte qu'ils sont titulaires d'une tournée, refusent de mettre la main à la pâte et montent aussitôt sur les barricades en menaçant de prévenir les représentants du personnel lorsqu'on leur demande de faire du travail volontaire, aimait il répéter. Un peu ballot avec sa carrure de boxeur, (il avait été plusieurs fois champion régional en boxe dans les catégories minime et cadet) au nez cassé et au crâne rasé, Siggi Jarkowski n'avait rien appris. Il avait interrompu un apprentissage de plombier chauffagiste pour rentrer dans les postes. De toute façon disait-il, « dans le patelin d'où je viens j'aurai certainement été chômeur. Alors plutôt partir et faire autre chose ».

- Eh ! Siggi tu descends la palette vide et tu ramènes... » Lena Krüger n'avait pas le temps de terminer sa phrase, car son téléphone portable sonnait. Il sonnait presque toutes les cinq minutes le matin. Quand il ne venait pas, Wolf l'appelait sans arrêt. Il voulait tout savoir. Il tenait absolument à être au courant de tout ce qui se passait heure par heure. Léna Krüger était en quelque sorte sa lanterne dans la nuit. Son bras droit, comme il aimait souvent le dire. Sa plus fidèle collaboratrice ne se faisait pas prier pour exécuter ses ordres, même si pour la forme elle protestait: « *Er kann mich am Arsch lecken !...* Il peut me lécher le cul...! Puis elle courait dans tous les sens dans la salle des distributeurs, à la recherche du portable, qu'elle avait posé quelque part, se précipitait vers un casier, se déplaçait à petits pas rapides d'une fenêtre à une autre. Hervé s'était juré, s'il le trouvait un jour, de le balancer dans les chiottes.

- *Hier ! hier !*, ici ! ici, S'écriait Monika qui venait à sa rencontre, le portable à la main.

JaGutentagFrauKrügerPostamt44jabitte, Bonjouricilebureau de poste 44 madame Krüger à l'appareil je vous écoute. Dans ce vomissement de mots, Hervé ne discernait que le nom Krüger et le chiffre 44. Quand ils se parlaient c'était un peu la même chose. Elle chevauchait entre les mots. Il se demandait parfois si elle ne le faisait pas exprès cette salope. "Oui tu ramènes le courrier qui vient d'arriver," continuait elle de crier à Siggi qui, accoudé à l'élévateur,

attendait ses directives. Sitôt dit, Sitôt fait. Siggi qui n'hésiterait pas à se jeter sous la roue avant d'un camion pour sa chef, descendait les marches quatre par quatre et allait chercher le courrier.

Depuis qu'il avait eu deux fois de suite une hernie discale et qu'il s'était fait opéré du ménisque, Siggi était un invalide du travail. Il était dispensé de faire certains travaux corporels ce qui lui donnait le droit de refuser de faire des heures supplémentaires. Cependant cet aménagement et allégement du temps de travail, ça ne lui convenait pas du tout disait-il :

- Léna elle m'a demandé de faire le travail, alors je le fais et puis d'ailleurs qui le ferait sinon ? Certainement pas toi ! Répondait t-il au Français en dodelinant de la tête. Siggi, renonçait même à sa journée libre « parce que Wolf il m'a prié de venir ». Se vantait-il. Au bureau tout le monde s'était habitué à le voir bosser comme un dingue. Personne ne faisait plus de remarque à ce sujet. Après plusieurs mois on commençait même par l'oublier Siggi. On ne le voyait plus au bureau et personne, à part peut-être Léni, sa copine ne savait ce qu'il était devenu. Jusqu'au jour où Hervé convoqué au service d'urologie de la clinique Friederikenstift le rencontra dans le pavillon d'entrée.

- Qu'est ce que tu fous là. Il y à longtemps que je ne t'es pas vu ? Lui demanda t-il. Si Hervé avait pu se faufiler entre les quelques personnes qui sortaient de la clinique, peut être aurait il évité de lui parler mais malgré l'antipathie qu'il éprouvait pour celui-ci, il pensa qu'il était intéressant de savoir pourquoi l'ancien boxeur sortait de la clinique.

- Eh oui, c'est encore mon dos...

Grommela-il avec une voix moins évasive qu'à l'ordinaire et sans dodeliner de la tête. Il avait visiblement maigri et son teint était pâle. Les quelques mèches de chevelure teintées en orange, et sa chemise jaune de postier lui donnait une allure imbécile. Pensa Hervé.

- Il faudra dorénavant que tu te ménages, lui dit Hervé en faisant allusion a ses excès de zèle.

- Ouais...Ouais.

- Depuis combien de temps es tu en maladie ?

- Depuis 2 mois.

- Et tu sais si tu reviens au 44.

- Non j'en sais rien.

- Bonne chance quand même. Hervé se sentait tout patraque, il venait de serrer une main qui lui avait tiré dans les pattes.

Plus d'un mois s'était écoulé et par hasard Hervé le rencontra de nouveau dans le bureau du conseiller social. Il semblait cette fois, abattu. Mal rasé, il avait encore perdu quelques kilos. Siggi avait un contrat limité et ne pouvait plus être employé à la distribution. Personne, ni Wolf ni Leni sa copine ne pouvaient plus rien faire pour lui. La poste le foutait à la porte comme un malappris.

- Tu es encore jeune, tu as le droit à une reconversion professionnelle, renseigne toi à l'agence de l'emploi, lui avait dit le conseiller social pour le consoler.

- Tu peux fêter Noël avec nous, ça te remontera le moral lui avait fait part au téléphone l'est-berlinoise qui cherchait des postiers après le fiasco de l'année dernière.

Pour rassembler les troupes, consolider l'esprit de famille, Roudoudou et Wolf organisaient depuis quelques années une petite fête à Noël et à Pâques. La poste payait les boissons et le repas chaud. Au début il y avait beaucoup de monde qui venait en curieux, mais d'année en année, quand on remplaça les victuailles et l'alcool, par un jus de fruit et une saucisse rabougrie, les postiers se firent de plus en plus rares. L'année dernière, une dizaine tout au plus, avait fait le déplacement. Déçu, les responsables de la poste avait alors décidé en catimini, que cette année, elle n'aurait pas lieu. Cependant c'était sans compter sur l'engagement de la très dévouée Léna Krüger qui a cette occasion, releva le défi - un de plus, - et mobilisa toute sa tribu. Grâce à l'appui de Monika, de Valentin, et de Josef Brezek la fête eu bien lieu ! Mais sans Hervé, sans Wolfram sans Mathis et plusieurs autres.

- Il ne manquait plus que cela ! Rouspéta Mathis. « On en a plein le cul toute l'année, et à Noël copain-copain, on fait la fête ensemble ! Ils peuvent la faire sans moi leur fête !

Le lendemain, la déception se lisait sur le visage de la patronne de l'agence 44. Elle qui tous les matins donnait de la voix, haranguait ses troupes, criait à pleins poumons dans le microphone, le refrain d'une chanson diffusée tous les matins depuis des mois à la radio:

- *Tell me, momma, was is it? What's wrong with you this time?* Elle qui pensait que tout le monde l'aimait. Silencieuse, abattue, elle se terrait dans son bureau. Les membres de sa tribu allaient et venaient dans la pièce et repartaient la tête basse. Cette mascarade ressemblait au cérémonial entourant la destitution d'un monarque et l'arrivée de ses vassaux venus lui communiquer leur message de sympathie. Ce n'est qu'à 8 heures, quelques minutes avant que les distributeurs ne partent en distribution, qu'elle prit la parole d'une voix émue:

- Heuh... Je pars pour trois semaines en vacances. Lorsque je reviendrai je ne serai plus dans ce bureau. J'ai décidé de démissionner de la fonction de chef distributrice. Comme je ne fais pas l'unanimité ici, je préfère partir. Bonne journée. (Long silence). Wolfram s'approcha d'Hervé pour mettre son grain de sel:

- Elle nous a fait le coup plusieurs fois de suite. Elle craque et sanglote à chaudes larmes, puis Wolf ou un autre vient à chaque fois la consoler et nous engueuler pour notre manque de solidarité avec la patronne. Alors après quelques jours de réflexion, une petite prime de consolation exceptionnelle, ben voyons ! Elle se faisait prier, ensuite tout redevenait comme avant.

Cependant, avant que cela ne redevienne comme avant, une période de répit apaisa les esprits.

- les mouchards devront la mettre en veilleuse pour un moment, se réjouissait Hervé. Pendant son absence, le Français reprenait un peu goût au travail et il recevait même chaque matin, honneur aux anciens, la visite d'Erwin Eckhoff, le remplaçant de Lena Krüger, qui venait le saluer personnellement. L'ambiance était meilleure. La tension avait disparue, mais pour combien de temps encore ? L'annonce de la venue du plus redouté et du plus terrible Directeur général de la région, avait fait le tour du bureau. Il fallait craindre le pire et le pire arriva.

Le directeur général Degener ; actions manu militari

Pendant plusieurs minutes, la chef distributrice, reposée et bronzée, écoutait attentivement dans son bureau le discours du nouveau patron. A travers la vitre on pouvait les observer tous les deux. Elle toute petite écoutait sans ouvrir la bouche. Lui la tête rouge avait l'air menaçant. Ce n'est qu'après une bonne demi-heure qu'il sont sortis du bureau, pendant que Wolf, (guéri, il venait faire ses adieux à l'agence 44 et tenait avant de partir à présenter le nouvel invité) sommait les distributeurs de se réunir au centre de la salle, le nouveau boss poussa une grosse gueulante :

- J'ai entendu dire que les remplaçants qui viennent ici sont très mal reçus ! Ils ne reçoivent aucune aide ! Mais c'est un comble ça ! D'après ce que je sais le bureau 44 était un modèle en ce qui concernait la QUALITÉ, s'écriait Degener, le nouveau directeur aux compétences extra-muros et responsable de la distribution pour la région de Hanovre.

- Ça veut dire quoi ça, j'ai entendu dire? Et puis c'est pas qu'on ne veuille pas aider, mais c'est qu'on peut pas ! Lui hurlait un distributeur qui se sentait personnellement visé. Mais Degener en routinier ne se laissa pas impressionner. Il continua son intervention et fit comme s'il n'avait rien entendu.

- Très souvent cité en exemple par mes prédécesseurs 44 c'était le label de QUALITÉ... l'exemple à suivre !... et puis voilà en très peu de temps ça c'est dégradé ! 44 c'est à la queue... ! La lanterne rouge c'est 44... ! Mais qu'est ce que cela veut dire ? Est ce que vous êtes conscients de la situation ? Surtout n'allez pas me dire que les conditions ne sont plus les mêmes qu'auparavant ? A chacun d'entre vous, je veux tout de suite dire que l'on n'est plus au temps de la *gute deutsche Post* Ah non cela c'est fini ! J'espère que vous vous en êtes bien rendu compte ? Il n'faut plus rêver ! Pour ceux qui ne le savent pas encore, nos concurrents ne dorment pas ! Ils se réjouissent à chacun de nos faux pas ! Ils possèdent déjà une logistique capable de surpasser la nôtre ! Ils ne sont pas nés de la dernière pluie, pardi ! Ils sont concurrentiels eux ! Et pour cela il va falloir se battre. Ils surveillent attentivement tous nos gestes et la moindre erreur, le plus petit faux pas ! Eh hop nous sommes dévorés, anéantis, détruits ! Nous n'existons plus ! 30%, vous entendez bien ? 30% du courrier disparaîtra entre leurs mains en 2008 ! Vous savez ce que cela veut dire ? Non vous ne savez pas ? Et bien je vais vous le dire: 1/3 des emplois disparaîtra ! Hop ! un, deux, trois, 7 emplois WEG, DISPARUS ! (Il désignait du doigt les distributeurs qui étaient au premier rang). En refusant de faire des heures supplémentaires, en sabotant notre travail, le syndicat précipite l'entreprise à sa perte et contribue à la disparition d'un nombre important d'emplois !

- les heures supplémentaires, c'est pas obligatoires ! Objecta le distributeur Lamparder. Le visage rouge, il ressemblait à un ballon qui allait éclater. Degener comme piqué par une mouche, détourna brusquement la tête en direction du trouble-fait, le fusilla du regard et lui demanda:

- C'est bien vous Lamparder ?

- Euh...Oui pourquoi ? Le nouveau boss fit une pause, observa l'assistance puis reprit la parole:

- Le syndicat, au lieu de soutenir notre action refuse le dialogue constructif que nous lui proposons. Leurs revendications sont irréalistes ! Est ce que vous vous rendez compte de la situation ? (Long silence).

Comme le gendarme au grand gourdin du théâtre de marionnettes, Degener avait surgit ; menaçant, inquiétant, décidé à tout. Le crâne rasé, le teint rouge pourpre, une grande bouche qui dévoilait des fausses dents, le remplaçant de Roudoudou n'avait pas l'intention d'aller par quatre chemins pour leur mener la vie dure. Le ton était donné.

- Ce n'est pas possible, se disait Hervé. Après *Prigent à vos ordres*, voilà *Degener aux armes*. La poste pullule vraiment de soldats de tous poils. Wolfram le délégué syndical, imperturbable, dominait son supérieur d'une tête. Lui non plus n'avait pas l'intention de se croiser les bras et de le laisser continuer à proférer ses menaces. Aussi l'interrompit-il :

- Nous sommes débordés de travail. Aucun d'entre nous n'est en mesure d'aider son voisin. On le voudrait bien, mais on ne le peut pas. C'est ainsi et ce n'est pas... Furieux *Degener aux armes* contre-attaquait, Élevant la voix d'un cran et se tournant vers son auditoire, il menaça :

- Je vous avertis tout de suite celui qui voudra faire le malin avec moi, je le traîne devant les prud'hommes ! Je suis prêt à vous écouter, écrivez moi si vous avez des propositions à faire, mais celui qui pour une raison quelconque, entrave d'une manière ou d'une autre, nos décisions ou refuse de coopérer à notre travail, il apprendra alors à me connaître. Hervé avait entendu parler de ce Franz Joseph Degener. Sa réputation avait fait le tour de tous les bureaux de la région. Tout le monde savait que Böse, le directeur principal, en parachutant Degener aux armes, dans le chef lieu de la Basse-saxe, jouait son va-tout. C'était sa dernière chance pour lui de sauver les meubles et en même temps sa tête. Degener Directeur pour le district de Rindeln avait trois années durant réorganiser les services de la distribution, terroriser le personnel, intimider les représentants du personnel, traîner devant les prud'hommes les récalcitrants et recruté de la main d'œuvre bon marché pour remplacer au pied levé les distributeurs défaillants ou, comme il aimait souvent le dire, ceux *qui ne jouaient pas le jeu*.

- Je compte sur vous pour remettre de l'ordre à Hanovre. Vous avez une année, vous avez ma confiance, vous avez mon soutien, lui avait assuré le directeur principal. Une année de travail intensif pour *Degener aux armes* avec en prime, deux années de récompense en cas de succès, c'est à dire la retraite l'année prochaine à soixante ans au lieu de soixante deux. Mais en attendant, Franz Josef Degener avait du pain sur la planche. Lui, qui avait – et il ne cessait de le répéter fièrement- sorti les bureaux de Rinteln et de la région, de la merde, assainie les secteurs de la distribution, remis au pas les brebis galeuses, et propulser les services qui étaient sous sa compétence en haut de l'échelle. Grâce à *Degener aux armes*, ils faisaient désormais partie des meilleurs de la région nord de l'Allemagne, sous sa bonne étoile, l'ennemi rebroussait chemin, ralliés sous sa bannière les emplois étaient assurés. Ce soldat n'avait pas froid aux yeux. Il acceptait le défi. Il aimait la bagarre. 40 ans de service, n'en déplaise. Fier d'être passé par tous les étages de la maison, Degener vieux loup de mer repartait au charbon.

- J'ai aussi été facteur, la distribution n'a pas de secret pour moi, arguait-il fièrement. Hervé aurait bien aimé lui dire que la distribution du courrier il y a trente ans de cela n'a rien à voir avec la montagne de prospectus et de réclames qu'il faut transporter journallement. Wolfram chuchota à l'oreille du Français :

- Qu'est ce qu'il raconte, l'enfoiré ? Aujourd'hui, le trafic d'une journée, équivaut au courrier d'une semaine du temps où il faisait son petit tour à vélo ! Hervé souriait mais il savait qu'à présent il ne pouvait plus argumenter de cette manière là. Degener s'adressait à des jeunes

distributeurs qui ne connaissaient que des montagnes de prospectus et de catalogues à distribuer tous les jours. C'était les directives de la direction, Degener avait une année: "pour élever la qualité de nos services afin que la rentabilité souhaitée réponde à l'attente de nos clients", disait-il fièrement. Pour Hervé Nédélec ce discours n'était pas nouveau. Il se conformait à une certaine logique. A mesure que l'échéance de la privatisation complète des services postaux avec la chute du monopole se rapprochait, la pression allait en augmentant.

- Son entrée en scène était parfaite, se disait-il. La chemise noire avec une cravate grise pincée par une barrette en argent. Un pantalon noir. Des chaussures noires. Un ton méprisant, des yeux méchants, il voulait qu'on le haïsse, qu'on le craigne comme un ennemi. Il était en passe de réussir. Avec lui, il n'y avait pas de demi-mesure ; c'était partir ou se soumettre.

- Avec un effectif qui se réduit de semaine en semaine en peau de chagrin comment voulez vous que je prenne mes 28 jours de congés de l'année dernière ? s'écriait Mathis.

- Je comprends bien vos préoccupations, mais c'est à votre chef de service de voir ça. Moi, j'ai un budget à boucler et je le bouclerai quoi qu'il arrive. Hervé n'avait pas fait son service militaire et n'avait pas connu ni la caserne ni les brimades, ni les ordres et encore moins la hiérarchie militaire. Pourtant l'entrée en scène de cet hurluberlu militarisé, le ton sévère et la tenue de rigueur lui faisait penser qu'il avait à faire à un gradé de l'armée.

- Il ne manquait plus que cela. Pensa t-il. Où c'est qu'ils ont été le chercher ce gars là ? Moi à la rigueur je peux bien admettre que son style belliqueux, son regard dur, ses invectives de guerrier provoquent un effet sur les nouveaux ou sur des gars comme Valentin ou Léna Krüger qui suivent à la lettre tout ce qu'on leur dit de faire, mais moi son discours je suis persuadé que c'est du bluff ; de l'esbroufe, une manière comme une autre de nous intimider, Se disait Hervé pour se rassurer.

Degener avait certainement bien appris sa leçon. En vérité, il ne faisait que répéter avec d'autres mots ce que la direction des postes hurlait sur tous les toits. On pouvait ainsi lire dans le *courrier* le journal officiel de la poste:

- Si nous avons perdu du terrain aux USA, par contre l'offensive en Asie obtient les succès escomptés et nous sommes désormais assuré de rester la 1ère entreprise de logistique dans le monde. On encourageait le personnel à travailler davantage en les menaçant ;

- Il faut rester vigilant, ne pas désarmer être toujours prêt à l'offensive car nos adversaires ne dorment pas. Ils sont prêts dès que nous aurons le dos tourné à nous infliger des défaites et des revers, haranguait-il. Wolf qui était venu avec lui dans la matinée, s'était retiré dans un coin pour suivre les directives de son supérieur, mais il n'était pas intervenu. C'est seulement lorsque celui ci quitta la salle, qu'il réuni les distributeurs devant la porte de l'ascenseur pour leur dire de jeter un coup d'œil sur l'organigramme des congés.

- Surtout n'allez pas croire que ce que Monsieur Degener vous a dit ce sont des paroles lancées en l'air. Il met en général en pratique ce qu'il dit. Ah et puis je tiens à vous dire que madame Krüger est reconduite à son poste, sa compétence est étendue et je suis persuadé qu'elle saura pallier à mon absence. Je compte sur vous pour l'aider dans sa tâche. Il y va de votre intérêt. Bon courage, dit-il avant de disparaître en coup de vent comme il le faisait si souvent

Deux jours après la venue de *Degener aux armes*, quelques minutes avant de partir en tournée, Hervé fut surpris de voir deux individus en tenue de postier entrer par la porte de secours dans la grande salle de tri, un stylo à la main et un formulaire avec des cases à rayer. Il voulu s'approcher discrètement auprès de l'un des deux pour connaître le motif de leur visite improvisée, lorsqu'il s'aperçu que le deuxième accroupi fouinait autour des casiers de tri et cherchait visiblement quelque chose.

- Vous avez perdu quelque chose ? lui demanda Hervé, un tantinet d'insolence dans la voix et dans l'expression du visage. Mais l'autre toujours courbé au dessous des tables de travail ne répondit pas. Il se releva quelques secondes plus tard, le visage embarrassé.

- Qu'est ce que vous faites encore ici ? Lui demanda l'autre d'un ton sec. À la vue des sacs remplis à craquer de courrier et les paquets de prospectus qui s'alignaient sur une des tables, souriant, le visage détendu, la main tendue, d'une voix amicale l'autre prit un virage à 360° pour articuler gentiment en souriant:

- Nous sommes du 33. On nous envoie faire un contrôle. Il ne voulait certainement pas apporter d'autres explications à leur visite car il se remit aussitôt à quatre pattes en dessous des tables, devant le postier médusé. Ne se retenant plus, le postier leur lança à mi-voix avant de partir en tournée:

- Mmm... ça sent le roussi ici !

- Euh...Euh...Pardon ?

La semaine suivante le grand Gerdes fut convoqué au bureau. En présence du nouveau boss et Krüger. Avec rudesse, on le sommait de s'expliquer :

- Nous vous avons convoqué car nous avons constaté un manque de coopération de votre part et un certain laxisme dans l'exécution de votre travail, lui reprocha Degener.

- J'ai des raisons de refuser de travailler dans ces conditions ! Cela fait plus de deux semaines que j'attends un nouveau vélo (Gerdes mesure 2,07 m et le seul vélo conçu pour sa taille est en réparation). J'ai mal au dos ! Cela ne peut plus continuer ! Arrêtez de me torturer !

Le nouveau boss le regarda durement, cligna des yeux à la manière d'un fauve avant de terrasser sa proie.

- J'ai vu votre dossier. Madame Krüger vous reproche aussi votre impertinence. Qu'avez vous à dire là-dessus ?

- Elle m'insulte et... Gerdes cherchait ses mots. Tout cela allait trop vite pour lui. Il n'était pas habitué qu'on lui parle ainsi. Aussi, n'osa t-il plus rien dire.

- J'ai demandé votre mutation à Hanovre 1. Les représentants du personnel sont au courant. Au revoir.

Pendant les seuls mois de janvier et de février, *Degener aux armes*, grâce à ses collaborateurs fins limiers, était parvenu à licencier quatre distributeurs pour des motifs insignifiants. Un distributeur à bout de nerfs avait été pris en train de jeter une partie de ses prospectus dans un conteneur. Un autre épuisé après 10 heures de travail, avait voulu, sous une pluie battante, se désaltérer dans un café. Par mégarde, il oublia de refermer les sacs de son vélo au moment même où un contrôleur, passant par hasard, s'était penché pour se rendre compte des

dégâts: une partie du courrier flottait déjà dans une mare d'eau. Un troisième était tombé malade pour la deuxième fois en moins d'un an.

L'augmentation des charges de travail allait également avoir des répercussions sur l'état de santé de Hervé. Il a dû se faire hospitaliser d'urgence. Une dislocation de la hanche va l'éloigner plusieurs semaines de son travail. Lorsqu'il fut de nouveau en mesure de retravailler, ce fut une inflammation de la vessie qui l'éloigna de nouveau de son service.

- Ton corps n'en peut plus, il faut que tu arrêtes, lui disait sans arrêt Sibille. Lorsqu'il prit contact avec la représentante des handicapés à la poste celle-ci lui conseilla de poser sa demande de mise en incapacité de travail.

- C'est aujourd'hui ou jamais. Qui sait à l'heure actuelle ce que l'on vous versera pour votre retraite dans 10 ans ? Au point où vont les choses, qui est sûr demain de toucher sa retraite ? Non, et puis vous avez près de trente années de service monsieur Nédélec ! A la distribution c'est l'enfer tout le monde le sait !

En quittant le bureau, Hervé rencontra une distributrice qui travaillait à l'agence 44 mais qu'il n'avait plus revu depuis très longtemps.

- Bonjour Christa comment vas tu ? lui demanda-t-il.

- Je suis en maladie. Je viens de chez Massin le chef du bureau du personnel. Il veut me foutre à la porte. Avec mes migraines et mon allergie, je ne peux plus travailler. J'en ai marre. Et puis il y a Léna...Au 44 je ne supporterai plus de revoir cette connasse de Krüger. C'était si bien avant...

- Mais je croyais que tu t'entendais bien avec elle ?

- **Ah tu rigoles ! Cette poufiasse !** Christa Lange avait le visage tout rouge, la tête baissée. Puis après un moment, elle l'a relevée, a regardé Hervé dans les yeux, s'est approchée, lui a soufflé à l'oreille comme si elle voulait lui faire une confidence : « Tu sais j'étais très amie avec Léna. Après le travail on se rencontrait en privée. Lors des soirées ensemble avec *nos hommes* au restaurant chinois ou à la fête de Noël avec Monika et les autres on s'amusait bien. On plaisantait. On rigolait. Au travail, l'ambiance était plutôt bonne. Léna tenait à ce que tous se sentent bien comme elle le voulait, car elle n'aimait pas ceux qui agissaient en francs-tireurs. Ceux qui faisaient bande à part. Elle avait cet esprit de groupe...Tu sais... Et puis je ne sais pas pourquoi elle a commencé à changer. Presque du jour au lendemain, elle n'était plus la même. Monika disait qu'elle avait des problèmes d'argent mais moi je pense qu'il y a autre chose... Je crois plutôt *qu'en haut*, ils ont fait pression sur elle... Ils lui ont dit qu'il fallait choisir entre eux et nous... Alors depuis ce temps là, elle fait la triste besogne pour ces gens là. Moi je lui ai dit de me parler sur un autre ton. **Je suis mère de famille et j'ai 46 ans !** C'est pas elle qui me fera marcher au pas. Je préfère partir, même si c'est dur pour moi de voir qu'en remuant sans arrêt le couteau dans la plaie, elle a finit par avoir ce qu'elle voulait: ma démission.

- Ah comme je te comprends bien...Je ressens la même chose que toi. Le job de facteur ça me plaisait. J'aimais bien travailler et puis qu'est ce qu'on a bien pu rire à la poste... Y'avait les copains et puis il y a un tas de gens sympas que j'ai connu. Aujourd'hui c'est plus comme avant. **Ils** ont tout bousillé ; le métier, les copains, les clients amis, l'ambiance. Tout...Tu sais... Je vais te dire quelque chose. A la poste on était des chiens qui traînaient dehors par

n'importe quel temps **mais on était libre !** On ouvrait la gueule pour dire ce qu'on pensait ! Aujourd'hui on est des chiens enchaînés avec une muselière et en plus **on nous donne des coups de bâtons !**

Quatre mois se sont passés. Quatre mois pendant lesquels Hervé a ressenti une envie de parler sur ce qu'il avait vécu. De parler de ses chefs, de ses collègues, de la poste, de son métier de facteur et de tous les coups bas qu'il a dû encaisser lorsqu'il travaillait. À une employée du bureau de poste qui vendait des timbres de collection à l'entrée près des distributeurs automatiques, il dit :

- Ça au moins ; cela m'aurait plu, vendre des timbres au lieu de bosser comme un dingue à la distribution.

- Vous êtes facteur ?

- Non, j'étais distributeur de prospectus en masse.

- Ah oui, je comprends. On le voit parfois celui qui distribue ici dans la rue. Il a triste mine. D'ailleurs je crois que les gens dans la rue il l'appelle le *triste*. Moi, quand je le vois avec ses sacoches bourrées, il me fait mal au cœur. Elle voulut poursuivre la conversation mais elle détourna aussitôt la tête dès qu'elle aperçu un vieillard qui s'approchait d'elle. Hervé préféra alors s'éloigner et lorsqu'il entendit le vieux radoter quelque chose d'incompréhensible, il se dit :

- Je vais finir comme lui si je continue à répéter toujours les mêmes choses.

Avec Sibille il évitait de parler trop de la poste et du passé. Christa lui a téléphoné une fois pour savoir comment il se portait depuis qu'il était parti. Elle lui a donné des nouvelles de certains collègues qu'elle voyait de temps en temps mais pas plus. Un soir il reçut un coup de téléphone de Mathis son ancien collègue.

- Comment tu te portes Hervé ? Lui demanda t-il.

- Ça va, on fait aller.

- Tu connais la dernière ?

- Non.

- L'annexe 44 a été dissoute !

- Comment ça ?

- Oui euh... Il y avait de plus en plus de gars en maladie. Avec le travail qu'on avait, c'était pas étonnant. **Jusqu'à 21% !** Tu te rends compte un gars sur quatre manquait à l'appel... Alors Degener il a piqué une crise !... Mais une véritable crise... Il est resté trois semaines à la maison. Malade, qu'il était. Lorsqu'il est revenu, il nous a convoqué pour nous dire que c'était fini... Oui fini. Les anciens comme moi on s'est retrouvé en moins de deux mois mutés d'office à Hanovre 1 et les plus jeunes comme *la Krüger*, ils se sont retrouvés à Stadthagen ou à Garbsen comme rouleur. Tu te rends compte ? Mais c'est pas tout. Ils ont affichés sur le panneau d'information qu'ils cherchaient des postiers pour aller travailler au Danemark. Oui, oui je t'assure. Ils payent les cours de conversation et tout. Si t'es fonctionnaire tu peux t'inscrire déjà. Mais où va t'on ! (long silence) Tu m'entends ? Hein Hervé tu m'entends ? Hervé écoutait sans rien dire. C'est comme si tout cela ne le concernait plus. Bien sûr s'il avait été là. S'il avait été avec ses potes Mathis et Wolfram, ils auraient certainement fêté cet

événement. Mais il n'était plus là. Aujourd'hui ce n'était plus comme avant. Aujourd'hui cela ne l'intéressait plus et puis tout cela était si loin.

Ces derniers mois, il n'avait pensé qu'à ça. Dans la presse, à la télé, on implorait, on suppliait, on conseillait de ne pas prendre à la légère le programme de prévention contre le cancer lancé par le ministère de la santé. Les hommes, la cinquantaine passée devait se faire *à tout prix*, contrôler. Selon eux, le cancer de la prostate ou celui des intestins avait décimé un grand nombre de ses congénères et continuait sa marche meurtrière. Tout ça l'avait un peu secoué à tel point qu'il fit le premier pas. Il composa le numéro de son toubib qui, comme souvent dans ces cas là, lui proposa par la voix aimable de sa secrétaire, d'aller voir son remplaçant deux rues plus loin. Alors il hésita. Il n'y avait pas le feu. Si danger il y avait, il le saurait. Depuis l'opération, dix années s'étaient donc écoulées. Dix années pendant lesquelles il avait de temps à autre pensé y aller mais en lui, deux individus se battaient avec acharnement sans qu'aucun ne l'emporte finalement. Et puis voilà un mois environ, il y a eu ce E-mail de Wolfram. Celui-ci ne pouvait pas venir à son rendez-vous. Il devait se rendre à une visite de contrôle. Un examen de pure routine pour ainsi dire. Non, rien de sérieux mais le cancer de poitrine – très rare chez les hommes - qu'on avait heureusement freiné à temps il y a quelques années de cela, une tumeur maligne à tendance récidive, sorte de bête rampante qui ne vous laisse pas de répit dès que vous tournez le dos, pouvait frapper de nouveau. Aussitôt la décision fut prise, l'ancien postier voulut en avoir le coeur net. Le coeur serré, allongé dans un canal semi-circulaire il suivit bravement les directives d'une jeune infirmière bien roulée qui lui communiquait dans des écouteurs ses instructions: "respirez normalement" ou "ne bougez plus" avant d'effectuer une série de radiographie – elle lui avait expliqué qu'il s'agissait d'une *tomographie à résonance magnétique*.

Ignorance volontaire de celui qui est désarmé par un événement qui le dépasse, espérance salutaire à laquelle il se ralliait sans trop comprendre ce qui lui arrivait, quoi qu'il en soit, Hervé n'avait pas le choix. Depuis son entretien avec le docteur Prinz et jusqu'à ce jour, il y croyait dur comme fer. Jamais ses jambes ne le trahiraient. Jamais l'idée de se retrouver cloué sur une chaise roulante, de devenir paraplégique ne l'avait effleuré. Certes il était passé de très peu à côté. Même pas quelques millimètres. Mais la moelle épinière avait été épargnée. N'eût-il jamais envisagé le pire, il n'ignorait pas que la chance aurait pu être de l'autre côté. Il passa devant la salle d'attente sans un regard pour les patients qui pour la plupart feuilletaient nerveusement des magazines derrière la paroi vitrée. Le ciel au-dessus de lui avait opté pour un bleu dégradé. Des moineaux se poursuivaient d'un arbre à un autre en piaillant à chaque envolée. Les voitures ralenties par des travaux, roulaient au pas. Il regardait au loin, au dessus des toits le soleil suspendu comme un artiste faisant son numéro, déverser un flot de lumière orangée. C'est vers cette lumière qu'il fit deux pas et bouscula malencontreusement une jeune femme qui acrobatiquement évita la chute, l'insulta, le menaça puis accéléra le pas mais s'emmêla les pieds et fit un plat dans les plates-bandes ce qui fit sourire le postier.

- Mais ne fait pas cette gueule, lui dit un jour Sibille à la terrasse du café Ulbrich. Les deux aimaient bien, quand il faisait trop chaud dans leur appartement, descendre les quatre étages et à quelques mètres de là prendre le café dans la rue.

Voilà plus d'un an qu'il ne se levait plus vers 5 heures du matin et qu'il ne revêtait plus son uniforme de postier. Au-dessus de leur tête, on aurait dit que dans le ciel d'un bleu infini, presque insupportable, deux zincs allaient se télescoper.

- Tu as lu ça ? fit-il en lui tendant une feuille du journal local. Sibille lit à voix haute.

- *Les responsables de la poste se félicitent des bons résultats pour cette année. "Les gains surtout en Asie ont dépassés nos espérances." La conjoncture favorable n'est pas étrangère au succès de l'entreprise et de son chef Monsieur Zipfel. Désormais celui-ci entre dans le club des 886 milliardaires Allemands.*

Elle trempa ses lèvres dans la tasse de café, voulu reprendre la lecture du journal mais de l'autre côté de la rue. De l'autre côté de la rue, deux distributeurs, l'un en jaune, l'autre en bleu, leur vélo assorti à la couleur de leur uniforme et leur sacoches bourrées d'une pléthore d'envois, se balançaient des insanités à tour de bras, essuyaient les rebuffades d'un homme trapu qui les menaçait avec une liasse de papier glacé qu'il brandissait au-dessus de leur tête. On pouvait lire sur le dos de l'un, la marque d'une huile solaire, tandis qu'une bouteille décapsulée lançait des bulles pétillantes sur la veste de l'autre.

- Tu crois qu'en hiver, on va les voir se pointer avec un produit antigel ou des après-ski ? Demanda Sibille en dévoilant généreusement une dentition parfaite.

- Possible, possible.

- Maintenant tu sais pourquoi tu ne bosses plus, hein ?

- Ouai. Moi qui aime passer inaperçu, il n manque plus que ça, me balader en homme-sandwich pour leurs beaux yeux.

- Je crois qu'ils vont s'en ramasser une.

- C'est que le métier est à risque aujourd'hui.

Ils regardaient amusés les trois hommes se quereller lorsqu'un portable dans une poche s'est mis à crépiter nerveusement. La réaction de l'ancien postier était la bonne. C'était une voix féminine qui voulait lui parler :

- Monsieur Nédélec ?

- Oui, lui-même.

- Siegrund Mänz, cabinet du Dr. Uhlig, radioscopie. Vous pouvez passer, vos radios sont là.

- Et alors ?

- Alors quoi ?

- Les résultats.

- Oh...rien d'anormal, tout est en ordre.

Hervé sentit un vent chaud lui caresser soudainement la peau.

Il enfouit son portable dans la poche. Puis il passa les mains sur les épaules de son amie.

- Moi qui à la vue de ces deux imbéciles l'autre côté de la rue recommençait à broyer du noir, faisais la fine bouche sur mon passé, je devrais lever les bras au ciel et croiser les doigts. Je devrais tous les oublier. Les Zipfel, les Krüger, les Wolf et tous ceux qui ont courbés l'échine pour la gloire et le succès de l'entreprise. Tout est en ordre, c'est quand même bien d'entendre ça. Son coeur, là où un tas de cailloux s'entassaient et commençaient à peser lourdement, son coeur était tout de joie. Il se leva d'un coup de rein et pénétra dans le café. D'un geste de la

main, il refusa la monnaie, un billet de cinq euros que la grosse main de Toni lui tendit. D'une voix ravie, il lui souhaita une bonne journée.

- Viens, je t'invite au resto fit-il à Sibille.

- Mais pourquoi ?

- Pas de questions, je t'expliquerai plus tard.

Toni les raccompagna jusqu'à la porte et leur souhaita une nouvelle fois tout le bonheur qu'on peut souhaiter à un couple de clients qui ont du coeur.